







LE MONDE ENCHANTÉ.

CHOIX DE DOUZE CONTES DE FÉES,

PERRAULT, Mlle L'HÉRITIER, Mme D'AULNOY, Mlle DE LA FO[illegible]
LE COMTE DE CAYLUS, Mme LEPRINCE DE BEAUMONT,

PRÉCÉDÉ D'UNE

[illegible] DES [illegible]

ET DE LA LITTÉRATURE FÉERIQUE EN FRANCE

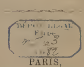
PAR

[illegible]

[illegible] D'APRÈS LES DESSINS

DE

A. GAILLARD.



PARIS,

[illegible]

[illegible] DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1883.

LE

MONDE ENCHANTÉ.



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT — MESNIL (EURE)



LE

MONDE ENCHANTÉ.

CHOIX DE DOUZE CONTES DE FÉES,

DE PERRAULT, Mlle L'HÉRITIER, Mme D'AULNOY, Mlle DE LA FORCE
LE COMTE DE CAYLUS, Mme LEPRINCE DE BEAUMONT

PRÉCÉDÉ D'UNE

HISTOIRE DES FÉES

ET DE LA LITTÉRATURE FÉERIQUE EN FRANCE

PAR

M. DE LESCURE.

OUVRAGE ORNÉ DE 37 GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS

DE

A. GAILLARD.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1883.

HISTOIRE DES FÉES

ET DE

LA LITTÉRATURE FÉERIQUE

EN FRANCE.

HISTOIRE DES FÉES

ET DE

LA LITTÉRATURE FÉERIQUE

EN FRANCE.

I.

L'homme ne vit pas seulement de pain, il vit encore et surtout, on peut le dire en songeant combien ce superflu lui est nécessaire, il vit encore et surtout de surnaturel, de merveilleux. C'est là le pain quotidien, d'imagination et de sentiment, dont se nourrit sa pensée. C'est là cette vie de fiction, cette *vie de derrière*, dont parle Pascal, où il se réfugie pour se consoler et se venger des deceptions de la *vie de devant*. On peut dire que l'âme humaine n'a toute sa respiration, toute son envergure que du côté de l'infini aussi n'est-il pas étonnant qu'elle échappe, tant qu'elle le peut, à l'atmosphère étroite, étouffante, de la réalité, pour se dilater, se développer dans l'air idéal, pour « respirer et s'épanouir, suivant le mot de Bossuet, du côté du ciel ».

Ce besoin d'oublier la terre, la réalité, leurs déceptions, leurs affronts, si durs aux âmes fières, leurs chocs brutaux, si douloureux aux sensibilités délicates, est un besoin universel. Le rêve, plus que le rire, distingue l'homme des animaux, et établit sa supériorité.

C'est un besoin même pour les grands, pour les forts, pour les riches, pour ceux qui peuvent réaliser leurs moindres caprices, vivre à leur fantaisie, embellir leur existence de toutes les poésies du luxe, de tous les charmes de l'art. Ceux-là même, plus d'une fois par jour, touchent le tuf de leur jouissance, et sentent que le fond de toute chose est amer. Ils épuisent les

ressources de la fortune et du pouvoir, ils fatiguent les ministres de leurs plaisirs, sans parvenir à rassasier leur soif de nouveauté, leur appétit d'idéal, d'autant plus exigeants qu'ils sont plus excités par cette chaleur de bien-être, cette intensité de vie, par cette fièvre de curiosité qui les consume. Ce sont les grands qui dévore l'insomnie de la vanité ou de l'ambition, toujours mécontents lors même qu'ils semblent devoir être le plus satisfaits, et qui s'agitent et se retournent sur leur lit de duvet; ce sont les sybarites qu'un pli de rose offusque; ce sont ceux qui peuvent le plus, qui sentent le plus ce qu'ils ne peuvent point et qui s'indignent de la borne mise à leur portée; ce sont ceux qui ont goûté de tout, qui sont las de tout; ce sont ceux à qui la réalité devrait suffire, tant elle les gâte, qui s'indignent le plus du frein, qui regimbent le plus contre les barrières derrière lesquelles l'infini leur échappe, qui aspirent le plus ardemment aux plaisirs de la fiction, aux consolations du rêve. Tout rassasié est un affamé. Tout Salomon attend sa princesse Balkiss, sa reine de Saba

Mais si ce dédommagement, cette réparation, cette revanche de la vie idéale, de la vie du songe, de la vie telle qu'on la voudrait, qui console de la vie telle qu'elle est, sont un besoin, même pour les puissants, les grands, les riches, à combien plus forte raison le sont-ils pour les pauvres, les humbles, les simples, les déshérités, les sacrifiés de ce monde! A ceux-là, à ces disgraciés de la terre, il reste, pour les dédommager, pour les consoler, pour les venger, les délices du royaume des cieux. Ce royaume des cieux leur appartient, en effet, dans le double sens du mot, le profane et le sacré. L'Évangile le promet à leur foi candide, la féerie l'ouvre à leur imagination ingénue

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'origine des contes de fées soit aussi populaire qu'antique, et que ce caractère démocratique, rustique, patriarcal, soit comme le sceau naïf de ces traditions et de ces légendes sorties du peuple, faites pour le peuple, qui est toujours enfant, pour l'enfant, qui est toujours peuple Malgré les enjolivements dont elles furent l'objet, quand une fantaisie de la mode, un caprice du goût, les introduisirent à la cour, et qu'elles furent façonnées au tour des Précieuses, elles gardent la fruste empreinte du coup de pouce calleux qui le premier donna figure à leur argile, et l'indélébile parfum de la terre agreste

Elles demeurent d'un art primitif, naïf, comme leurs auteurs et leur public.

Il importe de le constater dès le début : c'est une vérité absolue, confirmée par l'histoire et la critique, que la littérature féerique est d'origine, d'essence populaire. Les contes de fées sont des fleurs des champs, de frustes chefs-d'œuvre de l'imagination rustique. Leurs types sont sortis un à un de la cervelle d'auteurs sans le savoir; patriarches au chef chenu, courbés sur leur bâton, et dont un verre de cidre ou de vin réveillait les souvenirs; grand'mères à coiffe de lin, filant leur quenouille, ou tournant leur rouet, nourrices cherchant à endormir, sur leur sein tari, les enfantelets repus. La chaumière et la taverne ont, avant le château, entendu les premiers contes de fées, à la lueur de la lampe des veillées.

Perrault, le premier, a recueilli ces canevas populaires, et les a quelque peu habillés, brodés, poudrés, tout en respectant leur naïveté et leur malice foncières. Après lui sont venues les belles dames, les baronne d'Aulnoy, les comtesse de Murat, les comtesse d'Auneuil, les demoiselles de la Force et L'Héritier de Villaudon, qui ont exécuté de brillantes et galantes variations sur ces thèmes si nouveaux pour les oreilles aristocratiques et si anciens pour celles des rustres.

Mais il n'importe : qu'elle ait été ou non, au dix-septième siècle, paysanne pervertie, transportée de la campagne à la ville, de la chaumière au salon, au boudoir, la littérature féerique n'en demeure pas moins, par son origine, ses débuts, son inspiration, ses moyens, son but, une littérature essentiellement populaire, rustique, et par là même admirablement accommodée, appropriée à son public enfantin ou villageois.

A un tel public conviennent par excellence ces récits brefs, naïfs et narquois, aux animaux parlants, aux personnages fantastiques charbonnés du trait grossier, mais vivant, de la caricature, à la moralité vulgaire, mais marquée le plus souvent au coin de l'observation, de l'expérience et de la malice, et riant de ce rire des humbles, doux et même un peu triste, de ce rire des philosophes de la bure et du chaume, qui rient de tout, de crainte d'en pleurer, sans rien des prétentions politiques et de la verve effrontée de ce philosophe de la livrée qui sera Figaro.

Figaro n'eût pas trouvé ces apologues rustiques, au sel un peu

grossier; il eût haussé les épaules à ces paysanneries de Perrault. Beaumarchais détonne dans la pastorale comme un courtisan de l'Œil-de-Bœuf au village; et malgré tout son esprit, il n'a jamais pu atteindre au naïf. C'est bien simple, en apparence, mais cela lui est défendu, aussi bien qu'à Voltaire; et les gens de la veillée, le loustic en tête, perdraient leur patois à comprendre ce français bon pour les grands seigneurs philanthropes et les bourgeois frondeurs, pour les salons et pour les cafés. C'est autre chose qu'il faut à l'imagination populaire et enfantine, à qui suffisent des drames comme celui du ***Petit Chaperon rouge***, des *imbroglios* comme celui du ***Petit Poucet***, et qui prend un plaisir extrême aux aventures de ***Peau d'Ane***.

Ces drames faisaient pleurer, ces *imbroglios* faisaient rire les grand'meres, les meres, les nourrices, les *mies*, et les enfants bien avant Perrault. On peut dire que le conte de fées est de toute antiquité, qu'il a amusé l'humanité dès son berceau, et que l'origine de ces récits traditionnels et légendaires se perd dans la nuit des temps. Nous analyserons soigneusement tout à l'heure, pour les plus connus de ces types, les éléments d'origine, de formation, d'alliage; mais il nous est impossible de ne pas clore ces premiers aperçus par le tableau qu'a tracé, avec une plume digne du pinceau des Le Nain et des Valentin, Noel du Fail, sieur de la Hérissaye, d'une veillee au seizieme siecle, en Bretagne, dans le pays fatidique par excellence, dans le pays de Merlin l'enchanteur, de la fee Viviane, et de la forêt de Brocéliande, pleine de mystères.

Écoutons le gentilhomme lettré, le malin conseiller au parlement de Rennes, et considérons son tableau, d'une couleur si vive et si franche, d'une veillee chez Robin le Clerc, compagnon charpentier de la « grand'doloere », en 1547, l'année de la mort de François I[er]

« ... Voluntiers, après souper, le ventre tendu comme un tabourin, saoûl comme Patault, jazoit, le dos tourné au feu, teillant bien mignonnement du chanvre, ou raccoustrant a la mode qui couroit ses botes, chantant, comme il le sçavoit faire, quelque chanson nouvelle Joanne sa femme, de l'austre costé qui filoit, lui respondoit de mesme, le reste de la famille ouvrant chacun en son office · les uns adoubant les courroyes de leurs fleaux, les autres faisant dents a rateaux; bruslant hars pour lier, possible, l'aixeul de la charrette rompu par trop grand fais, ou faisant une verge de fouet de néflier ou meslier. Et ainsi occupés à diverses besongnes, le bon-

bonhomme Robin (après avoir imposé silence), commençoit le conte de la cigogne, du temps que les bestes parloient, ou comme le Renard desroba le poisson aux poissonniers, comme il fit battre le Loup aux Lavandieres lors qu'il l'apprenoit à pescher, comme le chien et le chat alloient bien loin; du Lyon roi des bestes, qui fist l'asne son lieutenant et voulut estre roi de tout; de la Corneille qui, en chantant, perdit son fromage; de Melusine; du Loup Garou, du Cuir d'Asnette, du Moyne bourre, des fées et que souventes fois parloit à elles familierement, mesme la vesprée passant par le chemin creux, et qu'il les voyoit danser au bransle près la fontaine du Cormier, au son d'une belle veze couverte de cuir rouge, celui estoit advis car il avoit la veue courte, pour ce que depuys que Vichot l'avoit abattu de coups de trenche par les fesses, les yeux luy avoient toujours pleure; mais que voulez-vous? nous ne nous departons les fortunes Disoit (en continuant) que en chantant le venoient voir, affermant qu'elles sont bonnes commères et voluntiers leur eust dit le petit mot de gueule, s'il eust bien ose, ne se deffiant point qu'elles ne lui eussent joue un bon tour Aussi, que, un jour les espia, lorsqu'elles se retiroient en leurs caverneux rocs, et que, soudain qu'elles approchoient d'une petite motte, s'esvanouissoient, dont s'en retournoit, disoit-il, aussi sot comme il estoit venu (1) »

Nous prenons sur le fait, dans ce tableau d'après nature, la prédilection superstitieuse de l'imagination populaire pour le merveilleux, le fantastique; merveilleux à sa portée, fantastique au décor grossièrement brossé dont les bêtes qui parlent et les fées de la fontaine voisine font le plus souvent les frais, et que met en scène un récit naïf et goguenard, dont la lourdeur laisse éclater parfois, comme le feu de mottes et de bourrées autour duquel on se chauffe en devisant et en humant le piot, une étincelle du génie gaulois. Nous retrouvons, dans ce répertoire de la veillée agreste en Bretagne sous François Ier, plusieurs des personnages des fables et des contes de la Fontaine, des contes de Perrault, et notamment la Corneille qui laisse échapper son fromage, et *Cuir d'Asnette*, c'est-à-dire *Peau d'Ane*.

Surtout, à côté du *Moyne bourré* ou velu, légende bretonne et berrichonne, nous voyons apparaître, dans les souvenirs du conteur rustique, cette mystérieuse et fugitive troupe des fées familières, menant leur branle autour de la fontaine de Saint-Aubin le Cormier, bonnes commères, dit Robin, qui ne s'effarouchent pas du

(1) *Œuvres facétieuses de Noël du Fail* etc, édit Assezat, t. I, p 42

passage du bûcheron ou du pâtre, et qui ne sont pas si fières avec les pauvres gens, qu'elles ne lient conversation avec eux.

Cette religion superstitieuse des fées, que l'on retrouve de tout temps dans les esprits rustiques, dans les récits de la chaumière ou du cabaret, mérite une étude à part, et c'est cette étude que nous allons entreprendre, après ces préliminaires, qui ne nous ont point paru superflus.

II.

Et d'abord, le nom avant la personne, le mot avant la chose. D'où vient le mot *fee*, et que signifie-t-il? Là-dessus, les philologues sont loin de s'entendre. Essayons de dégager une solution de ces controverses et de ces mêlées d'opinions. Selon Littré, on doit entendre par *fées* « des êtres fantastiques, à qui l'on attribuait un pouvoir surnaturel, le don de divination et une très grande influence sur la destinée, et que l'on se figurait avec une baguette, signe de leur puissance ».

Cette dernière partie de la définition semble contestable : car la baguette n'est pas l'arme, n'est pas l'attribut indispensable, caractéristique, des fées, selon les images traditionnelles; la quenouille, l'aiguille, font aussi partie de leur arsenal habituel; elles ne dédaignent pas de manier ces instruments familiers, de filer, de coudre, de broder des ouvrages aussi merveilleux que le pouvoir surnaturel dont elles sont investies.

Ce pouvoir s'étend à tout, et l'expression de *féerique*, pour signifier quelque chose d'exquis, de parfait, est à la mode des Voiture. « Nous arrivâmes au logis, dit-il dans une de ses lettres, où nous trouvâmes une table qui semblait avoir été servie par les fées » Mme de Sévigné, se félicitant et s'émerveillant des succès de son petit-fils, le marquis de Grignan, à la cour et à la guerre, écrit : « Les fées ont soufflé sur toute la campagne du marquis; il a plu à tout le monde, et par sa bonne contenance dans le péril, et par sa conduite gaie et sage. »

Chose qu'il est bon de noter dès le début, la fée apparaît à l'imagination populaire sous deux formes, deux aspects très différents, et même contraires, suivant l'influence favorable ou néfaste qu'elle représente : tantôt petite, svelte, mignonne, gra-

rieuse, ingénieuse, ourdissant des trames aériennes ou brodant un canevas de fleurs célestes; tantôt grande, maigre, sèche, ridée, jalouse, mécontente, menaçante, brandissant comme un bâton la baguette du mauvais sort sur ceux qui ont encouru sa disgrâce.

C'est dans ce double sens qu'on dit proverbialement : *grâce de fée, ouvrage de fée;* et *vieille fée, méchante fée,* pour exprimer la laideur et la malice dans ce qu'elles ont de plus odieux ou de plus ridicule. C'est dans ce dernier sens que Saint-Simon écrivait : « La femme de Montchevreuil était une grande créature à qui il ne manquait que la baguette pour être une parfaite fée. » C'est à ce genre de fées malignes, malfaisantes, à la vieillesse ennemie de toute jeunesse, à la laideur ennemie de toute beauté, dont il ne faisait pas bon attirer sur soi le regard louche et l'ire implacable, que le satirique Regnier faisait allusion, quand il écrivait :

De peur, comme l'on dit, de courroucer les fées.

Ce pouvoir surnaturel, fatidique, féerique, n'était pas seulement un attribut des personnes; ce pouvait être aussi, toujours suivant la tradition populaire, une propriété des choses. Il y avait des lieux hantés, enchantés, des châteaux fées, comme celui de Lusignan; des forêts fées, comme celle de Brocéliande; des pierres fées, des escaliers fées; des chevaux fées, comme Bayard, le cheval de Renaud; des épées fées, comme celle de Lancelot du Lac; des clefs fées, comme la clef de Barbe-Bleue; des bottes fées, comme celles de l'ogre dans le *Petit Poucet;* des masses fées, comme la masse de Loup-Garou, dans *Pantagruel*. Ainsi encore sont enchantés, sont *faes, fees,* comme le remarque le commentateur de Perrault dans l'édition Hetzel « les bottes du dieu Locki dans les légendes de l'ancienne Scandinavie; ainsi encore le tapis enchanté dont le prince Ahmed fait l'acquisition dans les *Mille et une Nuits,* le fauteuil du dieu Dharmaratja, le talisman de Salomon et le chapeau de Fortunatus, tous objets qui permettent de franchir des distances prodigieuses. »

Après avoir parcouru ainsi rapidement et superficiellement les diverses acceptions du mot *fée,* et fait résonner chaque touche du clavier, chaque note de cette gamme de significations successives,

nous interrogeons encore Littré et lui demandons les étymologies. Il répond : « Genev. *faye*; Berry *fade, fadette*; provençal *fada*, espagnol *hada*; portugais *fada*; italien *fata* du latin *fata*, qui se trouve pour Parque et qui est dérivé de *Fatum*, Destin. »

Le *Dictionnaire* de Littré n'a pu que concentrer les définitions, que résumer les interprétations. Il importe, pour être complet et vider à fond cette question des origines historiques et étymologiques, d'interroger tout à tour les travaux de Walckenaer, de Maury, de Le Roux de Lincy, de Hersart de la Villemarqué, de Ch. Giraud, et de s'enfoncer avec eux, sans nous y perdre, dans la forêt des gloses, en dégageant, chemin faisant, les idées génératrices de ce mot de fée.

La raison des mots est dans les idées auxquelles ils correspondent. L'idée principale, dominante, l'idée *maîtresse* du mot *fée* est évidemment l'idée du *Sort*, du *Destin*, du *Fatum* mystérieux, de l'avenir inconnu, objet éternel des craintes et des espérances de l'homme. Les Parques, qui, selon les croyances païennes, filaient et tranchaient le fil de la destinée humaine, les Parques, maîtresses du Destin, *dominæ fati*, dit Ovide, et aussi, par extension, les nymphes, *fatuæ*, qui peuplaient les champs, les prés et les bois, et dansaient d'un pied ailé, au clair de lune, sur l'herbe argentée, sont les mères et les sœurs des fées de la tradition celtique et druidique, qui tiendront une si grande place, joueront un si grand rôle dans les lais et les poëmes chevaleresques du moyen âge, y présideront aux natalités héroïques, et en aiguillonneront ou contrarieront l'action par leurs enchantements.

Dans la formation du mot, comme dans la formation du personnage fantastique, de l'être intermédiaire entre le naturel et le surnaturel, qui sera la *fée*, il faut encore tenir compte, pour s'expliquer toutes les filiations et toutes les métamorphoses, de ces prêtresses vierges de l'île de Sein, de ces muses des chants bardiques, aux cheveux blonds couronnés de verveine, à la faucille d'or, destinée à couper le gui sacré, pendue à la ceinture, qui, selon les Celtes et les Gallois, renaissaient, après leur mort, à une nouvelle vie, supérieure en privilèges à celle qu'elles avaient quittée.

On aura ainsi tous les éléments, tous les souvenirs confus des superstitions païennes et druidiques dont la fermentation, la corruption, ont présidé à la naissance, dans l'imagination populaire,

[illegible] fantastique, de cette *femme de vision* (*spak* [illegible]) [illegible] de la Parque grecque, de la nymphe latine, de la druidesse celtique, *la fée* « On a fait de *fatum*, *fata*, dit M. Alfred Maury, *fae*, *fée*, *féerie*, comme on avait fait de *pratum*, *prata*, *prae*, *pré*, *prairie*. »

Il importe de ne pas oublier ce fait essentiel, qui a, dans l'espèce, une importance tout à fait capitale, que les restes du paganisme furent très lents à s'effacer dans la Gaule et la Germanie, depuis longtemps converties. Les conciles fulminèrent souvent l'anathème contre ces superstitions idolâtres et opiniâtres qui avaient survécu au triomphe du christianisme; et les *Capitulaires* édictent encore des peines contre les auteurs et les propagateurs de ce culte furtif rendu traditionnellement aux divinités inférieures, domestiques, champêtres, qui recevaient, en fraude des droits uniques du Christ, des prières et des offrandes sur les pierres des dolmens bretons, au pied des chênes, des hêtres, des tilleuls, des aubépines fatidiques, à la source, couronnée de fleurs, des fontaines hantées.

On peut dire qu'il existe encore dans nos campagnes des traces indélébiles de cette superstition païenne et celtique, rebelle aux enseignements de l'école comme à ceux de l'église. Le commerce intime de la nature, pour le travailleur de la terre et pour certains métiers agrestes, pâtres, bûcherons, charbonniers, pêcheurs, la pratique de la solitude, la fréquentation du mystère des bois et des eaux, encouragent invinciblement cette tendance, naturelle à l'homme, qui le pousse à concrétiser l'abstrait, à personnifier les influences dont il dépend, à donner une forme à l'invisible, une figure à l'inconnu dont il est entouré, une âme aux bêtes, une voix aux choses mêmes.

Cette tendance est de tous temps. Elle a présidé, sous l'empire du polythéisme, à la création des Parques, des nymphes, des nymphes des eaux (naïades), nymphes des bois (dryades et hamadryades), des centaures, des faunes, des satyres et des ægipans Et, en dépit de l'empire du christianisme même, elle a présidé à la création, par l'imagination celtique et scandinave, des fées, des enchanteurs, des géants, des nains, des sylphes, lutins, farfadets, korrigans, kobolds, elfs.

Les elfs, cette famille germaine des esprits familiers, sont un genre des plus féconds, puisqu'il comprend les *neks*, les *niks*, les

stromkarl, les *mermaids* (esprits des eaux), les *bergmannschen*, esprits des montagnes, les *trolls*, des bois et des rochers, les *gnomes*, les *dwerfs*, *dwergar* ou nains, ceux du sol, des pierres, des cavernes dont ils gardent les trésors, les *alfs* ou *elfs*, ceux des airs et des eaux, dont il est impossible de parler sans songer à l'*Obéron* de Wieland, roi des Elfs, et au *Roi des Aulnes* (*Erlkönig*) de Gœthe.

Pour en revenir à cette mythologie païenne en France, survivant, durant tout le moyen âge, et résistant sourdement à l'influence chrétienne, il nous reste à marquer le trait caractéristique de la physionomie de la fée, trait que rien n'a pu effacer, qui répond bien à l'origine historique du personnage, comme à l'origine étymologique de son nom, et qui explique son prestige et son empire sur l'imagination populaire.

C'est ici qu'on va voir combien Walter Scott s'est trompé dans son étymologie du mot *fée*, qu'il fait, en romancier plus qu'en historien, dériver, par un caprice inexplicable, de l'arabe *péri*, *féri*. La *péri* arabe, il serait facile de le démontrer, n'a rien de commun avec la fée française. Celle-ci tient bien son origine de la Parque, de la nymphe, de la prêtresse druidique. « C'est donc à la fois, dit M. Alfred Maury (1), dans le culte des Parques, et des *Deæ matræ*, dans celui des bois et des fontaines aussi bien que dans le caractère accordé aux druidesses, qu'il faut chercher l'explication des attributs qui furent donnés aux fees, et la preuve que celles-ci sont nées d'un mélange dont nous avons séparé les éléments primitifs. »

Ce qui le prouve, c'est que, comme les Parques, les fées, et il faut voir dans leur attribut essentiel la raison de leur crédit, président à la natalité, à la destinée des hommes, et la fixent dès leur venue au monde. C'est d'elles, de leur caprice faste ou néfaste, que dépend ce hasard de la naissance qui, au moyen âge, était tout, puisqu'il assurait aux uns, les favorisés, la fortune, le pouvoir, le bonheur, et aux autres, les disgraciés, les déshérités, la pauvreté, la servitude, le malheur.

Ce hasard de la naissance, qui joue encore un si grand rôle dans la destinée humaine, en jouait un tel, à cette époque, que l'envie, la crainte, l'espérance des humbles, des simples, des naïfs, l'avaient

(1) *Les Fées au moyen âge, recherches pour servir à la connaissance de la mythologie gauloise* Paris, 1843, p 26

personnifié, que disons-nous? divinisé dans la fée, c'est-à-dire dans l'influence surnaturelle qui présidait au sort natal, la divinité maîtresse du fruit du ventre, *ventriere*, comme l'appelaient naïvement et énergiquement nos pères : divinité familière qui paraissait au moment de l'accouchement, seule ou en compagnie de ses sœurs, d'accord ou brouillée avec elles, mêlant ses maléfices, si elle était mal disposée, aux bénéfices des fées favorables, et dont il s'agissait de se ménager à tout prix les bonnes grâces ou de conjurer la colère.

Cette influence décisive des fées sur la natalité, le sort natal, influence dont le théâtre est la chambre de l'accouchée, et qui sacre, dès son apparition à la vie, le nouveau-né pour le bonheur ou l'adversité, fait, au moyen âge, partie essentielle du *credo* de la superstition. On lit dans le roman de *Lancelot du Lac* : « Toutes les femmes sont appelées fees, qui savent des enchantements et des charmes, et qui connaissent le pouvoir de certaines paroles, la vertu des pierres et des herbes ; ce sont les fées qui donnent la richesse, la beauté et la jeunesse. »

Le pouvoir de la fee, s'il s'exerçait particulièrement ce jour-là, n'était pas borné au jour de la naissance ; sa faveur portait bonheur non seulement au berceau, mais au foyer. Les pauvres gens, qui savaient bien que leur hospitalité ne pouvait tenter ces gracieuses et élégantes visiteuses, et qu'elles ne s'arrêtaient guère, pour y *douer* les princes au berceau, qu'à la porte des palais, avaient créé une fée à leur image et à leur usage, une bonne commère, point fière au petit monde, qui apportait, dit Guillaume de Paris, l'abondance au logis qu'elle fréquentait, et qu'ils appelaient *Dame Abonde*.

Il n'en est pas question et on ne la rencontre pas dans les poèmes romanesques, chevaleresques, d'inspiration toute aristocratique, du moyen âge, où les fées et la féerie jouent un si grand rôle, et où le merveilleux païen survit à la conquête et au triomphe du christianisme. (Ce sont des poètes chrétiens qui nous montrent les fées favorisant certains châteaux, s'attachant à certaines familles, comme la fée Mélusine, qui a adopté les Lusignan, présidant à la naissance des paladins illustres, et s'humanisant souvent jusqu'à nouer, avec les héros légendaires, des amours passagères ou même de durables et fécondes unions.) Nous en citerons tout à l'heure plus d'un exemple, mais ce ne sera point sans avoir insisté sur ce carac-

toute particulière de l'intervention des fées dans les affaires humaines sur cette spécialité qui leur attribue le rôle d'ambassadrices du Destin aux naissances illustres, ni surtout sans avoir fait remarquer l'identité de ce rôle avec celui des Parques antiques, dont les fées, à ce point de vue, sont les traditionnelles descendantes, les immédiates héritières.

Ce sont les Parques qui président à la naissance d'Achille, suivant la mythologie antique; et, trempé par elles dans l'eau du Styx, il ne demeure vulnérable qu'au talon par lequel on le tenait suspendu sur l'eau préservatrice. Pindare nous les montre assistant aux couches d'Évadné; dans Ovide, nous les voyons, dans la chambre d'Althée, allumant le tison fatal auquel est attaché le sort de Meleagre; ce sont elles qui se font, à la naissance d'Hercule, les instruments des vengeances jalouses de Junon contre Alcmene, et nous les retrouvons encore assistant à la naissance de Bacchus.

Dans les croyances superstitieuses du moyen âge, dont les lais et les poemes chevaleresques ont gardé la trace, ce sont les fées qui ont remplacé les Parques, plus nombreuses et plus puissantes qu'elles, mais gardant et exerçant surtout la principale de leurs attributions, celle d'influer sur le sort de l'enfant nouveau-né, de le *douer* de dons heureux ou funestes, suivant que les parents ont obtenu leur faveur ou encouru leur disgrâce. Elles font chacune un don différent à Ogier le Danois. Trois fées dotent Brun de la Montagne dans la forêt de Brocéliande, trois fées font présent d'un beau souhait au fils de Maillefer. Les fees, suivant les légendes scandinaves, veulent être invitees aux fêtes des naissances; et dans la cabane comme dans le château, comme dans le palais, elles doivent trouver, sous peine de vengeance, leur table mise et leur couvert dressé dans la chambre contigue a celle de l'accouchee. On ne manquait pas jadis, en Bretagne et en Scandinavie, de preparer ce repas d'attente et d'hommage, qu'on appelait *le repas des fées*. On se souvenait qu'une fée, mécontente de n'avoir pas été invitée, comme les autres, aux fêtes de la naissance d'Obéron, le condamna à être nain.

Dans la légende de Saint-Armentaire, composée, vers l'an 1300, par un gentilhomme provençal nommé Raymond, il est fait mention de sacrifices celebrés sur la pierre dite la *Lanza de la Fada*, à la fée Esterelle, qui rend les femmes fecondes.

C'est à l'île d'Avalon que les poètes chevaleresques placent le royaume de féerie. Les fées ont des lieux de séjour favoris, des rendez-vous de prédilection. On dit ces lieux *faes*, chers aux fées et participant de leur influence. La forêt des Ardennes, l'ancienne fontaine druidique de Baranton, dans la forêt de Brocéliande, la forêt de Colombiers en Poitou, et bien d'autres lieux, que nous citerons bientôt, sont des lieux *faes* par excellence.)

Là soule l'en les fees veoir,

écrivait, en 1096, Robert Wace, de la fontaine de Baranton. C'est là que la célebre fée *Viviane* (corruption de *vivian*, génie des bois, dans les chants celtiques) habitait un buisson d'aubépine où elle tint Merlin ensorcelé, enchanté. C'est près de la *fontaine aux Fées*, dans la forêt de Colombiers en Poitou, que Mélusine apparut à Raimondin (1). Marie de France, dans le lai de Graelent, place aussi à l'affût, près d'une fontaine *hantée*, la fée dont Graelent devint amoureux, et qui l'entraîna avec elle on n'a jamais su où. Dans le lai de Lanval, c'est aussi près d'une rivière *faée* que Lanval rencontra la fée éprise de lui qui l'emmena dans l'île d'Avalon, après l'avoir soustrait aux ressentiments jaloux de Genièvre (2).

Au quatorzième et au quinzième siècle, la croyance aux fées, à leur influence sur le sort des nouveau-nés, aux caprices de passion qui les enchaînaient parfois à la destinée d'un homme, d'un héros privilégié (3), luttait encore contre les anathèmes de l'Église, qui condamnait cette superstition comme attentatoire à la liberté et à la responsabilité humaines, et traitait les fées d'êtres idolâtriques, diaboliques, dont se moquait encore timidement le chroniqueur. « Mon enfant, dit un auteur anonyme du temps, cité par M. Le Roux de Lincy, les fees ce estoient *deables* qui disoient que les gens estoient destinez et *faes* les uns à bien, les autres à mal, selon le cours du ciel et de la nature, comme se un enfant naissoit à tele heure ou en tel cours, il li estoit destiné qu'il seroit pendu ou qu'il seroit noié, et qu'il espouseroit tel dame, ou teles destinees; pour

(1) *Histoire de Mélusine*, par JEAN D'ARRAS. Paris, 1698, in-12.

(2) Un enfant naissait parfois de ces amours. Voir *le Bel Inconnu, ou Giglain fils de messire Gauvain et de la fée aux blanches mains*, poème du treizième siècle, par RENAULD DE BEAUJEU, publié par Hippeau. Aubry, 1860.

(3) *Le livre des Légendes*, Introduction.

« les appeloit *leu fées*, quar fées, selon le latin, vaut autant comme *destinée : fatatrices vocabantur*. »

Malgré les anathèmes de l'Église et les protestations naïves des moralistes, la croyance aux fées demeura encore opiniâtrément mêlée, dans l'esprit des pauvres gens, à la croyance aux anges, et ils userent souvent, à la fois et aux mêmes lieux, des pratiques de la dévotion chrétienne et de cette superstition idolâtrique. La pieuse et naïve Jeanne Darc entendit peut-être tour à tour les anges et les fées dans ses visions de l'*arbre des Fées*, de l'*arbre hanté*, dont l'ombrage abritait ses rêveries.

Comme témoignage de cette croyance, un grand nombre de lieux en France ont consacré par leur nom le souvenir de cette fréquentation, de ces apparitions des fées. Parmi ces lieux *faes* on peut citer, en Bretagne, la lande de Kerloiou; la *Roche aux Fées*, canton de Rethiers, dans la forêt du Theil, et à Essé (Ille-et-Vilaine), la *Motte aux Fées*, une tombelle gauloise, à Vihiers (Maine-et-Loire); le *Terrier de la Fade*, dans l'île de Corcours près de Saintes; le *Puits aux Fées*, près de Vienne (Isère); la *Pierre aux Fées*, à Noailles (Oise); le peulvan de Sainte-Hélène (Lozère), où l'on voit *lou Bertel de las Fadas* (le fuseau des fées); les dolmens de Saint-Maurice (arrondissement de Lodève), où l'on signale la *Maison des Fees* (*l'Oustal de las Fadas*); la *Cabane des Fées*, dolmen situé près de Felletin (Creuse); le *Four des Fees*, grottes druidiques sur la route de Dijon à Plombières; la *Grotte aux Fees*, près des ruines du château d'Urfé, dans le Forez. Aux confins de l'Auvergne et du Velay, au village de Borne, sur la rive gauche de la rivière de ce nom, on trouve des rochers et des grottes portant, depuis l'époque celtique, le nom de *Chambre des Fées*. A Pinols, près de Saint-Flour, les pierres de la *Tioule de las Fadas* passent pour avoir été apportées par les fées pour leur servir de sieges, et l'on retrouve à plus d'un endroit de l'Auvergne ces *Peyros de las Fadas*, comme on rencontre près de Blois, entre Pont-Levoy et Chenay, la *Pierre de Minuit*, ouvrage des fées, et aux environs de Tours, une autre pierre druidique, que les fées ont apportée, dit-on, au bout de leurs doigts (1).

Nous connaissons maintenant l'origine historique des fées, l'origine étymologique de leur nom, leur place et leur rôle dan-

(1) ALFRED MAURY, *les Fées au moyen âge*, p 46-47

cette mythologie fantastique dont le brouillard s'élèvera et s'interposera pendant des siècles comme un rideau entre les obscurités païennes et les lumières chrétiennes; nous savons leur figure, leur costume typique, leur caractéristique attribut de présider au sort de la naissance.)

Mais nous ne saurions nous borner à ces notions sommaires, à ces aperçus superficiels, dont le but a été uniquement de nous initier aux rudiments du sujet, et de nous permettre de passer, forts de cette indispensable préparation, à l'exposition et à l'examen critique des théories, des systèmes, des controverses dont les fées et la féerie ont été l'objet.

III.

Ces divers systèmes, ces diverses théories sur l'origine des fées et de la féerie, peuvent se personnifier dans les trois écrivains qui les ont soutenus, et dont le nom seul suffit presque à les indiquer et à les caractériser. Nul lecteur, en effet, ne s'étonnera d'apprendre que M. le baron Walckenaer est le champion à outrance d'une origine celtique, nationale, exclusive de tout alliage, de la féerie; que M. Charles Giraud est partisan d'une origine latine, mais modifiée par des influences successives, des courants divers, *éclectique*, pourrait-on dire; enfin, que M. François-Victor Hugo, examinant cette origine de la superstition des fées sous ses rapports moraux, sociaux, religieux même, et se plaçant au point de vue des idées du seizième siècle sur la matière, telles qu'elles résultent de l'examen du théâtre fantastique de Shakespeare, voit dans la feerie une superstition non païenne, mais chrétienne, et issue de la Bible elle-même.)

Sans abandonner la solution qui a nos prédilections et qui nous semble absolument orthodoxe, de l'origine latine et païenne que nous avons attribuée à la fée et à la féerie, nous aurions mauvaise grâce à refuser d'admettre à cette solution quelques tempéraments, c'est-à-dire de tenir compte des solutions différentes. Il est bien rare que les personnages mythiques, traditionnels, légendaires, soient d'une seule pièce. Aux éléments de création, il faut ajouter les éléments d'influence et faire la part des vicissitudes du type et de ses successifs alliages. (La fée est un personnage éclectique; elle

est de sang (si on peut s'exprimer ainsi à propos d'êtres d'imagination), de sang latin, mais qui a subi tour à tour un croisement celtique et un croisement arabe. C'est là l'avis de MM. Alfred Maury, Le Roux de Lincy, Ch. Giraud, mais ce n'est pas du tout celui du baron Walckenaer (1). L'ingénieux auteur des *Lettres sur les contes de fées* s'exprime à cet égard avec une netteté absolue, beaucoup trop absolue même à notre gré.

« La croyance aux fées, dit-il, était la mythologie de nos ancêtres ; c'est une production du sol de notre patrie. Elle ne nous est venue ni des Grecs ni des Romains, comme l'ont prétendu quelques savants ; elle est née dans notre France, elle nous est propre, elle nous appartient (2). »

Plus loin, à propos de la question étymologique, l'auteur renouvelle son assertion :

« Nous inclinons à penser que ce mot de *fée* est purement celtique ou breton et que c'est à tort qu'on a cru pouvoir retrouver son etymologie dans la langue latine (3). »

A l'appui de cette thèse, adressée, sous forme épistolaire et galante, à la façon de Demoustier, à une femme, l'auteur des *Lettres à Amélie sur les contes de fées* invoque le prestige particulier dont jouissait, auprès des Gaulois et des Germains, la femme, reine de leur foyer nomade, compagne héroïque de leurs luttes, prêtresse de leurs sacrifices, condition très différente de celle que subit toujours ailleurs un sexe considéré comme inférieur, réduit à la solitude du gynécée, écarté des affaires, admis dans la famille aux seuls travaux et aux seuls plaisirs de la maternité, et n'exerçant en public, à titre de courtisane, que le frivole ministère du plaisir et du luxe. La mythologie des fées, réparation et revanche de lois égoïstes et inégales, rachète la femme de cette tyrannie du sexe masculin, en n'admettant que l'autre aux honneurs de son panthéon, et en divinisant, sous le nom de fée, sa beauté, sa grâce et son empire.

(1) Paris, Didot, 1862.
(2) Pages 39-40.
(3) Page 58.

[illegible] qui avaient de telles opinions sur les femmes, qui [illegible] grande part dans les affaires humaines, une telle partie[illegible] de la divinité même, etaient de tous les mieux pré[illegible] un genre de merveilleux et de mythologie où les femmes [illegible] principal rôle et exercent un pouvoir souverain sur toute la nature (1).

Selon M. Walckenaer, c'est donc dans les croyances, les traditions, les légendes gauloises et germaines, galliques et celtiques, qu'il faut chercher la fée, qui se distingue de tous les types de divinité inférieure, de divinite terrestre, en quelque sorte, chers à la superstition païenne.

« S'il est un genre de superstition qui ait un caractere particulier, c'est celui de la croyance aux fees, à ces génies femelles, le plus souvent sans nom, sans filiation, sans parenté, qui sont sans cesse occupes à bouleverser l'ordre de la nature, pour le bonheur ou le malheur des mortels qu'ils chérissent ou favorisent sans motifs, ou haïssent et persecutent sans cause. Tous ceux qui ont étudié avec soin les diverses religions, les diverses croyances superstitieuses, conviennent que les êtres fantastiques qui étaient désignés par le nom de *fées* ne se retrouvent, sous un même type ou avec les mêmes caracteres, ni dans les *Parques* et les *magiciennes* de l'antiquité, telles que les Circé, les Calypso, les Médee, ni dans les *déesses-meres*, si révérées chez les anciens par les habitants des campagnes, ni dans les *sibylles* ou les prêtresses grecques, qui rendaient des oracles, ni dans les *prophétesses* de la Germanie, ni dans les *péris* des Persans, les enchanteresses des Arabes et autres peuples orientaux, ni enfin dans les compagnes de ces *sylphes*, de ces *ondins*, de ces *gnomes*, de ces *salamandres*, et de ces multitudes de *farfadets* et de divinités lilliputiennes dont les cabalistes avaient peuplé les quatre éléments.

« Dès qu'il est reconnu que nos fees sont des êtres distincts et particuliers, qu'on ne doit pas confondre avec les autres êtres surnaturels, il nous faut d'abord rechercher quel est le plus ancien auteur qui en parle d'une manière claire et précise, et ensuite trouver le pays ou elles ont le plus anciennement dominé les esprits, à l'exclusion de toutes les autres divinites que la superstition avait ailleurs enfantees. »

Cet auteur, c'est, suivant Walckenaer, Pomponius Méla, geographe du premier siècle de l'ère chrétienne, qui parle le premier de neuf vierges douces d'un pouvoir surnaturel, habitant l'île de Sein, située près de la pointe Audierne, à l'extrémite de Pennmark ou du coin le

(1) Page 46

plus reculé vers l'ouest de toute la Bretagne. « Ce sont là les fées, s'écrie un peu arbitrairement l'auteur, et on ne pouvait, en effet, retrouver leur berceau dans aucun pays plus approprié que cette Armorique qui, selon les éloquentes paroles du plus célèbre Armoricain de nos jours « n'offre que des bruyères, des bois, des « vallées étroites et profondes, traversées de petites rivières que « ne remonte pas le navigateur; région solitaire, triste, orageuse, « enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et « dont les côtes, hérissées de rochers, sont battues d'un océan « sauvage. »

Il y a du vrai dans tout cela; mais tout n'y est pas absolument vrai; et le système absolu, exclusif, de M. Walckenaer, ce système farouche qui cantonne dans les brouillards celtiques, sur les rocs armoricains, la patrie de la fée, cet être brillant, aérien, dont l'élégance et la grâce n'ont rien des rudesses germaines, dont l'œil bleu et la chevelure blonde ont gardé les reflets d'un ciel plus clair et d'un soleil plus chaud que le ciel brumeux et le soleil blafard des paysages ossianesques, ce système prête à plus d'une critique, et a été battu en brèche par M. Charles Giraud avec infiniment d'érudition et de malice.

Il insiste avec mille bonnes raisons sur le caractère universel, éclectique, cosmopolite de la féerie, sur ses origines incontestablement latines, sur les courants divers qui ont traversé et modifié tour à tour, suivant l'influence prépondérante du moment, l'invasion et la conquête du jour, les types traditionnels et les formes païennes. Il refute, non sans ironie, l'engouement de certains auteurs pour cette origine celtique, druidique, chère à MM. Walckenaer, Henri Martin, de la Villemarqué. Il fait remarquer que les superstitions druidiques sont cruelles et que la fée n'a pu avoir pour berceau l'autel de leurs sacrifices sanglants, que ces Gaulois, ces Germains, ces Celtes, qu'on nous dit si chevaleresques, si galants, si respectueux dans leur culte de la femme, sont peints par César, qui les connaissait bien, d'un œil et d'un pinceau beaucoup moins indulgents, en termes dont la franchise et l'énergie ont besoin des voiles de la langue latine, que nous ne soulèverons pas.

Il y a plaisir à citer ces pages curieuses et fines, où l'auteur de la dissertation, — petit chef-d'œuvre d'érudition et d'esprit, — qui précède, sous le titre modeste de *Lettre critique*, notre meilleure

édition des *Contes de Perrault* (1), montre que le fonds de la féerie est un fonds commun, un canevas antique brodé successivement par l'imagination de tous les peuples ; que le double besoin d'imagination et de sensibilité qui a fait créer une divinité inférieure, intime, domestique, familière, accessible à tous, ne dédaignant ni le commerce du pâtre, ni l'hospitalité de l'âtre rustique, hantant la chaumière comme le château, et l'a placée dans ce monde imaginaire, dans ce ciel réparateur où sont corrigées les inégalités de condition et les injustices du monde réel, que ce double besoin est ancien comme l'homme lui-même. Il a participé à toutes les vicissitudes de son histoire, de telle sorte qu'on peut dire que si la robe de la fée est latine, sa baguette est grecque, et que si son voile est d'un tissu germain ou gothique, il est brodé de fleurs mauresques, et que son pied est chaussé de la babouche arabe.)

« La féerie n'est qu'une variété de la fiction que, dans tous les temps et tous les pays, la poésie a employée pour remuer l'imagination humaine... L'homme est partout et toujours fasciné par le merveilleux. Le simple conte, petit poëme en miniature, épopée familière, réduite à quelques lignes, emprunte aussi au merveilleux son attrait et sa puissance, et, par le merveilleux, le conte acquiert la popularité. Le conte merveilleux est une branche principale de la poésie populaire. Dès la jeunesse des sociétés, il a offert à l'homme un attrait irrésistible.

« Quant à la forme elle-même dans laquelle le merveilleux se manifeste dans l'histoire littéraire, on y peut remarquer d'abord un fonds commun d'inventions qui semble à l'usage de l'humanité tout entière ; on le rencontre partout où l'homme se développe, sous l'influence des mêmes causes et des mêmes éléments de civilisation. Indépendamment de ce fonds commun, il est facile de reconnaître, parmi les monuments divers de l'imagination poétique, les caractères particuliers des nations au milieu desquelles ils se produisent. Enfin on peut remarquer, dans les œuvres des conteurs ou des poëtes, une sorte de généalogie d'histoires fabuleuses, un courant d'imitation et d'emprunts qui, quoique insensible en apparence, n'en a pas moins une incontestable réalité. Tel est le cas d'une foule de contes merveilleux dont on retrouve le passage d'une littérature à une autre, pour peu qu'on y applique ses recherches et qu'on y attache d'attention.

« Nous découvrons ces divers phénomènes soit isolés, soit combinés dans l'histoire de la féerie. On rencontre des génies bienfaisants et malfaisants, des enchanteurs, des magiciens dans l'antiquité classique tout entière. Par-

(1) Lyon, imprimerie de Louis Perrin, 2e édition, 1865.

tout ils animent la nature, et la foi dans leur empire est le fond de la croyance populaire en tout pays. Le nom des fees est romain lui même, et on lui cherche vainement une autre origine. Les mots même de *Fatum* et de *Fata* se lisent, avec le sens d'esprit familier, d'être surnaturel, de protecteur domestique, d'enchanteresse sur une foule d'inscriptions latines répandues dans l'Europe romaine.

« La synonymie de *fata* ou *fatua* et de Parque ou sibylle n'est pas douteuse. Or, le nom de *fata* ou *fada* est celui qu'a retenu la langue romane du moyen âge pour désigner les fées. Nos idiomes du Midi n'en n'ont pas d'autre, et la celèbre fée *Esterelle* de Provence n'est pas différemment connue dans les plus anciens monuments. Le vieux roman de *Lancelot du Lac* a garde la même trace d'étymologie pour la langue des trouveres, et peu importe que les dialectes modernes en aient altéré la dernière forme. « Fee, « selon le latin, vaut autant comme Destinée, dit un auteur du moyen âge. « *Fatatrices vocabantur.* »

« Or, si l'on se souvient du nombreux personnel de divinités subalternes qui, dans la religion romaine, faisaient cortége a l'homme depuis sa conception jusqu'a sa mort ; si l'on se souvient qu'a l'époque de la destruction du paganisme, l'attaque des chrétiens se dirigea surtout contre les grands dieux qui tomberent les premiers sous les coups de la raison et de la vérité, mais que la polemique s'attacha moins vivement aux superstitions vulgaires qu'elle parut dédaigner, de telle sorte que les dieux domestiques, les génies locaux, les esprits familiers qui avaient fait comme la seconde ou la troisième couche du culte païen, purent se réfugier dans les campagnes, et y conserver pendant longtemps des sectateurs, d'où le nom de *pagani*, on ne sera point étonné de retrouver les dévotions païennes du peuple des champs encore vivantes sous le christianisme, et mêlees avec les pratiques de la nouvelle religion, où la poésie a eté les chercher, au reveil de l'esprit humain, et au debut de la formation des societés modernes.

« Dans ce *caput mortuum* des vieux cultes du paganisme, abolis ou modifiés, chaque nationalité croissante a puisé, apres le démembrement de l'Empire, un fonds de superstitions qu'elle s'est appropriées, en les mélant avec d'autres qui leur étaient particulières, et de ce melange est sortie une theurgie romanesque dont la chevalerie a plus tard modifie les inventions au gré des caprices poétiques. La magie, la féerie, les esprits, les farfadets, les enchanteurs, les ogres du moyen âge, tirent donc leur origine de la famille de Médee, des devineresses, des Parques, des sibylles, des lamies, des cyclopes et autres êtres de ce genre que l'antiquité a redoutes, honorés, ecoutes ou invoqués ; car il est des traditions de crainte, d'esperance ou d'amour qui sont impérissables parmi les hommes. Une fois entrées dans le cerveau humain, elles n'en sortent plus ; chaque peuple et chaque siecle leur donne sa couleur. Rabelais voyage *au pays des phees* avec ses souvenirs de vieille histoire.

« Les attributs de la féerie dans les temps modernes ne ressemblent donc plus à ceux de la féerie de l'antiquité grecque et latine, bien qu'ils en dérivent. La féerie moderne a pris quelque chose d'oriental. La magie précieuse de l'Orient s'est superposée à la féerie fatidique de l'antiquité classique en en gardant le fonds. Il est des contes qui courent le monde depuis que le monde existe... C'est sur le fonds éternel de la superstition des peuples et sur les débris de tous les cultes de l'Europe, échappés à la destruction opérée par le christianisme triomphant, que les relations ouvertes avec l'Asie et la Syrie par les voies nouvelles du négoce, par les pèlerinages, les pérégrinations domestiques et les guerres saintes, ont implanté les notions asiatiques de la mythologie féerique qui ont ravivé les sources du merveilleux dans la littérature européenne. L'Inde nous a révélé des les premiers siècles ses apologues, ses fables, ses contes, ses récits de magie et d'enchantement que l'Occident s'est appropriés en les mêlant à ses traditions indigènes. Une littérature féconde est sortie de ces éléments confondus.

« ... Pour en citer un exemple, est-il rien de plus répandu au moyen âge que le *Roman des Sept Sages*, recueil d'histoires que tout le monde connaît et dont les conteurs, en poésie comme en prose, se sont emparés dans toutes les langues modernes? La rédaction primitive de ce livre le rattache à l'Inde. Une vieille traduction hébraïque l'a importé en Europe, ou l'hébraïque a son tour a été traduit en latin dans un couvent de Lorraine; et de cette ancienne traduction latine est éclose une nombreuse famille d'imitations qui remontent aux premiers jours du treizième siècle. *Li romans de Dolopathos* est une traduction libre, en vers français de 1225, de cette ancienne traduction latine dont je viens de parler et qui est perdue.

« Je n'ose vous parler d'un ouvrage allemand de M. Benfey, ou des trésors d'érudition sont prodigués pour démontrer que, depuis l'Orient indien jusqu'à nous, on peut suivre la filiation des contes les plus répandus en notre Europe ; je me bornerai à citer un petit livre publié il y a quelques années : l'*Hitopadesa*, autre recueil de contes traduits du sanscrit en français et où vous trouverez aussi, non sans surprise, des rapprochements multipliés des contes hindous avec nos contes modernes.

« ... Dans le *Dolopathos* figurent des fées, des anneaux enchantés y jouent un grand rôle; ces ingénieuses fictions avaient passé des Bramines aux Persans et des Persans aux Arabes, chez lesquels les Européens les ont recueillies. Un ancien roman français, celui de *Floire et Blancheflor*, conserve encore la trace de ces importations indiennes, qu'il est facile de constater aujourd'hui dans plusieurs de nos épopées du douzième et du treizième siècle, par exemple, dans *Partenopeus de Blois*. Les caractères de la féerie française observés dans le centre et dans le midi de la France la rattachent évidemment aux Sarrasins ou Maures. »

Après avoir établi ainsi le caractère éclectique, cosmopolite, de la littérature féerique formée d'un fonds commun, fécondé par des alluvions successives et des importations indiennes, arabes, germaniques, l'ingénieux critique n'a pas de peine à faire justice du système exclusif des celtomanes, qui veulent attribuer à la féerie française une origine exclusivement nationale, celtique, alors qu'il est démontré, au contraire, que cette littérature soi-disant originale n'est qu'un tissu d'imitations, et que, dans la composition de sa trame multicolore, les fils de provenance bretonne entrent certainement pour la plus petite part. (S'autorisant des aveux de Mlle L'Héritier, dont il réimprime la *Lettre* sur ce sujet, il démontre que les auteurs de contes de fées au dix-septième siècle, Perrault tout le premier, ont emprunté plus d'un des canevas légendaires qu'ils ont brodés aux lais et fabliaux du moyen âge, aux récits des trouvères et des troubadours, et à la populaire *Bibliothèque bleue*, alimentée par ce *Pentamerone* qui a été comme le répertoire, le recueil par excellence, de la littérature féerique en Espagne et en Italie, avant que la traduction des *Mille et une Nuits*, publiée par Galland seulement de 1704 à 1717, c'est-à-dire postérieurement aux contes de Perrault et de Mme d'Aulnoy, eût ouvert à leurs imitateurs les sources du merveilleux oriental.)

« Les contes de fées furent importés en Europe par les troubadours et les trouvères et eurent bientôt dans les châteaux un succès plus complet que les chansons de geste et les romans-poëmes. Le récit était court, une moralité facile à saisir s'y rattachait et l'auditeur pouvait garder dans sa mémoire, pour le reproduire à son gré, ce conte qui avait captivé son attention.

« Le conte fit donc partout échec au roman. Aussi retrouvons-nous les mêmes familles de contes en des pays fort opposés. Wolfram d'Eschenbach entretenait la cour de Saxe, à la Wartburg, des mêmes contes qui avaient ému la cour seigneuriale du Leonnois, et qu'admiraient les nobles chevaliers de Milan ou de Ferrare. »

IV.

De l'exposition des théories du baron Walckenaer et de M. Charles Giraud sur l'origine des fées, de la féerie, l'inspiration et les sources de la littérature féerique, nous passons au système, ou plutôt au tableau, car il peint plus qu'il ne prouve,

traction par M. François-Victor Hugo, et attribuant à la fee une origine à la fois biblique et legendaire, sacrée et profane.

La feerie, qui a eu son conteur dans Perrault, a eu son poete dramatique dans Shakespeare, qui a mis en action ses gracieux mysteres et l'a fait monter sur le théâtre. Pour nous aujourd'hui, comme le dit l'ingénieux et éloquent traducteur et commentateur de la *Tempête* et du *Songe d'une nuit d'été*, Shakespeare n'est plus guère, envisagé sous ce rapport, qu'une sorte de « Perrault sublime ». Mais si nous nous plaçons au point de vue, non des idées du dix-neuvième siecle, mais au point de vue des idées du seizième, nous arrivons à nous rendre compte des efforts d'imagination et des besoins de sentiment qui avaient donné naissance à tout un monde intermédiaire, fantastique, suspendu entre la terre et le ciel, à toute une hiérarchie de gracieux ou terrifiants fantômes, à tout un systeme de superstition populaire et légendaire dont l'histoire et la philosophie ont été exposées par le digne fils de notre grand poète en caractères saisissants et attachants, qu'un travail sur la féerie ne saurait négliger.

« Les générations du seizième siècle croyaient, avec la Bible, qu'un Dieu unique a crée l'homme ; mais elles croyaient, avec la Bible aussi, qu'entre l'homme et le Dieu créateur il existe une quantité innombrable de créatures invisibles

« Ces êtres immortels n'ayant jamais failli, et voues à une beatitude sans fin, sont rangés sur les degrés d'une échelle immense, que Jacob a entrevue et qui monte de la terre au ciel. Au bas de cette echelle, places le plus pres de l'homme, mais deja inaccessibles à ses regards, voici les Anges · plus haut, voici les Archanges, plus haut, voici les Principautés. Montons encore Plus haut, voici les Puissances ; plus haut, voici les Vertus ; plus haut, voici les Dominations Montons encore ; plus haut, voici les Trônes ; plus haut, voici les Chérubins ; plus haut, voici les Séraphins ; et enfin, voilà Dieu !

« Lorsque Dieu, perdu dans l'infini, daigne envoyer quelque message à l'homme, il le lui fait transmettre ordinairement par un des êtres inferieurs de cette hierarchie. C'est un ange qui arrête le bras d'Abraham, prêt à immoler son fils ; c'est un ange qui console Agar dans le desert ; c'est un ange qui delivre saint Pierre enfermé dans les prisons d'Hérode .. L'homme n'a jamais vu d'être céleste qui prenne rang au-dessus de l'archange. C'est bien un seraphin qui a chasse Adam du paradis, mais Adam n'a aperçu que le bout de son épée de flamme

« Au-dessous de Jéhovah, le dieu du bien, qui trône dans la lumiere au

sommet du ciel, la Bible nous montre, siégeant dans les ténèbres, à l'autre extrémité, Satan, le dieu du mal. Satan, ange révolté, commande à une foule d'autres anges, révoltés comme lui.

« Ici la tradition sacrée laissait une lacune.

« La tradition populaire remplit cette lacune.

« Entre le bon ange et le mauvais, la Bible ne voyait rien; la légende découvrit un être. Cet être ce fut la fée. La fée devint l'intermédiaire entre l'ange et le démon. Entre le ciel et l'enfer, la Bible avait fait le vide. La légende combla ce vide en y jetant un monde. Ce monde, ce fut la féerie. La féerie fut le pont jeté entre le ciel et l'enfer. La Bible faisait d'un côté la lumière, et de l'autre les ténèbres. Entre la lumière et les ténèbres la légende créa un crépuscule. Ce crépuscule fut la féerie...

« De même que la race angélique et la race diabolique, la race féerique se classait hiérarchiquement. Plus l'esprit était dégagé de la matière, plus il était élevé. La fée planait dans l'éther; le sylphe volait dans l'air, le lutin voltigeait sur la terre, le gnome circulait dans la terre. Tous ces êtres s'étageaient par ordre de sentiment sur les degrés de l'échelle indéfinie qui monte du mal au bien.

« Le gnome était méchant ; le lutin était malicieux; le sylphe était doux ; la fée était bonne. Le gnome était presque un démon, la fée presque un ange.

« La diversité des climats de notre globe maintenait entre tous ces êtres la hiérarchie établie par la diversité de leurs natures. Plus un pays était lumineux, plus l'esprit qui y paraissait d'ordinaire était pur. Le gnome, esprit hibou, choisissait de préférence le séjour des régions polaires, il s'acclimatait en Suède, en Norvège, en Islande, en Laponie, et dans l'Allemagne du Nord, Le lutin, moins ennemi du grand jour, se rapprochait un peu du Midi, et semblait avoir adopté l'Écosse. Le sylphe, plus méridional encore, affectionnait l'Irlande et l'Angleterre centrale. Enfin, la fée, amie des régions plus éclairées, choisissait d'ordinaire, pour lieu de ses apparitions, le sud de la Grande-Bretagne et la France, et envahissait parfois l'ardente patrie du Tasse et de l'Arioste.

« Historiquement, le gnome était scandinave d'origine; le lutin était écossais; le sylphe était anglais, la fée était celte.

« Célébré par les poèmes de l'Edda et par certaines ballades germaniques sous le nom de kobold, le gnome hantait l'intérieur des montagnes et se fourrait dans les mines. Très exclusif dans ses affections, il exigeait une amitié absolue du mineur qu'il daignait protéger. Si celui-ci était fidèle, il lui indiquait les plus riches filons, mais il punissait la moindre trahison avec une impitoyable rigueur. Voulant être aimé uniquement, le gnome aimait uniquement. Son favori excepté, il avait pour tout le genre humain la haine perfide de Caliban.

« ... Le gnome n'aimait qu'un homme ; le lutin n'aimait qu'une famille

Il était pour cette famille une sorte de dieu lare. D'après la description minutieuse qu'a donnée de lui un savant Écossais, la lutin était tout petit, il avait les cheveux bouclés et portait un manteau brun, orné d'un capuchon de même couleur, qui lui descendait jusqu'au genou. Il gardait le même manteau toute sa vie, et comme il vivait plusieurs siècles, on conçoit qu'à un moment donné, il avait des trous au coude. N'importe, le lutin se drapait dans sa loque avec une fierté digne de Diogène.. Le lutin voulait n'être aimé que pour lui-même... Un souper était préparé pour le lutin, c'était là un usage immémorial dans toutes les familles d'Écosse et même d'Angleterre. Le lutin ne voulait pas d'autre salaire pour son service. Il travaillait toute la nuit, nettoyait la maison, balayait l'escalier, lavait la vaisselle, rangeait les meubles. Quand il avait faim, il grignotait son pain, quand il avait soif, il buvait son lait; et pourvu que le pain fût bien blanc, et que le lait fût bien pur, il était content; mais malheur aux ménagères, si ce repas était défectueux!

« Le lutin avait de la rancune, mais au fond il était loin d'être cruel. C'était un petit espiègle qui aimait les grosses farces, voilà tout. Il s'amusait, comme le Puck de Shakespeare, à faire peur aux jeunes filles du village, à égarer la nuit les voyageurs, à faire hennir un cheval en imitant le cri de la jument, à prendre les formes les plus drôles, à se changer en pomme cuite pour tromper la gourmandise du marmot ou en tabouret pour tromper la paresse de la grand'maman. Charmante créature en somme, et rachetant tous ses défauts par ses qualités. Il était vindicatif, c'est vrai, mais il était reconnaissant, il était exigeant, mais il était dévoué, et, s'il ne s'agissait pas d'un esprit, on pourrait dire de lui ce qu'on dit de tous les enfants gâtés Mauvaise tête, mais bon cœur.

« Autant le lutin était farceur, autant le sylphe était doux; autant le lutin était folâtre, autant le sylphe était mélancolique Autant le lutin était effronté, autant le sylphe était timide Le sylphe, que les Anglais appellent *elf*, fuyait l'humanité, non par haine, comme le gnome, mais par pudeur.. Le sylphe était un misanthrope.. C'était dans la nature seulement qu'il pouvait vivre. Il affectionnait les bois, les collines, les prairies, le bord des lacs. Amoureux du printemps, il en portait les couleurs et s'habillait tout de vert; c'était même un sacrilège à ses yeux qu'un homme osât porter la couleur de la végétation.

« Le sylphe ne changeait de forme que pour changer d'élément; alors il se faisait farfadet pour s'élancer dans le feu et jouer avec sa cousine, la salamandre païenne; il se faisait ondin pour pénétrer dans l'eau et surprendre sa tante, la naïade antique .

« Le gnome n'aimait qu'un homme; le lutin aimait une famille; le sylphe aimait la nature; la fée aimait l'humanité. D'après le dogme celtique, les créatures tutélaires qui, dans leur passage sur cette terre, avaient dirigé par leurs conseils et gouverné par leurs oracles les assemblées gauloises, ne ces-

saient pas, une fois mortes, de protéger ceux qu'elles avaient défendus vivantes. Avant de revenir dans ce monde animer d'autres corps, ces âmes d'élite passaient dans un monde meilleur et vivaient là des milliers d'années sous l'enveloppe transparente du fantôme. Druidesses sur la terre, elles étaient fées au ciel. Les Celtes les vénéraient comme des déesses; ils plaçaient sous leur invocation leur foyer, leur cité, leur patrie, et ils leur élevaient des autels symboliques, semblables à celui qui fut découvert au siècle dernier, orné de cette inscription mystérieuse : *Genio Arvernorum*. Ce n'était pas seulement l'Auvergne qui avait son génie. Dans toute la Gaule, dans toute la Grande-Bretagne, chaque ville avait sa fée protectrice. Bibracte avait la sienne, Lutèce avait la sienne, Bordeaux avait la sienne, la puissante Tudela; Lyon avait la sienne, Londres, Cantorbéry, Winchester, avaient les leurs.

« Ce ne fut qu'après le règne de Constantin que les populations celtiques, converties au christianisme, commencèrent à négliger leur ancien culte, et à délaisser les fées druidiques pour les anges de l'Orient. C'est à cette négligence qu'a été attribuée la froideur témoignée dès lors par les fées à la race humaine. Le grand mouvement catholique des croisades parut augmenter leur froideur; et, s'il faut en croire le poète Chaucer, elles avaient cessé de se montrer sur la terre dès le quatorzième siècle.

« ... Ainsi oubliées par les peuples ingrats, les fées s'étaient réfugiées au plus profond de l'éther. Mais telle était leur indulgence pour la race humaine que, dans les dangers pressants, elles redescendaient bien vite sur la terre pour prêter leur secours souverain aux générations qui les invoquaient. C'est ainsi qu'en plein moyen âge la fée Mélusine avait accepté l'hommage de Guy de Lusignan, et, en daignant épouser le comte, lui avait apporté en dot la victoire. C'est ainsi qu'au quinzième siècle, à une époque plus critique, au moment où notre sol natal était foulé par l'étranger... les antiques fées druidiques étaient apparues à Jeanne d'Arc sous le chêne de Bourlemont, et lui avaient mis aux mains cette épée irrésistible que Vercingétorix avait brandie, et avec laquelle la Pucelle reconquit la vieille Gaule!

« Les fées avaient gardé là-haut ce don de prophétie que, sibylles, elles avaient eu ici-bas. Elles voyaient l'avenir, elles connaissaient tous les secrets de la matière, elles avaient, comme la marraine de Cendrillon, le privilège divin d'être dispensées du travail. Mais, remarquons-le bien, quoique placées dans une région supérieure à la nôtre, elles n'en étaient pas moins soumises aux passions, aux infirmités, aux défaillances de la créature. Bien que chaque jour de leur vie équivalût à une année de la nôtre, elles n'en étaient pas moins mortelles. Bien que leurs aliments fussent plus raffinés que les nôtres, elles n'en étaient pas moins obligées de se nourrir... Si, comme l'Élysée de Virgile, le pays féerique avait un air plus pur et un autre soleil que notre terre, il n'offrait pas à ses élus de nouvelles jouissances. Là, les grandes distractions étaient encore des distractions hu-

maines, la musique, la danse et la chasse. Et telle était, assure-t-on, la prédilection des fées pour le plaisir de Diane, que, sortant de leur région, elles faisaient ici-bas des cavalcades périodiques, afin d'essayer sur notre gibier leurs flèches enchantées...

« ... Une hiérarchie traditionnelle divisait la race féerique en quatre espèces principales : la fée, placée au-dessous de l'ange ; le sylphe, au-dessous de la fée ; le lutin, au-dessous du sylphe ; le gnome, au-dessus du démon.

« Ces quatre espèces, Shakespeare les a symbolisées dans son drame par quatre créations impérissables. Le gnome, c'est Caliban ; le lutin, c'est Puck ; le sylphe, c'est Ariel, la fée, c'est Titania.

« Ici, une autre question surgit. Entre le monde invisible et l'homme les communications étaient-elles possibles ?

« Le moyen âge le croyait. L'homme pouvait exercer son action sur les esprits de tous ordres. Mais cette action même était qualifiée diversement selon la nature des esprits auxquels l'homme s'adressait.

« Remarquez bien ici la distinction. Quand l'homme avait recours aux esprits de ténèbres, il pratiquait la *magie noire*. Quand il se mettait en rapport avec des esprits de lumière, il exerçait la *magie blanche*. Dans le premier cas, il était sorcier ; dans le second, il était enchanteur (1)... »

Nous n'irons pas plus loin. Nous ne descendrons pas plus avant dans cette théorie en spirale du monde féerique, qui n'est pas exempte de lacunes, et dont plus d'un degré disparaît, enveloppé de l'obscurité systématique. Mais nous avions le devoir de faire entendre à nos lecteurs quelques fragments de cette histoire de la légende, pleine de tableaux et de portraits charmants, de cette dissertation brillante et sonore, harmonieuse et colorée comme une symphonie, qui séduit l'imagination, si elle ne satisfait pas toujours la raison. C'est une cosmogonie tracée d'une main pleine de virtuosité et digne de la main paternelle, qui, s'abaissant un jour jusqu'à la construction de ces petites genèses féeriques, lançait, animée du souffle puissant et doux qui peut mouvoir tour à tour les infiniment grands et les infiniment petits, cette généalogie de la reine Mab, bulle de savon irisée de toutes les couleurs et de tous les rayons du prisme fantastique :

« Prométhée, créateur d'homme et créateur d'esprit, est père d'une dynastie de *Dives* dont les vieux fabliaux ont conservé la filiation. Elfe, c'est-

(1) *Œuvres complètes de W. Shakespeare*. François-Victor Hugo traducteur. Tome II, *les Féeries*, Introduction, p. 8 à 43. (Pagnerre, éditeur, 1879, in-8°.)

à-dire le Rapide, fils de Prométhée; puis Elfin, roi de l'Inde; puis Elfinau, fondateur de Cleopolis, ville des fees; puis Elfilin, bâtisseur de la muraille d'or; puis Elfinell, le vainqueur de la bataille des démons, puis Elfant, qui construisit Panthée, toute en cristal, puis Elfar, qui tua Bicephale et Tricéphale; puis Elfinor le Mage, une espèce de Salmonee, qui fit sur la mer un pont de cuivre, sonnant comme la foudre; puis sept cents princes; puis Elphiléos le sage, puis Elféron le beau, puis Oberon, puis Mab. Admirable fable qui, avec un sens profond, rattache le sidéral au microscopique, et l'infiniment grand à l'infiniment petit (1) »

Quand on redescend de ces hauteurs vertigineuses du voyage dans le bleu, en compagnie de Shakespeare et de ses dignes commentateurs, on n'est pas fâché de se reposer de l'éblouissement de cette apocalypse de la superstition populaire, non moins énigmatique que l'autre, en compagnie des fées des contes de Perrault, qui sont de bonnes personnes, quoique leur ton soit celui du meilleur monde, et sente sa grande dame. On prend même un plaisir extrême à l'évocation et à la conversation de ces fées de la légende bretonne contemporaine, divinités dégénérées jusqu'à l'humanité, et tombées à des cieux abaissés aux proportions de l'horizon terrestre, qui partagent les misères de ce monde, fées d'une féerie inférieure, populaire, rustique, pédestre, par opposition à la féerie aristocratique, mythique, équestre, ailée.

Les fées bretonnes n'ont point besoin d'ailes. Leur sceptre est une quenouille. Le peuple crée non seulement à son image et ressemblance, mais à sa taille, à sa portée, les idoles de ce culte profane, de ce commerce des esprits familiers, chers à l'enfance de l'homme et à l'enfance des peuples, chers aussi à leur vieillesse, et dont ils concilient très bien l'illusion et la superstition avec les révélations de la foi, les scrupules religieux.

Ceux qui voudront connaître en détail l'état présent de la superstition féerique, de la tradition légendaire en Bretagne, n'auront qu'à lire les *Contes populaires de la haute Bretagne* recueillis par M. Paul Sébillot, ou seulement la *Préface*, qui les analyse et les résume si curieusement.

« Sur le littoral de la Manche, en Ille-et-Vilaine et dans la partie des Côtes-du-Nord où la langue française est aujourd'hui en usage, on donne le

(1) Victor Hugo, *William Shakespeare*, p. 374

nom de *houles* (anglais *hole*, caverne, grotte) aux grottes des falaises; on en trouve à Cancale, presque sur la limite de la Normandie et de la Bretagne, et dans la commune d'Etables, a quelques kilomètres du pays bretonnant, est la houle Notre-Dame.

« Entre ces deux points extrêmes, il y a un grand nombre de houles, j'en connais plus de vingt, et je suis certainement loin de les connaître toutes.

« De ces grottes, les unes, comme celles de la falaise de Frébel et Plévenon, ont des proportions monumentales et grandioses : leur entrée est parfois une sorte de voûte, souvent en forme de cintre, élevée de dix à douze mètres au-dessus des galets. Elles se prolongent sous terre si loin que personne, assurent les gens du pays, n'a pu aller jusqu'au fond. On pénètre dans les autres par une fente étroite et haute dissimulée entre les rochers, et qui laisse à peine un passage suffisant pour un homme : quand on a dépassé l'entrée, la grotte devient plus large et parfois elle s'étend assez loin sous la falaise. Il est d'autres houles qui sont actuellement à l'état de ruines... presque toutes celles de Saint-Cast sont en cet état. Les gens du pays, surtout les personnes âgées, disent que, depuis le départ des fées, les grottes, n'étant plus habitées et entretenues, sont tombées en ruines.

« Outre le nom de *houles*, qui est le plus généralement employé, les grottes portent aussi le nom de *pertus* (*pertuis*, trou) *ès fées* ou de *goule*. Ce dernier mot est peut être une corruption de *houle*. Parfois aussi on les appelle les *chambres des fées*. Il y en a où l'on voit encore, dit-on, les tables de pierre sur lesquelles les bonnes dames prenaient leurs repas, leurs sièges et les berceaux en pierre de leurs enfants..

« .. Les fées des houles se nommaient *fées*; les fées mâles, *faitos* ou *faitauds*; on les appelait aussi *fêtes*; ce dernier mot, très voisin du latin *fata*, était masculin et féminin. Vers Saint-Briac, on les désigne parfois sous le nom de *fions*, mot qui s'applique aux fées des deux sexes, et aussi à certains lutins espiègles.

« .. Quand les fées habitaient leurs grottes, elles se montraient assez fréquemment aux hommes, mais elles sortaient plus volontiers la nuit que le jour. Avant le soleil couché, elles n'étaient visibles que pour ceux qui avaient eu le tour des yeux frottés avec la pommade qui rend clairvoyant. Mais, à la nuit close, tout le monde les voyait, paraît-il.

« A part leur pouvoir surnaturel et leur immortalité, les fées et les faitauds vivaient comme les hommes, et avaient presque les mêmes passions qu'eux. Les hommes ont toujours fait les dieux à leur image. Comme eux, ils étaient sujets aux maladies. Dans *l'Enfant de la Fée*, un enfant des fées a mal aux yeux; la dame de la Goule-ès-Fées est accouchée par une sage-femme

« Elles se mariaient soit avec des faitauds, qui jouent en général un rôle assez effacé, soit avec des hommes. Mais il semble qu'en s'unissant aux

hommes, elles cessaient d'être immortelles, soit par suite de leur baptême, comme la fée de Crehen et ses parents, soit simplement parce qu'elles vivaient parmi les hommes. Elles avaient des enfants, quelquefois aussi elles enlevaient ceux des hommes et mettaient à leur place dans le berceau des enfants à l'air vieux qui ne grandissaient point, ou elles emmenaient dans leurs grottes des jeunes filles qui y restaient plusieurs années.

« Elles se livraient à des occupations semblables à celles des hommes. On les entendait bercer des enfants, boulanger pour mettre du pain au four. Elles lavaient leur lessive, et étendaient sur l'herbe du linge qui était si blanc qu'on dit encore en proverbe, en parlant du beau linge : « C'est comme le linge de fées, » ou : « Blanc comme le linge des fées. » Elles allaient à la pêche. Parfois elles possédaient des animaux domestiques : des vaches qui étaient quelquefois invisibles pour tout le monde, excepté pour la pâtoure qui les gardait ; des bœufs. Leurs moutons venaient pâturer avec ceux des fermiers ; parfois ils étaient noirs et de grande taille. Celles de Saint-Briac avaient des chevaux, d'autres des oies, des chats, des poules généralement noires. Elles empruntaient les animaux de leurs voisins les hommes, ou bien les leur achetaient ; mais certaines trouvaient plus simple de les prendre. D'autres volaient ce qui était à leur convenance ; et, seules, les personnes qui avaient eu le tour des yeux frottés avec leur pommade pouvaient les voir. Elles disaient aussi la bonne aventure.

« Cependant les fées, — à part de rares exceptions, et celles-là, on les nommait les mauvaises fées, tandis que les autres s'appelaient les bonnes dames ou les bonnes mères, — se plaisaient à rendre service aux hommes ; et presque jamais elles ne demandaient de récompense. Elles filaient le lin des jeunes filles, elles donnaient aux hommes des remèdes qui les guérissaient, ou une graisse qui, à la place des animaux disparus, en faisait revenir de plus beaux.

« Si les hommes qui travaillaient dans les champs leur demandaient poliment de la galette ou du pain, elles leur en offraient ; mais si on leur parlait sans égards, elles y mettaient du poil de chien. Leur présent le plus habituel était celui d'un chanteau de pain qui restait toujours frais et ne diminuait pas, si on avait le soin de n'en donner à personne. Ce don était fait par pure bienveillance ou en récompense d'un service rendu, ou pour indemniser les fermiers des dégâts causés par les bestiaux des bonnes dames. Parmi les autres présents qui figurent dans les légendes des houles, on peut encore citer l'ajonc qu'on avait beau couper, et qui ne diminuait point, la poule noire, qui enrichissait ceux qui la possédaient ; les paquets de vêtements, l'hameçon qui porte chance, la bourse inépuisable.

« Souvent les fées demandaient à être marraines des enfants des hommes. Elles faisaient des présents à leurs filleuls, mais si on leur refusait d'être marraines, elles se vengeaient ; quelquefois, mais plus rarement, c'étaient elles qui faisaient nommer leurs enfants par des jeunes filles.

« D'après plusieurs légendes, elles avaient des vers dans la bouche, parce que le sel du baptême n'avait point touché leurs lèvres. Elles perdaient leur immortalité quand elles avaient été baptisées ; on pouvait même les faire périr en leur jetant dans la bouche une poignée de sel.

« Les fées étaient de belles personnes à l'air jeune et avenant ; il y en avait toutefois de vieilles qui paraissaient âgées de plusieurs centaines d'années.

« Il est probable que les fées des houles ont succédé à d'anciennes divinités de la mer et du rivage dont la trace et le nom sont encore aujourd'hui perdus. Il n'est peut-être pas inutile aussi de faire remarquer que beaucoup de ces grottes ont pu servir d'asile aux fraudeurs à l'époque où la contrebande était active sur les côtes ; le costume de *toile grise* qu'on prête en général aux fées et aux faitauds était celui des faux-sauniers. Ils ont pu, pour accréditer la croyance ancienne et empêcher des visites indiscrètes dans les grottes qui leur servaient de retraite, simuler, de temps en temps, des apparitions. »

V.

Cette observation pratique et peut-être un peu sceptique à propos du parti que la contrebande a pu tirer de la superstition, nous ramène à Perrault, car elle l'eût fait sourire de ce sourire plein de bonhomie malicieuse qui anime la moralité de ses contes de fées, en lui en révélant une des plus imprévues, et à laquelle il n'eût sans doute jamais pensé. Il était, en effet, l'honnête homme par excellence ; il avait toutes les probités, même celle de l'esprit, la plus rare de toutes, ne pratiquait aucune contrebande, ne fraudait point ses imitations, ne dissimulait point ce qu'il devait à la tradition, et ne prétendait pas à l'originalité. C'est ainsi qu'il atteignit à la meilleure de toutes, celle qu'on a sans le savoir.

Puisque nous sommes revenus à Perrault, c'est le cas de ne le plus quitter. Nous ne le ferons point, en effet, sans avoir essayé de pénétrer son secret et de déterminer dans son œuvre la proportion du double élément de la tradition et de l'invention.

Nous avons recherché et apprécié ce que la suite des temps et les variations des idées et des mœurs avaient fait de cette création fantastique et légendaire : la fée ; nous avons montré quelles vicissitudes ont subies son prestige et son empire, jusqu'au moment où la fée des traditions populaires, des romans chevaleresques et du théâtre fantastique de Shakespeare arrive, de décadence en

décadence, a n'être plus que le personnage favori, familier comme un dieu tombé, des contes de grand'mère et de nourrice que Perrault entendit, aux veillées de la chaumière et du château, en observateur curieux, après les avoir entendus, durant son enfance, en auditeur naïf et charmé, pour les reproduire en traductions, en imitations égales à une création, en récits dignes du nom de chefs-d'œuvre. Ces chefs-d'œuvre ont inauguré chez nous un genre littéraire qui a vécu deux siècles, qui dure encore.

Il n'est donc pas sans intérêt de se poser, pour y répondre, les questions suivantes : ce conte de fées, élevé par Perrault à la dignité d'un genre littéraire, où avait-il pris ses héros, son action, les dénouements de son petit drame? Quelles furent les sources d'imitation, d'emprunt? Quel fut le plus puissant élément du succès de ce genre inauguré par Perrault, quelle fut la raison morale de l'empire, sur les imaginations populaires et enfantines, de ce personnage charmant ou terrible, la fée, dont nous venons d'étudier la filiation historique et étymologique, et les transformations successives? En un mot, c'est la question des fées et de la féerie envisagée non plus au point de vue historique et philologique, mais au point de vue littéraire et philosophique, qu'il s'agit de résoudre.

Nous avons déjà effleuré le premier de ces aspects de la question, puisque nous avons conduit l'examen des sources de la littérature féerique jusqu'au *Pentamerone*, son répertoire principal au seizième et au dix-septième siècle.

Qu'était-ce que ce *Pentamerone*, recueil par excellence des traditions et des légendes de la féerie au seizième siècle, et dont il nous semble difficile, contrairement à l'opinion de M. Ch. Giraud, que Perrault n'ait pas eu directement connaissance, puisqu'il fut publié en 1637, et qu'on y trouve *Cendrillon* et *le Chat botté*? C'est encore à l'auteur de la *Lettre critique sur les contes de fées* que nous emprunterons le signalement et l'analyse de ce répertoire fécond de la littérature féerique italienne.

« Un des recueils les plus curieux que l'on possède en ce genre est intitulé *il Pentamerone del cavaliere Giovan Battista Basile, overo lo Cunto de li cunti, trattenimiento de li peccerille, di Gian Alesio Abbatutis*, (c'est-à dire le Pentameron, ou les Cinq Journées du cavalier Jean-Baptiste Basile, autrement le Conte des contes, composé pour la récréation des enfants, par

Jean-Alexis Abbatutis).)Ce dernier nom est l'anagramme de l'auteur Jean-Baptiste Basile, comte del Torone, dont la vie est peu connue Né vers la fin du seizième siècle, à Naples, il mourut en 1637, au service du duc de Mantoue. Son livre des *Cinq Journées*, à dix contes chacune, contient cinquante histoires de facétie et de féerie tout à la fois. Il s'adresse à tous les âges, à tous les goûts, à tous les caractères, et chacun y trouve à rire. Écrit en patois napolitain, difficile à comprendre, même en Italie, il n'y eut pas un grand retentissement. Cependant, depuis 1637, date de la première édition publiée à Naples, il a été souvent reproduit. Les Espagnols paraissent lui avoir fourni la plupart de ses modèles.

« A côté des contes de fées populaires, il a rassemblé des proverbes, des calembours, des trivialités qui font le bonheur héréditaire des populations oisives du midi de la Péninsule. Le *Decamerone* de Boccace s'adressait aux châteaux, aux cours polies, le *Pentamerone* s'adresse aux carrefours. Il provient d'un pays où le conteur cherche le succès sur la place publique, comme en Orient, plutôt que dans les salles féodales, comme en Occident, et auprès des belles châtelaines.

« Lorsque dans ces derniers temps, le *Pentamerone* a été plus particulièrement remarqué chez nous, il a été goûté des gens d'esprit, et l'on a cru que c'était là que Perrault et les autres conteurs du siècle de Louis XIV avaient trouvé leurs charmantes historiettes. Mais il n'en est rien. Il n'y a point le moindre indice que le livre de Basile soit arrivé à Paris avant notre époque contemporaine, quoi qu'aient pu croire à cet égard MM. Génin et Brunet. La lettre que je réimprime, de Mlle Lhéritier, l'auteur de l'*Adroite Princesse*, nous apprend que c'est à nos poètes du moyen âge que les conteurs de son temps avaient directement emprunté leurs récits.(L'auteur du *Pentamerone*, en ce qui le touche, révèle parfaitement l'origine de son recueil, il en a pris les types aux Espagnols, qui les avaient reçus des Arabes, qui les avaient transmis à nos poètes du Midi. Voilà comment Basile, Perrault et Mlle Lhéritier ont pu se rencontrer. »)

Quoi qu'il en soit de cette explication, plus spécieuse que décisive, nous sommes désormais assez avancés dans la partie historique et critique de notre travail, dans l'étude des origines et des influences, pour examiner la question à un nouveau point de vue, celui qu'on pourrait appeler moral ou philosophique.

Les contes de fées ont, en effet, leur philosophie comme leur histoire, et, si l'on veut se rendre compte des raisons de leur long crédit, non seulement auprès de l'auditoire élégant des châteaux, mais encore auprès de l'auditoire ignorant des chaumières, de leur prestige, qui dure encore, sur le public enfantin et populaire, il ne suffit pas, pour expliquer cet attrait, du seul plaisir de l'i-

magination. Il faut y ajouter une satisfaction de conscience et de sentiment. Tout conte de fées a, en effet, sa moralité, et cette moralité, cette leçon, cet exemple, plus ou moins directs, plus ou moins décisifs, le plus souvent assaisonnés d'une pointe de malice et même d'ironie, comme il faut s'y attendre pour ces récits traditionnels, aiguisés, de siècle en siècle, sur l'observation et l'expérience, sont cependant irréprochables au point de vue moral. Le crime y est toujours puni, la vertu toujours récompensée; la pauvreté n'y est point méprisée, parce qu'elle est un malheur et point un vice, et que toujours, grâce à son travail et à son industrie, le pauvre du début peut devenir le riche de la fin; la laideur elle-même y est réhabilitée, parce que le visage disgracié qui cache une belle âme, et peut s'éclairer de bonté ou s'animer d'esprit, est toujours beau, dans ces moments-là, et d'une beauté au-dessus des défaillances de la nature ou des outrages du temps. La fée n'y est qu'une sorte de figure familière de la Providence, veillant sur les bons opprimés et rétablissant tôt ou tard les choses humaines, comme les choses naturelles, de façon à ne pas permettre au triomphe insolent du méchant ou du mal de calomnier jusqu'au bout le gouvernement divin qui mène les hommes, tandis qu'ils s'agitent.

C'est cette moralité irréprochable des contes de fées qui explique leur attrait non seulement pour les esprits avides de merveilleux, mais encore pour les cœurs généreux, affamés de justice, comme l'enfance en fournit partout, sous la bure comme sous la soie, sous le chaume comme sous les lambris dorés. De là aussi, pour cette littérature profane, et en somme frivole, essentiellement populaire et puérile, l'indulgence traditionnelle des moralistes, et même des moralistes chrétiens, qui l'ont admise à l'honneur, mérite dans une certaine mesure, de participer à l'œuvre de l'éducation.)

M. Ch. Giraud a remarqué qu'au moyen âge « la piété, simple alors et naïve, ne s'alarma point de compositions où le paganisme et la foi chrétienne avaient confondu leurs croyances. Les hagiographes s'emparèrent eux-mêmes de ce puissant moyen d'émotion pour édifier les fidèles, et ils mirent les saints aux prises avec le diable, avec les magiciens et les fées »

Le saint devant sortir toujours victorieux de l'épreuve de ce combat contre les tentations ou les persécutions de ces esprits cap-

lutins, de ces monstres malins de la féerie, superstition païenne aux yeux de l'Église, c'est ainsi que s'explique ce tableau ressemblant de la veillée au château, où Voltaire lui-même a montré l'aumônier, le chapelain, se mêlant, sans rien perdre de sa dignité, comme auditeur et même comme conteur à ces récits de féerie :

O l'heureux temps que celui de ces fables
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer.
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ,
Le raisonner tristement s'accrédite ;
On court, hélas! après la vérité.
Ah! croyez moi, l'erreur a son mérite.

Avant de passer de l'histoire et de la philosophie générales des contes de fées à leur histoire et à leur philosophie particulières, en prenant un à un chacun des types immortalisés par Perrault, nous ne saurions mieux faire que d'insister sur ce double attrait pour l'imagination et le sentiment, pour le cœur et l'esprit, de ces récits féeriques, admis par les plus sévères pédagogues à participer à la récréation et à l'éducation de l'enfance, au double titre de chefs-d'œuvre littéraires et d'irréprochables exemples moraux.

Cet attrait moral des contes de fées a été expliqué et glorifié avant nous par un savant professeur, un grave écrivain, qui n'a pas craint de compromettre sa réputation ni son autorité en écrivant aussi ses *Contes Bleus*, le meilleur essai de ce genre depuis ce *Trilby*, cette *Fée aux miettes*, et ce *Chien de Brisquet*, qui ont fait de Charles Nodier, par rapport à Perrault, ce que Florian est à la Fontaine.

« Non, a dit dans sa préface M. E. Laboulaye, les contes de fées ne sont point un mensonge et l'enfant ne s'y trompe pas. Les contes sont l'idéal, quelque chose de plus vrai que la vérité du

monde... L'innocence l'emporte toujours, le méchant est toujours puni, il n'est pas besoin d'attendre un monde meilleur pour châtier le crime et couronner la vertu. Ce qui fait le charme des fées, ce n'est point l'or et l'argent qu'elles sèment partout. C'est la baguette magique qui remet l'ordre sur la terre, et qui du même coup anéantit ces deux ennemis de toute vie humaine : l'espace et le temps. Qu'importe que Griselidis souffre quinze ans de l'exil et de l'abandon? L'épreuve finie, elle sera jeune et aimable comme au premier jour. »)

C'est par cet attrait moral, cet aliment qu'ils fournissent aux illusions généreuses et aux nobles espérances, plus encore que par leur poésie surannée et leurs fictions puériles, que les contes plaisent aux petits et aux grands enfants. Car les contes de fées en général, et ceux de Perrault et de Mme d'Aulnoy en particulier, ne brillent pas surtout par la puissance d'invention, par leur ragoût pour l'imagination, par l'ingéniosité des moyens d'exciter et de varier l'émotion. Leur drame ou leur comédie sont d'un *imbroglio* peu compliqué; il est facile d'y suivre les fils de l'intrigue et d'en prévoir le dénouement. L'imagination du conteur est de courte haleine. Les contes sont destinés à l'enfance ou à l'ignorance et ils émanent de frustes auteurs, appartenant eux-mêmes à l'enfance des peuples. La trame des contes de fées est vieille comme le monde, et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle soit forte et simple, comme tout ce qui est primitif. Ce n'est que très tard qu'on s'avisera de mettre de l'esprit dans les contes, comme cette comtesse de Murat qui, dans son *Palais de la vengeance*, nous montre un génie jaloux et vaincu, se vengeant de sa défaite en condamnant son infidèle et le préféré à être éternellement heureux du bonheur legitime et du tendre tête-à-tête de la solitude à deux dans une tour inaccessible à toute visite. Ce châtiment par le mariage, ce bonheur mourant d'ennui dans la solitude, ce sont là les solutions épigrammatiques d'une femme d'esprit mal mariée, qui se souvient trop de ses propres déceptions.

Ces ironies savantes, ces dénouements sceptiques, ne sont pas du premier âge des contes de fées, mais du dernier, de l'époque de décadence et de critique. Il faut arriver à la fin du règne de Louis XIV pour voir travestir ainsi et servir à la satire l'antique inspiration de ces contes dont les canevas originaux proviennent tous du fonds traditionnel de légendes fantastiques et populaires.

récits de la nourrice, récits de la chaumière, récits de la tente, du bivouac ou du tillac des peuples patriarcaux, conquérants ou marins, récits de la veillée autour du foyer féodal où le troubadour et le trouvère errants paient leur écot en histoires ou en fables. Ces canevas, grossiers d'abord, d'origine grecque, romaine, égyptienne, juive, indoue et brahmanique, chinoise et boudhique, germanique, italique, espagnole, ont été successivement ornés, enjolivés, brodés, suivant les temps et les lieux, par l'imagination des poètes du genre, et portent l'empreinte de toutes les phases de civilisation qu'ils a traversées. Ce magique édifice, aux ordres et aux styles mêlés, superposés, des legendes grecques et indiennes, où la superstition des chrétiens du moyen âge, demeurés païens d'imagination, a accolé, éclairées par le même azur de vision, ses chapelles gothiques aux restes de temple grec et de mosquée arabe, repose, comme sur un double fondement, sur un double besoin propre à l'humanité dans tous les temps et dans tous les pays : le besoin de peupler le monde de l'imagination d'êtres d'une puissance supérieure et d'une vie extraordinaire; le besoin de peupler le monde du sentiment d'êtres bienfaisants, capables de réparer les injustices d'ici-bas et de fournir aux cœurs déçus le refuge d'un empire du bien qui les guérisse des blessures de l'empire du mal. Asile idéal des esprits avides d'infini, malades de solitude, blessés par les batailles humaines, des cœurs que désole l'éternelle lutte de la passion et du devoir, et que révolterait, si elle était sans espoir, la loi de l'inévitable séparation, souci de toute affection humaine, ce monde enchanté avait, au siècle de Louis XIV, à la veille d'une transformation du genre, à la veille de ce qu'on peut appeler la renaissance de la féerie française, son histoire, ses traditions, ses bibles privilégiées, sources rafraîchissantes et salutaires, où puisèrent, pour bâtir leurs fictions nouvelles sur des éléments antiques, Perrault et Mme d'Aulnoy en fidèles, et Hamilton en sceptique de la religion de la chimère.)

Avant d'entrer dans l'étude critique des chefs-d'œuvre de l'école française de la féerie, et d'esquisser l'histoire et la philosophie de ses personnages typiques, nous emprunterons à Paul de Saint-Victor, le poète de la critique, quelques fragments, quelques lambeaux de pourpre de son article sur les *Contes de fées*, et nous les dresserons, comme un superbe rideau de fond, comme un décor olympien, sur la scène de nos modestes analyses.

« Il n'est pas de bibliophile qui ne connaisse la première édition des *Histoires ou contes du temps passé avec des moralités*, publiées chez Charles Barbin en 1697. Vénérable et charmant bouquin, imprimé en grosses lettres comme pour être lu plus à l'aise par les lunettes troubles des aïeules et les yeux éblouis des petits-enfants. Il a pour frontispice une belle estampe, jaunie par le temps, qui représente une vieille assise à son rouet dans une chambre éclairée par une lampe antique et contant ses contes à trois marmots groupés autour d'elle, le nez en l'air, et la bouche ouverte. Au-dessus de la vieille se déroule un écriteau qui porte ces mots *Contes de ma mère l'Oye*.

« N'est-elle pas en effet notre mère à tous, cette vieille filandière ? Elle a bercé nos premiers rêves, donné des ailes à nos idées naissantes : elle a fait voler l'oiseau bleu sous le ciel de notre berceau. Humble Schéherazade de la France, elle n'a ni la bouche d'or ni l'imagination magnifique de sa grande sœur orientale. Elle ne raconte pas ses histoires sur la terrasse d'un sérail, accoudée au lit d'un calife. Elle n'a pas devant elle, comme la conteuse arabe, pour inspirer ses récits, cet horizon de Bagdad, d'où l'on découvre tant de pays enchantés, depuis la Syrie jusqu'au fond de l'Inde ..

« . Tout au contraire, la mère l'Oye de nos contes est née dans les forêts de la Germanie, sous un ciel chargé de brouillards, et, si vous sautez brusquement des contes arabes à ses légendes, il vous semblera passer d'un plein soleil à un clair de lune. Plus de génies aux ailes d'aigle ni de péris lumineuses ; mais des gnomes qui rampent sous la mousse, des nains velus qui thésaurisent dans le creux des pierres, des nixes aux dents vertes qui gardent au fond de l'eau les âmes des noyés, des ogres qui mangent la chair fraîche, des vampires qui boivent le sang chaud, des vierges-serpents qui rampent dans des souterrains, des preneurs de rats qui emportent les petits enfants, des sorcières à califourchon sur des chats d'Espagne, des mandragores qui chantent sous les potences, des *homonculles* qui vivent comme des sangsues, au fond d'une bouteille, toute une mythologie folle et sinistre, dont le diable est le Jupiter et dont le sabbat est l'Olympe.

« Cette sorcellerie excentrique n'a sans doute ni l'harmonieuse beauté de la fable grecque, ni l'éclat du conte de l'Orient. Et pourtant que de poésie dans ces cauchemars ! que d'aurores boréales dans cette nuit du Nord ! que d'apparitions délicieuses surgissent à chaque détour de la forêt des légendes !

« C'est la Willis dansant du bout de ses pieds morts sur l'herbe pâle des clairières ; c'est l'ondine folle et sans âme peignant ses cheveux d'or au bord des fontaines, c'est la Femme-Cygne qui dépouille, lorsqu'elle vient à terre, sa robe de plumage ; c'est la Walkyrie qui raye de ses patins d'argent, l'opale à perte de vue des glaces scandinaves ; ce sont ces volées de lutins et de farfadets dont les noms seuls brillent comme des gouttes de rosée au soleil : Origan, Marjolaine, Sainte-aux-Champs, Sainte-Buisson, Sainte-au-Bois Vert-Joli, Jean-le-Vert, Jean-des-Arbrisseaux, Fleur-de-Pois, Grain-de-

Moutarde, diminutifs de faunes, monades de sylvains, parcelles d'Amours, âmes des fleurs, elixirs des plantes, atomes incarnés, globules animés de l'air!

« C'est encore la fee, reine de cette ruche de genies ailes, jeune comme l'Aurore dont elle réfléchit les couleurs, millenaire comme la montagne qu'elle habite, changeante comme la lune sous laquelle elle danse, perfide comme l'eau qu'effleurent ses pieds aériens. La fée, c'est-à-dire la nymphe antique à l'état fluide et incorporel, un être aux mille visages, aux mille masques, aux milles nuances, tantôt bête et tantôt etoile; une forme illusoire, nuageuse et mobile, comme la nature de l'Occident dont elle est l'image

« Ce terrible et doux grimoire, complique par les traditions etrangères, alla de siecle en siècle, s'allongeant et s'embrouillant sur les lèvres des nourrices et des vieilles femmes. Les nourrices surtout en perpétuèrent les récits. C'est de leur sein rustique qu'a jailli cette voie lactée de la féerie, qui sillonne d'une si vague clarte le ciel de l'enfance Charles Perrault écrivit son livre sous la dictée de ces muses credules. L'accompagnement naturel de sa lecture serait le bourdonnement d'un rouet, le branle assoupissant d'un berceau. Livre unique entre tous les livres, mêle de la sagesse du vieillard et de la candeur de l'enfant, il incarne le mensonge, il persuade l'impossible, il apprivoise les chimeres et les hippogriffes et les fait s'ébattre dans la maison comme des animaux domestiques. Tous les êtres fabuleux qui dans les légendes voltigent à une distance infinie de la vie reelle, Perrault les prive et les humanise. Il leste d'un grain de bon sens français ces esprits evaporés, que la lune gouverne; il les revêt de clarté et de vraisemblance, il leur donne l'air familier d'une race fraternelle Le conteur emmène l'enfant jouer au pays des songes, et l'enfant croit courir dans le jardin de sa mère (1). »

VI.

Perrault publia ses contes sous le nom de son fils, non par scrupule de vanite, non qu'il n'osât point s'avouer l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre de littérature et de morale puerile, mais parce qu'il lui sembla plus naturel de faire signer par un enfant un ouvrage destiné surtout aux enfants, et leur convenant à merveille par la simplicité de la fable et le caractère proverbial, populaire de la leçon Car, à les examiner de près, comme le fait remarquer dans sa *Lettre sur les contes de fees* M[lle] L'Heritier, tous ces contes de fées ne sont guere que des proverbes dramatisés, des conseils de morale familière mis en action. Perrault insiste à

(1) *Hommes et Dieux, Études d'histoire et de littérature*, p 467-474

plusieurs reprises sur l'esprit dans lequel ont été composés ces petits ouvrages, sur leur caractère pédagogique, leur but exemplaire. « Ils renferment tous, dit-il dans sa *Dédicace* à Mademoiselle, une morale très sensée, et qui se découvre plus ou moins selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent. »

La *Préface* des *Contes en vers* est encore plus explicite à ce sujet

« Il est vrai que quelques personnes, qui affectent de paraître graves, et qui ont assez d'esprit pour voir que ce sont des contes faits à plaisir, et que la matière n'en est pas fort importante, les ont regardés avec mépris; mais on a eu la satisfaction de voir que les gens de bon goût n'en ont pas jugé de la sorte. Ils ont été bien aises de remarquer que ces bagatelles n'étaient pas de pures bagatelles, qu'elles renfermaient une morale utile, et que le récit enjoué dont elles étaient enveloppées n'avait été choisi que pour les faire entrer plus agréablement dans l'esprit et d'une manière qui instruisît et divertît tout ensemble. »

Cette leçon morale et cette efficacité exemplaire manquent absolument aux fictions antiques.

« Il n'en est pas de même, insiste Perrault, que ce point touche particulièrement, des contes que nos aïeux ont inventés pour leurs enfants. Ils ne les ont pas contés avec l'élégance et les agréments dont les Grecs et les Romains ont orné leurs fables, mais ils ont toujours eu un grand soin que leurs contes renfermassent une morale louable et instructive.

« Partout la vertu y est récompensée, et partout le vice y est puni. Ils tendent tous à faire voir l'avantage qu'il y a d'être honnête, patient, avisé, laborieux, obéissant, et le mal qui arrive à ceux qui ne le sont pas

« Tantôt ce sont des fées qui donnent pour don à une jeune fille qui leur aura répondu avec civilité qu'à chaque parole qu'elle dira, il lui sortira de la bouche un diamant ou une perle, et à une autre fille qui leur aura répondu brutalement, qu'à chaque parole il lui sortira de la bouche une grenouille ou un crapaud. Tantôt ce sont des enfants qui, pour avoir bien obéi à leur père et à leur mère, deviennent grands seigneurs, ou d'autres qui, ayant été vicieux et désobéissants, sont tombés dans des malheurs épouvantables.

« Quelque frivoles et bizarres que soient toutes ces fables dans leurs aventures, il est certain qu'elles excitent dans les enfants le désir de ressembler à ceux qu'ils voient devenir heureux, et en même temps la crainte des malheurs où les méchants sont tombés par leur méchanceté. N'est-il pas louable à des pères et à des mères, lorsque leurs enfants ne sont pas encore capables de goûter les vérités solides et dénuées de tout agrément, de les

leur faire aimer, et si cela peut se dire, de les leur faire avaler, en les enveloppant dans des récits agréables et proportionnés à la faiblesse de leur âge? Il n'est pas croyable avec quelle avidité les âmes innocentes, et dont rien n'a encora corrompu la droiture naturelle, reçoivent ces instructions cachées; on les voit dans la tristesse et dans l'abattement, tant que le héros ou l'héroïne du conte sont dans le malheur, et s'écrier de joie quand le temps de leur bonheur arrive, de même qu'après avoir souffert impatiemment la prospérité du méchant ou de la méchante, ils sont ravis de les voir enfin punis comme ils le méritent. Ce sont des semences qu'on jette, qui ne produisent d'abord que des mouvements de joie et de tristesse, mais dont il ne manque guère d'éclore de bonnes inclinations. »

Si nous avons tant insisté, après Perrault, sur cette inspiration morale, cette leçon salutaire, cette destination pédagogique des contes de fées, ce n'est pas pour nous excuser de les étudier comme il se justifie de les avoir écrits. C'est pour faire comprendre au lecteur que, dans ces contes, la simplicité des moyens égale la probité du but, que leur fable comporte peu de personnages, et que le dénombrement de la famille fantastique dont tous les membres concourent au nœud de l'action et à l'effet de la leçon est bientôt fait. (Cette famille typique, que nous voulons étudier en détail, se compose d'abord de la fée qui préside, suivant une tradition uniforme, à la naissance du héros ou de l'héroïne, et les doue, selon les cas, de dons heureux ou de destinées funestes; de ce héros et de cette héroïne, dont les inclinations sont traversées et la vertu mise à l'épreuve par un sort malin, œuvre de quelque fée méchante, de quelque nain jaloux ou de quelque géant persécuteur; de l'ogre avide de chair fraîche; de l'animal parlant, car la fable de la Fontaine et le conte de Perrault n'admettent guère d'animaux muets, et chez eux les bêtes parlent comme les gens : soit loup affamé, prêt à croquer le Petit Chaperon rouge en école buissonnière; soit oiseau sous les plumes duquel bat le cœur d'un prince enchanté; soit chat ingénieux et narquois, qui fera, par ses artifices, du fils du meunier un marquis de Carabas.

Les fées de Perrault ne sont pas celles du moyen âge et de la renaissance. Ce sont des fées Louis XIV, qui portent le costume et qui parlent le langage du grand siècle. Si elles se présentent parfois sous les rides de la vieillesse et les haillons de la pauvreté, c'est qu'elles se sont déguisées dans l'intérêt de l'épreuve, de la punition ou de la récompense; le plus souvent elles sont vêtues en

grandes dames, en paniers, en poudre et en mouches; et, si elles apparaissent parfois auprès de la fontaine qui leur est traditionnellement chère, ce n'est point dans l'état de nudité païenne où les montre Ronsard, quand il les apostrophe en ces termes :

Et vous, dryades, et vous, fées,
Qui, de joncs simplement coiffées,
Nagez dans le cristal des eaux.

Non, certes, et c'est ici le cas de rappeler une observation critique de Paul de Saint-Victor, non formulée en mots, mais traduite, comme il se plaît à le faire, doué qu'il est de la baguette d'évocation, en quelques saisissantes et pittoresques images :

« Ses fées, courbées en deux sur leurs baguettes fatidiques, ressemblent aux mères-grands du temps, courbées sur leurs longues cannes à bec de corbin. Ses jeunes princesses, si polies et si sages, sortent d'hier de la maison de Saint-Cyr. Les fils de rois qui les rencontrent dans les bois, en revenant de la chasse, ont la haute mine et la courtoisie des dauphins de France. Le style Louis XIV, répandu sur ces féeries gothiques, leur donne un charme nouveau. »

Nous ajouterons qu'en traduisant ainsi, dans le costume et le langage de son temps, les contes des mères-grands et des mies qui avaient bercé son enfance et celle de ses enfants, Perrault a eu une idée ou un instinct de génie. Il a renouvelé, rajeuni, ravivé, brodé de variations piquantes ces thèmes qu'une longue circulation, qu'une tradition orale séculaire à travers des lèvres grossières, avaient émoussés, altérés, ternis. C'est là une originalité de traduction égale à l'originalité d'invention, et que nous goûtons avec plus de plaisir encore que les contemporains, aujourd'hui que le temps a mis sa patine sur toutes ces figures un peu neuves en 1697 et qui ont revêtu le charme mélancolique de l'archaïsme pour nos yeux de 1882. Et cet archaïsme est aujourd'hui double, de double couche : il tient au fond même des contes, car sa première date perce discrètement par quelques formules du texte primitif conservées, dont l'or terni mêle à la trame récente quelques fils d'une couleur passée; il tient à la forme, neuve et vive du temps de Perrault, mais dont deux siècles ont pour nous amorti l'éclat, et

qui produit sur nous l'effet de sourire attendri d'un vieux tableau de famille, d'un pastel d'ancêtre.

« Il est bien certain, dit Sainte-Beuve, que pour la matière de ces contes, de même que pour *Peau d'Ane* qu'il a mise en vers, Perrault a dû puiser dans un fonds de traditions populaires, et qu'il n'a fait que fixer par écrit ce que de temps immémorial, toutes les mères-grands ont raconté. Mais sa rédaction est simple, courante, d'une bonne foi naïve, quelque peu malicieuse pourtant et légère ; elle est telle que tout le monde la répète et croit l'avoir trouvée. Les petites moralités finales en vers sentent bien un peu l'ami de Quinault et le contemporain gaulois de la Fontaine ; mais elles ne tiennent que si l'on veut au récit, elles en sont la date. Si j'osais revenir, à propos de ces contes d'enfants, à la grosse querelle des anciens et des modernes, je dirais que Perrault a fourni là un argument contre lui-même, car ce fonds d'imagination merveilleuse et enfantine appartient nécessairement à un âge ancien et très antérieur ; on n'inventerait plus aujourd'hui de ces choses, si elles n'avaient été imaginées dès longtemps ; elles n'auraient pas cours, si elles n'avaient été accueillies et crues bien avant nous. Nous ne faisons plus que les *varier* et les habiller diversement. Il y a donc un âge pour certaines fictions et certaines crédulités heureuses ; et si la science du genre humain s'accroît incessamment, son imagination ne fleurit pas de même (1). »

Non, il y a des heures décisives, des après-midi suprêmes pour ces fleurs délicates de l'imagination ; Perrault est venu à cette heure pour cueillir ces roses de la féerie, prêtes à s'effeuiller, et pour en fixer, dans ce style simple comme le sujet, mais animé d'une grâce magique, d'une fatidique malice, la couleur rajeunie et le parfum ravivé. Traduire ainsi, — et le premier, — c'est créer. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour savoir se borner à celui qui convient dans un sujet donné. Perrault a eu ce tact, cette mesure, ce bonheur. Chacun de ses personnages parle la langue du temps, mais parle surtout celle de son rôle et de son caractère. Perrault a su faire parler, marcher, agir, dans un air de vérité humaine, des personnages surhumains, dont la figure n'apparaissait que dans des formes fantastiques et avec les exagérations terribles ou grotesques du cauchemar. Il a mis ce grossier et brutal merveilleux du moyen âge au ton des sociétés polies et des enfances cultivées. Ses fées ont des têtes de grand'mères. Ses ogres eux-

(1) *Causeries du lundi*, t. V, p. 216

mêmes n'ont rien de trop repoussant. Ils sont bons pères, bons maris, et il semble que ce n'est pas leur faute s'ils ont coutume de se nourrir de petits enfants et de se régaler de ces chairs fraîches, tendres, rosées et lactées, en compagnie de leur famille et de leurs amis. »

Il y a des ogres et des ogresses dans la plupart des contes de Perrault, et c'est le cas de dire ce qu'il faut penser, historiquement et étymologiquement, de cette race fantastique d'anthropophages européens, qui semblent être la personnification, exagérée par la terreur populaire, des excès commis par les races d'invasion. Pendant la guerre de Cent ans, du temps de du Guesclin, comme le remarque son dernier historien, la terreur et la haine des paysans et des bourgeois, foulés et rançonnés à merci par les chefs des grandes compagnies, par les bandes de soudards anglais et navarrais dont les châteaux forts étaient de vrais repaires de bandits, les accusaient de boire, pendant leurs orgies, le sang des petits enfants et de manger leur chair (1).

De tout temps, les peuples frontières, ceux qui souffrent les premiers et le plus longtemps des maux et des excès inséparables d'une invasion, ont traité d'ogres les farouches intrus, et dans les récits de la veillée on entend encore parler des Tartares, Cosaques, Kalmouks et Baskirs de l'invasion de 1814, comme de véritables ours humains, mangeurs de chandelle et de viande crue, macérée sous la selle, « chair d'enfant plus que d'agneau, » disent, se signant, les vieilles commères.

L'ogre est donc, dans les contes de fées, la personnification, vue avec les yeux grossissants de la terreur populaire, du brigand, du larron, de l'envahisseur, habitant des cavernes et des forêts. Il y a là un souvenir des géants, des cyclopes antiques, mêlé avec celui des Huns d'Attila, des Goths d'Alaric, des Tartares de Gengis-Khan et de Tamerlan.

« Les plus anciens et les plus cruels de ces dévastateurs devinrent les plus célèbres, dit Walckenaër, et leurs noms servirent à désigner tous les autres. C'est ainsi qu'on réunit les noms des anciens Huns et des féroces Oïgours, pour désigner les Madgyars, tribu tartare, venue des bords du Wolga, qui

(1) *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque*, par Siméon Luce, p. 294 et 309.

[illegible] le plus avant dans l'intérieur de l'Europe. En Dacie et Pannonie, on les nomma d'abord *Hunni-Gours*, et leur pays *Hunni-Gourie*; de là sont venus les noms de Hongrois et de Hongrie. Les *Hongrois*, les *Hunni-Gours*, les *Oïgours*, sont les *ogres* de nos contes de fées; ce sont des êtres féroces qui dévorent les enfants, et aiment la chair humaine, tendre et savoureuse. — Les *Hongrois* au neuvième siècle sont les *Oïgours*, et dans les écrits en langue romane des douzième et treizième siècles, ce sont les *Ogres*. Ouvrez le dictionnaire de la langue romane, au mot *Ogre*, et vous y trouverez pour synonyme le mot *Hongrois* Il n'y a rien de plus certain et de mieux prouvé que cette origine. »)

L'ogre serait donc une création fantastique, une race imaginaire d'hommes géants, torves, velus, menant la vie sauvage, issue du souvenir, toujours vivant chez nos populations rurales, des excès des invasions barbares, hunniques, tartares, normandes, sarrasines, anglaises; toutes les légendes ont de même leur race cannibalesque d'hommes ou de monstres à face humaine, pires que les tigres et les loups, ogres des contes français, *gouls* (d'où goulu) des contes arabes, démons-sauvages retirés, embusqués dans les lieux déserts, affamés de chair humaine, dont la griffe ne fait quartier à aucun passant. Il en est question dans la quinzième des *Mille et une Nuits*.

L'étymologie du mot *ogre*, donnée par Walckenaer, et qui nous semble assez plausible, est contestée, ou plutôt chicanée par Littré, qui lui oppose des étymologies beaucoup moins naturelles selon nous, sous prétexte que la forme du mot, dans les langues romanes, ne se prête pas à la dérivation d'*ogre* par *Hongrois*, *Hongre* et *Oïgour*. Pour lui, l'étymologie régulière est dans l'ancien espagnol *huergo, huerco* (espagnol moderne, *ogro, ogre*); dans l'italien *orco*, le napolitain *huerco* (triste), l'anglo saxon *orc* (démon infernal), du latin *orcus*, enfer, dieu de l'enfer, d'après Diez (*orcus*, d'après Maury, est un mot étrusque). Tout cela est bel et bon; mais nous persistons à trouver beaucoup plus claire, logique et conforme à la raison historique, dont il faut bien tenir quelque compte dans la formation des mots, l'étymologie tirée de *Hongre* et *Oïgour*.

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, mais nous insistons parce que c'est là un trait original, un trait essentiel de sa physionomie de conteur, Perrault s'est bien gardé de donner à ses ogres cette figure antique, quelque peu grimaçante,

et d'une férocité à la fois terrible et grotesque. Il n'a pas plus exagéré la férocité, l'air farouche et le ton brutal de ses personnages odieux, qu'il n'a exagéré la beauté ou la majesté de ses fées, la grâce de ses héroïnes, la galanterie de ses héros, personnages agréables, *grate persone* de ses drames.

Toutes ces figures sont à un point juste, familier, naturel. Ses rois sont des tyrans débonnaires qui, comme celui de *Peau d'Ane*, n'ont que des caprices, des velléités de persécution dont ils font bientôt amende honorable, et qui semblent conspirer eux-mêmes à mettre en relief la vertu de leur passagère victime. Barbe-Bleue lui-même n'est pas si pressé de tuer sa femme, qu'il ne lui donne le temps d'éviter le châtiment suprême. Il menace sans cesse de monter au haut de la tour, si elle n'en descend point; mais il ne le fait pas, et les frères libérateurs arrivent, qui n'ont pas de peine à débarrasser leur sœur d'un bourreau plus prodigue de menaces qu'expéditif dans ses cruautés. La belle-mère de *la Belle au bois dormant*, qui a la fantaisie de manger ses petits-enfants à la sauce-Robert, semble plutôt une folle, une maniaque, atteinte d'un appétit dépravé, qu'une véritable ogresse, une goule, une louve, une harpie, une stryge, un vampire, un monstre enfin. Les personnages les plus méchants des petits drames ou plutôt des petites comédies de Perrault, car tout y finit par des mariages et par des moralités galantes et piquantes qui ont des airs d'épithalames, ce sont les belles-mères, jalouses et fantasques peut-être encore plus que cruelles, comme la marâtre de *Cendrillon*. Mais ces marâtres fâcheuses, et grondeuses, et envieuses, quel charmant repoussoir elles ont dans la marraine, la fée familière et officieuse qui prend à tâche de tout arranger, et qui semble de la famille, tant elle est bonne personne; jusqu'aux méchantes fées, qui se contentent de *sorts* presque anodins, et dont la vengeance se satisfait à peu de frais, comme celle qui se contente de condamner à dormir cent ans la Belle au bois dormant.

Ce tact, cette mesure, cette sobriété, cette discrétion, ce goût dans l'emploi heureux et la mise au point juste des personnages fantastiques et légendaires, sont d'autant plus à remarquer à l'éloge de Perrault, qu'il écrivit son livre en pleine vieillesse, à un âge d'expérience et de désabusement, et qu'il dut résister à la tentation d'avoir de l'esprit, d'en donner à ses héros, de les accommoder à la façon, à la mode piquante du jour, et de préférer au

succès auprès des enfants le succès auprès des parents. Ces parents, au moment où il écrivait, appartenaient eux-mêmes à une génération qui n'était pas revenue, sans en garder une forte tendance au scepticisme et à l'ironie, des illusions romanesques ou héroïques de la Fronde. Aux premières Précieuses, solennelles et guindées, avaient succédé les secondes, dont Mme des Houlières, qui a souvent le propos leste et le mot gaillard, est le type. Cette seconde préciosité comportait fort bien le commérage jovial, le cailletage malicieux dont les lettres de Mme de Sévigné sont le chef-d'œuvre.

En petit comité, elle l'avoue elle-même sans repentir, elle n'hésitait pas à rire, avec cette étourdie pleine de verve, Mme de Coulanges, des chimères qui avaient fait pleurer sa jeunesse.

La fin du grand siècle sera comme une revanche du bon sens, de la raison, du bel esprit sur les surprises du cœur, qui ont animé et égaré sa jeunesse. Aux larmes romanesques de la grande Mademoiselle, que Lauzun fait pleurer, répondent malignement le rire amer et discret de la Rochefoucauld, le rire sec et clair d'Hamilton. Le moment où Perrault, sollicité entre le parti d'être naïf ou celui d'être sceptique, entre l'air de croire à ses fictions ou celui de s'en moquer, opte pour la première de ces alternatives, est précisément cette époque critique où on affecte de rire de tout, où, si l'on garde encore la religion de Dieu et du roi, on est en train de perdre la superstition des héros de roman et de contes de fées, où l'art et le succès des beaux diseurs de cour, des beaux esprits de salon, consistent précisément non à émouvoir, à charmer, mais à amuser, à chatouiller, à *mitonner*, c'est le mot du temps, les dames avec des amalgames comiques de fables et de personnages fantastiques, un salmigondis d'aventures dérisoires, un grossissement caricatural et grotesque des fictions romanesques et chevaleresques.

Suivant le courant ainsi indiqué, Mme d'Aulnoy, Mme de la Force, Mme de Murat, qui viendront après Perrault, tomberont dans une double exagération, l'exagération de l'intrigue et du ton; leurs *imbroglios* seront compliqués, enchevêtrés, leurs moyens d'une ingéniosité raffinée et puérile, leurs héros trop féconds en conversations d'une galanterie poussée jusqu'à la fadeur.

Quinze ans après Perrault, viendra Hamilton, qui ne verra dans la féerie française et la féerie arabe elle-même qu'un thème à varia-

tions ingénieuses et ironiques, qu'un prétexte à jeux de patience et à casse-tête pour les imaginations désœuvrées et frivoles. Dix ans après ce chef-d'œuvre immortel, les *Contes* de Perrault, paraîtront ces contes dont Hamilton ne s'est pas même donné la peine d'achever deux sur quatre, et qui ne sont plus d'un naïf, mais d'un malin, d'un croyant, mais d'un sceptique.)

Perrault, trop avisé pour ne pas choisir le parti d'être naïf, eût pu, avant Hamilton, enterrer brillamment la féerie, être le Cervantès de ce don quichottisme du conte de fées; il préféra raviver la lampe de la veillée aristocratique et populaire des âges romanesques et chevaleresques, et lui faire jeter un suprême et inextinguible éclat. Il préféra la popularité éternelle auprès des enfants et des simples à un succès moins durable auprès des gens d'esprit. Il préféra, comme marraine de ses contes, l'Imagination à la Raison.) Il les dédia à Mademoiselle, non la dernière des héroïnes de roman, des princesses de féerie, mais à la fille de la seconde Madame, future duchesse de Lorraine, princesse d'un esprit et d'un cœur raisonnables et tempérés. Il ne se piqua point, comme Mme d'Aulnoy, la meilleure pourtant de ses imitatrices, et qui eut aussi l'esprit de paraître croire à ses fictions, seul moyen d'y faire croire les autres, de faire les délices de la petite cour qui chassait, devisait et médisait, et surtout dînait et soupait à Meudon, dont les jardins étaient le théâtre de ces derniers Decamérons de la décadence. Il ne prétendit même pas, comme y prétendit et y réussit peut-être Hamilton, à faire sourire Mme de Maintenon, fée sensée et chagrine, dont l'enfance aventureuse et délaissée n'avait été bercée d'aucun conte, dont la jeunesse n'avait été égayée d'aucun roman, et qui passait son temps à gronder, en marraine acariâtre, la duchesse de Bourgogne, une vraie petite princesse de féerie, celle-là, égarée dans cet automne attristé et positif de la fin du règne.

Perrault, et c'est là que son tact, son flair, son goût, éclatent jusqu'aux proportions du génie, ne céda point à la tentation de parti pris sceptique et ironique qui fit à Hamilton un succès de bien moindre aloi et de bien moindre durée que le sien. Il eut l'art et le goût de rajeunir et de raviver sans les enjoliver, sans les gâter, des fictions surannées. Il donna le costume et le langage du temps à leurs personnages (1), mais il leur conserva le caractère tradition-

(1) « Le style de Louis XIV, répandu sur ces féeries gothiques, dit encore ex-

nel, la physionomie typique, et, sous le costume et le langage moderne, laissa à propos percer, par quelque détail, par quelque trait, par quelque formule, leur naïveté archaïque et populaire, comme on mêle un coin, un lambrequin de vieille tapisserie à la tapisserie moderne, et comme on les attache au besoin par un clou terni de l'ancienne décoration (1); et il leur fit jouer leur comédie au profit de deux ou trois moralités de morale mondaine, profane, courante, familière, de ce qu'on peut appeler la morale du bon sens. Nous sommes loin, dans l'inspiration et dans l'exécution de ses contes, de l'état d'esprit de la haute société du temps à l'endroit de la féerie et des fées, état d'esprit qu'une lettre de Mme de Sévigné à sa fille, du 6 août 1677, antérieure d'un an seulement à *Peau d'Ane*, nous peint à merveille, nous mettant ainsi à même de comprendre ce que ne fit pas Perrault et ce que, quinze ans plus tard, fit Hamilton. Mme de Sévigné écrivait donc, le 6 août 1677, à sa fille :

« Mme de Coulanges, qui est venue ici me faire une visite jusqu'à demain, a bien voulu nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les dames de Versailles, cela s'appelle les *mitonner;* elle nous mitonna donc, et nous parla d'une île verte ou l'on élevait une prêtresse plus belle que le jour. C'étaient

cellemment Paul de Saint-Victor, leur donne un charme nouveau. On aime à retrouver dans le palais de la Belle au bois dormant les filles d'honneur, les gentilshommes de la chambre, les mousquetaires, « les vingt-quatre violons et les Suisses au nez bourgeonné » de la grande galerie de Versailles. Il nous plaît que la méchante reine veuille manger la petite Aurore « à la sauce-Robert ». Les « mouches de la bonne faiseuse » vont à ravir aux sœurs de Cendrillon. Quand le Petit Poucet, « après avoir fait quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, » achète pour son père et pour ses frères « des offices de nouvelle création », cette conclusion de l'histoire paraît un dénouement naturel. Mascarade piquante et naïve! Il nous semble voir Oberon, en habit de marquis, se promener avec Titania, coiffée à la Fontanges, dans une chaise à porteurs aérienne, qu'escortent Ariel et Puck, déguisés en pages. »

(1) C'est encore là une fine remarque de Paul de Saint-Victor.

« De temps en temps, des formules anciennes se détachent sur le clair langage du conteur, pareilles à des inscriptions archaïques enchâssées entre les pierres neuves d'un édifice reconstruit. « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. » — « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » — « Elle vient de douze mille lieues de là. » — « Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin. » C'est la voix cassée et lointaine de la tradition, interrompant un récit moderne. »

les fées qui soufflaient sur elle à tout moment. Le prince des Délices était son amant. Ils arrivèrent tous deux un jour dans une boule de cristal, à la cour du roi des Délices, et ce fut un spectacle admirable : chacun regardait en l'air, et chantait sans doute :

Allons, allons, accourons tous,
Cybèle va descendre.

« Ce conte dura une bonne heure ; je vous épargne beaucoup en considération de ce que j'ai su que cette île verte est dans l'Océan ; si c'eût été dans la Méditerranée, je vous aurais tout dit. »

Perrault ayant fait, pour le succès plus durable et plus doux qu'il y a à contribuer à l'éducation et à la récréation de l'enfance, le sacrifice du plaisir d'amuser, de *mitonner* les dames, devait se montrer, en ce qui touche la moralité de ses contes, aussi sobre, aussi discret, mais aussi plein de tact et de mesure, qu'il l'avait été en ce qui regarde leur invention, ou plutôt leur traduction à l'usage du temps.

Ses moralités, en effet, sont sans prétention dogmatique, de même que ses récits sont sans prétention pédantesque. Ils concluent et le plus souvent ils laissent à la raison et à la sensibilité naissante de l'enfant le soin de conclure à des leçons claires et simples, donnant du bien, du devoir, de la vertu, une idée agréable, encourageante. Il fera ressortir, par exemple, et mettra en relief les dangers de l'école buissonnière dans le *Petit Chaperon rouge*, les dangers de la curiosité dans *Barbe-Bleue*. Il réhabilitera dans le *Petit Poucet*, la force morale cachée sous la faiblesse physique, et glorifiera le triomphe de la ruse intelligente sur la brutalité inepte.

La *Belle au bois dormant*, c'est l'éloge de la patience. Tout vient à point à qui sait attendre. Il faut savoir dormir et se réveiller à propos.

Cendrillon, c'est l'espoir rendu, le triomphe assuré à la cadette disgraciée, opprimée par des sœurs jalouses, et qui n'en verra pas moins un prince à ses pieds, couronnes de la pantoufle victorieuse, et qui trouvera à se venger par des bienfaits le seul plaisir digne de sa jolie âme.

Peau d'Ane, c'est encore un saisissant conseil de patience dans l'épreuve domestique et de confiance dans la vertu, donné aux

jolies princesses menacées par des projets odieux, qui savent préférer la fuite, l'exil, la servitude et la passagère déchéance de la misère à la perte de leur liberté et de leur dignité morales.

Le *Chat botté*, c'est comme le *Petit Poucet*, l'éloge de la finesse, de l'industrie, de la malice, mises non plus au service du salut personnel, mais au service d'un dévouement familier. Le *Chat botté* enrichit son maître. Le *Petit Poucet* s'enrichit lui-même. Cet exemple, on le sent, est de beaucoup le plus cher à Perrault. C'est, de tous ses contes peut-être, celui où il a mis le plus de son cœur et en même temps le plus de son esprit. Il semble l'entendre dire : « Parents malheureux (car il y a aussi des leçons pour les parents dans ce livre destiné aux enfants), ne cédez jamais aux mauvais conseils du désespoir; ne sacrifiez jamais vos enfants, cette vivante espérance; parmi eux, il en est un peut-être qui vous dédommagera de toutes vos peines, qui désarmera le sort, et trouvera grâce devant la Fortune; et vous, enfants, songez à ce que vous coûtez à vos parents, qui vous donnent deux fois la vie, par la naissance et par l'éducation; songez à mettre à profit cette dernière, de façon à savoir toujours retrouver votre chemin dans la forêt de la vie, et échapper au besoin, par d'heureux stratagèmes, aux crocs affamés de la misère, qui rôde autour des pauvres et des petits. »

Riquet à la Houppe, c'est la consolation de la laideur, dont notre sexe a le privilège; c'est un hommage rendu à l'éloquence que l'esprit peut prêter à des lèvres disgracieuses, au charme même dont la passion fidèle peut parer un masque ingrat, à la bonté, plus belle que la beauté, à la supériorité des agréments et des succès de l'esprit, qui sont éternels, sur les succès et les attraits passagers de la beauté physique et plastique.

C'est une recherche pleine de curieux enseignements et de piquants contrastes que l'étude des variations, des vicissitudes, à travers les temps et les lieux, de ces thèmes d'imagination et de moralité, de ces récits légendaires, de ces leçons traditionnelles, que Perrault a su mettre au point du génie, du caractère et du langage français à leur meilleure époque, à leur classique et glorieux apogée; et c'est cette recherche à laquelle nous allons maintenant nous livrer.)

VII.

C'est Paul de Saint-Victor qui a le mieux vu, avec Charles Giraud, tout ce qu'il y a à voir dans les contes de fées, et c'est lui qui l'a le mieux dit. Il faut toujours en revenir à lui sur ce sujet qu'il a traité avec la plus heureuse prédilection, et jalonner notre route en lui empruntant quelque brillant passage qui marque, comme un drapeau de pourpre brodé d'or, nos transitions, nos étapes, d'une idée à une autre. Il a très bien signalé deux choses, à l'honneur de la perspicacité de Perrault, et à l'honneur de son œuvre : c'est d'abord la juste et habile proportion avec laquelle il a fait entrer dans sa composition moderne les éléments anciens de la tradition féerique ; ensuite l'heureux effet de lointain que deux siècles ont assuré à cette œuvre devenue aujourd'hui archaïque, comme les jardins et le palais de Versailles : d'où une concordance, une harmonie dans les détails, une poésie sur l'ensemble, qui sont uniques.

« La couleur du dix-septième siècle, empreinte sur ces légendes immémoriales, n'est plus aujourd'hui un anachronisme, mais une harmonie. N'est-il pas déjà un temps de féerie, ce siècle royal où tout un peuple de courtisans vivait enchanté dans le cercle de l'étiquette, au milieu des statues et des jets d'eau d'un jardin magique? La trompe des chasses de Marly et de Rambouillet sonne d'aussi loin à nos oreilles que le cor d'Artus dans la forêt de Brocéliande. Les lourds carrosses qui transportaient processionnellement cette cour pompeuse de palais en palais et de fête en fête ont une tournure aussi étrange que les dragons volants et les citrouilles attelées de souris. Les rondes des fées et les menuets des duchesses se dessinent dans le même lointain brumeux et bleuâtre. Ainsi les histoires de la chevalerie étaient déjà bien vieilles lorsque les tisseurs de la Flandre les déroulaient sur leurs tapisseries de hautes lices. Aujourd'hui, l'étoffe séculaire semble contemporaine du roman brodé sur sa trame. Sa vieillesse, mêlée à son antiquité, ne fait plus qu'une avec elle. »

Si Perrault eut l'art d'habiller les légendes et les traditionnelles figures de la féerie, il eut aussi l'art de ne pas chercher à en inventer de nouvelles, et de ne pas s'en fier à lui d'une création hasardeuse, trouvant avec raison, comme plus tard Voltaire, qu'il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que personne, c'est tout le

monde. Il travailla donc sur ce fonds commun de la fiction populaire, dont le fantastique étrange ou charmant se fait jour sous une parure qui le rajeunit sans l'altérer, et se reconnaît facilement sous le vêtement léger dont il l'a habillée.

« Les contes de Perrault ont gardé d'ailleurs sous leur costume rococo le caractère fantastique des legendes dont ils sont sortis. Pour avoir été debrouillée par Le Nôtre, et taillée par la Quintinie, cette sylve enchantée n'en conserve pas moins ses échos antiques et ses racines se rattachent aux plus profondes traditions. Les fées de Perrault arrivent directement des forêts celtiques; ses ogres descendent des râkskas de l'Inde et du cyclope homérique. Le Petit Poucet est l'incarnation gauloise de ces nains qui remplissent les legendes allemandes de tours subtils joués aux géants. Le Chat botte revient du sabbat, et la terreur qu'il inspire s'explique par les métamorphoses felines des sorcieres. Le palais de la Belle au bois dormant correspond, par des passages secrets, à la caverne des Sept-Dormants et à cette montagne de la Thuringe, où l'empereur Frederic, au milieu de sa cour, dort accoudé sur une table de pierre dont sa barbe rousse fait trois fois le tour. La pantoufle de Cendrillon s'appareille à la sandale de Rhodope enlevée par un aigle et jetée par lui sur la poitrine de Psammétique, roi d'Egypte, qui fit chercher par toute la terre la femme à qui elle appartenait, et l'épousa dès qu'on l'eut trouvée. Peau d'Ane remonte peut-être à l'Ane d'or d'Apulée. Les antiquaires, en s'approchant de très près, reconnaissent dans Barbe-Bleue un roi breton du sixieme siècle, nommé Comorus, qui tuait ses femmes, que ressuscitait ensuite saint Gildas. »

Paul de Saint-Victor n'a rien dit de cette petite figure effacée, type d'ingénuité enfantine et presque inconsciente : le *Petit Chaperon rouge*, le premier personnage qui traverse la scène des *Contes de Perrault*, et y attire, par une de ces premieres et tragiques aventures qui peuvent arriver à tous les enfants qui flânent en route et font leurs commissions en écoles buissonnières, l'attention terrifiée de toute la puérilité.

A ce petit personnage sans nom, typique pourtant à cause de cela même et sous son étiquette : *le chaperon rouge*, nom tiré du couvre-chef caractéristique d'une classe et d'une époque, n'en représentant que mieux cette classe et cette époque, baptisées par le conteur du nom de la coiffure à queue et à bourrelet du moyen âge, comme plus tard il eût pu dire : *la petite cale rouge* ou *la petite bavolette bleue* ou *la petite grisette ;* à cette enfant, disons-nous, il ne convenait pas d'opposer un géant, un génie, un dragon, un agent supérieur de la tyrannie et de la persécution fan-

tastique. Passe encore si c'eût été sa plus grande sœur Nicette, ou son autre sœur Nicolette, ou Perrette au Pot au lait, sa sœur aînée. Pour elle, il suffit du loup qui la croque. Mais non pourtant d'un loup ordinaire, vulgaire : c'est plus qu'un loup : c'est le Loup, le *Messire Loup* de la forêt fantastique, le représentant de la faim jalouse et cruelle du Mal, affamé du Bien, l'incarnation animale, mais parlante, et caressante ou menaçante tour à tour, et toujours implacable, de Satan rôdant autour des innocences fraîches et à l'affût de ces cœurs naissants, tendres et roses, comme ses joues encore lactées, de l'enfance à sa première faute, à son premier péché. Péché mignon, s'il en fut : ne pas se méfier assez en route des mauvaises rencontres et prêter l'oreille non aux fleurettes, mais aux sornettes du *Loup*, du *Loup-garou*, terreur des chaumières et même des châteaux, du Loup méchant et férocement narquois, tyran de la forêt, que les tours malins du Renard, son ennemi intime, son victorieux mystificateur, n'ont pas réduit à la philosophie de l'expérience et de l'impuissance, qui n'est pas encore devenu le loup presque débonnaire, le diable fait ermite, auquel pourtant il ne faudrait point trop se fier : *le Loup blanc*.

Le conte du *Petit Chaperon rouge* se conte aussi en Allemagne, et porte, dans le recueil des frères Grimm, le même titre que dans Perrault, qui l'a pris tout vif dans la tradition du moyen âge et lui a laissé toute sa saveur, toute sa crudité primitives. Il est incontestablement le plus ancien de tous. Il sent son fabliau ou son lai d'une forte odeur rustique et agreste; s'il ne fait point partie du répertoire de veillée de Robin sous François Ier, il fait certainement partie du répertoire des nourrices et des mères-grands qui veulent intéresser les petites filles à l'obéissance et à la prudence par l'intérêt d'une double conservation, d'un double salut.

Car, pour la mère-grand française, le loup n'épargne pas, ne rend pas sa proie; le paysan du moyen âge sait que toute mauvaise rencontre au bois est inexorablement funeste, et que le loup et son digne compère non moins affamé, non moins cruel que lui, le bandit anglais ou navarrais des Grandes Compagnies, ne font ni grâce à la vieillesse, ni merci à l'enfance, et que nul scrupule, nulle pudeur, ne les arrêtent. Il sait, ce paysan, au récit pessimiste et amer, qu'il ne faut point compter, car cette confiance a été souvent déçue, sur l'intervention libératrice de

quelque bonne fée. Dans le conte français, ni la mère-grand, ni le Petit Chaperon rouge ne survivent au piege que leur a tendu leur ennemi.

Cette solution brutale, ce denouement sec et triste comme un double coup de mâchoire, ont répugne à la sentimentalité allemande. Une tradition optimiste, pieusement recueillie par les nourrices d'outre-Rhin, a ressuscité miraculeusement les deux victimes du terrible loup, et les larmes de joie que fait verser leur délivrance ferment les yeux sur l'invraisemblance grotesque du moyen qu'emploie, pour les rendre à la lumière, le chasseur qui joue ici le rôle bienfaisant de la fée. Cette réserve faite, au nom du goût et du tact français, qui ont quelque peu fait faute à l'auteur de la version allemande du dénouement du *Petit Chaperon rouge*, il y a dans cette version des details spirituels et amusants.

« Quand le loup se fut bien repu, il se recoucha dans le lit, s'endormit et se mit à ronfler largement. Or, il arriva qu'un chasseur passa près de la maison. « Eh ! se dit-il, comme la vieille mère-grand ronfle ! je veux voir si elle n'est pas indisposée » Il entra dans la chambre, et, quand il fut près du lit, il vit que c'était le loup qui ronflait si bien : « Ah ! ah ! je t'y prends, vieux coquin, dit il, il y a longtemps que je te cherche » Et il allait lui dépêcher un bon coup de fusil, quand il s'avisa que le loup avait sans doute mangé mère grand, mais qu'il y aurait peut-être encore moyen de la sauver ; et, au lieu de tirer, il prit une grande paire de ciseaux, et se mit à découdre le gros ventre de M. le Loup, qui ronflait toujours. Il n'avait pas plus tôt donné deux coups de ciseaux qu'il vit poindre le Petit Chaperon ; deux coups de plus, et la petite fille délivrée sauta par terre en criant : « Ah ! que j'ai eu peur ! c'etait si noir dans le ventre du loup ! » Puis, la mère-grand sortit à son tour, vivante encore, mais pouvant à peine respirer. Alors le Petit Chaperon rouge alla vite chercher de grosses pierres dont on remplit le ventre du loup Quand il se réveilla et qu'il vit tout ce monde, il voulut sauter à bas du lit ; mais les pierres étaient si pesantes, qu'il tomba lourdement à terre et mourut du coup. C'est alors que nos trois amis furent contents ; le chasseur prit la peau de messire Loup et s'en retourna chez lui ; la mere-grand mangea sa galette et le petit pot de beurre que le Petit Chaperon rouge lui avait apportés, et les trouva excellents. Quant à la fillette, elle se dit : « Tu ne t'en iras plus jamais courir loin de la route, dans le bois, quand ta mere te l'a défendu. »

Le *Petit Poucet* est aussi certainement du fonds le plus ancien de la tradition, de la mine populaire exploitée par Perrault ; c'est encore un conte triste, inspiré par le souvenir de cruelles réalités,

de séculaires misères. Ce bûcheron et cette bûcheronne, que la famine contraint d'abandonner leurs enfants, de les perdre, ce sont des paysans de la France du moyen âge, au lendemain de ces guerres d'invasion succédant aux déprédations de la tyrannie féodale, qui répandaient sur le monde des chaumières les fléaux des sept plaies d'Égypte. Ce sont des paysans de ces lendemains de la Ligue, de ces lendemains de la Fronde, où des misères si terribles déconcertèrent parfois dans un saint Vincent de Paul jusqu'au génie même de la charité. Ce sont de ces paysans qu'en plein règne de Louis XIV, sous le mensonge de son décor olympien, la Bruyère et Fénelon ont vu se nourrir d'herbe et ramper, hâves et décharnés, sur leur sillon stérile. Souvenez-vous du passage de la Bruyère :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Pour que ce laboureur, cet homme des champs, sous Louis XIV, si âprement peint par la Bruyère, avec ce sang-froid affecté où gronde sourdement tant de pitié et de colère, tant de mépris des grands et de tendresse pour les petits, pour que ce laboureur manquât même de ce pain noir, de cette eau fraîche et de ces racines qui composèrent l'ordinaire du peuple des campagnes pendant les grands tournois de la Fronde et ses chevaleries, et ses galanteries, et ses cortèges empanachés de paladins et d'amazones, et plus tard, pendant ce grand règne de carrousels et de guerres, et de conquêtes, et de sièges menés en l'honneur des dames, assistant en carrosse doré à ces meurtriers spectacles ; pour cela que fallait-il? Rien, moins que rien, une année de surcroît de taille et de corvée, une année de trop de passages de gens de guerre, une année d'épidémie, d'épizootie, d'inondation, une année de vaches maigres et de sauterelles, de moisson sans grain et de vigne sans fruit. Alors, disette générale, famine chez les pauvres gens qui vivent d'un métier perdu, ou comptent

pour manger et pour boire sur la mamelle tarie de la terre nourricière.

C'est à un de ces misérables lendemains de gloire inutile, à un de ces moments de ruine et de malédiction, où le ciel, voilé de nuages sinistres, cache le visage de Dieu à l'homme, qui s'en croit abandonné, et où les peuples paient si cher les romans de leur histoire, c'est à un de ces moments que s'ouvre le drame du *Petit Poucet*, dans la cabane sans pain où le père et la mère délibèrent en gémissant sur les moyens de se débarrasser de toutes ces bouches avides qu'ils ne peuvent plus remplir.

Sur la scène d'un pareil débat à voix basse, plein de honte et de douleur, nulle fée n'intervient, consolatrice et libératrice. Le bûcheron affamé, qui rumine en marchant sous bois la résolution de ce soir, n'a rencontré aucune apparition qui lui fasse espérer un remède à ses maux. Quand le bûcheron du temps de Perrault et de la Fontaine rencontre une apparition au coin du bois, c'est la Mort, et elle est telle qu'elle lui fait peur, et qu'après l'avoir invoquée, il la révoque, la trouvant encore pire que la Vie. Il n'y a pas, dans le *Petit Poucet*, d'apparition de la Mort, mais il n'y a pas non plus de visite de fée secourable. On ne l'attend pas, du reste, et on n'est pas déçu. Le bûcheron et la bûcheronne sont convaincus que les fées sont de trop grandes dames pour se déranger pour de si pauvres gens. Ils ne croient qu'aux malins esprits et n'en connaissent pas de bons. La superstition des fées est autant un culte de crainte qu'un culte d'espérance. L'espérance est pour les petits un luxe qui ne vient qu'avec les temps heureux. Le père et la mère du Petit Poucet savent bien qu'il n'y a à compter sur personne, sur rien.

Mais le Petit Poucet, qui représente symboliquement ce brusque réveil de l'intelligence et de l'énergie populaires, s'arrachant par l'industrie aux servitudes du travail agreste, et arrivant, non plus par la force des mains, mais par la finesse des calculs, à l'indépendance et à la fortune; le Petit Poucet, qui représente le combat et la victoire de la ruse contre la force, de l'esprit dans un corps grêle contre la bêtise dans un corps gigantesque; le Petit Poucet, qui personnifie, avec ses caractères français de souplesse, de patience et de belle humeur, le génie populaire s'émancipant et s'affinant à la fois, et devenant le génie bourgeois, le génie de ce tiers état qui sera tout après avoir été rien, et qui prêtera à l

noblesse, dès Louis XIV, des noms faits pour l'honorer, comme les le Tellier, les Phélippeaux, les Colbert; le Petit Poucet n'ignore point qu'il ne doit compter que sur lui, et il ne compte en effet que sur lui pour se tirer d'affaire, et sur la Providence, par-dessus le marché, si elle veut bien s'en mêler, ce qu'il espère. « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Le Petit Poucet s'aide et le ciel l'aide aussi, qui n'abandonne jamais les petits luttant contre les grands, les faibles luttant contre les forts, et prend plaisir, au contraire, à rabattre l'orgueil humain de ces exemples, de ces leçons de la revanche que l'intelligence opprimée, que le droit méconnu, tirent parfois de la tyrannie du fait, du joug de l'ignorance toute-puissante.

Ce triomphe du nain spirituel et courageux sur le géant stupide et féroce, il est heureusement ancien comme le monde; la fable antique, sous toutes les formes, la Bible en cent endroits, ont consacré cette leçon de la victoire des pygmées sur les géants, du moucheron sur le lion, du petit David, l'alerte tireur de fronde, sur l'énorme Goliath, à la massue aussi inutile qu'effrayante, et de la belle Judith sur le monstrueux et crédule Holopherne.

Aussi, tandis que l'histoire du Petit Chaperon rouge est locale, pour ainsi dire, et n'a que des versions françaises et allemandes, l'histoire du Petit Poucet est universelle, et cette tradition féconde a porté des fleurs et des fruits dans toutes les langues. On trouve partout ce Petit Poucet cher à la légende populaire de tous les temps, parce qu'il est la glorification de la ruse et de l'industrie des petits dans cette lutte quotidienne pour l'existence qu'ils soutiennent contre les grands, et qu'il flatte l'orgueil de Jacques Bonhomme, justement fier de ce petit bonhomme qui fait si bien son chemin, et sera secrétaire du roi, et bien mieux que cela, qui sait? quand la Révolution aura abaissé toutes les barrières, et qu'une savonnette à vilain ne sera pas le dernier terme de l'ambition populaire ou bourgeoise. Ne sont-ce pas des Petit Poucet qui ont fait leur chemin, que les Ney, les Bessières, les Murat, les Bernadotte, ces deux derniers partis de si bas pour arriver si haut, et l'un, tomber d'un trône, l'autre y faire souche de rois?

On retrouve donc, avec des variantes, cette histoire du *Petit Poucet* ou du petit avisé l'emportant sur le grand inepte, en allemand, en albanais, en suédois, en hongrois, en serbe, en cata-

lan, et dans la cinquième journée du *Pentamerone* en napolitain (*Nenillo et Nenilla*). Les Anglais ont leur *Tom Thumb* (notre Tom Pouce); ils ont aussi *Temolin, Tamlane, Tommel Finger, Jack the geant-Killer* et *Tom Hickathrist*, comme les Allemands ont leur *Daumesdick*, leur *Daumling* et leur *Daümerling*, offrant tous, plus ou moins, des personnifications de la grâce, par rapport à la force, de l'esprit par rapport à la bêtise, des exemples de cette généreuse et piquante victoire, riche d'un double contraste, fécond en émotions tragiques et comiques, du plus faible sur le plus fort, du plus petit sur le plus grand, qui peut compenser l'inégalité des conditions et rétablir l'équilibre des influences. De tout temps, les poètes et les conteurs ont été attirés vers ce mythe piquant et consolant de la victoire de la faiblesse sur la force. Dans un hymne homérique à Mercure, le poète le montre « né le matin, joueur de cithare à midi, le soir, il dérobait les bœufs d'Apollon. » La légende d'Hercule étouffant, à deux mois, de ses petites mains déjà héroïques, sur le boucher qui lui servait de berceau, les serpents envoyés par Junon pour le dévorer, s'y rattache indirectement, car ce sont là des enfances divines, dont les miracles n'étonnent pas, de même que les exploits de l'enfance de Gargantua et de Pantagruel, qui sont des fils de géants et font naturellement des choses impossibles aux enfants des hommes.

Ce qui est vraiment piquant, vraiment intéressant, vraiment français d'inspiration, c'est le triomphe sur l'ogre, au grand coutelas et aux bottes de sept lieues, de ce Petit Poucet, fils de bûcheron, gamin de la forêt, comme Gavroche est le gamin du ruisseau, qui fourre, partout où il y a à guetter et à écouter, son museau de souris, ses yeux de moineau, ne s'étonnant et ne s'effrayant de rien, vif, hardi, jovial, bon garçon, farceur et mystificateur au besoin, et riant jusque sous le couteau.

Le Petit Poucet, c'est bien vraiment l'esprit et le cœur français aux prises avec les vicissitudes de la vie et les caprices de la fortune Ce Petit Poucet-là ira encore loin et haut, espérons-le, et, après avoir touché à tant de grandeur et de gloire, ne retombera pas dans la petitesse et l'humilité primitives. Car les peuples ne peuvent cesser de grandir que pour se rapetisser. En dépit de plus d'une aventure et d'une mésaventure, de plus d'une éclipse, ce Petit Poucet n'a pas perdu les bottes de sept lieues de la langue universelle, et n'a pas cessé de gagner plus d'honneur que

de fortune, plus de coups que de pourboires en qualité de courrier au service des grands principes de l'humanité; mais qu'il se défie du sommeil de l'insouciance, ou de celui, pire encore, de l'ivresse; l'ogre tudesque ne cherche qu'à se venger et rôde lourdement autour de celui qui l'a pris pour dupe, et dont il voudrait être à son tour le fripon; que le Petit Poucet se laisse lasser ou griser, qu'il s'endorme, et voilà l'ogre de nouveau en possession des bottes de sept lieues, du fouet de courrier et du petit habit à grelots (1)!

Il y a, il convient de le noter en finissant sur ce point, plus d'un ressouvenir de l'ogre et du Petit Poucet, vainqueur de l'ogre, dans les traditions et les légendes bretonnes. La l'ogre est un *Sarrasin;* les deux noms sont synonymes. Dans l'un de ces contes gallois, par exemple, la petite sœur des sept garçons exilés du logis paternel et qui se sont réfugiés dans la forêt, où ils se sont faits charpentiers, n'a plus de feu pour faire cuire leur soupe, et

(1) Le conte français du *Petit Poucet* est à nos yeux d'origine historique et d'inspiration symbolique, comme la plupart des contes, mais non d'inspiration ou de signification mythique, religieuse, astronomique. Nous avons lu, avec profit et plaisir, la curieuse et ingénieuse dissertation de M. Gaston Paris, intitulée *le Petit Poucet et la Grande-Ourse*, où est défendue la thèse du rapprochement entre la Grande-Ourse, *Chaur-Pôcè* en wallon, la figure de char à trois chevaux, conduits par un conducteur grêle et brillant, que forme la disposition de ses huit étoiles, et les aventures d'un être merveilleux et surnaturel, miraculeusement accordé à des parents affligés d'une longue stérilité, héros d'un cycle de contes traditionnels, en grec, albanais, lithuanien, allemand, norvégien, esclavon, roumain. M. Gaston Paris convient que les contes anglais et français doivent être examinés à part, et de cet examen il résulte pour lui, ce qui nous dispense d'aller plus loin, que le conte de Perrault et ceux qui lui ressemblent sortent du cadre de son étude, et ne se rattachent pas à son interprétation.

Il y a aussi bien de la curiosité, de l'ingéniosité et des recherches savantes dans le livre où M. Hyacinthe Husson (*la Chaîne traditionnelle, contes et légendes au point de vue mythique;* Paris, Franck, 1874) rattache à un système de mythes aryens, personnifiant et dramatisant la lutte du jour et de la nuit, de la lumière et de l'ombre, les contes de Perrault, et voit, par exemple, une incarnation de l'Aurore dans le Petit Chaperon rouge, un symbole du Soleil dans le Loup dévorant, une image de la Nuit dans la Belle au bois dormant, et trouve dans l'histoire du Petit Poucet les éléments d'un mythe relatif aux phénomènes de la lumière. Nous croyons que Perrault eût été bien étonné de ces interprétations, et que les mères-grands et les *mies*, qui ont popularisé ses contes, seraient encore plus ébaubies de ces jeux de savants et en laisseraient tomber à terre, de surprise, hochets, quenouille et lunettes.

va en chercher dans son sabot chez le Sarrasin, dont la femme n'est point Sarrasine, c'est-à-dire chez l'ogre, dont la femme n'est point ogresse.

« Donnez-moi du feu, s'il vous plaît, ma bonne dame, dit la petite fille.

— Je veux bien, mon enfant, répondit la femme, mais sauvez-vous bien vite, car mon homme est Sarrasin, et s'il vous voyait, il vous mangerait. »

« Comme la petite fille était prête à partir avec son feu, le Sarrasin arriva, et sa femme n'eut que le temps de la cacher sous un paquet de linge sale.

« Je sens la chair chrétienne, dit le Sarrasin en entrant.

— Non, ce sont des poulets que je viens de tuer.

— Je sens la chair chrétienne, ce ne sont pas des poulets.

— C'est notre vache qui a eu un veau.

— Je sens la chair chrétienne, ce n'est pas le veau que je sens.

— Ce sont nos petits moutons que je viens de rentrer à l'étable

— Je sens la chair chrétienne ; dis-moi ce que tu caches.

— Je t'en prie, répondit la femme, je vais tout te dire ; mais tu ne lui feras point de mal ; c'est une petite fille qui est venue chercher du feu dans son sabot.

— Je veux bien ne pas la manger, dit le Sarrasin ; mais à la condition que tous les matins, elle m'apportera son doigt à sucer. »

« La petite fille s'en alla, mais tous les matins elle apportait son doigt à sucer au Sarrasin, et elle maigrissait à vue d'œil.

« Ses frères s'en aperçurent et lui dirent :

« Qu'est-ce que tu as? tu deviens pâle comme un navet.

— Je n'ai rien, » répondit-elle.

« Mais comme ils la pressaient de questions, elle ne voulut point mentir, et leur dit qu'un matin, elle avait été obligée d'aller demander du feu chez le Sarrasin, il était survenu pendant qu'elle en prenait, et n'avait consenti à ne pas la manger que si elle lui apportait son doigt à sucer tous les matins ; elle passait son doigt gauche par une fente de la porte, et sa main enflait dès que son doigt avait été sucé.

« Demain, tu retourneras encore, lui dirent ses frères ; mais tu diras au Sarrasin d'agrandir le trou de la porte et de passer sa tête pour te sucer le doigt. »

« Le lendemain, le Sarrasin agrandit le trou de la porte, et au moment où il passait la tête pour sucer le doigt de la petite fille, un des frères, qui le guettait, lui fit sauter la tête d'un coup de hache (1). »

(1) Paul Sébillot, *Contes populaires de la haute Bretagne*, deuxième série ; *Contes des Paysans et des Pêcheurs, les Sept Garçons et leur Sœur*, p. 160-161, Charpentier, 1881

On le voit, et on aura plus d'une fois l'occasion de le remarquer : dans ces traditions et traductions naïves, le fond de l'histoire n'est pas le même, ou plutôt il n'y a qu'un détail, un épisode de l'histoire qui en devient le fond. Il en est de la plupart de ces légendes comme des fragments du miroir brisé, ou plutôt de ces plantes agrestes et alpestres dont le vent emporte aux quatre coins de l'horizon la semence vivace, qui fleurit aux fentes du rocher marin ou sur la poussière, détrempée par la pluie, du toit de la chaumière, en fleurs sauvages, parfois abâtardies, qui n'ont gardé que des restes de la couleur et du parfum originels.

L'histoire et la philosophie du conte de *Cendrillon* rempliraient presque un petit volume, si on voulait couler à fond ce sujet aussi complexe que sympathique. Il n'est guère de foyer que ne troublent plus ou moins ces inégalités de l'affection paternelle ou maternelle, qui n'ait ses favoris et ses disgracies, bien que, par une admirable prévision, la Providence ait, pour rétablir l'équilibre, accordé la faveur protectrice, réparatrice, d'une instinctive prédilection maternelle aux enfants qui ont le plus besoin de soins et de caresses, à ceux qui les attirent le moins par la beauté du visage ou la santé du corps. Mais enfin c'est une tradition fondée sur l'expérience du cœur humain que celle qui place des enfants heureux et des enfants malheureux, les uns se chauffant au feu clair et les autres grelottant sur les cendres du feu éteint, et cela même aux foyers de palais; car les rois ne sont exempts d'aucune des erreurs, des fautes et des misères humaines.

Dans les contes de fées de tous les pays, comme dans la vie réelle, dont ils ont pour but de reproduire et de consoler les disgrâces, il y a une Cendrillon. On retrouve cette petite sœur du Petit Poucet, plus naïve et aussi moins malheureuse, car elle n'a pas à se défendre de l'abandon, mais seulement de l'injustice de ses parents, et appartient plutôt à la bourgeoisie qu'au peuple, dans le *Pentamerone* napolitain; on lui connaît un vêtement hongrois, norvégien, serbe, catalan, etc. L'auteur anonyme de la *Vie de Perrault* et du commentaire abondant, curieux, piquant et d'une érudition cosmopolite qui ajoutent tant à la valeur de l'édition Hetzel, sans parler des ingénieuses illustrations de Gustave Doré, et que nous avons le devoir de citer avec une gratitude particulière, car nous lui avons emprunté plus d'une indication, cite tout au long la version allemande, qu'il n'est pas sans intérêt de comparer avec

la version française, et avec la version bretonne, qu'il n'a pas connue.

Le conte recueilli par les frères Grimm est évidemment une traduction du conte français habillée à l'allemande, avec des variations de détail qui correspondent parfaitement aux différences du génie des deux peuples. Le conte allemand se distingue du conte français, si alerte et si vif, mais si juste de ton et ne poussant rien à l'extrême, par une pointe de sentimentalité qui s'allie mal avec la cruauté du denouement.

La Cendrillon française a une pantoufle de verre qui glisse à son insu sur le degré et amene l'épreuve qui trahira son incognito ; elle est généreuse et pardonne à ses sœurs, ne se vengeant d'elles qu'en leur faisant partager son bonheur. La Cendrillon allemande a une pantoufle d'or, qui demeure collée aux marches de l'escalier, quand elle s'enfuit de la fête royale à laquelle elle s'est invitée, parce que le prince, par un stratagème qui sent plus encore le curieux que l'amoureux, a fait enduire l'escalier de poix ou de glu.

C'est sur la tombe de sa mère, qui l'a recommandée à Dieu en mourant, tombe sur laquelle elle a planté une branche de noisetier devenue un arbre magique où perchent deux pigeons blancs, que tombent de leur bec, à sa requête, les vêtements magnifiques dont elle a besoin pour paraître dignement à la cour, et y éclipser toutes les prétendantes, y compris ses jalouses sœurs.

Celles-ci poussent l'ambition jusqu'à consentir, sur le conseil de leur mere, la marâtre persécutrice deCendrillon, jusqu'à consentir, l'une, à se couper le gros orteil, l'autre, à se couper le talon, pour pouvoir faire entrer leur pied dans la pantoufle. Vains sacrifices, car le fils du roi, qui les a prises en croupe, reconnaît la supercherie au sang qui coule de leur blessure, et les rend dédaigneusement à leur pere, pour épouser celle dont le pied entre dans la pantoufle *comme de cire*. C'est l'expression de Perrault, c'est aussi celle du conte allemand qui trahit ainsi l'imitation du fond par celle de la forme elle-même. Enfin, tandis que notre Cendrillon pardonne à ses sœurs et les associe à son triomphe, la Cendrillon allemande souffre, si elle ne s'en applaudit pas, que les deux pigeons consolateurs de ses deboires et vengeurs de sa querelle, crèvent les yeux, le jour de ses noces, à ses sœurs, par un châtiment féroce qui a, du moins, pour elles l'avantage de les exempter de la vue de ce bonheur qu'elles ont tout fait pour empêcher. Ce dénouement est

raide, peut-on dire, comme on l'a dit d'un autre, du théâtre contemporain.

Disons à ce propos que l'édition Hetzel et beaucoup d'autres impriment la pantoufle de *vair*, c'est-à-dire de velours vert ou de fourrure. Perrault a écrit et voulu écrire : la pantoufle de *verre*, et voici les raisons, plus spécieuses que décisives peut-être, qu'en donne M. Ch. Giraud :

« On trouve, dit-il, dans le *Pentamerone*, Cendrillon (*Gatta Cenerentola*) moins la pantoufle de verre, embellissement de Perrault, qui a voulu peut-être faire allusion à ce tissu de verre qui fut tant à la mode à la fin du dix-septième siècle ; peut-être encore qu'en France on avait fait de la pantoufle de *vair*, d'où les bonnes femmes du siècle suivant ont tiré leur pantoufle de *verre* que Perrault nous a passée. »

On peut voir dans cette pantoufle merveilleuse un souvenir de l'histoire, contée par le compilateur grec Élien, d'après laquelle, Rhodope étant au bain, un aigle fondit sur ses vêtements déposés au bord de la rive, enleva une de ses pantoufles et la laissa tomber sur la poitrine du roi Psammétique, qui siégeait sur son tribunal à Memphis, et qui épousa la propriétaire de la pantoufle, ou mule, ou babouche, dénonciatrice du plus joli pied de ses États.

Avec un peu plus d'efforts aussi, on pourrait retrouver dans Cendrillon une sœur cadette, très vulgarisée, de la poétique Psyché, qu'Apulée nous montre victime d'abord et ensuite victorieuse d'épreuves pareilles à celles de notre aimable disgraciée, et consolée plus encore que vengée.

Dans les récits slaves, scandinaves ou finnois, Cendrillon n'est plus une femme, c'est un jeune homme ; et dans les contes russes d'Afonasief nous arrivons, suivant le génie du pays, à une Cendrillon mâle, Ivan Popyaloff, qui n'est plus une créature humaine, mais une abstraction à figure humaine, une personnification mythique, symbolique de la nature endormie pendant l'hiver, qui secoue au printemps les cendres moroses de l'âtre ou du poêle, se réveille au chant des oiseaux, et combat victorieusement les ténèbres et les frimas, représentés par des dragons acharnés à le dévorer (1).

Le génie français, même embrumé des brumes armoricaines, ré-

(1) *Contes populaires de la Russie*, recueillis par M. Rolston, traduits par Loys Bruyère, Hachette, 1874. *Introduction*, p. 38 et 71 à 76.

pugne à ces abstractions et personnifications mythiques. Les rêves populaires prennent toujours un corps, et tous leurs nuages se résolvent en figures humaines. C'est ainsi que la Cendrillon bretonne, *Cendrouse*, est aussi une fille sage et naïve, à peine un brin coquette, dont une bonne fée réchauffe les stations solitaires sur la lande où elle garde son troupeau, et dont le triomphe a bon cœur, car nous ne trouvons pas trace d'un châtiment autre que celui de son bonheur, infligé à la marâtre persécutrice et aux sœurs jalouses « Je tâcherai, dit-elle ingénument à la fée, qui lui conseille le pardon, de ne plus les détester, puisque tel est votre désir. » La fée lui donne aussi un carrosse sorti d'une citrouille et attelé d'un chat du foyer qui n'a pas peur d'elle, « parce que jamais elle ne lui a fait du mal, » et que trois coups de baguette transforment en un beau cheval. Cendrillon se promène donc en carrosse, sûre d'avoir avec sa baguette tout l'argent qu'elle désirera, et, après une épreuve dont triomphe sa bonté et qui montre que la fortune ne l'a rendue ni fière, ni égoïste, ni ingrate, elle épousera un beau monsieur, qui, pour la trouver belle, n'a pas eu besoin de mesurer sa beauté et son amour à la petitesse de sa pantoufle. Ce sont là jeux de prince (1).

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, la féerie a sa zoologie, son ornithologie, sa botanique particulières, c'est-à-dire qu'il est un certain nombre d'animaux, d'oiseaux, de plantes, plus spécialement consacrés à servir d'intermédiaires et d'instruments aux rapports du fantastique avec le réel, de la fée avec l'homme. Le lion, le loup, le renard, la biche, le cerf, la chèvre, le taureau, le crapaud, la grenouille, le lézard, le serpent, la souris, l'aigle, le pigeon, la poule, le corbeau, sont, pour la fée et la feerie, des animaux habituels, favoris, plus aptes que les autres à l'incarnation et à la métamorphose. Ce sont des animaux fatidiques par excellence.

Nous ne parlons pas de la ménagerie exclusivement fantastique, le dragon, la salamandre, l'hydre, l'hippogriffe, la licorne, la gorgone, la méduse, le phénix, le roc, gardiens des châteaux magiques, compagnons de l'enchanteur solennel et du nain malicieux.

De même, à côté de la rose, de l'aubépine, du trèfle, de la verveine, du lotus, chers de tout temps à la magie, nous ne citons

(1) Paul Sébillot, *Cendrouse*, p. 178 à 181.

pas les plantes ou fleurs purement fabuleuses, comme le rameau d'or ou la mandragore qui chante.

Mais, pour en revenir aux bêtes, s'il est un animal qui, par la souplesse de ses mouvements sinueux, son œil de topaze, son poil électrique, son museau moustachu, sa patte de velours à griffes, soit plus propre qu'un autre à jouer un rôle dans l'œuvre feerique, c'est le chat, qui semble dépaysé dans le jour de la réalité, le chat frileux qui rêve et ronronne devant le feu, le chat noctambule dont la volupté amoureuse a les cris et les trépignements du sabbat, le chat qui se caresse à l'homme si égoïstement, le chat de tout temps favori de l'alchimiste et du sorcier, le chat d'Agrippa et de Flamel qui glisse sans encombre, en vertu d'un privilege mystérieux, à travers les parchemins, les cornues et les alambics.

Il y a un chat, un *maître chat*, un *chat fée*, un *chat sorcier*, dans la plupart des légendes féeriques, et Perrault ne pouvait oublier le *Chat botté*, dont on retrouve encore des héritiers abâtardis dans les *Chats sorciers* de la croix de Meurtsell ou de la croix de Gouéhas sur la lisière de la lande de Frehel, dans les légendes bretonnes (1).

De tout temps, ces chats, comme tous les animaux féeriques, ont eu le privilege de la parole, et le *Chat botté* est un joli type de ces chats d'esprit, amis de l'homme, et le plus souvent ministres auprès de lui de la faveur féerique.

Si le *Chat botté* ou le *Maître chat* de Perrault ne sort pas de la IXe Nuit de Strapparole, traduite dès 1579 d'italien en français, par Pierre de Larivey, Champenois, il sort du *Pentamerone*. Il est, dans l'esprit de Perrault comme dans celui de ses devanciers, le symbole de ces faveurs capricieuses du sort qui font de tel pauvre bellâtre de la veille un enrichi du lendemain. Il personnifie, non sans ironie, cette chance inouïe, cette fortune subite de certains parvenus, heureux sans se donner d'autre peine que la peine de l'être, dont tout l'effort consiste à laisser faire à leur étoile, à profiter sans scrupule de la bêtise humaine, toujours prête à s'engouer des gens heureux, les dispensant d'être habiles et même d'être honnêtes, et trouvant plaisir à applaudir la voiture neuve qui passe de tous les marquis de Carabas.

Dans Strapparole, ce n'est pas un chat, c'est une chatte qui sert d'instrument à la fortune du déshérité Constantin, et qui représente

(1) Paul Sébillot, *les Chats sorciers et les Bossus*, p 310-313

l'aveugle et narquoise complicité du destin dans certaines élévations subites, inexplicables par le mérite et le travail, et qu'il faut bien attribuer à quelque influence surnaturelle dont l'instrument, par une vengeance du bon sens populaire, est ironiquement rapetissé.

Dans le conte napolitain, c'est un chat qui remplit cet office de courtier du hasard, nous ne pouvons dire de messager de la Providence, car ces fortunes subites et scandaleuses feraient croire à l'absence de la Providence, si elle n'attestait bientôt sa présence par la leçon d'une chute aussi exemplaire que l'élévation l'a été peu. Strapparole néglige de dire ce que Constantin, devenu roi par la grâce féline, fit pour récompenser l'animal ingénieux, industrieux, à qui il devait tout. Le *Pentamerone* est plus explicite, et son dénouement, que Perrault n'a pas reproduit, et que nous citerons, car il en vaut la peine, nous fait assister à l'inévitable ingratitude de Gagliuso et à son juste châtiment.

Perrault, qui est bonhomme, dont l'expérience est sans amertume malgré ses soixante et dix ans, préfère, dans l'histoire du *Chat botté* comme dans celle de *Cendrillon*, comme dans toutes les autres, ce trait est à remarquer, la solution optimiste, le dénouement favorable à l'humanité. Cendrillon pardonne à sa belle-mère et à ses sœurs, la femme de Barbe-Bleue n'a pas la gorge coupée, son bourreau ayant laissé débonnairement, plus prompt aux menaces qu'aux coups, le temps d'arriver aux frères libérateurs. Le Chat botté coule des jours heureux et repos auprès de son maître reconnaissant, témoin honoré de la fortune dont il est l'auteur. La moralité du conte napolitain est plus amère et peut-être plus juste, comme on va en juger.

« Quand Cagliuso se vit si extraordinairement riche et heureux, il remercia le chat plus qu'on ne saurait dire, et reconnut qu'il devait à ses fidèles services sa vie et sa grandeur. « Maintenant, lui dit-il, tu peux, ta vie durant, disposer de moi et de mes biens comme il te plaira, et, si nous avons le malheur de te perdre un jour, que je souhaite le plus éloigné possible, je te ferai embaumer, mettre dans un cercueil d'or et porter dans ma chambre pour y rester toujours sous mes yeux et te rappeler à mon souvenir »

« Le chat voulut s'assurer de la sincérité de ces magnifiques promesses, le lendemain, il s'étendit tout de son long dans une allée du jardin et fit comme s'il était mort. La femme de Cagliuso, la princesse, le vit la première et s'écria . « Ah ! mon mari, quel malheur ! le chat est mort. — Au diable le chat ! repondit-il, mieux vaut lui que nous — Qu'allons-nous en faire ? de-

manda la femme. — Bah ! prends-le par les pattes et jette-le par-dessus le mur. »

« En entendant cette réponse, le chat se releva et lui dit : « Voilà donc ma récompense et mon remerciement pour vous avoir tiré de votre misère ! Voilà mon salaire pour vous avoir donné un palais, de beaux habits, et tous les plaisirs de la vie, à vous qui n'étiez qu'un pauvre diable, un meurt-de-faim, un va-nu-pieds ! Ah ! je le vois bien, à laver la tête d'un âne on y perd son temps et sa lessive. Maudit soit le jour où je vous ai secouru ! Vous ne méritez pas que je vous crache à la figure. Il est beau l'enterrement que vous vouliez me faire, et le cercueil d'or que vous m'aviez promis ! Voilà ce qu'on gagne à obliger les gens de votre sorte. Poignez vilain, il vous oindra ; oignez vilain, il vous poindra. » Et il lui tourna le dos. Cagliuso eut beau lui demander pardon le plus humblement du monde ; rien ne put l'apaiser. Il partit sans regarder derrière lui, grommelant entre ses dents : « Dieu nous garde d'un riche devenu pauvre et d'un pauvre devenu riche ! »

Dans la version norvégienne du *Chat botté, Maître Pierre*, le protégé du chat qu'il a eu si bon nez de recueillir et de garder, en dépit de la modicité d'un tel héritage, coupe la tête à son bienfaiteur ; mais son excuse, c'est que c'est par son ordre, comminatoire même : « Si tu ne le fais pas, dit le chat, je te crève les yeux. » Maître Pierre s'exécute, frappe en fermant les yeux, et les rouvre pour voir le chat métamorphosé ou plutôt *démétamorphosé* en une belle princesse qu'il épouse en récompense de son *desenchantement*, et avec laquelle il règne sur le domaine du *Troll*, ou ogre scandinave, dépossédé.

Ce conte du chat qui fait la fortune de son maître, dont il compose tout le patrimoine, se retrouve, avec des variantes diverses, dans le recueil des *Contes et Nouvelles* qu'écrivait, en 1535, un simple ouvrier sellier, Nicolas de Troyes. Il y a une version allemande (recueil des frères Grimm, n° 70 : *les Trois Frères heureux*), tschèque, serbe ; une version anglaise bien connue : *Wittington et son chat.* Mais le chef-d'œuvre de ces divers récits est incontestablement celui que Perrault a habillé à la française, paré de détails empruntés aux faits et aux mœurs de son temps, et marqué au coin de sa bonhomie fine et malicieuse. Il a ramené à la mesure de la sagesse bourgeoise et à son sourire sans fiel l'amertume satirique et ironique de la moralité populaire. :

Du noble appauvri Dieu me gard !
Et d'un croquant passé richard !

Il se contente de dire en souriant :

> L'industrie et le savoir-faire
> Valent mieux que les biens acquis.

Mais son sourire en dit long sur ce qu'il pense, sans le dire, de certaines fortunes subites, scandaleuses, odieuses, ridicules ; de ce qu'il pense, lui arrivé par la probité et le travail, de certains parvenus du hasard, de certains Carabas de la finance, dont un intendant habile, un subalterne industrieux, sans scrupules sur les moyens, sachant exploiter la peur des petits et la vanité des grands, ont fait à peu de frais la fortune, le domaine et le nom.

L'idée de *Barbe-Bleue* est vieille comme le monde. C'est le péché de curiosité et sa punition. Notre première mère Ève et Pandore sont des personnifications, des incarnations de ce joli et funeste défaut que les hommes disent féminin. Le recueil sanscrit intitulé *Vrihat-Katha*, et l'*Hitopadesa* contiennent des histoires identiques. Dans les *Mille et une Nuits*, le calender, exposé par les quarante dames, ses belles amies, à la même épreuve que la femme de Barbe-Bleue, n'est pas plus discret qu'elle, et, pour avoir trop vu, devient borgne et doit s'estimer heureux de ne pas devenir aveugle.

Il est donc superflu de suivre ce thème, un des plus anciens de la féerie, avec celui des deux frères ou des deux sœurs, l'un favori, l'autre disgracié, ancien comme Caïn et Abel, à travers toutes ses variations, soit allemandes, soit danoises, ou finnoises, gaéliques, vénitiennes, valaques, catalanes. Car il est autant de versions de ce sujet unique : un époux féroce épousant successivement les trois sœurs ; toutes les trois enfreignant la défense d'ouvrir une certaine porte, les deux premières tombant victimes de leur curiosité et ressuscitées à temps par la troisième, qui fait punir leur tyran.

Le conte de Perrault est celui qui contient le plus de détails originaux, dont une part est traditionnelle, et l'autre de son invention. Le mari ne s'appelle que chez lui *Barbe-Bleue*, ce qui rappelle par son sobriquet Gilles de Laval, sire de Rays et maréchal de France, pendu et brûlé à Nantes le 26 octobre 1440 pour des crimes de férocité et de lubricité qui devaient être bien avérés et bien abominables, en dehors de l'exagération légendaire, pour avoir entraîné, au mépris de l'impunité féodale, l'exécution d'un tel personnage.

Il peut y avoir aussi, dans les modifications sinon dans la création du personnage, type de la tyrannie féodale et conjugale prête à tout pour assurer le secret et l'impunité de ses orgies, aux abominables mystères, qui mêlaient au vin d'une cruelle ivresse le sang de féminines ou enfantines victimes, il peut y avoir du souvenir de cet Henri VIII, Barbe-Bleue couronné, qui sacrifiait ses femmes sur l'échafaud à mesure qu'il les connaissait ou qu'elles le connaissaient trop; divorce sanglant auquel la sixième, Catherine Parr, n'échappa que par miracle, pour se remarier, dès l'année qui suivit la mort de l'époux dont la perte ne la laissa pas inconsolable. Il y a encore du souvenir de tous les tyrans conjugaux et féodaux légendaires, depuis le sire de Fayel qui faisait du cœur de son rival, le sire de Coucy, un rôti monstrueux, jusqu'aux barons brigands des châteaux-repaires d'Auvergne (Fléchier nous a raconté leurs exploits), dont l'audace bravait jusqu'à l'autorité de Louis XIV, et ne céda que devant les robes rouges de ce parlement ambulatoire suivi du bourreau.

Faut-il y voir aussi, comme Paul de Saint-Victor, un souvenir de ce roi breton, Comorus, qui tuait ses femmes, que ressuscitait saint Gildas, ou de ce sire de Carnoet, qui égorgeait aussi ses femmes quand elles devenaient fécondes, par crainte sans doute et par pudeur de voir continuer la race en lui maudite? Tout cela peut être vrai. S'il y a de tout dans tout, c'est surtout dans les contes populaires, résultat d'un véritable travail d'alluvions successives. Toujours est-il que c'est un des contes où Perrault a le plus ajouté de son cru et de celui du temps, tout en respectant certains détails, certaines formules dont l'archaïsme forme un si piquant contraste avec l'allure aisée et le tour vif de son récit. C'est être original que d'imiter ainsi. Cette originalité de Perrault éclatera bien davantage dans la *Belle au bois dormant*, *Peau d'Ane*, dont il a brodé de si poétiques et si piquants détails le canevas chevaleresque ou oriental, et dans *Riquet à la Houppe*, type immortel de la supériorité de l'âme sur la bête, de la victoire de l'esprit sur la beauté, dont la création lui appartient entièrement.

La *Belle au bois dormant*, comme *Cendrillon*, comme *Peau d'Ane*, a un fond qu'on peut dire mythique, symbolique, emblématique, et dont il demeure des traces dans le nom des deux enfants que leur grand'mère veut croquer, *Aurore* et *Jour*, *Soleil* et *Lune* selon la version du *Pentamerone*. Il est facile de s'apercevoir, qu'il y a

dans ce récit, soit en italien, soit en français, deux récits originairement distincts qui ont été ensuite soudés l'un à l'autre, car il y a deux actions, une comédie et un drame, dans l'aventure de la princesse endormie réveillée par un beau prince qu'elle épouse, et l'histoire, beaucoup moins romanesque, des appétits féroces de sa belle-mère, des stratagèmes qui déjouent ses plans et lui arrachent ses victimes.

Perrault, avec son bon sens français, ennemi des obscurités et des vapeurs du symbolisme, ne s'est pas demandé, comme un savant allemand, si son prince conquérant du château enchanté, qui réveille de son sommeil séculaire la princesse piquée à sa quenouille, n'est pas le Sigurd, de la légende de l'*Edda*, franchissant l'enceinte de flammes qui le sépare de Brynhild, endormie par Odin à la suite d'une piqûre d'épine, et si ce ne sont pas là des personnifications de la nature endormie par l'hiver et réveillée par le soleil du printemps. Il ne s'est pas inquiété non plus du rapport qui pouvait exister entre la Belle au bois dormant et la princesse Zélandine du roman de *Perceforest*, endormie aussi d'un sommeil magique, dont l'éveille le chevalier Troylus; encore moins de celui qui peut exister entre le petit *Jour* sauvé par le cuisinier fidèle de l'appétit carnivore de sa grand'mère et le petit Cyrus, fils de Mandane, sauvé par Harpage de l'arrêt de mort prononcé par son grand-père Astyage, roi des Mèdes. Il a pris dans la tradition populaire cette double aventure de la princesse endormie par le maléfice d'une fée Guignon, et de la grand'mère anthropophage aimant ses petits-enfants jusqu'au point de les vouloir manger. Il a arrangé le tout à la sauce piquante, et l'on peut dire que la sauce vaut mieux que le poisson.

Il en est de même de sa *Peau d'Ane*, un des contes favoris du seizième siècle, comme en témoignent Noel du Fail avec son *Cuir d'Asnette* et Oudin avec son *Cuir d'Asnon*. Là aussi on pourrait retrouver trace d'un fondement mythique, la résurrection de la terre au printemps, se parant des robes nuptiales couleur du soleil, couleur de la lune et couleur du temps, c'est-à-dire couleur de l'air, couleur du ciel. Mais, encore une fois, Perrault ne se soucie point de symbolisme, et quand il en fera dans *Riquet à la Houppe*, ce sera sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, mais d'une façon humaine, animée, vivante. Il ne soutiendra pas une thèse, il ne prétendra pas prouver quelque chose, et ne

l'en trouvera que mieux, en nous intéressant peu à peu à cette laideur de Riquet à la Houppe, que l'esprit transfigure et qui finit par paraître moins disgracié, et enfin assez beau même pour être épousé, à celle qu'il ne saurait se flatter de conquérir du premier coup, mais qu'il gagne peu à peu à sa cause, à force de patience, de souplesse, de courtoisie, de grâce galante, d'esprit enfin, comme ce poète, Alain Chartier, dont la belle Madeleine d'Écosse voulut baiser pendant son sommeil la bouche d'où sortaient tant de belles choses.

L'esprit embellit la laideur, la constance fait tourner à son profit jusqu'aux disgrâces de la nature. Pour être aimé, il faut surtout être aimable. Ce sont là des axiomes à la fois aristocratiques et populaires d'une sagesse proverbiale et galante fort ancienne,) auxquels maint conteur des veillées de la chaumière, maint trouvère ou troubadour, hôte ambulant et passager charmeur des châteaux, trouvait trop son compte personnel pour négliger de les vulgariser.

Il y a un conte en vers latins du milieu du quatorzième siècle, par Gottfried de Tirlemont, qui porte, dans son recueil, le titre de *Asinarius vel Diadema*, dont le héros triomphant est moins encore qu'un homme laid; c'est un âne, lequel, il est vrai, cache un prince métamorphosé en baudet, et à qui l'amour rend sa forme première. Les graves et savants continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, MM. Victor Leclerc et Ernest Renan, ne dédaignent pas de chercher et de trouver des rapprochements entre les aventures de ce prince *Peau d'Ane* et l'âne ou le serpent du *Pantcha-Tantra* ou d'un autre recueil de contes indiens. Dans Strapparole, c'est un porc, devenu le roi *Porco*, et l'on trouve là un nouveau témoignage du caractère ironique et gouailleur des légendes italiennes. Dans le *Pentamerone*, c'est la princesse *Preziosa* qui est une ourse, mais non une ourse mal léchée, puisqu'elle reconquiert par le mariage sa forme et sa beauté première.

Tous ces récits n'ont pas, croyons-nous, au point de vue de la conception de *Riquet à la Houppe*, même une valeur germinale, embryonnaire. On ne retrouve nulle part l'analogue de ce conte, dont les frères Grimm n'hésitent pas à attribuer la paternité entière à Perrault; c'est une opinion que nous partageons, car ce conte est plein de son génie, plein du génie français et si sympathique aux instincts de notre race, qui a toujours fait, dans

les triomphes galants, la plus large part aux victoires de l'esprit, que son modèle, dont l'auteur n'a imité personne, est celui qui dans notre littérature a eu le plus d'imitateurs, dont les copies ne sont pas à dédaigner, et auxquels le sujet a porté bonheur : *le Prince Marcassin, la Belle et la Bête, Zémire et Azor*.

VIII.

Nous en avons fini avec Perrault, ou plutôt nous avons achevé ce que nous voulions en dire, car on n'en finirait jamais avec ce galant, aimable et savant homme, et le sujet sur lequel il a laissé une ineffaçable empreinte, qu'il a, en quelque sorte, marqué à son nom, est de ceux que deux siècles d'études critiques n'ont point épuisé; il est inépuisable comme l'imagination même dont il est l'histoire en ce qui touche une de ses plus brillantes et fécondes créations, le monde fantastique, la féerie.

Mais enfin il faut savoir se borner et continuer notre voyage à travers la littérature féerique jusqu'au moment où l'enchantement finit, faute d'enchanteurs, où la mode défait ce que la mode avait fait, et où la mobilité de l'esprit français passe à d'autres engouements. Le voyage, d'ailleurs, ne sera plus long ni varié par la nouveauté des points de vue et la succession des paysages divers. Perrault, en effet, a laissé peu à faire à ses successeurs. Il est le classique par excellence, on peut dire le classique unique d'un genre qu'il personnifie, et il a emporté dans la tombe l'art d'en tirer des chefs-d'œuvre.

Après lui, on ne fera plus que glaner dans ce champ des fictions populaires, des légendes traditionnelles où il a si largement moissonné, laissant une gerbe de récits achevés où le génie français a mis sa belle humeur, sa finesse, sa mesure, qui sont un exemple de ce que l'esprit combiné avec le bon sens peut faire dans les sujets le moins favorables à l'un et à l'autre, un modèle de cet art exquis de rajeunir de vieux matériaux jusqu'au point d'être inventif dans l'imitation et original dans la copie.

Dès le lendemain de l'apparition des *Contes de Perrault*, le succès, qui trouve toujours des écrivains pour en profiter et des libraires pour l'exploiter, multiplie les imitateurs, les émules qui tous ambitionnent, dont aucun n'arrive à mériter ce titre de rival.

Chose remarquable, c'est surtout parmi les femmes d'esprit, qui abondaient en ce temps-là à la ville et à la cour, qu'éclate cette émulation presque contagieuse d'égaler Perrault et même de le surpasser. Le sceptre de Perrault, le sceptre de l'empire de la féerie, qu'avec une bonhomie et une galanterie qui ne sont pas sans malice, il a laissé échapper de ses mains, tombe en quenouille. Et cette quenouille, ce sont naturellement des femmes qui la filent le mieux. La femme, qui a le génie épistolaire, a aussi reçu, en même temps que le privilège de la maternité, le don du récit, du conte à bercer les petits enfants. C'est pour le sexe une grâce d'état. Aussi s'est-il échappé de la quenouille et du rouet, du fuseau et de l'aiguille de la Mere l'Oye, maniés par des mains frivoles, mais délicates et ingénieuses, plus d'un joli travail, plus d'un tissu mignon, digne des fées qui l'ont inspiré, et où la trame espagnole et italienne, chevaleresque et romanesque, est finement brodée d'or et de soie et ornée à la française.

En même temps que ce courant d'imitation, qui arrache aux amateurs du genre leurs derniers suffrages et provoque leurs premiers dégoûts, se dessine un courant critique, sceptique, satirique, de réaction, de protestation. Hamilton, au nom d'une minorité, destinée à devenir la majorité, de gens d'esprit et de goût révoltés par des *imbroglios* puérils où le compliqué, le bizarre, remplacent l'ancien drame, si net, et où au naturel de l'ancien style a succédé une préciosité galante, dégénérant en fadeur, s'en fera l'organe et le champion. A la fin du règne de Louis XIV, et jusqu'aux succès nouveaux d'exhumation de vieux récits et de rajeunissement des poemes et des romans du moyen âge, qui consacrent la gloire sérieuse des Lacurne de Sainte-Palaye et la gloire frivole des comtes de Tressan et des Creuzé de Lesser, le conte de fées est un genre démodé, suranné, condamné par les inconstances de l'engouement français à une longue, peut-être éternelle disgrâce, et ces récits, un moment si recherchés, tombent, de chute en chute, des mépris du salon et des dégoûts du boudoir à ce dernier affront, succédant à une courte popularité, des rebuts de l'antichambre.

Pourtant, pour l'historien et le critique littéraire, il y a dans ces vicissitudes du goût public, dans ces succès disputés, bientôt suivis d'un trop unanime dedain, un excès de raison qui touche à l'erreur, un excès de justice qui touche à l'injustice. Il y a, dans

Les vicissitudes du goût public, des mobilités et des brutalités qui participent des mouvements populaires, dont il est prudent de se méfier, qu'il est sage de modérer. Les contes de Mlle L'Héritier, de Mmes de Murat et d'Auneuil, de Mlle de la Force, surtout de Mme d'Aulnoy, la fille dégénérée, mais la plus digne ou la moins indigne héritière de Perrault, ces contes, si vantés un moment, et bientôt si discrédités, n'ont mérité ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Hamilton, en somme, n'a pu se moquer d'eux, railler leurs longs détours et leurs labyrinthes puérils qu'en les imitant, et, sauf *Fleur d'Épine*, il n'a fait guère mieux. Il ne s'est tiré du danger, preservé de l'affront d'être confondu avec les auteurs qu'il contrefaisait, qu'il singeait, qu'il parodiait, que par ce don et cet art du récit et du style qui mettent de suite hors de pair et à l'écart un homme en bonne fortune, en débauche d'esprit, qui s'est fourvoyé en médiocre, sinon en mauvaise compagnie.

Nous n'avons point ici à entrer dans le détail des œuvres dont nous venons de citer les auteurs, nous dirions aujourd'hui les *authoress*, car, nous le répétons, dès Perrault, le genre favori des enfants va aux femmes, revient au sexe auquel nous devons les mères et les fées, et tombe ou plutôt retombe en quenouille. Ce qui caractérise cette phase de décadence, de déclin de la littérature féerique, c'est la disproportion entre le double élément, l'imitation et l'invention, la tradition et la nouveauté, que Perrault avait su employer, combiner jusqu'à ce point exquis où la traduction est une création et où la copie devient un original.

Mlle L'Héritier, Mme de Murat, Mlle de la Force, Mme d'Aulnoy, abandonnent la route tracée par Perrault et s'égarent dans les chemins de traverse, goûtant trop, pour le donner à leurs lecteurs, le plaisir d'aller sans savoir où. Leurs personnages ne sont plus que des calques, diminués de valeur, bien qu'exagérés de proportions, des héros de Perrault. Ils ont perdu la physionomie typique. Elles les multiplient avec une fécondité d'imagination d'autant plus facile qu'elle se contente des apparences de la vie. Le conte de fées perd son caractère féerique, en dépit de tout ce fantastique postiche, de toute cette fantasmagorie de convention. On a le plus souvent un roman, un récit d'aventures plus galantes que dramatiques avec les enchevêtrements d'épisodes accessoires, incidents, parasites, les lettres et les petits vers qui sont l'écueil

du genre, écueil dont les auteurs ne se méfient pas assez, et qui provoque tant de naufrages dans l'ennui. En un mot, la décadence du conte de fées, tel que l'écrivent Mme d'Aulnoy et ses émules, se trahit en cela surtout que sous leur plume la féerie renonce à ses sources traditionnelles, à ses origines populaires. C'est de la féerie du jour, pastiche et postiche, de la féerie de salon, de boudoir, d'opéra, c'est-à-dire ce n'est plus de la féerie.

Perrault, lui, a eu le bon goût de respecter les récits traditionnels et légendaires, en les perfectionnant, en les affinant, en les habillant à la mode du goût et de l'esprit français à leur meilleure époque. Il imite avec originalité l'antiquité de la féerie. Après lui, c'est lui qu'on imite, ce sont ses canevas qu'on brode, ses thèmes qu'on varie. Mlle L'Héritier a pris dans le *Pentamerone* la fable de son *Adroite Princesse* (*Sapia Liçarda*) et emprunté la plupart de ses autres récits aux romans chevaleresques; mais, avec beaucoup d'esprit, elle n'a point l'art et le goût qui donnent une valeur originale à des pastiches. Mme d'Aulnoy amalgame et combine, pour en tirer sa *Finette Cendron*, des éléments empruntés à la *Cendrillon*, à la *Peau d'Ane* et au *Petit Poucet* de Perrault. Le *Chat botté* du maître lui a fourni l'idée de la *Chatte blanche* (1). La *Biche au bois*, le *Rameau d'or*, sont d'inspiration chevaleresque et l'*Oiseau bleu* d'inspiration orientale. Mme d'Aulnoy sait donner à ses récits le ragoût d'une imagination gracieuse, fine et tendre; mais on comprend que cette saveur encore piquante de ses récits composés d'après ceux de Perrault, ou inspirés par des légendes chevaleresques, se perde et s'évente tout à fait et devienne de la fadeur dans les imitations de ses imitatrices.

Après Mme d'Aulnoy, Mlle de la Force et Mme de Murat, chez laquelle commence à poindre cette note sceptique, sarcastique, qui s'accentuera chez le comte de Caylus, dont la bonhomie maligne rappelle de loin la légère ironie d'Hamilton, le conte pour les enfants subit une suprême et décisive transformation. Après avoir été exploité par Perrault, qui parlait des fées comme s'il y croyait, et y croyait peut-être, par Mmes d'Aulnoy, de la Force et de Murat, qui n'y croyaient guère, par Hamilton, qui n'y croyait pas du tout et s'en moquait sans façon, le genre tombe

(1) On trouve aussi bien des analogies avec *la Chatte blanche* de Mme d'Aulnoy dans le conte breton *les Petites Coudées*, publié par Sébillot, p. 118

aux mains d'écrivains qui se passent le plus qu'ils peuvent de l'élément féerique et finissent par s'en passer tout à fait. Tandis que le conte pour les grandes personnes, pour les grands enfants, se déprave avec Diderot, Duclos, Crébillon, jusqu'aux récits soi-disant moraux de Marmontel, le conte pour les enfants, développant les tendances que lui a imprimées Fénelon, et que n'a pas modifiées Jean-Jacques Rousseau dans sa *Reine fantasque*, devient pédagogique, moral, exemplaire, affichant, au lieu de les dissimuler, son but et sa leçon, remplaçant les anciennes formules cabalistiques par des maximes, et les légères moralités par des exhortations.

Mme Leprince de Beaumont, épouse malheureuse, mère admirable, institutrice de premier ordre, cherchant à adapter aux habitudes et aux aptitudes de l'esprit et du tempérament français les méthodes anglaises d'éducation et de récréation de l'enfance, ne bannit pas les fées de son récit; mais ses fées sont à son image : ce sont d'excellentes institutrices, des gouvernantes disertes, n'employant pour rendre la vertu aimable et la morale amusante que les derniers prestiges d'un fantastique tempéré et raisonnable comme elles, dont la fusée fait parfois long feu. Nous n'irons plus au bois, les lauriers fatidiques sont coupés. Plus rien des types accoutumés; adieu ces personnages qui font partie, pour ainsi dire, de l'imagination enfantine et lui fournissent les premières ailes; les cieux du merveilleux légendaire se sont abaissés aux proportions mesquines d'un décor d'opéra, d'opéra-comique, même d'un cabinet de physique amusante. On peut suivre, dans *la Belle et la Bête* et *la Fée aux Nèfles*, les deux meilleurs contes de Mme Leprince de Beaumont, la transformation du *Riquet à la Houppe* et du conte intitulé *les Fées*, de Perrault.

Avec Berquin, avec Bailly, plus d'animaux parlants, plus de nains spirituels et malins, plus d'ogrerie, plus de féerie, plus de galanterie, plus de merveilleux, plus de fantastique, plus d'amour, plus d'esprit, plus de joie dans le conte pour enfants, qui fait pleurer ceux qu'il faisait rire autrefois, qui édifie ceux qu'il divertissait jadis, qui prépare à la vertu les cœurs de ceux dont il amusait l'imagination, qui donne des leçons de morale et de science assaisonnées aux larmes du sentiment.

En même temps vient une femme, bel esprit, la première des *bas bleus* françaises, *Mme le gouverneur* des enfants d'Orléans, la

comtesse de Genlis, qui écrit *Adèle et Théodore* et les *Veillées du château*, qui donne à ses élèves le goût des métiers autant que celui des arts, fait de la curiosité le principal ressort, des voyages la principale des ressources de l'éducation, remplace les poétiques féeries de l'imagination par les pratiques féeries de la science, et cherche à fortifier ses leçons non par l'attrait du roman, mais par l'intérêt du drame. Ses héros sont des héros de théâtre, ils montent sur les planches d'un tréteau, et ce tréteau est dressé dans un salon. Mme de Genlis a inventé la féerie dramatique et la féerie scientifique. Elle a pondu l'œuf qu'ont fécondé les Louis Figuier et les Jules Verne. Elle a écrit dans les *Veillées du château* ces lignes félines et malignes, et gracieusement fatales :

« Enfin, reprit Mme de Clémire en s'adressant à ses filles, quel ouvrage lisez-vous?

— Maman... c'est... *le Prince Percinet et la Princesse Gracieuse.*

— Un conte de fées!... comment une telle lecture peut-elle vous plaire?

— Maman, j'ai tort, mais j'avoue que les contes de fées m'amusent.

— Et pourquoi?

— C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire, ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent... tout cela me paraît joli.

— Mais vous savez bien que tout ce merveilleux n'a rien de vrai?

— Sûrement, maman, ce sont des contes.

— Comment donc cette seule idée ne vous en dégoûte-t-elle pas?

— Aussi, maman, les histoires que vous nous contez m'intéressent mille fois davantage, je passerais toute la journée à les entendre; et je sens bien que je me lasserais promptement de la lecture des contes de fées.

— D'autant mieux que si vous aimez le merveilleux, vous pouvez beaucoup mieux satisfaire votre goût en faisant des lectures utiles.

— Comment cela, maman?

— Votre ignorance seule vous persuade que ces prodiges et ce merveilleux n'existent que dans les contes. La nature et les arts offrent des phénomènes tout aussi surprenants que les aventures merveilleuses du prince Percinet.

— Oh! maman, c'est une façon de parler

— Point du tout, et pour vous le prouver je m'engage à faire un conte, le plus frappant et le plus singulier que vous ayez jamais entendu et dont cependant tout le merveilleux sera vrai!

— Quoi! maman, cela serait possible?

— Enfin, vous jugerez ; je supposerai des personnages, j'inventerai des situations.

— Mais tout le merveilleux est vrai ?

— Oui, tout ce qui vous paraîtra *prodige, enchantement*, sera pris dans la nature, sera véritablement arrivé, ou même existera encore

— Cela est incroyable ! .. Mais, maman, je suis bien sûre d'une chose... c'est qu'il n'y aura point de palais de cristal dans votre conte, ni de colonnes de diamant.

— Puisque vous le désirez, il y aura dans mon conte des palais de cristal, des colonnes de diamant, et même toute une ville d'argent.

— Eh quoi! sans le secours de la feerie, sans enchantement, sans magie ?

— Sans magie, sans enchantement, sans féerie. Vous y trouverez bien d'autres choses plus étonnantes encore.

Je me reviens pas de ma surprise. Ah ! maman, que j'ai d'impatience que votre conte soit fini !

— Il me faut au moins trois semaines pour le composer. Il est nécessaire que je relise plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, et quelques voyages

— Quoi ! dans ces livres instructifs on trouve des choses plus merveilleuses que dans *Percinet* ? Mais comment n'ont-ils pas fait tomber entièrement les contes de fees ?

— C'est qu'il faut pour les entendre quelques connaissances préliminaires qui coûtent un peu d'etude (1). »

Tel a été l'arrêt de mort de la vieille féerie française, la féerie dont les contes de Perrault sont le bréviaire et le chef-d'œuvre, la féerie, art exclusivement feminin, tuée par une femme qui se croyait une fée, que ses amis disent une bonne fée, et ses ennemis une méchante fée, qui fut sans doute un peu l'un et l'autre, dont les amis sans doute eurent raison, et dont les ennemis n'eurent pas tort. La baguette d'enchantement de Perrault, entre les mains de Mme de Genlis, est devenue, noircie et dédorée comme une vieille baguette de feu d'artifice, une baguette de démonstration, de vulgarisation dont quelques fanfreluches ne dissimulent pas assez la sécheresse et la raideur, la baguette du *Dictionnaire des Étiquettes*. Le rameau d'or de la féerie légendaire et traditionnelle a disparu, le secret de cet accord, mélange exquis de la

(1) *Les Veillées du château*, t I, p 333-334.

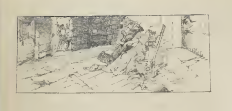
raison et de l'imagination, du bon sens et du sentiment, du fantastique et de l'observation, dort encore dans la tombe de l'enchanteur Perrault, ce Merlin à perruque du siècle de Louis XIV, dont Charles Nodier seul était parvenu à soulever le couvercle, que la main qui écrit *Trilby*, la *Fee aux miettes*, et le *Chien de Brisquet*, a laissé retomber.

M. DE LESCURE.

I.

CHARLES PERRAULT

LA BELLE AU BOIS DORMANT.



I.

CHARLES PERRAULT.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir pas d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pèlerinages, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin, pourtant, la reine devint grosse et accoucha d'une fille. On fit un beau baptême; on donna pour marraines, à la petite princesse, toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif où il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamants et de rubis. Mais, comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, et qu'on la croyait morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit, et, jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde; celle d'après, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol; et la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit, en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles : « Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra point; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait; la princesse se percera la main d'un fuseau; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir de fuseaux chez soi, sur peine de vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille était à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau. « Que faites-vous là, ma bonne femme? dit la princesse. — Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas. — Ah! que cela est joli, reprit la princesse : comment faites-vous? donnez-moi, que je voie si j'en ferais bien autant. » Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau, que, comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main, et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la prin-

cesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie; mais rien ne la faisait revenir.

Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et, jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la princesse dans un bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit un ange, tant elle était belle, car son évanouissement n'avait point ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer tout doucement : ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte.

Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avait sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse; mais elle en fut avertie en un instant, par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c'étaient des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi alla lui présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait; mais, comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce grand château : voici ce qu'elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce château (hors le roi et la reine), gouvernantes, filles d'honneur,

femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches mêmes, qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chère enfant, sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires; car il poussa, dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer: en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des

esprits; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit : « Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle du monde; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée. »

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure; et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qu'il en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux : l'image de la mort s'y présentait partout; ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis; et leurs



tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre; il monte l'escalier; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla, et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : « Est-ce vous, mon prince? lui dit-elle; vous vous êtes bien fait attendre. » Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner : elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la prin-

cesse : chacun songeait à faire sa charge; et, comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se relever : elle était tout habillée, fort magnifiquement, mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grand, et qu'elle avait un collet monté; elle n'en était pas moins belle.

Ils passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus, et après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, et la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princesse n'en avait pas grand besoin, et le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où son père devait être en peine de lui.

Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le roi son père, qui était bonhomme, le crut; mais sa mère n'en fut pas bien persuadée, et, voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une raison en main pour s'excuser quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette; car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfants, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'*Aurore*, et le second, un fils, qu'on nomma le *Jour*, parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur.

La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignait, quoiqu'il l'aimât, car elle était de race ogresse, et le roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens. On disait même tout bas à la cour qu'elle avait les inclinations des ogres, et qu'en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne voulut jamais rien dire.

Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, et alla en grande cérémonie querir la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfants.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfants : il devait être à la guerre tout l'été; et dès qu'il fut parti, la reine mère envoya sa bru et ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître d'hôtel : « Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. — Ah! Madame, dit le maître d'hôtel... — Je le veux, dit la reine (et elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je la veux manger à la sauce Robert (1). »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne fallait pas se

(1) Sauce inventée par un cuisinier nommé Robert, du temps de Louis XIV.

jouer à une ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son col, et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce, que sa maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l'avait donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maître d'hôtel : « Je veux manger à mon souper le petit Jour. » Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros singe : il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna à la place du petit Jour un petit chevreau fort tendre, que l'ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là ; mais un soir cette méchante reine dit au maître d'hôtel : « Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfants. » Ce fut alors que le pauvre maître d'hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi : sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche ; et le moyen de trouver, dans la ménagerie, une bête aussi dure que cela ? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitait à la fureur, et entra, le poignard à

la main, dans la chambre de la jeune reine; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il lui dit, avec beaucoup de respect, l'ordre qu'il avait reçu de la reine mère. « Faites votre devoir, lui dit-elle, en lui tendant le col; exécutez l'ordre qu'on vous a donné; j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés! » Elle les croyait morts, depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire.

« Non, non, Madame, lui répondit le pauvre maître d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfants; mais ce sera chez moi où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. » Il la mena aussitôt à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la reine : elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au roi, à son retour, que les loups enragés avaient mangé la reine sa femme et ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait, à son ordinaire, dans les cours et basses-cours du château, pour y halener (1) quelque viande fraîche, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour qui pleurait, parce que la reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant; et elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfants; et, furieuse d'avoir été trompée, elle commanda, dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisait

(1) Flairer.

trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, pour y faire jeter la reine et ses enfants, le maître d'hôtel, sa femme et sa servante : elle avait donné l'ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendait pas sitôt, entra dans la cour, à cheval ; il était venu en poste, et demanda, tout étonné, ce que voulait dire cet horrible spectacle. Personne n'osait l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en être fâché : elle était sa mère; mais il s'en consola bientôt avec sa femme et ses enfants.



II

CHARLES PERRAULT.

CENDRILLON.



II.

CHARLES PERRAULT.

CENDRILLON.

Il était une fois un gentilhomme qui épousa, en secondes noces, une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plus tôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupa-

tions de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées (1), qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles ; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait se plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle allait se mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis *Cucendron*. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises, et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs, et qui godronnait (2) leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. « Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. — Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire ; mais, en récompense, je mettrai mon man-

(1) Les marches d'un escalier.
(2) Empesait.

teau à fleurs d'or et ma barrière (1) de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. » On envoya querir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse (2). Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer; ce qu'elles voulurent bien.

En les coiffant, elles lui disaient : « Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal? — Hélas! Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi; ce n'est pas là ce qu'il me faut. — Tu as raison; on rirait, si on voyait un Cucendron aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant le miroir.

Enfin l'heureux jour arriva; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux, le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. « Je voudrais bien... je voudrais bien... » Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit : « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas? — Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. — Eh bien! seras-tu bonne fille? dit sa marraine; je t'y ferai aller. » Elle la mena dans sa chambre, et lui dit : « Va dans le jardin, et apporte-moi une ci-

(1) Bandeau.

(2) Ce sont les modes du temps où l'auteur écrivait.

trouille. » Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille pourrait la faire aller au bal. Sa marraine la creusa, et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher : « Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher. — Tu as raison, dit sa marraine : va voir. » Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait les plus belles moustaches qu'on ait jamais vues.

Ensuite elle lui dit : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir; apporte-les-moi. » Elle ne les eut pas plus tôt apportés, que la marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien! voilà de quoi aller au bal, n'es-tu pas bien aise? — Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits? » Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps

ses habits furent changés en des habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa marraine lui recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus : « Ah! qu'elle est belle! » Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses

sœurs, et leur fit mille honnêtetés; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés; ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point

Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée. Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte; Cendrillon leur alla ouvrir. « Que vous êtes longtemps à revenir! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller : elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées. « Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée; il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille civilités; elle nous a donné des oranges et des citrons. »

Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit, et leur dit : « Elle était donc bien belle? Mon Dieu! que vous êtes heureuses! ne pourrais-je donc pas la voir? Helas! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune, que vous mettez tous les jours. — Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis! Prêter mon habit à un vilain Cucendron comme cela! il



faudrait que je fusse bien folle. » Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée, si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point, et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre (1), que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits; rien ne lui étant resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber.

On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse : ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle

(1) Plusieurs éditeurs des *Contes de Perrault*, notamment celui de la grande édition illustrée par Gustave Doré, M. Hetzel, ont imprimé pantoufle de *vair*, c'est-à-dire de fourrure ou de velours de ce gris bleu qu'on appelait *vair*. Nous avons suivi le texte de Perrault, tel qu'il est donné dans l'édition Ch. Giraud.

dame y avait été; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde, que le roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder tout le reste du bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles disaient vrai; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses, et à toute la cour, mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle ne me serait pas bonne! » Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus, arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds,

pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva, et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais; et, peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.



III.

CHARLES PERRAULT.

LE PETIT-POUCET.



III

CHARLES PERRAULT

LE PETIT-POUCET.

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins de deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant

pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit; et, quand il vint au monde, il n'était guère plus grand que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela *le Petit-Poucet.*

Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur : « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé; car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. — Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfants? » Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre, mais elle était leur mère.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le Petit-Poucet ouït tout ce qu'ils dirent; car, ayant entendu, dedans son lit, qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à

faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le Petit-Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères.

Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des broutilles, pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit-Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber, le long du chemin, les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc : « Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis : suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent ras-

sasiés, la bûcheronne dit : « Hélas! ou sont maintenant nos pauvres enfants? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants! »

Le bûcheron s'impatienta à la fin; car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme; mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bûcheronne était tout en pleurs : « Hélas! ou sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants! » Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble : « Nous voilà, nous voilà! » Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant : « Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants! Vous êtes bien las, vous avez bien faim; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté; viens que je te débarbouille. » Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse.

Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père à et la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs

enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer le coup, de les mener plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le Petit-Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait; mais, quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque, la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là. Le Petit-Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé.

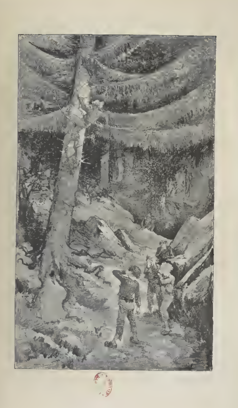
Les voila donc bien affligés; car plus ils marchaient, plus ils s'égaraient et s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que les hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler, ni tourner la tête. Il survint une

grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas, tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le Petit-Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin, par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps, avec ses frères, du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le Petit-Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer et leur dit : « Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus! Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants? — Hélas! Madame, lui répondit le Petit-Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que ferons-nous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous; et cela étant, nous aimons mieux que ce soit monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer,



et les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se réchauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt et si on avait tiré du vin, et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. « Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau, que je viens d'habiller (1), que vous sentiez. — Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre en regardant sa femme de travers; et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. » En disant ces mots, il se leva de table, et alla droit au lit.

« Ah! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient à propos, pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux, en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau; et, en approchant de

(1) Terme de cuisine, qui signifie préparer les viandes pour les accommoder en ragoût. Ce terme est employé ici pour préparer au jeu de mots qu'on verra plus tard.

ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit : « Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? N'aurez-vous pas assez de temps demain? — Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés. — Mais vous avez encore tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon. — Tu as raison, dit l'Ogre; donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire; ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari.

Le Petit-Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit; et, prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé; car l'Ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau : « Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le Petit-Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celle de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or : « Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au soir. » Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons : « Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. » En disant ces mots il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme.

Aussitôt que le Petit-Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin, et

sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient.

L'Ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme : « Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier soir. » L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien épouvantée, lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang...

Elle commença par s'évanouir, car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres. L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle. « Ah! qu'ai-je fait là! s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure! »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; et l'ayant fait revenir : « Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. » Il se mit en campagne; et, après avoir couru de tous les côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient les pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le Petit-Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement

(car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés.

Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit, après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le Petit-Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le Petit-Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais, comme elles étaient fées (1), elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. « Votre mari, lui dit le Petit-Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer, s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu, et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme

(1) C'est-à-dire enchantées.

la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le Petit-Poucet, étant chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord sur cette dernière circonstance, et qui prétendent que le Petit-Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le Petit-Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le Petit-Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même; et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait : car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée, et une infinité de dames lui donnaient tout ce qu'il voulait, pour avoir des novelles de leurs amants, et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris; mais elles le payaient si mal, et cela

allait à si peu de choses, qu'il ne daignait pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à l'aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.



IV.

MADEMOISELLE L'HÉRITIER DE VILLAUDON.

L'ADROITE PRINCESSE

OU

LES AVENTURES DE FINETTE.



IV.

MADEMOISELLE L'HÉRITIER DE VILLAUDON

L'ADROITE PRINCESSE

OU

LES AVENTURES DE FINETTE.

Du temps des premières croisades, un roi de je ne sais quel royaume de l'Europe se résolut d'aller faire la guerre aux infidèles dans la Palestine. Avant que d'entreprendre un si long voyage, il mit un si bon ordre aux affaires de son royaume, et il en confia la régence à un ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétait le plus ce prince, c'était le soin de sa famille. Il avait perdu la reine

son épouse depuis assez peu de temps : elle ne lui avait point laissé de fils; mais il se voyait père de trois jeunes princesses à marier. Ma chronique ne m'a point appris leur véritable nom; je sais seulement que, comme en ces temps heureux la simplicité des peuples donnait sans façon des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualités ou leurs défauts, on avait surnommé l'aînée de ces princesses *Nonchalante*, ce qui signifie indolente en style moderne; la seconde, *Babillarde;* et la troisième *Frinette*, noms qui avaient tous un juste rapport aux caractères de ces trois sœurs.

Jamais on n'a rien vu de si indolent qu'était Nonchalante. Tous les jours elle n'était pas éveillée à une heure après midi : on la traînait à l'église telle qu'elle sortait de son lit, sa coiffure en désordre, sa robe détachée, point de ceinture, et souvent une mule d'une façon et une de l'autre. On corrigeait cette différence durant la journée; mais on ne pouvait résoudre cette princesse à être jamais autrement qu'en mules : elle trouvait une fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand Nonchalante avait dîné, elle se mettait à sa toilette, où elle était jusqu'au soir; elle employait le reste de son temps, jusqu'à minuit, à jouer et à souper; ensuite on était presque aussi longtemps à la déshabiller qu'on avait été à l'habiller : elle ne pouvait jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menait une autre sorte de vie. Cette princesse était fort vive, et n'employait que peu de temps pour sa personne; mais elle avait une envie de parler si étrange, que, depuis qu'elle était éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermait pas. Elle savait l'histoire des mau-

vais ménages, des liaisons tendres, des galanteries, non seulement de toute la cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenait registre de toutes les femmes qui exerçaient certaines rapines dans leur domestique, pour se donner une parure plus éclatante, et était informée précisément de ce que gagnait la suivante de la comtesse une telle, et le maître d'hôtel du marquis un tel. Pour être instruite de toutes ces petites choses, elle écoutait sa nourrice et sa couturière, avec plus de plaisir qu'elle n'aurait écouté un ambassadeur; et ensuite elle étourdissait de ces belles histoires depuis le roi son père jusqu'à ses valets de pied; car, pourvu qu'elle parlât, elle ne se souciait pas à qui.

La démangeaison de parler produisit encore un autre mauvais effet chez cette princesse. Malgré son grand rang, ses airs trop familiers donnèrent la hardiesse aux blondins de la cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes sans façon, pour avoir le plaisir de leur répondre; car, à quelque prix que ce fût, il fallait que, du matin au soir, elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupait jamais ni à penser, ni à faire aucune réflexion, ni à lire; elle s'embarrassait aussi peu d'aucun soin domestique, ni des amusements que produisent l'aiguille et le fuseau. Enfin ces deux sœurs, dans une éternelle oisiveté, ne faisaient jamais agir ni leur esprit ni leurs mains.

La sœur cadette de ces deux princesses était d'un caractère bien différent. Elle agissait incessamment de l'esprit et de sa personne; elle avait une vivacité surprenante, et elle s'appliquait à en faire un bon usage. Elle savait parfaitement bien danser, chanter, jouer des instruments; réussissait avec une adresse admirable à tous les petits travaux de la main

qui amusent d'ordinaire les personnes de son sexe; mettait l'ordre et la règle dans la maison du roi, et empêchait, par ses soins, les pilleries des petits officiers; car, dès ce temps-là, ils se mêlaient de voler les princes.

Ses talents ne se bornaient pas là; elle avait beaucoup de jugement, et une présence d'esprit si merveilleuse, qu'elle trouvait sur-le-champ des moyens pour sortir de toutes sortes d'affaires. Cette jeune princesse avait découvert, par sa pénétration, un piège dangereux qu'un ambassadeur de mauvaise foi avait tendu au roi son père, dans un traité que ce prince était tout prêt à signer. Pour punir la perfidie de cet ambassadeur et de son maître, le roi changea l'article du traité; et, en le mettant dans les termes que lui avait inspirés sa fille, il trompa à son tour le trompeur même. La jeune princesse découvrit encore un tour de fourberie qu'un ministre voulait jouer au roi; et, par le conseil qu'elle donna à son père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La princesse donna, dans plusieurs autres occasions, des marques de sa pénétration et de sa finesse d'esprit; elle en donna tant, que le peuple lui donna le nom de Finette. Le roi l'aimait beaucoup plus que ses autres filles, et il faisait un si grand fond sur son bon sens, que, s'il n'avait point eu d'autre enfant qu'elle, il serait parti sans inquiétude; mais il se défiait autant de la conduite de ses autres filles, qu'il se reposait sur celle de Finette. Ainsi, pour être sûr des démarches de sa famille, comme il se croyait sûr de celles de ses sujets, il prit les mesures que je vais dire.

Vous qui êtes si savante dans toutes sortes d'antiquités, je ne doute pas, comtesse charmante, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des fées. Le roi

dont je vous parle, étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie; il lui représenta l'inquiétude où il était touchant ses filles. « Ce n'est pas, lui dit ce prince, que les deux aînées, dont je m'inquiète, aient jamais fait la moindre chose contre leur devoir; mais elles ont si peu d'esprit, elles sont si imprudentes, et vivent dans une si grande désoccupation, que je crains que, pendant mon absence, elles n'aillent s'embarquer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuser. Pour Finette, je suis sûr de sa vertu; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal; c'est pourquoi, sage fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui soient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque point de se casser sitôt que celle à qui elle appartiendra fera quelque chose contre sa gloire. »

Comme cette fée était des plus habiles, elle donna à ce prince trois quenouilles enchantées, et travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein qu'il avait. Mais il ne fut pas content de cette précaution; il mena les princesses dans une tour fort haute, qui était bâtie dans un lieu bien désert. Le roi dit à ses filles qu'il leur ordonnait de faire leur demeure dans cette tour pendant tout le temps de son absence, et qu'il leur défendait d'y recevoir aucune personne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un ou de l'autre sexe; et, après leur avoir fait présent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embrassa les princesses et ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clefs; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, Madame, que ces princesses étaient là en danger de mourir de faim. Point du tout : on

avait eu soin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour, et on y avait mis une corde à laquelle les princesses attachaient un corbillon qu'elles descendaient chaque jour. Dans ce corbillon on mettait leurs provisions pour la journée, et, quand elles l'avaient remonté, elles retiraient avec soin la corde dans la chambre.

Nonchalante et Babillarde menaient dans cette solitude une vie qui les désespérait : elles s'ennuyaient à un point qu'on ne saurait exprimer; mais il fallait prendre patience; car on leur avait fait la quenouille si terrible, qu'elles craignaient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fît casser.

Pour Finette, elle ne s'ennuyait point du tout; son fuseau, son aiguille et ses instruments de musique lui fournissaient des amusements; et, outre cela, par l'ordre du ministre qui gouvernait l'État, on mettait dans le corbillon des princesses des lettres qui les informaient de tout ce qui se passait au dedans et au dehors du royaume. Le roi l'avait permis ainsi; et le ministre, pour faire sa cour aux princesses, ne manquait pas d'être exact sur cet article. Finette lisait toutes ces nouvelles avec empressement, et s'en divertissait. Pour ses deux sœurs, elles ne daignaient pas y prendre la moindre part; elles disaient qu'elles étaient trop chagrines pour avoir la force de s'amuser de si peu de chose; il leur fallait au moins des cartes pour se désennuyer pendant l'absence de leur père.

Elles passaient donc ainsi tristement leur vie, en murmurant contre leur destin; et je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire qu'*il vaut mieux être né heureux que d'être né fils de roi*. Elles étaient souvent aux fenêtres de leur tour, pour voir du moins ce qui se passait dans la campagne. Un jour,

comme Finette était occupée, dans sa chambre, à quelque joli ouvrage, ses sœurs, qui étaient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés, qui leur criait sa misère fort pathétiquement; elle les priait, à mains jointes, de la laisser entrer dans leur château, leur représentant qu'elle était une malheureuse étrangère qui savait mille sortes de choses, et qu'elle leur rendrait service avec la plus exacte fidélité. D'abord les princesses se souvinrent de l'ordre qu'avait donné le roi leur père, de ne laisser entrer personne dans la tour; mais Nonchalante était si lasse de se servir elle-même, et Babillarde si ennuyée de n'avoir que ses sœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coiffée en détail, et l'empressement qu'eut l'autre d'avoir une personne de plus pour jaser, les engagèrent à se résoudre de laisser entrer la pauvre étrangère.

« Pensez-vous, dit Babillarde à sa sœur, que la défense du roi s'étende sur des gens comme cette malheureuse? Je crois que nous la pouvons recevoir sans conséquence. — Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma sœur, » répondit Nonchalante. Babillarde, qui n'attendait que ce consentement, descendit aussitôt le corbillon : la pauvre femme se mit dedans, et les princesses la montèrent avec le secours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible malpropreté de ses habits les dégoûta; elles voulurent lui en donner d'autres, mais elle leur dit qu'elle en changerait le lendemain, et que pour l'heure qu'il était elle allait songer à les servir. Comme elle achevait de parler, Finette revint de sa chambre. Cette princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnue avec ses sœurs; elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avaient fait monter; et Finette,

qui vit que c'était une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des princesses fit cent tours dans le château, sous prétexte de leur service, mais en effet pour observer la disposition du dedans; car, Madame, je ne sais si vous ne vous en doutez point déjà, mais cette gueuse prétendue était aussi dangereuse dans le château que le fut le comte Ory, dans le couvent où il entra, déguisé en abbesse fugitive.

Pour ne pas vous tenir davantage en suspens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons était le fils aîné d'un roi puissant, voisin du père des princesses. Ce jeune prince, qui était un des plus artificieux esprits de son temps, gouvernait entièrement le roi son père, et il n'avait pas besoin de beaucoup de finesse pour cela; car ce roi était d'un caractère si doux et si facile, qu'on lui avait donné le surnom de *Moult-Bénin* (1). Pour le jeune prince, comme il n'agissait que par artifice et par détours, les peuples l'avaient surnommé *Riche-en-Cautèle* (2), et, pour abréger, on disait *Riche-Cautèle*.

Il avait un frère cadet, qui était aussi rempli de belles qualités que son aîné l'était de défauts; cependant, malgré la différence d'humeur, on voyait entre ces deux frères une union si parfaite, que tout le monde en était surpris. Outre les bonnes qualités de l'âme qu'avait le prince cadet, la beauté de son visage et la grâce de sa personne étaient si remarquables, qu'elles l'avaient fait nommer *Bel-à-Voir*. C'était le prince Riche-Cautèle qui avait inspiré à l'ambassadeur

(1) Beaucoup bénin, débonnaire.
(2) Riche en fourberie.

du roi son père ce trait de mauvaise foi que l'adresse de Finette avait fait retomber sur eux. Riche-Cautèle, qui n'aimait déjà guère le roi, père des princesses, avait achevé par là de le prendre en aversion; ainsi, quand il sut les précautions que ce prince avait prises à l'égard de ses filles, il se fit un pernicieux plaisir de tromper la prudence d'un père si soupçonneux. Riche-Cautèle obtint la permission du roi son père d'aller faire un voyage, sous des prétextes qu'il inventa, et il prit des mesures qui le firent parvenir à entrer dans la tour des princesses, comme vous avez vu.

En examinant le château, ce prince remarqua qu'il était facile aux princesses de se faire entendre des passants, et il en conclut qu'il devait rester dans son déguisement pendant tout le jour, parce qu'elles pourraient bien, si elles s'en avisaient, appeler du monde et le faire punir de son entreprise téméraire. Il conserva donc toute la journée les habits et le personnage d'une gueuse de profession; et le soir, lorsque les trois sœurs eurent soupé, Riche-Cautèle jeta les haillons qui le couvraient, et laissa voir des habits de cavalier, tout couverts d'or et de pierreries. Les pauvres princesses furent si épouvantées de cette vue, que toutes se mirent à fuir avec précipitation. Finette et Babillarde, qui étaient agiles, eurent bientôt gagné leur chambre; mais Nonchalante, qui avait à peine l'usage de marcher, fut en un instant atteinte par le prince.

Aussitôt il se jeta à ses pieds, lui déclara qui il était, et lui dit que la réputation de sa beauté et ses portraits l'avaient engagé à quitter une cour délicieuse pour lui venir offrir ses vœux et sa foi. Nonchalante fut d'abord si éperdue, qu'elle ne pouvait répondre au prince, qui était toujours à genoux;

mais comme, en lui disant mille douceurs et lui faisant mille protestations, il la conjurait avec ardeur de le recevoir pour époux dès ce moment-là même, sa mollesse naturelle ne lui laissant pas la force de disputer, elle dit nonchalamment à Riche-Cautèle qu'elle le croyait sincère, et qu'elle acceptait sa foi. Elle n'observa pas de plus grandes formalités que celles-là dans la conclusion de ce mariage; mais aussi elle en perdit sa quenouille : elle se brisa en mille morceaux.

Cependant Babillarde et Finette étaient dans des inquiétudes étranges : elles avaient gagné séparément leur chambre, et elles s'y étaient renfermées. Ces chambres étaient assez éloignées l'une de l'autre; et, comme chacune de ces princesses ignorait entièrement le destin de ses sœurs, elles passèrent la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain, le pernicieux prince mena Nonchalante dans un appartement bas, qui était au bout du jardin; et là cette princesse témoigna à Riche-Cautèle l'inquiétude où elle était de ses sœurs, quoiqu'elle n'osât se présenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmassent fort son mariage. Le prince lui dit qu'il se chargeait de le leur faire approuver; et, après quelques discours, il sortit, et enferma Nonchalante sans qu'elle s'en aperçût; ensuite il se mit à chercher les princesses avec soin.

Il fut quelque temps sans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étaient enfermées. Enfin, l'envie qu'avait Babillarde de toujours parler étant cause que cette princesse parlait toute seule en se plaignant, le prince s'approcha de la porte de sa chambre, et la vit par le trou de la serrure. Riche-Cautèle lui parla au travers de la porte, et lui dit, comme il avait dit à sa sœur, que c'était pour lui offrir son

cœur et sa foi qu'il avait fait l'entreprise d'entrer dans la tour. Il louait avec exagération sa beauté et son esprit; et Babillarde, qui était très persuadée qu'elle possédait un mérite extrême, fut assez folle pour croire ce que le prince lui disait : elle lui répondit un flux de paroles, qui n'étaient pas trop désobligeantes.

Il fallait que cette princesse eût une étrange fureur de parler, pour s'en acquitter comme elle faisait dans ce moment; car elle était dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avait rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avait rien dans sa chambre propre à manger.

Comme elle était d'une paresse extrême, et qu'elle ne songeait jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avait pas la moindre prévoyance : quand elle avait besoin de quelque chose, elle avait recours à Finette; et cette aimable princesse, qui était aussi laborieuse et prévoyante que ses sœurs l'étaient peu, avait toujours dans sa chambre une infinité de massepains, de pâtes et de confitures sèches et liquides qu'elle avait faites elle-même. Babillarde donc, qui n'avait pas un pareil avantage, se sentant pressée par la faim et par les tendres protestations que lui faisait le prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce séducteur; et, quand elle eut ouvert, il fit encore parfaitement le comédien auprès d'elle : il avait bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre, et s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissements; car le corbillon en fournissait toujours les princesses d'avance. Babillarde continuait d'abord à être en peine de ce qu'étaient devenues ses sœurs; mais elle s'alla mettre dans l'esprit, sur je ne sais quel fondement,

qu'elles étaient sans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquaient de rien. Riche-Cautèle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée, et lui dit qu'ils iraient trouver ces princesses vers le soir. Elle ne fut pas de cet avis; elle répondit qu'il fallait les aller chercher quand ils auraient mangé.

Enfin le prince et la princesse mangèrent ensemble de fort bon accord; et, après qu'ils eurent achevé, Riche-Cautèle demanda à aller voir le bel appartement du château : il donna la main à la princesse, qui le mena dans ce lieu; et, quand il y fut, il recommença à exagérer la tendresse qu'il avait pour elle, et les avantages qu'elle trouverait en l'épousant. Il lui dit, comme il avait dit à Nonchalante, qu'elle devait accepter sa foi au moment même, parce que, si elle allait trouver ses sœurs avant que de l'avoir reçu pour époux, elles ne manqueraient pas de s'y opposer, puisque, étant sans contredit le plus puissant prince voisin, il paraissait plus vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle; qu'ainsi cette princesse ne consentirait jamais à une union qu'il souhaitait avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des discours qui ne signifiaient rien, fut aussi extravagante que l'avait été sa sœur; elle accepta le prince pour époux, et ne se souvint des effets de sa quenouille de verre qu'après que cette quenouille se fut cassée en cent pièces.

Vers le soir, Babillarde retourna dans sa chambre avec le prince; et la première chose que vit cette princesse, ce fut sa quenouille de verre en morceaux. Elle se troubla à ce spectacle : le prince lui demanda le sujet de son trouble. Comme la rage de parler la rendait incapable de rien taire, elle dit sottement à Riche-Cautèle le mystère des quenouilles; et ce

prince eut une joie de scélérat de ce que le père des princesses serait par là entièrement convaincu de la mauvaise conduite de ses filles.

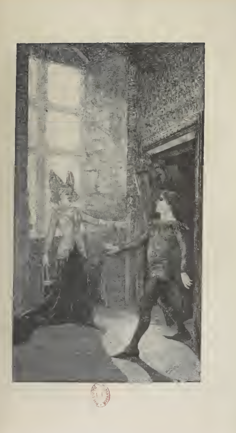
Cependant Babillarde n'était plus en humeur d'aller chercher ses sœurs : elle craignait, avec raison, qu'elles ne pussent approuver sa conduite; mais le prince s'offrit de les aller trouver, et dit qu'il ne manquerait pas de moyens pour les persuader de l'approuver. Après cette assurance, la princesse, qui n'avait point dormi de la nuit, s'assoupit, et, pendant qu'elle dormait, Riche-Cautèle l'enferma à la clef, comme il avait fait Nonchalante.

N'est-il pas vrai, belle comtesse, que ce Riche-Cautèle était un grand scélérat, et ces deux princesses de lâches et imprudentes personnes? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, et je ne doute pas que vous n'y soyez beaucoup aussi; mais ne vous inquiétez point, ils seront tous traités comme ils le méritent. Il n'y aura que la sage et courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce prince perfide eut enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château, les unes après les autres; et comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyait fermée par dedans, était assurément celle où s'était retirée Finette. Comme il avait composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avait dites à ses sœurs. Mais cette princesse, qui n'était pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez longtemps sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il était éclairci qu'elle était dans cette chambre, elle lui dit que, s'il était vrai qu'il eût une tendresse aussi forte et aussi sincère pour elle qu'il voulait le lui persuader, elle le priait de des-

cendre dans le jardin et d'en fermer la porte sur lui; et qu'après elle lui parlerait, tant qu'il voudrait, par la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur ce jardin.

Riche-Cautèle ne voulut point accepter ce parti; et, comme la princesse s'opiniâtrait toujours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant prince, outré d'impatience, alla querir une bûche et enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau, qu'on avait laissé, par hasard, dans une garde-robe qui était proche de sa chambre. L'émotion animait le teint de cette princesse, et, quoique ses yeux fussent pleins de colère, elle parut à Riche-Cautèle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter à ses pieds; mais elle lui dit fièrement, en se reculant : « Prince, si vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau. — Quoi! belle princesse, s'écria Riche-Cautèle de son ton hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine? » Il se mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avait inspirée la réputation de sa beauté et de son esprit merveilleux. Il ajouta qu'il ne s'était déguisé que pour venir lui offrir avec respect son cœur et sa main, et lui dit qu'elle devait pardonner à la violence de sa passion la hardiesse qu'il avait eue d'enfoncer sa porte. Il finit en lui voulant persuader, comme il l'avait fait à ses sœurs, qu'il était de son intérêt de le recevoir pour époux au plus vite. Il dit encore à Finette qu'il ne savait pas où s'étaient retirées les princesses ses sœurs, parce qu'il ne s'était pas mis en peine de les chercher, n'ayant songé qu'à elle. L'adroite princesse, feignant de se radoucir, lui dit qu'il fallait chercher ses sœurs, et qu'après on prendrait des mesures tous ensemble; mais Riche-Cautèle



lui répondit qu'il ne pouvait se résoudre à aller trouver les princesses, qu'elle n'eût consenti à l'épouser, parce que ses sœurs ne manqueraient pas de s'y opposer, à cause de leur droit d'aînesse.

Finette, qui se défiait avec raison de ce prince perfide, sentit redoubler ses soupçons par cette réponse : elle trembla de ce qui pouvait être arrivé à ses sœurs, et se résolut de les venger du même coup qui lui ferait éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeait qu'elles avaient eu. Cette jeune princesse dit donc a Riche-Cautèle qu'elle consentait sans peine à l'épouser, mais qu'elle était persuadée que les mariages qui se faisaient le soir étaient toujours malheureux ; qu'ainsi elle le priait de remettre la cérémonie de se donner une foi réciproque au lendemain matin : elle ajouta qu'elle l'assurait de n'avertir les princesses de rien, et lui dit qu'elle le priait de la laisser un peu de temps seule, pour penser au ciel ; qu'ensuite elle le mènerait dans une chambre où il trouverait un fort bon lit, et qu'après elle reviendrait s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-Cautèle, qui n'était pas un fort courageux personnage, et qui voyait toujours Finette armée du gros marteau, dont elle badinait comme on fait d'un éventail ; Riche-Cautèle, dis-je, consentit à ce que souhaitait la princesse, et se retira pour la laisser quelque temps méditer. Il ne fut pas plus tôt éloigné, que Finette courut faire un lit sur le trou d'un égout qui était dans une chambre du château. Cette chambre était aussi propre qu'une autre ; mais on jetait dans le trou de cet égout, qui était fort spacieux, toutes les ordures du château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisés très faibles ; puis elle fit bien proprement un lit par-dessus,

et s'en retourna aussitôt dans sa chambre. Un moment après, Riche-Cautèle y revint, et la princesse le conduisit où elle venait de faire le lit, et se retira.

Le prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit avec précipitation, et, sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'égout, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête, et en se fracassant de tous côtés. La chute du prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs, il n'était pas éloigné de la chambre de Finette; elle sut aussitôt que son artifice avait eu tout le succès qu'elle s'était promis, et elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égout. Il méritait bien cette punition, et la princesse avait raison d'en être satisfaite.

Mais sa joie ne l'occupait pas si fort qu'elle ne pensât plus à ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-Cautèle, après avoir enfermé cette princesse à double tour, avait laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, et le bruit qu'elle fit réveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'était défaite du prince fourbe qui était venu pour les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre; car, malgré son caquet, elle était si peu éclairée, qu'elle avait cru ridiculement tout ce que Riche-Cautèle lui avait dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde.

Cette princesse, dissimulant l'excès de sa douleur, sortit de sa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante.

Elles parcoururent toutes les chambres du château sans trouver leur sœur; enfin Finette s'avisa qu'elle pouvait bien être dans l'appartement du jardin : elles l'y trouvèrent, en effet, demi-morte de désespoir et de faiblesse, car elle n'avait pris aucune nourriture de la journée. Les princesses lui donnèrent tous les secours nécessaires; ensuite elles firent ensemble des éclaircissements qui mirent Nonchalante et Babillarde dans une douleur mortelle; puis toutes trois s'en allèrent reposer.

Cependant Riche-Cautèle passa la nuit fort mal à son aise, et, quand le jour fut venu, il ne fut guère mieux. Ce prince se trouvait dans des cavernes dont il ne pouvait pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnait jamais. Néanmoins, à force de se tourmenter, il trouva l'issue de l'égout qui donnait dans une rivière assez éloignée du château. Il trouva moyen de se faire entendre à des gens qui pêchaient dans cette rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compassion à ces bonnes gens.

Il se fit transporter à la cour du roi son père, pour se guérir à loisir; et la disgrâce qui lui était arrivée lui fit prendre une si forte haine contre Finette, qu'il songea moins à se guérir qu'à se venger d'elle.

Cette princesse passait des moments bien tristes : la gloire lui était mille fois plus chère que la vie, et la honteuse faiblesse de ses sœurs la mettait dans un désespoir dont elle avait peine à se rendre maîtresse. Cependant la mauvaise santé de ces deux princesses, qui était causée par les suites de leur mariage indigne, mit encore la constance de Finette à l'épreuve. Riche-Cautèle, qui était déjà un habile fourbe, rappela tout son esprit, depuis son aventure, pour devenir

fourbissime. L'égout ni les contusions ne lui donnaient pas tant de chagrin que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il se douta des suites de ses deux mariages; et, pour tenter les deux princesses malades, il fit porter, sous les fenêtres de leur château, de grandes caisses remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante et Babillarde, qui étaient souvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits; aussitôt il leur prit une envie violente d' en manger, et elles persécutèrent Finette de descendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaisance de cette princesse fut assez grande pour vouloir bien contenter ses sœurs : elle descendit, elle leur apporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain, il parut des fruits d'une autre espece. Nouvelle envie des princesses; nouvelle complaisance de Finette; mais les officiers de Riche-Cautèle, cachés, et qui avaient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci : ils se saisirent de Finette et l'emmenèrent, aux yeux de ses sœurs, qui s'arrachaient les cheveux de désespoir.

Les satellites de Riche-Cautèle firent si bien, qu'ils menèrent Finette dans une maison de campagne, où était le prince pour achever de se remettre en santé. Comme il était transporté de fureur contre cette princesse, il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté et une grandeur d'âme dignes d'une héroïne comme elle était. Enfin, après l'avoir gardée quelques jours prisonnière, il la fit conduire au sommet d'une montagne extrêmement haute, et il y arriva lui-même un moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'allait faire mourir, d'une ma-

nière qui le vengerait des tours qu'elle lui avait faits. Ensuite ce perfide prince montra barbarement à Finette un tonneau tout hérissé par dedans de canifs, de rasoirs et de clous à crochet, et lui dit que, pour la punir comme elle le méritait, on allait la jeter dans ce tonneau, puis le rouler du haut de la montagne en bas.

Quoique Finette ne fût pas Romaine, elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparait que Régulus ne l'avait été autrefois à la vue d'un destin pareil. Cette jeune princesse conserva toute sa fermeté, et même toute sa présence d'esprit. Riche-Cautèle, au lieu d'admirer son caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, et songea à hâter sa mort. Dans cette vue, il se baissa vers l'entrée du tonneau qui devait être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il était bien fourni de toutes ses armes meurtrières. Finette, qui vit son persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps; elle le jeta habilement dans le tonneau, et elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au prince le temps de se reconnaître. Après ce coup, elle prit la fuite; et les officiers du prince, qui avaient vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître voulait traiter cette aimable princesse, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étaient si effrayés de ce qui venait d'arriver à Riche-Cautèle, qu'ils ne purent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le tonneau, qui roulait avec violence; mais leurs soins furent inutiles : il roula jusqu'au bas de la montagne, et ils en tirèrent leur prince couvert de mille plaies.

L'accident de Riche-Cautèle mit au désespoir le roi Moult-Bénin et le prince Bel-à-Voir. Pour les peuples de leurs

États, ils n'en furent point touchés. Riche-Cautèle en était très haï, et même l'on s'étonnait de ce que le jeune prince, qui avait des sentiments si nobles et si généreux, pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel était le bon naturel de Bel-à-Voir, qu'il s'attachait fortement à tous ceux de son sang; et Riche-Cautèle avait toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux prince n'aurait jamais pu se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-Voir eut donc une douleur violente des blessures de son frère, et il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement : cependant, malgré les soins empressés que tout le monde en prit, rien ne soulageait Riche-Cautèle; au contraire, ses plaies semblaient toujours s'envenimer de plus en plus, et le faire souffrir longtemps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avait couru, avait encore regagné heureusement le château où elle avait laissé ses sœurs, et n'y fut pas longtemps sans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux princesses mirent au monde chacune un fils, dont Finette se trouva fort embarrassée. Cependant le courage de cette princesse ne s'abattit point : l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses sœurs la fit résoudre à s'exposer encore une fois, quoiqu'elle en vît bien le péril. Elle prit, pour faire réussir le dessein qu'elle avait, toutes les mesures que la prudence peut inspirer; elle se déguisa en homme, enferma les enfants de ses sœurs dans des boîtes, et elle y fit des petits trous, vis-à-vis la bouche de ces enfants, pour leur laisser la respiration : elle prit un cheval, emporta ces boîtes et quelques autres; et, dans cet équipage, elle arriva à la ville capitale du roi Moult-Bénin, où était Riche-Cautèle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-Voir récompensait les remèdes qu'on donnait à son frère avait attiré à la cour tous les charlatans de l'Europe ; car, dès ce temps-là, il y avait quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnaient pour des hommes admirables, qui avaient reçu des dons du ciel pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science était de fourber hardiment, trouvaient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils savaient leur en imposer par leur extérieur extraordinaire et par les noms bizarres qu'ils prenaient. Ces sortes de médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance ; et la prérogative de venir de loin souvent leur tient lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom étranger pour ce royaume-là : ce nom était *Sanatio*; puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier Sanatio était arrivé avec des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses et les plus envenimées. Aussitôt Bel-à-Voir envoya querir le prétendu chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du monde, débita cinq ou six mots de l'art d'un air cavalier : rien n'y manquait. Cette princesse fut surprise de la bonne mine et des manières agréables de Bel-à-Voir; et, après avoir raisonné quelque temps avec ce prince au sujet des blessures de Riche-Cautèle, elle dit qu'elle allait querir une bouteille d'une eau incomparable, et que cependant elle laissait deux boîtes qu'elle avait apportées, et qui contenaient des onguents excellents propres au prince blessé.

Là-dessus, le prétendu médecin sortit; il ne revenait

point : l'on s'impatientait beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on allait envoyer le presser de revenir, on entendit des cris de petits enfants dans la chambre de Riche-Cautèle. Cela surprit tout le monde, car il ne paraissait point d'enfants. Quelqu'un prêta l'oreille, et on découvrit que ces cris venaient des boîtes de l'empirique.

C'étaient, en effet, les neveux de Finette. Cette princesse leur avait fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au palais; mais comme il y avait déjà longtemps, ils en souhaitaient de nouvelle, et ils expliquaient leurs besoins en chantant sur un ton dolent. On ouvrit les boîtes, et l'on fut surpris d'y voir effectivement deux marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-Cautèle se douta aussitôt que c'était encore un nouveau tour de Finette ; il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, et ses maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il fallait qu'il en mourût.

Bel-à-Voir en fut pénétré de douleur; et Riche-Cautèle, perfide jusqu'à son dernier moment, songea à abuser de la tendresse de son frère. « Vous m'avez toujours aimé, prince, lui dit-il, et vous pleurez ma perte. Je n'ai plus besoin des preuves de votre amitié par rapport à la vie. Je meurs ; mais si je vous ai été véritablement cher, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire. »

Bel-à-Voir, qui, dans l'état où il voyait son frère, se sentait incapable de lui rien refuser, lui promit, avec les plus terribles serments, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Aussitôt que Riche-Cautèle eut entendu ces serments, il dit à son frère, en l'embrassant : « Je meurs consolé, prince, puisque je serai vengé; car la prière que j'ai à vous faire, c'est de demander Finette en mariage aussitôt que je serai

mort. Vous obtiendrez, sans doute, cette maligne princesse, et, dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le sein. » Bel-à-Voir frémit d'horreur à ces mots : il se repentit de l'imprudence de ses serments; mais il n'était plus temps de se dédire, et il ne voulut rien témoigner de son repentir à son frère, qui expira peu de temps après. Le roi Moult-Bénin en eut une sensible douleur. Pour son peuple, loin de regretter Riche-Cautèle, il fut ravi que sa mort assurât la succession du royaume à Bel-à-Voir, dont le mérite était chéri de tout le monde.

Finette, qui était encore une fois heureusement retournée avec ses sœurs, apprit bientôt la mort de Riche-Cautèle, et peu de temps après on annonça aux trois princesses le retour du roi leur père. Ce prince vint. avec empressement, dans leur tour, et son premier soin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au roi; puis, ayant fait une profonde révérence, elle reporta la quenouille où elle l'avait prise. Babillarde fit le même manège; et Finette à son tour apporta sa quenouille; mais le roi, qui était soupçonneux, voulut voir les trois quenouilles à la fois. Il n'y eut que Finette qui put montrer la sienne; et le roi entra dans une telle fureur contre ses deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la fée qui lui avait donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, et de les punir comme elles le méritaient.

Pour commencer la punition des princesses, la fée les mena dans une galerie de son château enchanté, où elle avait fait peindre l'histoire d'un nombre infini de femmes illustres qui s'étaient rendues célèbres par leurs vertus et par leur

vie laborieuse. Par un effet merveilleux de l'art de la féerie, toutes ces figures avaient du mouvement, étaient en action depuis le matin jusqu'au soir. On voyait de tous côtés des trophées et des devises à la gloire de ces femmes vertueuses; et ce ne fut pas une légère mortification pour les deux sœurs de comparer le triomphe de ces héroïnes avec la situation méprisable où leur malheureuse imprudence les avait réduites.

Pour comble de chagrin, la fée leur dit avec gravité que, si elles s'étaient aussi bien occupées que celles dont elles voyaient les tableaux, elles ne seraient pas tombées dans les indignes égarements où elles s'étaient perdues; mais que *l'oisiveté était la mère de tous vices*, et la source de tous leurs malheurs.

La fée ajouta que, pour les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, et pour leur faire réparer le temps qu'elles avaient perdu, elle allait les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obligea les princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers et les plus vils; et, sans égard pour leur teint, elle les envoyait cueillir des pois dans ses jardins et en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne put résister au désespoir qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations : elle mourut de chagrin et de fatigue. Babillarde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper, la nuit, du château de la fée, se cassa la tête contre un arbre, et mourut de cette blessure entre les mains des paysans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses sœurs, et, au milieu de ses chagrins, elle apprit que le prince Bel-à-Voir l'avait fait demander en ma-

riage au roi son père, qui l'avait accordée sans l'en avertir; car, dès ce temps-là, l'inclination des parties était la moindre chose que l'on considérât dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle : elle craignait, avec raison, que la haine que Riche-Cautèle avait pour elle n'eût passé dans le cœur d'un frère dont il était si chéri; et elle appréhenda que ce jeune prince ne voulût l'épouser pour la sacrifier à son frère. Pleine de cette inquiétude, la princesse alla consulter la sage fée, qui l'estimait autant qu'elle avait méprisé Nonchalante et Babillarde.

La fée ne voulut rien révéler à Finette; elle lui dit seulement : « Princesse, vous êtes sage et prudente; vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes, pour votre conduite, qu'en vous mettant toujours dans l'esprit que *défiance est mère de sûreté*. Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime, et vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. » Finette, n'ayant pu tirer d'autres éclaircissements de la fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après, cette princesse fut épousée par un ambassadeur, au nom du prince Bel-à-Voir; et on l'emmena trouver son époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Moult-Bénin; et, dans la troisième, elle trouva le prince Bel-à-Voir, qui était venu au-devant d'elle par l'ordre de son père. Tout le monde était surpris de voir la tristesse de ce jeune prince aux approches d'un mariage qu'il avait témoigné souhaiter : le roi même lui en faisait la guerre, et l'avait envoyé, malgré lui, au-devant de la princesse.

Quand Bel-à-Voir la vit, il fut frappé de ses charmes, et

lui en fit compliment, mais d'une manière si confuse, que les deux cours, qui savaient combien ce prince était spirituel et galant, crurent qu'il en était si vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdait sa présence d'esprit. Toute la ville retentissait de cris de joie, et l'on n'entendait de tous côtés que des concerts et des feux d'artifice. Enfin, après un souper magnifique, on songea à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette, qui se souvenait toujours de la maxime que la fée lui avait renouvelée dans l'esprit, avait son dessein en tête. Cette princesse avait gagné une de ses femmes qui avait la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinait, et elle avait donné ordre à cette femme de porter dans ce cabinet de la paille, une vessie, du sang de mouton, et les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avait mangés au souper. La princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte, et composa une figure de paille, dans laquelle elle mit les boyaux et la vessie pleine de sang. Ensuite elle ajusta cette figure en déshabillé de femme, et en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle marionnette, elle alla rejoindre la compagnie, et, peu de temps après, on conduisit la princesse et son époux dans leur appartement. Quand on eut donné à la toilette le temps qu'il lui fallait donner, la dame d'honneur emporta les flambeaux et se retira. Aussitôt Finette jeta la femme de paille dans le lit, et se cacha dans un des coins de la chambre.

Le prince, après avoir soupiré deux ou trois fois fort haut, prit son épée, et la passa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment, il sentit le sang ruisseler de tous côtés, et trouva la femme de paille sans mouve-

ment. « Qu'ai-je fait! s'écria Bel-à-Voir. Quoi! après tant de cruelles agitations; quoi! après avoir tant balancé si je garderais mes serments aux dépens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante princesse, que j'étais né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vue; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frère possédé de fureur avait exigé de moi par une indigne surprise! Ah ciel! peut-on songer à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu? Eh bien! Riche-Cautèle, j'ai satisfait ton injuste vengeance; mais je vais venger Finette, à son tour, par ma mort. Oui, belle princesse, il faut que la même épée... »

A ces mots, Finette entendit que le prince, qui, dans son transport, avait laissé tomber son épée, la cherchait pour se la passer au travers du corps : elle ne voulut pas qu'il fît une telle sottise; ainsi elle lui cria : « Prince, je ne suis pas morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre repentir; et, par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime. »

Là-dessus, Finette raconta à Bel-à-Voir la prévoyance qu'elle avait eue touchant la femme de paille. Le prince, transporté de joie d'apprendre que la princesse vivait, admira la prudence qu'elle avait eue en toutes sortes d'occasions, et lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvait penser sans horreur; et il ne comprenait pas comment il avait eu la faiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux serments qu'on avait exigés de lui par artifice.

Cependant, si Finette n'eût pas toujours été bien persuadée que *défiance est mère de sûreté*, elle eût été tuée, et sa mort eût été cause de celle de Bel-à-Voir; et puis après on

aurait raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentiments de ce prince.

Vivent la prudence et la présence d'esprit! elles préservèrent les deux époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendresse extrême, et passèrent une longue suite de beaux jours dans une gloire et dans une félicité qu'on aurait peine à bien décrire.



V.

LA BARONNE D'AULNOY

L'OISEAU BLEU.



V.

LA BARONNE D'AULNOY

L'OISEAU BLEU.

Il était une fois un roi fort riche en terres et en argent ; sa femme mourut, il en fut inconsolable. Il s'enferma huit jours entiers dans un petit cabinet, où il se cassait la tête contre les murs, tant il était affligé. On craignit qu'il ne se tuât : on mit des matelas entre la tapisserie et la muraille, de sorte qu'il avait beau se frapper, il ne se faisait plus de mal. Tous ses sujets résolurent entre eux de l'aller voir et de lui dire ce qu'ils pourraient de plus propre à soulager sa tristesse. Les uns préparaient des discours graves et sérieux, d'autres d'agréables et même de réjouissants; mais cela ne faisait aucune impression sur son esprit, à peine entendait-

il ce qu'on lui disait. Enfin il se présenta devant lui une femme si couverte de crêpes noirs, de voiles, de mantes, de longs habits de deuil, et qui pleurait et sanglotait si fort et si haut, qu'il en demeura surpris. Elle lui dit qu'elle n'entreprenait point, comme les autres, de diminuer sa douleur, qu'elle venait pour l'augmenter, parce que rien n'était plus juste que de pleurer une bonne femme; que, pour elle, qui avait eu le meilleur de tous les maris, elle faisait bien son compte de pleurer tant qu'il lui resterait des yeux à la tête. Là-dessus elle redoubla ses cris, et le roi à son exemple se mit à hurler.

Il la reçut mieux que les autres; il l'entretint des belles qualités de sa chère défunte, et elle renchérit sur celles de son cher défunt : ils causèrent tant et tant qu'ils ne savaient plus que dire sur leur douleur. Quand la fine veuve vit la matière presque épuisée, elle leva un peu ses voiles, et le roi affligé se récréa la vue à regarder cette pauvre affligée, qui tournait et retournait fort à propos deux grands yeux bleus, bordés de longues paupières noires; son teint était assez fleuri. Le roi la considéra avec beaucoup d'attention; peu à peu il parla moins de sa femme, puis il n'en parla plus du tout. La veuve disait qu'elle voulait toujours pleurer son mari, le roi la pria de ne point immortaliser son chagrin. Pour conclusion, l'on fut tout étonné qu'il l'épousa, et que le noir se changea en vert et en couleur de rose : il suffit très souvent de connaître le faible des gens pour entrer dans leur cœur, et pour en faire tout ce que l'on veut.

Le roi n'avait eu qu'une fille de son premier mariage, qui passait pour la huitième merveille du monde; on la nommait *Florine*, parce qu'elle ressemblait à Flore, tant elle était fraî-

che, jeune et belle. On ne lui voyait guère d'habits magnifiques; elle aimait les robes de taffetas volant, avec quelques agrafes de pierreries et force guirlandes de fleurs, qui faisaient un effet admirable quand elles étaient placées dans ses beaux cheveux. Elle n'avait que quinze ans lorsque le roi se remaria.

La nouvelle reine envoya querir sa fille, qui avait été nourrie chez sa marraine, la fée Soussio; mais elle n'en était ni plus gracieuse ni plus belle : Soussio y avait voulu travailler et n'avait rien gagné. Elle ne laissait pas de l'aimer chèrement. On l'appelait *Truitonne*, car son visage avait autant de taches de rousseur qu'une truite; ses cheveux noirs étaient si gras et si crasseux que l'on n'y pouvait toucher, et sa peau jaune distillait de l'huile. La reine ne laissait pas de l'aimer à la folie, elle ne parlait que de la charmante Truitonne, et, comme Florine avait toutes sortes d'avantages au-dessus d'elle, la reine s'en désespérait; elle cherchait tous les moyens possibles de la mettre mal auprès du roi : il n'y avait point de jour que la reine et Truitonne ne fissent quelque pièce à Florine. La princesse, qui était douce et spirituelle, tâchait de se mettre au-dessus de ces mauvais procédés.

Le roi dit un jour à la reine que Florine et Truitonne étaient assez grandes pour être mariées, et que le premier prince qui viendrait à la cour, il fallait faire en sorte de lui en donner une des deux. « Je prétends, répliqua la reine, que ma fille soit la première établie ; elle est plus âgée que la vôtre, et, comme elle est mille fois plus aimable, il n'y a point à balancer là-dessus. » Le roi, qui n'aimait point la dispute, lui dit qu'il le voulait bien, et qu'il l'en faisait la maîtresse.

A quelque temps de là l'on apprit que le roi *Charmant* devait arriver. Jamais prince n'a porté plus loin la galanterie et la magnificence; son esprit et sa personne n'avaient rien qui ne répondît à son nom. Quand la reine sut ces nouvelles, elle employa tous les brodeurs, tous les tailleurs, et tous les ouvriers à faire des ajustements à Truitonne; elle pria le roi que Florine n'eût rien de neuf, et, ayant gagné ses femmes, elle lui fit voler tous ses habits, toutes ses coiffures et toutes ses pierreries le jour même que Charmant arriva; de sorte que, lorsqu'elle se voulut parer, elle ne trouva pas un ruban. Elle vit bien d'où lui venait ce bon office; elle envoya chez les marchands pour avoir des étoffes : ils répondirent que la reine avait défendu qu'on lui en donnât. Elle demeura donc avec une petite robe fort crasseuse, et sa honte était si grande, qu'elle se mit dans le coin de la salle lorsque le roi Charmant arriva.

La reine le reçut avec de grandes cérémonies; elle lui présenta sa fille plus brillante que le soleil, et plus laide par toutes ses parures qu'elle ne l'était ordinairement. Le roi en détourna les yeux; la reine voulait se persuader qu'elle lui plaisait trop et qu'il craignait de s'engager, de sorte qu'elle la faisait toujours mettre devant lui. Il demanda s'il n'y avait pas encore une autre princesse appelée Florine. « Oui, dit Truitonne, en la montrant avec le doigt; la voilà qui se cache, parce qu'elle n'est pas brave. » Florine rougit, et devint si belle, si belle, que le roi Charmant demeura comme un homme ébloui. Il se leva promptement, et fit une profonde révérence à la princesse. « Madame, lui dit-il, votre incomparable beauté vous pare trop pour que vous ayez besoin d'aucun secours étranger. — Seigneur, répli-

qua-t-elle, je vous avoue que je suis peu accoutumee à porter un habit aussi malpropre que l'est celui-ci, et vous m'auriez fait plaisir de ne vous pas apercevoir de moi. — Il serait impossible, s'écria Charmant, qu'une si merveilleuse princesse pût être en quelque lieu, et que l'on eût des yeux pour d'autres que pour elle. — Ah! dit la reine irritée, je passe bien mon temps à vous entendre; croyez-moi, seigneur, Florine est déjà assez coquette, elle n'a pas besoin qu'on lui dise tant de galanteries. » Le roi Charmant démêla aussitôt les motifs qui faisaient ainsi parler la reine; mais, comme il n'était pas de condition à se contraindre, il laissa paraître toute son admiration pour Florine et l'entretint trois heures de suite.

La reine au désespoir, et Truitonne inconsolable de n'avoir pas la préférence sur la princesse, firent de grandes plaintes au roi, et l'obligèrent de consentir que, pendant le séjour du roi Charmant, l'on enfermerait Florine dans une tour où ils ne se verraient point. En effet, aussitôt qu'elle fut retournée dans sa chambre, quatre hommes masqués la portèrent au haut de la tour, et l'y laissèrent dans la dernière désolation, car elle vit bien que l'on n'en usait ainsi que pour l'empêcher de plaire au roi, qui lui plaisait déjà fort, et qu'elle aurait bien voulu pour époux.

Comme il ne savait pas les violences que l'on venait de faire à la princesse, il attendait l'heure de la revoir avec mille impatiences; il voulut parler d'elle à ceux que le roi avait mis auprès de lui pour lui faire plus d'honneur; mais, par l'ordre de la reine, ils lui en dirent tout le mal qu'ils purent : qu'elle était coquette, inégale, de méchante humeur; qu'elle tourmentait ses amis et ses domestiques; qu'on ne

pouvait être plus malpropre, et qu'elle poussait si loin l'avarice qu'elle aimait mieux être habillée comme une petite bergère que d'acheter de riches étoffes de l'argent que lui donnait le roi son père. A tout ce détail, Charmant souffrait et se sentait des mouvements de colère qu'il avait bien de la peine à modérer. « Non, disait-il en lui-même, il est impossible que le ciel ait mis une âme si mal faite dans le chef-d'œuvre de la nature : je conviens qu'elle n'était pas proprement mise quand je l'ai vue, mais la honte qu'elle en avait prouve assez qu'elle n'est point accoutumée à se voir ainsi. Quoi ! elle serait mauvaise avec cet air de modestie et de douceur qui enchante? Ce n'est pas une chose qui me tombe sous le sens; il m'est bien plus aisé de croire que c'est la reine qui la décrie ainsi : l'on n'est pas belle-mère pour rien, et la princesse Truitonne est une si laide bête, qu'il ne serait point extraordinaire qu'elle portât envie à la plus parfaite de toutes les créatures. »

Pendant qu'il raisonnait là-dessus, les courtisans qui l'environnaient devinaient bien à son air qu'ils ne lui avaient pas fait plaisir de parler mal de Florine; il y en eut un plus adroit que les autres qui, changeant de ton et de langage pour connaître les sentiments du prince, se mit à dire des merveilles de la princesse. A ces mots, il se réveilla comme d'un profond sommeil, il entra dans la conversation, la joie se répandit sur son visage. Amour, amour, que l'on te cache difficilement! Tu parais partout, sur les lèvres d'un amant, dans ses yeux, au son de sa voix; lorsque l'on aime, le silence, la conversation, la joie ou la tristesse, tout parle de ce qu'on ressent.

La reine, impatiente de savoir si le roi Charmant était

bien touché, envoya querir ceux qu'elle avait mis dans sa confidence, et elle passa le reste de la nuit à les questionner : tout ce qu'ils lui disaient ne servait qu'à confirmer l'opinion où elle était que le roi aimait Florine. Mais que vous dirai-je de la mélancolie de cette pauvre princesse? Elle etait couchée par terre dans le donjon de cette terrible tour où les hommes masqués l'avaient emportée. « Je serais moins à plaindre, disait-elle, si l'on m'avait mise ici avant que j'eusse vu cet aimable roi; l'idée que j'en conserve ne peut servir qu'à augmenter mes peines Je ne dois pas douter que c'est pour m'empêcher de le voir davantage que la reine me traite si cruellement. Hélas! que le peu de beauté dont le ciel m'a pourvue coûtera cher à mon repos! » Elle pleurait ensuite si amèrement, si amèrement, que sa propre ennemie en aurait eu pitié, si elle avait été témoin de ses douleurs.

C'est ainsi que cette nuit se passa. La reine, qui voulait engager le roi Charmant par tous les témoignages qu'elle pourrait lui donner de son attention, lui envoya des habits d'une richesse et d'une magnificence sans pareille, faits à la mode du pays, et l'ordre des Chevaliers d'Amour, qu'elle avait obligé le roi d'instituer le jour de leurs noces. C'était un cœur d'or émaillé de couleur de feu, entouré de plusieurs flèches et percé d'une, avec ces mots : *Une seule me blesse*. La reine avait fait tailler pour Charmant un cœur d'un rubis gros comme un œuf d'autruche; chaque flèche était d'un seul diamant, longue comme le doigt, et la chaîne où ce cœur tenait était faite de perles, dont la plus petite pesait une livre; enfin, depuis que le monde est monde, il n'avait rien paru de tel.

Le roi, à cette vue, demeura si surpris qu'il fut quelque

temps sans parler; on lui présenta en même temps un livre, dont les feuilles étaient de vélin, avec des miniatures admirables, la couverture d'or, chargée de pierreries, et les statuts de l'ordre des Chevaliers d'Amour y étaient écrits d'un style fort tendre et fort galant. L'on dit au roi que la princesse qu'il avait vue le priait d'être son chevalier, et qu'elle lui envoyait ce présent. A ces mots, il osa se flatter que c'était celle qu'il aimait. « Quoi! la belle princesse Florine, s'écria-t-il, pense à moi d'une manière si généreuse et si engageante? — Seigneur, lui dit-on, vous vous méprenez au nom : nous venons de la part de l'aimable Truitonne. — C'est Truitonne qui me veut pour son cavalier! dit le roi d'un air froid et sérieux. Je suis fâché de ne pouvoir accepter cet honneur, mais un souverain n'est pas assez maître de lui pour prendre les engagements qu'il voudrait. Je sais ceux d'un chevalier, je voudrais les remplir tous, et j'aime mieux ne pas recevoir la grâce qu'elle m'offre que de m'en rendre indigne. » Il remit aussitôt le cœur, la chaîne et le livre dans la même corbeille; puis il envoya tout chez la reine, qui pensa étouffer de rage avec sa fille, de la manière méprisante dont le roi étranger avait reçu une faveur si particulière.

Lorsqu'il put aller chez le roi et la reine, il se rendit dans leur appartement : il espérait que Florine y serait, il regardait de tous côtés pour la voir. Dès qu'il entendait entrer quelqu'un dans la chambre, il tournait la tête brusquement vers la porte; il paraissait inquiet et chagrin. La malicieuse reine devinait assez ce qui se passait dans son âme, mais elle n'en faisait pas semblant. Elle ne lui parlait que de parties de plaisir, il répondait tout de travers; enfin il demanda où était la princesse Florine. « Seigneur, lui dit

fièrement la reine, le roi, son père, a défendu qu'elle sorte de chez elle jusqu'à ce que ma fille soit mariée. — Et quelle raison, répliqua le roi, peut-on avoir de tenir cette belle personne prisonnière? — Je l'ignore, dit la reine; et, quand je le saurais, je pourrais me dispenser de vous le dire. » Le roi se sentait dans une colère inconcevable; il regardait Truitonne de travers, et songeait en lui-même que c'était à cause de ce petit monstre qu'on lui dérobait le plaisir de voir la princesse. Il quitta promptement la reine : sa présence lui causait trop de peine.

Quand il fut revenu dans sa chambre, il dit à un jeune prince qui l'avait accompagné, et qu'il aimait fort, de donner tout ce qu'on voudrait au monde pour gagner quelqu'une des femmes de la princesse, afin qu'il pût lui parler un moment. Ce prince trouva aisément des dames du palais qui entrèrent dans la confidence; il y en eut une qui l'assura que le soir même Florine serait à une petite fenêtre basse qui répondait sur le jardin, et que par là elle pourrait lui parler, pourvu qu'il prît de grandes précautions afin qu'on ne le sût pas : « Car, ajouta-t-elle, le roi et la reine sont si sévères qu'ils me feraient mourir, s'ils découvraient que j'eusse favorisé la passion de Charmant. » Le prince, ravi d'avoir amené l'affaire jusque-là, lui promit tout ce qu'elle voulait, et courut faire sa cour au roi en lui annonçant l'heure du rendez-vous. Mais la mauvaise confidente ne manqua pas d'aller avertir la reine de ce qui se passait et de prendre ses ordres. Aussitôt elle pensa qu'il fallait envoyer sa fille à la petite fenêtre; elle l'instruisit bien, et Truitonne ne manqua à rien, quoiqu'elle fût naturellement une grande bête.

La nuit était si noire qu'il aurait été impossible au roi de s'apercevoir de la tromperie qu'on lui faisait, quand bien même il n'aurait pas été aussi prévenu qu'il l'était, de sorte qu'il s'approcha de la fenêtre avec des transports de joie inexprimables : il dit à Truitonne tout ce qu'il aurait dit à Florine pour la persuader de sa passion. Truitonne, profitant de la conjoncture, lui dit qu'elle se trouvait la plus malheureuse personne du monde d'avoir une belle-mère si cruelle, et qu'elle aurait toujours à souffrir jusqu'à ce que sa fille fût mariée. Le roi l'assura que, si elle le voulait pour son époux, il serait ravi de partager avec elle sa couronne et son cœur; là-dessus il tira sa bague de son doigt, et, la mettant à celui de Truitonne, il ajouta que c'était un gage éternel de sa foi, et qu'elle n'avait qu'à prendre l'heure pour partir en diligence. Truitonne répondit le mieux qu'elle put à ses empressements; il s'apercevait bien qu'elle ne disait rien qui vaille, et cela lui aurait fait de la peine, sans qu'il se persuadait que la crainte d'être surprise par la reine lui ôtait la liberté de son esprit. Il ne la quitta qu'à condition de revenir le lendemain à pareille heure, ce qu'elle lui promit de tout son cœur.

La reine ayant su l'heureux succès de cette entrevue, elle s'en promit tout. Et, en effet, le jour étant concerté, le roi vint la prendre dans une chaise volante, traînée par des grenouilles ailées : un enchanteur de ses amis lui avait fait ce présent. La nuit était fort noire; Truitonne sortit mystérieusement par une petite porte, et le roi, qui l'attendait, la reçut entre ses bras et lui jura cent fois une fidélité éternelle. Mais, comme il n'était pas d'humeur à voler longtemps dans sa chaise volante sans épouser la princesse qu'il aimait,

il lui demanda où elle voulait que les noces se fissent. Elle lui dit qu'elle avait pour marraine une fée, qu'on nommait *Soussio*, qui était fort célèbre; qu'elle était d'avis d'aller à son château. Quoique le roi ne sût pas le chemin, il n'eut qu'à dire à ses grosses grenouilles de l'y conduire; elles connaissaient la carte générale de l'univers, et en peu de temps elles rendirent le roi et Truitonne chez Soussio.

Le château était si bien éclairé qu'en arrivant le roi aurait connu son erreur, si la princesse ne s'était soigneusement couverte de son voile. Elle demanda sa marraine, elle lui parla en particulier, et lui conta comme quoi elle avait attrapé Charmant, et qu'elle la priait de l'apaiser. « Ah! ma fille, dit la fée, la chose ne sera pas facile, il aime trop Florine; je suis certaine qu'il va nous faire désespérer. » Cependant le roi les attendait dans une salle, dont les murs étaient de diamants si clairs et si nets qu'il vit au travers Soussio et Truitonne causer ensemble. Il croyait rêver. « Quoi! disait-il, ai-je été trahi? Les démons ont-ils apporté cette ennemie de notre repos? Vient-elle pour troubler mon mariage? Ma chère Florine ne paraît point, son père l'a peut-être suivie! » Il pensait mille choses qui commençaient à le désoler. Mais ce fut bien pis quand elles entrèrent dans la salle, et que Soussio lui dit d'un ton absolu : « Roi Charmant, voici la princesse Truitonne, à laquelle vous avez donné votre foi; elle est ma filleule, et je souhaite que vous l'épousiez tout à l'heure. — Moi! s'écria-t-il, moi! j'épouserais ce petit monstre! Vous me croyez d'un naturel bien docile quand vous me faites de telles propositions : sachez que je ne lui ai rien promis; si elle dit autrement, elle en a... — N'achevez pas, interrompit Soussio, et ne soyez ja-

mais assez hardi pour me manquer de respect. — Je consens, répliqua le roi, de vous respecter autant qu'une fée est respectable, pourvu que vous me rendiez ma princesse. — Est-ce que je ne le suis pas, parjure? dit Truitonne en lui montrant sa bague. A qui as-tu donné cet anneau pour gage de ta foi? A qui as-tu parlé à la petite fenêtre, si ce n'est à moi? — Comment donc! reprit-il, j'ai été déçu et trompé! Non, non, je n'en serai point la dupe. Allons, allons, mes grenouilles, mes grenouilles! je veux partir tout à l'heure. — Oh! ce n'est pas une chose en votre pouvoir, si je n'y consens, » dit Soussio.

Elle le toucha, et ses pieds s'attachèrent au parquet comme si on les y avait cloués. « Quand vous me lapideriez, lui dit le roi, quand vous m'écorcheriez, je ne serai point à une autre qu'à Florine; j'y suis résolu, et vous pouvez après cela user de votre pouvoir à votre gré. » Soussio employa la douceur, les menaces, les promesses, les prières. Truitonne pleura, cria, gémit, se fâcha, s'apaisa. Le roi ne disait pas un mot, et, les regardant toutes deux avec l'air du monde le plus indigné, il ne répondait rien à tous leurs verbiages.

Il se passa ainsi vingt jours et vingt nuits sans qu'elles cessassent de parler, sans manger, sans dormir et sans s'asseoir. Enfin Soussio, à bout et fatiguée, dit au roi : « Oh bien, vous êtes un opiniâtre qui ne voulez pas entendre raison; choisissez, ou d'être sept ans en pénitence pour avoir donné votre parole sans la tenir, ou d'épouser ma filleule. » Le roi, qui avait gardé un profond silence, s'écria tout à coup : « Faites de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que je sois délivré de cette maussade. — Maussade vous-même! dit Truitonne en colère; je vous trouve un plaisant

roitelet, avec votre équipage marécageux, de venir jusqu'en mon pays me dire des injures et manquer à votre parole. Si vous aviez pour quatre deniers d'honneur, en useriez-vous ainsi? — Voilà des reproches touchants, dit le roi d'un ton railleur. Voyez-vous qu'on a tort de ne pas prendre une si belle personne pour sa femme! — Non, non, elle ne la sera pas, s'écria Soussio en colère, tu n'as qu'à t'envoler par cette fenêtre, si tu veux, car tu seras sept ans oiseau bleu. »

En même temps le roi change de figure; ses bras se couvrent de plumes et forment des ailes; ses jambes et ses pieds deviennent noirs et menus; il lui croît des ongles crochus; son corps s'apetisse; il est tout garni de longues plumes fines et déliées de bleu céleste; ses yeux s'arrondissent et brillent comme des soleils; son nez n'est plus qu'un bec d'ivoire; il s'élève sur sa tête une aigrette blanche qui forme une couronne; il chante à ravir et parle de même. En cet état il jette un cri douloureux de se voir ainsi métamorphosé, et s'envole à tire-d'aile pour fuir le funeste palais de Soussio.

Dans la mélancolie qui l'accable, il voltige de branche en branche, et ne choisit que les arbres consacrés à l'amour ou à la tristesse; tantôt sur les myrtes, tantôt sur les cyprès, il chante des airs pitoyables, où il déplore sa mauvaise fortune et celle de Florine. « En quel lieu ses ennemis l'ont-ils cachée? disait-il. Qu'est devenue cette belle victime? La barbarie de la reine la laisse-t-elle encore respirer? Où la chercherai-je? Suis-je condamné à passer sept ans sans elle? Peut-être que pendant ce temps on la mariera, et que je perdrai pour jamais l'espérance qui soutient ma vie. » Ces différentes pensées affligeaient l'oiseau bleu à tel point qu'il voulait se laisser mourir.

D'un autre côté, la fée Soussio renvoya Truitonne à la reine, qui était bien inquiète comment les noces se seraient passées. Mais, quand elle vit sa fille et qu'elle lui raconta tout ce qui venait d'arriver, elle se mit dans une colère terrible dont le contre-coup retomba sur la pauvre Florine. « Il faut, dit-elle, qu'elle se repente plus d'une fois d'avoir su plaire à Charmant. » Elle monta dans la tour avec Truitonne, qu'elle avait parée de ses plus riches habits : elle portait une couronne de diamants sur sa tête, et trois filles des plus riches barons de l'État tenaient la queue de son manteau royal; elle avait au pouce l'anneau du roi Charmant, que Florine remarqua le jour qu'ils parlèrent ensemble; elle fut étrangement surprise de voir Truitonne dans un si pompeux appareil. « Voilà ma fille qui vient vous apporter des présents de sa noce, dit la reine; le roi Charmant l'a épousée : il l'aime à la folie; il n'a jamais été des gens plus satisfaits. » On étale aussitôt devant la princesse des étoffes d'or et d'argent, des pierreries, des dentelles, des rubans, qui étaient dans de grandes corbeilles de filigrane d'or. En lui présentant toutes ces choses, Truitonne ne manquait pas de faire briller l'anneau du roi; de sorte que, la princesse Florine ne pouvant plus douter de son malheur, elle s'écria, d'un air désespéré, qu'on ôtât de ses yeux tous ces présents si funestes, qu'elle ne voulait plus porter que du noir, ou plutôt qu'elle voulait présentement mourir. Elle s'évanouit, et la cruelle reine, ravie d'avoir si bien réussi, ne permit pas qu'on la secourût; elle la laissa seule dans le plus déplorable état du monde, et fut conter malicieusement au roi que sa fille était si transportée de tendresse que rien n'égalait les extravagances qu'elle faisait, qu'il fallait bien se donner de garde

de la laisser sortir de la tour. Le roi lui dit qu'elle pouvait gouverner cette affaire à sa fantaise et qu'il en serait toujours satisfait.

Lorsque la princesse revint de son évanouissement, et qu'elle réfléchit sur la conduite qu'on tenait avec elle, aux mauvais traitements qu'elle recevait de son indigne marâtre, et à l'espérance qu'elle perdait pour jamais d'épouser le roi Charmant, sa douleur devint si vive qu'elle pleura toute la nuit; eu cet état elle se mit à la fenêtre, où elle fit des regrets fort tendres et fort touchants. Quand le jour approcha, elle la ferma et continua de pleurer.

La nuit suivante elle ouvrit la fenêtre, elle poussa de profonds soupirs et des sanglots, elle versa un torrent de larmes; le jour vint, elle se cacha dans sa chambre.

Cependant le roi Charmant, ou, pour mieux le dire, le bel oiseau bleu, ne cessait point de voltiger autour du palais; il jugeait que sa princesse y était renfermée, et, si elle faisait de tristes plaintes, les siennes ne l'étaient pas moins; il s'approchait des fenêtres le plus qu'il pouvait pour regarder dans les chambres, mais la crainte que Truitonne ne l'aperçût et ne se doutât que c'était lui l'empêchait de faire ce qu'il aurait voulu. « Il y va de ma vie, disait-il en lui-même; si ces mauvaises princesses découvraient où je suis, elles voudraient se venger; il faudrait que je m'éloignasse ou que je fusse exposé aux derniers dangers. » Ces raisons l'obligèrent à garder de grandes mesures, et d'ordinaire il ne chantait que la nuit.

Il y avait, vis-à-vis de la fenêtre où Florine se mettait, un cyprès d'une hauteur prodigieuse; l'oiseau bleu vint s'y percher. Il y fut à peine qu'il entendit une personne qui se

plaignait. « Souffrirai-je encore longtemps? disait-elle. La mort ne viendra-t-elle point à mon secours? Ceux qui la craignent ne la voient que trop tôt; je la désire, et la cruelle me fuit. Ah! barbare reine, que t'ai-je fait pour me retenir dans une captivité si affreuse? N'as-tu pas assez d'autres endroits pour me désoler? Tu n'as qu'à me rendre témoin du bonheur que ton indigne fille goûte avec le roi Charmant! » L'oiseau bleu n'avait pas perdu un mot de cette plainte; il en demeura bien surpris, et il attendait le jour avec la dernière impatience pour voir la dame affligée; mais, avant qu'il vînt, elle avait fermé la fenêtre et s'était retirée.

L'oiseau, curieux, ne manqua pas de revenir la nuit suivante. Il faisait clair de lune : il vit une fille à la fenêtre de la tour qui commençait ses regrets. « Fortune, disait-elle, toi qui me flattais de régner, toi qui m'avais rendu l'amour de mon père, que t'ai-je fait pour me plonger tout d'un coup dans les plus amères douleurs? Est-ce dans un âge aussi tendre que le mien qu'on doit commencer à ressentir ton inconstance? Reviens, barbare, reviens, s'il est possible; je te demande pour toute faveur de terminer ma fatale destinée. » L'oiseau bleu écoutait, et plus il écoutait, plus il se persuadait que c'était son aimable princesse qui se plaignait. Il lui dit : « Adorable Florine, merveille de nos jours! pourquoi voulez-vous finir si promptement les vôtres? Vos maux ne sont point sans remède. — Hé! qui me parle, s'écria-t-elle, d'une manière si consolante? — Un roi malheureux, reprit l'oiseau, qui vous aime et n'aimera jamais que vous. — Un roi qui m'aime! ajouta-t-elle. Est-ce ici un piège que me tend mon ennemie? Mais, au fond, qu'y gagnera-t-elle?



si elle cherche à découvrir mes sentiments, je suis prête à lui en faire l'aveu. — Non, ma princesse, répondit-il, l'amant qui vous parle n'est point capable de vous trahir. » En achevant ces mots, il vola sur la fenêtre. Florine eut d'abord grande peur d'un oiseau si extraordinaire, qui parlait avec autant d'esprit que s'il avait été homme, quoiqu'il conservât le petit son de voix d'un rossignol; mais la beauté de son plumage et ce qu'il lui dit la rassura. « M'est-il permis de vous revoir, ma princesse? s'écria-t-il. Puis-je goûter un bonheur si parfait sans mourir de joie? Mais, hélas! que cette joie est troublée par votre captivité et l'état où la méchante Soussio m'a réduit pour sept ans! — Et qui êtes-vous, charmant oiseau? dit la princesse en le caressant. — Vous avez dit mon nom, ajouta le roi, et vous feignez de ne me pas connaître? — Quoi! le plus grand roi du monde! Quoi! le roi Charmant, dit la princesse, serait le petit oiseau que je tiens? — Hélas! belle Florine, il n'est que trop vrai, reprit-il, et, si quelque chose m'en peut consoler, c'est que j'ai préféré cette peine à celle de renoncer à la passion que j'ai pour vous. — Pour moi? dit Florine. Ah! ne cherchez point à me tromper! Je sais que vous avez épousé Truitonne; j'ai reconnu votre anneau à son doigt; je l'ai vue toute brillante des diamants que vous lui avez donnés; elle est venue m'insulter dans ma triste prison, chargée d'une riche couronne et d'un manteau royal qu'elle tenait de votre main, pendant que j'étais chargée de chaînes et de fers. — Vous avez vu Truitonne en cet équipage? interrompit le roi; sa mère et elle ont osé vous dire que ces joyaux venaient de moi? O ciel! est-il possible que j'entende des mensonges si affreux, et que je ne puisse m'en venger aussi-

tôt que je le souhaite ! Sachez qu'elles ont voulu me décevoir, qu'abusant de votre nom, elles m'ont engagé d'enlever cette laide Truitonne ; mais, aussitôt que je connus mon erreur, je voulus l'abandonner, et je choisis enfin d'être oiseau bleu sept ans de suite plutôt que de manquer à la fidélité que je vous ai vouée. »

Florine avait un plaisir si sensible d'entendre parler son aimable amant qu'elle ne se souvenait plus des malheurs de sa prison. Que ne lui dit-elle pas pour le consoler de sa triste aventure, et pour le persuader qu'elle ne ferait pas moins pour lui qu'il avait fait pour elle ! Le jour paraissait, la plupart des officiers étaient déjà levés, que l'oiseau bleu et la princesse parlaient encore ensemble ; ils se séparèrent avec mille peines, après s'être promis que toutes les nuits ils s'entretiendraient ainsi.

La joie de s'être trouvés était si extrême qu'il n'est point de termes capables de l'exprimer; chacun de son côté remerciait l'amour et la fortune. Cependant Florine s'inquiétait pour l'oiseau bleu. « Qui le garantira des chasseurs, disait-elle, ou de la serre aiguë de quelque aigle ou de quelque vautour affamé, qui le mangera avec autant d'appétit que si ce n'était pas un grand roi ? O ciel ! que deviendrais-je, si ses plumes légères et fines, poussées par le vent, venaient jusque dans ma prison m'annoncer le désastre que je crains ? » Cette pensée empêcha que la pauvre princesse ne fermât les yeux : car, lorsque l'on aime, les illusions paraissent des vérités, et ce que l'on croirait impossible dans un autre temps semble aisé en celui-là ; de sorte qu'elle passa le jour à pleurer, jusqu'à ce que l'heure fût venue de se mettre à sa fenêtre.

Le charmant oiseau, caché dans le creux d'un arbre, avait été tout le jour occupé à penser à sa belle princesse. « Que je suis content, disait-il, de l'avoir retrouvée! qu'elle est engageante! que je sens vivement les bontés qu'elle me témoigne! » Ce tendre amant comptait jusqu'aux moindres moments de la pénitence qui l'empêchait de l'épouser, et jamais l'on n'en a désiré la fin avec plus de passion. Comme il voulait faire à Florine toutes les galanteries dont il était capable, il vola jusqu'à la ville capitale de son royaume; il fut à son palais, il entra dans son cabinet par une vitre qui était cassée; il prit des pendants d'oreilles de diamants, si parfaits et si beaux qu'il n'y en avait point au monde qui en approchassent; ils les apporta le soir à Florine et la pria de s'en parer. « J'y consentirais, lui dit-elle, si vous me voyiez le jour; mais, puisque je ne vous parle que la nuit, je ne les mettrai pas. » L'oiseau lui promit de prendre si bien son temps qu'il viendrait à la tour à l'heure qu'elle voudrait; aussitôt elle mit les pendants d'oreilles, et la nuit se passa à causer comme s'était passée l'autre.

Le lendemain l'oiseau bleu retourna dans son royaume; il fut à son palais; il entra dans son cabinet par la vitre rompue, et il en apporta les plus riches bracelets que l'on eût encore vus : ils étaient d'une seule émeraude, taillée en facettes, creusée par le milieu pour y passer la main et le bras. « Pensez-vous, lui dit la princesse, que mes sentiments pour vous aient besoin d'être cultivés par des présents? Ah! que vous les connaîtriez mal! — Non, Madame, répliqua-t-il, je ne crois pas que les bagatelles que je vous offre soient nécessaires pour me conserver votre tendresse; mais la mienne serait blessée, si je négligeais aucune occasion de vous mar-

quer mon attention, et, quand vous ne me voyez point, ces petits bijoux me rappellent à votre souvenir. » Florine lui dit là-dessus mille choses obligeantes, auxquelles il répondit par mille autres qui ne l'étaient pas moins.

La nuit suivante, l'oiseau amoureux ne manqua pas d'apporter à sa belle une montre d'une grandeur raisonnable, qui était dans une perle; l'excellence du travail surpassait celle de la matière. « Il est inutile de me régaler d'une montre, dit-elle galamment; quand vous êtes éloigné de moi, les heures me paraissent sans fin; quand vous êtes avec moi, elles passent comme un songe : ainsi je ne puis leur donner une juste mesure. — Hélas! ma princesse, s'écria l'oiseau bleu, j'en ai la même opinion que vous, et je suis persuadé que je renchéris encore sur la délicatesse. — Après ce que vous souffrez pour me conserver votre cœur, répliqua-t-elle, je suis en état de croire que vous avez porté l'amitié et l'estime aussi loin qu'elles peuvent aller. »

Dès que le jour paraissait, l'oiseau volait dans le fond de son arbre, où des fruits lui servaient de nourriture; quelquefois encore il chantait de beaux airs, sa voix ravissait les passants; ils l'entendaient et ne voyaient personne : aussi il était conclu que c'étaient des esprits. Cette opinion devint si commune que l'on n'osait entrer dans le bois; on rapportait mille aventures fabuleuses qui s'y étaient passées, et la terreur générale fit la sûreté particulière de l'oiseau bleu.

Il ne se passait aucun jour sans qu'il fît un présent à Florine : tantôt un collier de perles, ou des bagues des plus brillantes et des mieux mises en œuvre, des attaches de diamants, des poinçons, des bouquets de pierreries qui imitaient la couleur des fleurs, des livres agréables, des médailles;

enfin, elle avait un amas de richesses merveilleuses. Elle ne s'en parait jamais que la nuit, pour plaire au roi, et le jour, n'ayant point d'endroit à les mettre, elles les cachait soigneusement dans sa paillasse.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans que Florine se plaignît une seule fois de sa captivité. Et comment s'en serait-elle plainte? Elle avait la satisfaction de parler toute la nuit à ce qu'elle aimait; il ne s'est jamais tant dit de jolies choses. Bien qu'elle ne vît personne et que l'oiseau passât le jour dans le creux d'un arbre, ils avaient mille nouveautés à se raconter; la matière était inépuisable, leur cœur et leur esprit fournissaient abondamment des sujets de conversation.

Cependant la malicieuse reine qui la retenait si cruellement en prison faisait d'inutiles efforts pour marier Truitonne; elle envoyait des ambassadeurs la proposer à tous les princes dont elle connaissait le nom; dès qu'ils arrivaient, on les congédiait brusquement. « S'il s'agissait de la princesse Florine, vous seriez reçus avec joie, leur disait-on; mais, pour Truitonne, elle peut rester vestale sans que personne s'y oppose. » A ces nouvelles, sa mère et elle s'emportaient de colère contre l'innocente princesse qu'elles persécutaient. « Quoi! malgré sa captivité, cette arrogante nous traversera! disaient-elles. Quel moyen de lui pardonner les mauvais tours qu'elle nous fait? Il faut qu'elle ait des correspondances secrètes dans les pays étrangers; c'est tout au moins une criminelle d'État; traitons-la sur ce pied, et cherchons tous les moyens possibles de la convaincre. »

Elles finirent leur conseil si tard, qu'il était plus de minuit lorsqu'elles résolurent de monter dans la tour pour l'inter-

roger. Elle était avec l'oiseau bleu à la fenêtre, parée de ses pierreries, coiffée de ses beaux cheveux, avec un soin qui n'est pas naturel aux personnes affligées; sa chambre et son lit étaient jonchés de fleurs, et quelques pastilles d'Espagne qu'elle venait de brûler répandaient une odeur excellente. La reine écouta à la porte, elle crut entendre chanter un air à deux parties, car Florine avait une voix presque céleste. En voici les paroles, qui lui parurent tendres :

Que notre sort est déplorable,
Et que nous souffrons de tourment
Pour nous aimer trop constamment!
Mais c'est en vain qu'on nous accable,
Malgré nos cruels ennemis,
Nos cœurs seront toujours unis.

Quelques soupirs finirent leur petit concert.

« Ah! ma Truitonne, nous sommes trahies! » s'écria la reine en ouvrant brusquement la porte et se jetant dans la chambre. Que devint Florine à cette vue? Elle poussa promptement sa petite fenêtre pour donner le temps à l'oiseau royal de s'envoler. Elle était bien plus occupée de sa conservation que de la sienne propre; mais il ne se sentit pas la force de s'éloigner; ses yeux perçants lui avaient découvert le péril où sa princesse était exposée. Il avait vu la reine et Truitonne : quelle affliction de n'être pas en état de défendre sa maîtresse! Elles s'approchèrent d'elle comme des furies qui voulaient la dévorer. « L'on sait vos intrigues contre l'État, s'écria la reine; ne pensez pas que votre rang vous sauve des châtiments que vous méritez. — Et avec qui, Madame? répliqua la princesse. N'êtes-vous pas ma geôlière

depuis deux ans? Ai-je vu d'autres personnes que celles que vous m'avez envoyées? » Pendant qu'elle parlait, la reine et sa fille l'examinaient avec une surprise sans pareille; son admirable beauté et son extraordinaire parure les éblouissaient. « Et d'où vous viennent, Madame, dit la reine, ces pierreries qui brillent plus que le soleil? Nous ferez-vous accroire qu'il y en a des mines dans cette tour? — Je les y ai trouvées, répliqua Florine, c'est tout ce que j'en sais. » La reine la regardait attentivement pour pénétrer jusqu'au fond de son cœur ce qui s'y passait. « Nous ne sommes pas vos dupes, dit-elle; vous pensez nous en faire accroire, mais, princesse, nous savons ce que vous faites depuis le matin jusqu'au soir. On vous a donné tous ces bijoux dans la seule vue de vous obliger à vendre le royaume de votre père. — Je serais fort en état de le livrer, répondit-elle avec un sourire dédaigneux : une princesse infortunée, qui languit dans les fers depuis si longtemps, peut beaucoup dans un complot de cette nature! — Et pour qui donc, reprit la reine, êtes-vous coiffée comme une petite coquette, votre chambre pleine d'odeurs, et votre personne si magnifique, qu'au milieu de la cour vous seriez moins parée? — J'ai assez de loisir, dit la princesse, il n'est pas extraordinaire que j'en donne quelques moments à m'habiller; j'en passe tant d'autres à pleurer mes malheurs, que ceux-là ne sont pas à me reprocher. — Çà, çà, voyons, dit la reine, si cette personne n'a point quelque traité fait avec les ennemis. » Elle chercha elle-même partout, et, venant à la paillasse, qu'elle fit vider, elle y trouva une si grande quantité de diamants, de perles, de rubis, d'émeraudes et de topazes, qu'elle ne savait d'où cela venait. Elle avait résolu de mettre en quelque lieu

des papiers pour perdre la princesse; dans le temps qu'on n'y prenait pas garde, elle en cacha dans la cheminée; mais par bonheur l'oiseau bleu était perché au-dessus, qui voyait mieux qu'un lynx et qui écoutait tout. Il s'écria : « Prends garde à toi, Florine, voilà ton ennemie qui veut te faire une trahison. » Cette voix si peu attendue épouvanta à tel point la reine, qu'elle n'osa faire ce qu'elle avait médité. « Vous voyez, Madame, dit la princesse, que les esprits qui volent en l'air me sont favorables. — Je crois, dit la reine outrée de colère, que les démons s'intéressent pour vous; mais malgré eux votre père saura se faire justice. — Plût au ciel, s'écria Florine, n'avoir à craindre que la fureur de mon père! Mais la vôtre, Madame, est plus terrible. »

La reine la quitta, troublée de tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre; elle tint conseil sur ce qu'elle devait faire contre la princesse : on lui dit que, si quelque fée ou quelque enchanteur la prenaient sous leur protection, le vrai secret pour les irriter serait de lui faire de nouvelles peines, et qu'il serait mieux d'essayer de découvrir son intrigue. La reine approuva cette pensée; elle envoya coucher dans sa chambre une jeune fille qui contrefaisait l'innocente; elle eut ordre de lui dire qu'on la mettait auprès d'elle pour la servir. Mais quelle apparence de donner dans un panneau si grossier? La princesse la regarda comme son espionne. L'on n'en peut ressentir une douleur plus violente. « Quoi! je ne parlerai plus à cet oiseau qui m'est si cher! disait-elle. Il m'aidait à supporter mes malheurs, je soulageais les siens; notre tendresse nous suffisait. Que va-t-il faire? Que ferai-je moi-même? » En pensant à toutes ces choses, elle versait des ruisseaux de larmes.

Elle n'osait plus se mettre à la petite fenêtre, quoiqu'elle l'entendît voltiger autour; elle mourait d'envie de lui ouvrir, mais elle craignait d'exposer la vie de ce cher amant. Elle passa un mois entier sans paraître. L'oiseau se désespérait. Quelles plaintes ne faisait-il pas! Comment vivre sans voir sa princesse? Il n'avait jamais mieux ressenti les maux de l'absence et ceux de sa métamorphose; il cherchait inutilement des remèdes à l'un et à l'autre; après s'être creusé la tête, il ne trouvait rien qui le soulageât.

L'espionne de la princesse, qui veillait jour et nuit depuis un mois, se sentit si accablée de sommeil qu'enfin elle s'endormit profondément. Florine s'en aperçut; elle ouvrit sa petite fenêtre et dit :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement

Ce sont là ses propres termes, auxquels l'on n'a rien voulu changer. L'oiseau les entendit si bien qu'il vint promptement sur la fenêtre. Quelle joie de se revoir! Qu'ils avaient de choses à se dire! Les amitiés et les protestations de fidélité se renouvelèrent mille et mille fois. La princesse n'ayant pu s'empêcher de répandre des larmes, son amant s'attendrit beaucoup et la consola de son mieux. Enfin, l'heure de se quitter étant venue sans que la geôlière se fût réveillée, ils se dirent l'adieu du monde le plus touchant. Le lendemain encore l'espionne s'endormit; la princesse diligemment se mit à la fenêtre, puis elle dit, comme la première fois :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Aussitôt l'oiseau vint, et la nuit se passa comme l'autre, sans bruit et sans éclat, dont nos amants étaient ravis; ils se flattaient que la surveillante prendrait tant de plaisir à dormir qu'elle en ferait autant toutes les nuits. Effectivement la troisième se passa encore très heureusement; mais, pour celle qui suivit, la dormeuse ayant entendu quelque bruit, elle écouta sans faire semblant de rien; puis elle regarda de son mieux, et vit au clair de la lune le plus bel oiseau de l'univers qui parlait à la princesse, qui la caressait avec sa patte, qui la becquetait doucement; enfin elle entendit plusieurs choses de leur conversation, et demeura très étonnée, car l'oiseau parlait comme un amant, et la belle Florine lui répondait avec tendresse.

Le jour parut, ils se dirent adieu, et, comme s'ils eussent eu un pressentiment de leur prochaine disgrâce, ils se quittèrent avec une peine extrême. La princesse se jeta sur son lit toute baignée de ses larmes, et le roi retourna dans le creux de son arbre. Sa geôlière courut chez la reine, elle lui apprit tout ce qu'elle avait vu et entendu. La reine envoya querir Truitonne et ses confidentes; elles raisonnèrent longtemps ensemble, et conclurent que l'oiseau bleu était le roi Charmant. « Quel affront! s'écria la reine. Quel affront, ma Truitonne! Cette insolente princesse, que je croyais si affligée, jouissait en repos des agréables conversations de notre ingrat! Ah! je me vengerai d'une manière si sanglante qu'il en sera parlé. » Truitonne la pria de n'y perdre pas un moment, et, comme elle se croyait plus intéressée dans l'affaire que la reine, elle mourait de joie lorsqu'elle pensait à tout ce qu'on ferait pour désoler l'amant et la maîtresse.

La reine renvoya l'espionne dans la tour; elle lui ordonna

de ne témoigner ni soupçon ni curiosité, et de paraître plus endormie qu'à l'ordinaire. Elle se coucha de bonne heure, elle ronfla de son mieux, et la pauvre princesse dégne, ouvrant la petite fenêtre, s'écria :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Mais elle l'appela toute la nuit inutilement; il ne parut point : car la méchante reine avait fait attacher au cyprès des épées, des couteaux, des rasoirs, des poignards, et, lorsqu'il vint à tire-d'aile s'abattre dessus, ces armes meurtrières lui coupèrent les pieds; il tomba sur d'autres qui lui coupèrent les ailes; et enfin, tout percé, il se sauva avec mille peines jusqu'à son arbre, laissant une longue trace de sang.

Que n'étiez-vous là, belle princesse, pour soulager cet oiseau royal? Mais elle serait morte, si elle l'avait vu dans un état si déplorable! Il ne voulait prendre aucun soin de sa vie, persuadé que c'était Florine qui lui avait fait jouer ce mauvais tour. « Ah! barbare, disait-il douloureusement, est-ce ainsi que tu payes la passion la plus pure et la plus tendre qui sera jamais? Si tu voulais ma mort, que ne me la donnais-tu toi-même? elle m'aurait été chère de ta main. Je venais te trouver avec tant d'amour et de confiance! Je souffrais pour toi, et je souffrais sans me plaindre! Quoi! tu m'as sacrifié à la plus cruelle des femmes! Elle était notre ennemie commune, tu viens de faire ta paix à mes dépens. C'est toi, Florine, c'est toi qui me poignardes! Tu as emprunté la main de Truitonne, et tu l'as conduite jusque dans

mon sein. » Ces funestes idées l'accablèrent à tel point qu'il résolut de mourir.

Mais son ami l'enchanteur, qui avait vu revenir chez lui les grenouilles volantes avec le chariot sans que le roi parût, se mit si en peine de ce qui pouvait lui être arrivé, qu'il parcourut huit fois toute la terre pour le chercher, sans qu'il lui fût possible de le trouver. Il faisait son neuvième tour, lorsqu'il passa dans le bois où il était, et, selon les regles qu'il s'était prescrites, il sonna du cor assez longtemps, et puis il cria cinq fois de toute sa force : « Roi Charmant, roi Charmant, où êtes-vous? » Le roi reconnut la voix de son meilleur ami. « Approchez, lui dit-il, de cet arbre, et voyez le malheureux roi que vous chérissez noyé dans son sang. » L'enchanteur, tout surpris, regardait de tous côtés sans rien voir. « Je suis l'oiseau bleu, » dit le roi d'une voix faible et languissante. A ces mots, l'enchanteur le trouva sans peine dans son petit nid. Un autre que lui aurait été étonné plus qu'il ne le fut; mais il n'ignorait aucun tour de l'art nécromancien; il ne lui en coûta que quelques paroles pour arrêter le sang qui coulait encore, et avec des herbes qu'il trouva dans le bois, et sur lesquelles il dit deux mots de grimoire, il guérit le roi aussi parfaitement que s'il n'avait pas été blessé.

Il le pria ensuite de lui apprendre par quelle aventure il était devenu oiseau, et qui l'avait blessé si cruellement. Le roi contenta sa curiosité : il lui dit que c'était Florine qui avait décelé le mystère amoureux des visites secrètes qu'il lui rendait, et que, pour faire sa paix avec la reine, elle avait consenti à laisser garnir le cyprès de poignards et de rasoirs par lesquels il avait été presque haché; il se ré-

cria mille fois sur l'infidélité de cette princesse, et dit qu'il s'estimerait heureux d'être mort avant que d'avoir connu son méchant cœur. Le magicien se déchaîna contre elle et contre toutes les femmes; il conseilla au roi de l'oublier. « Quel malheur serait le vôtre, lui dit-il, si vous étiez capable d'aimer plus longtemps cette ingrate! Après ce qu'elle vient de vous faire, l'on en doit tout craindre. » L'oiseau bleu n'en put demeurer d'accord, il aimait encore trop chèrement Florine; et l'enchanteur, qui connut ses sentiments malgré le soin qu'il prenait de les cacher, lui dit d'une manière agréable :

Accablé d'un cruel malheur,
En vain l'on parle et l'on raisonne.
On n'écoute que sa douleur,
Et point les conseils qu'on nous donne.
Il faut laisser faire le temps,
Chaque chose a son point de vue;
Et, quand l'heure n'est pas venue,
On se tourmente vainement.

Le royal oiseau en convint, et pria son ami de le porter chez lui et de le mettre dans une cage où il fût à couvert de la patte du chat et de toute arme meurtrière. « Mais, lui dit l'enchanteur, resterez-vous encore cinq ans dans un état si déplorable et si peu convenable à vos affaires et à votre dignité? Car, enfin, vous avez des ennemis qui soutiennent que vous êtes mort; ils veulent envahir votre royaume : je crains bien que vous ne l'ayez perdu avant d'avoir recouvré votre première forme. — Ne pourrai je pas, répliqua-t-il, aller dans mon palais, et gouverner tout comme je faisais ordinairement?

— Oh! s'écria son ami, la chose est différente! Tel qui veut obéir à un homme ne veut pas obéir à un perroquet; tel vous craint étant roi, étant environné de grandeur et de faste, qui vous arrachera toutes les plumes, vous voyant un petit oiseau. — Ah! faiblesse humaine, brillant extérieur, s'écria le roi, encore que tu ne signifies rien pour le mérite et pour la vertu, tu ne laisses pas d'avoir des endroits décevants dont on ne saurait presque se défendre! Eh bien, continua-t-il, soyons philosophe, méprisons ce que nous ne pouvons obtenir; notre parti ne sera point le plus mauvais. — Je ne me rends pas si tôt, dit le magicien, j'espère de trouver quelques bons expédients. »

Florine, la triste Florine, désespérée de ne plus voir le roi, passait les jours et les nuits à sa fenêtre, répétant sans cesse :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

La présence de son espionne ne l'en empêchait point; son désespoir était tel, qu'elle ne ménageait plus rien. « Qu'êtes-vous devenu, roi Charmant? s'écriait-elle. Nos communs ennemis vous ont-ils fait ressentir les cruels effets de leur rage? Avez-vous été sacrifié à leurs fureurs? Hélas! hélas! n'êtes-vous plus? Ne dois-je plus vous voir? ou, fatigué de mes malheurs, m'avez-vous abandonnée à la dureté de mon sort? » Que de larmes, que de sanglots suivaient ses tendres plaintes! Que les heures étaient devenues longues par l'absence d'un amant si aimable et si cher! La princesse, abattue, malade, maigre et changée, pouvait à peine se sou-

tenir; elle était persuadée que tout ce qu'il y a de plus funeste était arrivé au roi.

La reine et Truitonne triomphaient; la vengeance leur faisait plus de plaisir que l'offense ne leur avait fait de peine. Et, au fond, de quelle offense s'agissait-il? Le roi Charmant n'avait pas voulu épouser un petit monstre qu'il avait mille sujets de haïr. Cependant le père de Florine, qui devenait vieux, tomba malade et mourut. La fortune de la méchante reine et de sa fille changea de face : elles étaient regardées comme des favorites qui avaient abusé de leur faveur; le peuple mutiné courut au palais demander la princesse Florine, la reconnaissant pour souveraine. La reine, irritée, voulut traiter l'affaire avec hauteur; elle parut sur un balcon et menaça les mutins. En même temps la sédition devint générale, on enfonce les portes de son appartement, on le pille et on l'assomme à coups de pierres. Truitonne s'enfuit chez sa marraine la fée Soussio : elle ne courait pas moins de danger que sa mère.

Les grands du royaume s'assemblèrent promptement, et montèrent à la tour, où la princesse était fort malade : elle ignorait la mort de son père et le supplice de son ennemie. Quand elle entendit tant de bruit, elle ne douta pas qu'on ne vînt la prendre pour la faire mourir. Elle n'en fut point effrayée : la vie lui était odieuse depuis qu'elle avait perdu l'oiseau bleu. Mais ses sujets, s'étant jetés à ses pieds, lui apprirent le changement qui venait d'arriver à sa fortune; elle n'en fut point émue. Ils la portèrent dans son palais et la couronnèrent.

Les soins infinis que l'on prit de sa santé et l'envie qu'elle avait d'aller chercher l'oiseau bleu contribuèrent beaucoup

à la rétablir, et lui donnèrent bientôt assez de force pour nommer un conseil, afin d'avoir soin de son royaume en son absence; puis elle prit pour des mille millions de pierreries, et elle partit une nuit toute seule, sans que personne sût où elle allait.

L'enchanteur qui prenait soin des affaires du roi Charmant, n'ayant pas assez de pouvoir pour détruire ce que Soussio avait fait, s'avisa de l'aller trouver et de lui proposer quelque accommodement en faveur duquel elle rendrait au roi sa figure naturelle; il prit les grenouilles et vola chez la fée, qui causait dans ce moment avec Truitonne. D'un enchanteur à une fée il n'y a que la main; ils se connaissaient depuis cinq ou six cents ans, et dans cet espace de temps ils avaient été mille fois bien et mal ensemble. Elle le reçut très agréablement. « Que me veut mon compère? lui dit-elle (c'est ainsi qu'ils se nomment tous). Y a-t-il quelque chose pour son service qui dépende de moi? — Oui, ma commere, dit le magicien, vous pouvez tout pour ma satisfaction; il s'agit du meilleur de mes amis, d'un roi que vous avez rendu infortuné. — Ha! ha! je vous entends, compère, s'écria Soussio, j'en suis fâchée, mais il n'y a point de grâce à espérer pour lui, s'il ne veut épouser ma filleule; la voilà belle et jolie, comme vous voyez : qu'il se consulte. »

L'enchanteur pensa demeurer muet, tant il la trouva laide; cependant il ne pouvait se résoudre à s'en aller sans régler quelque chose avec elle, parce que le roi avait couru mille risques depuis qu'il était en cage. Le clou qui l'accrochait s'était rompu, la cage était tombée, et Sa Majesté emplumée souffrit beaucoup de cette chute; Minet, qui se trouva dans la chambre lorsque cet accident arriva, lui

donna un coup de griffe dans l'œil, dont il pensa rester borgne. Une autre fois, on avait oublié de lui donner à boire; il allait le grand chemin d'avoir la pepie, quand on l'en garantit par quelques gouttes d'eau. Un petit coquin de singe, s'étant échappé, attrapa ses plumes au travers des barreaux de la cage, et il l'épargna aussi peu qu'il aurait fait un geai ou un merle. Le pire de tout cela, c'est qu'il était sur le point de perdre son royaume; ses héritiers faisaient tous les jours des fourberies nouvelles pour prouver qu'il était mort. Enfin l'enchanteur conclut avec sa commère Soussio qu'elle mènerait Truitonne dans le palais du roi Charmant; qu'elle y resterait quelques mois, pendant lesquels il prendrait sa résolution de l'épouser, et qu'elle lui rendrait sa figure, quitte à reprendre celle d'oiseau, s'il ne voulait pas se marier.

La fée donna des habits tout d'or et d'argent à Truitonne, puis elle la fit monter en trousse derrière elle sur un dragon, et elles se rendirent au royaume de Charmant qui venait d'y arriver avec son fidèle ami l'enchanteur. En trois coups de baguette il se vit le même qu'il avait été, beau, aimable, spirituel et magnifique; mais il achetait bien cher le temps qu'on diminuait de sa pénitence; la seule pensée d'épouser Truitonne le faisait frémir. L'enchanteur lui disait les meilleures raisons qu'il pouvait; elles ne faisaient qu'une médiocre impression sur son esprit, et il était moins occupé de la conduite de son royaume que des moyens de prolonger le terme que Soussio lui avait donné pour épouser Truitonne.

Cependant la reine Florine, déguisée sous un habit de paysanne, avec ses cheveux épars et mêlés qui cachaient

son visage, un chapeau de paille sur la tête, un sac de toile sur l'épaule, commença son voyage, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt par mer, tantôt par terre. Elle faisait toute la diligence possible; mais, ne sachant où elle devait tourner ses pas, elle craignait toujours d'aller d'un côté, pendant que son aimable roi serait de l'autre. Un jour qu'elle s'était arrêtée au bord d'une fontaine, dont l'eau argentée bondissait sur de petits cailloux, elle eut envie de se laver les pieds; elle s'assit sur le gazon, elle releva ses blonds cheveux avec un ruban et mit ses pieds dans le ruisseau : elle ressemblait à Diane qui se baigne au retour d'une chasse. Il passa dans cet endroit une petite vieille toute voûtée, appuyée sur un gros bâton; elle s'arrêta, et lui dit : « Que faites-vous là, ma belle fille? vous êtes bien seule! — Ma bonne mère, dit la reine, je ne laisse pas d'être en grande compagnie; car j'ai avec moi les chagrins, les inquiétudes et les déplaisirs. » A ces mots, ses yeux se couvrirent de larmes. « Quoi! si jeune, vous pleurez! dit la bonne femme. Ah! ma fille, ne vous affligez pas. Dites-moi ce que vous avez sincèrement, et j'espère vous soulager. » La reine le voulut bien : elle lui conta ses ennuis, la conduite que la fée Soussio avait tenue dans cette affaire, et enfin comme elle cherchait l'oiseau bleu.

La petite vieille se redresse, s'agence, change tout d'un coup de visage, paraît belle, jeune, habillée superbement; et, regardant la reine avec un souris gracieux : « Incomparable Florine, lui dit-elle, le roi que vous cherchez n'est plus oiseau, ma sœur Soussio lui a rendu sa première figure, il est dans son royaume : ne vous affligez point, vous y arriverez et vous viendrez à bout de votre dessein. Voilà

quatre œufs; vous les casserez dans vos pressants besoins, et vous y trouverez des secours qui vous seront utiles. » En achevant ces mots, elle disparut.

Florine se sentit fort consolée de ce qu'elle venait d'entendre; elle mit ces œufs dans son sac, et tourna ses pas vers le royaume de Charmant.

Après avoir marché huit jours et huit nuits sans s'arrêter, elle arriva au pied d'une montagne prodigieuse par sa hauteur, toute d'ivoire, et si droite que l'on n'y pouvait mettre les pieds sans tomber. Elle fit mille tentatives inutiles : elle glissait, elle se fatiguait, et, désespérée d'un obstacle si insurmontable, elle se coucha au pied de la montagne, résolue de s'y laisser mourir, quand elle se souvint des œufs que la fée lui avait donnés. Elle en prit un. « Voyons, dit-elle, si elle ne s'est point moquée de moi en me promettant les secours dont j'aurais besoin. » Dès qu'elle l'eut cassé, elle y trouva des petits crampons d'or qu'elle mit à ses pieds et à ses mains. Quand elle les eut, elle monta la montagne d'ivoire sans aucune peine, car les crampons entraient dedans et l'empêchaient de glisser. Lorsqu'elle fut tout au haut, elle eut de nouvelles peines pour descendre, toute la vallée était d'une seule glace de miroir. Il y avait autour plus de soixante mille femmes qui s'y miraient avec un plaisir extrême : ce miroir avait deux lieues de large et six de haut; chacune s'y voyait selon ce qu'elle voulait être : la rousse y paraissait blonde, la brune avait les cheveux noirs, la vieille croyait être jeune, la jeune n'y vieillissait point; enfin tous les défauts y étaient si bien cachés, que l'on y venait des quatre coins du monde. Il y avait de quoi mourir de rire de voir les grimaces et les minauderies

que la plupart de ces coquettes faisaient. Cette circonstance n'y attirait pas moins d'hommes; le miroir leur plaisait aussi. Il faisait paraître aux uns de beaux cheveux, aux autres la taille plus haute et mieux prise, l'air martial et meilleure mine. Les femmes, dont ils se moquaient, ne se moquaient pas moins d'eux; de sorte que l'on appelait cette montagne de mille noms différents. Personne n'était jamais parvenu jusques au sommet, et, quand on y vit Florine, les dames poussèrent de longs cris de désespoir. « Ou va cette malavisée? disaient-elles. Sans doute qu'elle a assez d'esprit pour marcher sur notre glace : du premier pas elle brisera tout. » Elles faisaient un bruit épouvantable.

La reine ne savait comment faire, car elle voyait un grand péril à descendre par là; elle cassa un autre œuf, dont il sortit deux pigeons et un chariot, qui devint en même temps assez grand pour s'y placer commodément; puis les pigeons descendirent légèrement avec la reine, sans qu'il lui arrivât rien de fâcheux. Elle leur dit : « Mes petits amis, si vous vouliez me conduire jusques au lieu où le roi Charmant tient sa cour, vous n'obligeriez pas une ingrate. » Les pigeons, civils et obéissants, ne s'arrêtèrent ni jour ni nuit qu'ils ne fussent arrivés aux portes de la ville. Florine descendit, et leur donna à chacun un doux baiser, plus estimable qu'une couronne.

Oh! que le cœur lui battait en entrant! Elle se barbouilla le visage pour n'être point connue. Elle demanda aux passants où elle pouvait voir le roi. Quelques-uns se prirent à rire. « Voir le roi! lui dirent-ils. Hé! que lui veux-tu, ma Mie-Souillon? Va, va te décrasser, tu n'as pas les yeux assez bons pour voir un tel monarque. » La reine ne répondit

rien; elle s'éloigna doucement et demanda encore à ceux qu'elle rencontra où elle se pourrait mettre pour voir le roi. « Il doit venir demain au temple avec la princesse Truitonne, lui dit-on; car enfin il consent à l'épouser. »

Ciel! quelles nouvelles! Truitonne, l'indigne Truitonne, sur le point d'épouser le roi! Florine pensa mourir; elle n'eut plus de force pour parler ni pour marcher : elle se mit sous une porte, assise sur des pierres, bien cachée de ses cheveux et de son chapeau de paille. « Infortunée que je suis! disait-elle, je viens ici pour augmenter le triomphe de ma rivale et me rendre témoin de sa satisfaction! C'était donc à cause d'elle que l'oiseau bleu cessa de me venir voir! C'était pour ce petit monstre qu'il faisait la plus cruelle de toutes les infidélités, pendant qu'abîmée dans la douleur, je m'inquiétais pour la conservation de sa vie! Le traître avait changé, et, se souvenant moins de moi que s'il ne m'avait jamais vue, il me laissait le soin de m'affliger de sa trop longue absence sans se soucier de la mienne. »

Quand on a beaucoup de chagrin, il est rare d'avoir bon appétit; la reine chercha où se loger, et se coucha sans souper. Elle se leva avec le jour, elle courut au temple; elle n'y entra qu'après avoir essuyé mille rebuffades des gardes et des soldats. Elle vit le trône du roi et celui de Truitonne, qu'on regardait déjà comme la reine. Quelle douleur pour une personne aussi tendre et aussi délicate que Florine! Elle s'approcha du trône de sa rivale; elle se tint debout, appuyée contre un pilier de marbre. Le roi vint le premier, plus beau et plus aimable qu'il eût été de sa vie. Truitonne parut ensuite richement vêtue, et si laide qu'elle en faisait peur. Elle regarda la reine en fronçant le

sourcil. « Qui es-tu, lui dit-elle, pour oser t'approcher de mon excellente figure, et si près de mon trône d'or? — Je me nomme *Mie-Souillon*, répondit-elle; je viens de loin pour vous vendre mes raretés. » Elle fouilla aussitôt dans son sac de toile, elle en tira les bracelets d'émeraudes que le roi Charmant lui avait donnés. « Ho! ho! dit Truitonne, voilà de jolies verrines! En veux-tu une pièce de cinq sous? — Montrez-les, Madame, aux connaisseurs, dit la reine, et puis nous ferons notre marché. » Truitonne, qui aimait le roi plus tendrement qu'une telle bête n'en était capable, étant ravie de trouver des occasions de lui parler, s'avança jusqu'à son trône, et lui montra les bracelets, le priant de lui en dire son sentiment. A la vue de ces bracelets, il se souvint de ceux qu'il avait donnés à Florine : il pâlit, il soupira, et fut longtemps sans répondre; enfin, craignant qu'on ne s'aperçût de l'état où ses différentes pensées le réduisaient, il se fit un effort, et lui répliqua : « Ces bracelets valent, je crois, autant que mon royaume; je pensais qu'il n'y en avait qu'une paire au monde, mais en voilà de semblables. »

Truitonne revint dans son trône, où elle avait moins bonne mine qu'une huître à l'écaille; elle demanda à la reine combien, sans surfaire, elle voulait de ces bracelets. « Vous auriez trop de peine à me les payer, Madame, dit-elle, il vaut mieux vous proposer un autre marché : si vous me voulez procurer de coucher une nuit dans le cabinet des échos qui est au palais du roi, je vous donnerai mes émeraudes. — Je le veux bien, Mie-Souillon, » dit Truitonne, en riant comme une perdue et montrant des dents plus longues que les défenses d'un sanglier.

Le roi ne s'informa point d'où venaient ces bracelets, moins par indifférence pour celle qui les présentait (bien qu'elle ne fût guère propre à faire naître la curiosité) que par un éloignement invincible qu'il sentait pour Truitonne. Or, il est à propos qu'on sache que, pendant qu'il était oiseau bleu, il avait conté à la princesse qu'il y avait sous son appartement un cabinet qu'on appelait le cabinet des échos, qui était si ingénieusement fait, que tout ce qui s'y disait fort bas était entendu du roi lorsqu'il était couché dans sa chambre ; et, comme Florine voulait lui reprocher son infidélité, elle n'en avait point imaginé de meilleur moyen.

On la mena dans le cabinet par ordre de Truitonne : elle commença ses plaintes et ses regrets. « Le malheur dont je voulais douter n'est que trop certain, cruel oiseau bleu! dit-elle. Tu m'as oubliée, tu aimes mon indigne rivale. Les bracelets que j'ai reçus de ta déloyale main n'ont pu me rappeler à ton souvenir, tant j'en suis éloignée. » Alors les sanglots interrompirent ses paroles, et, quand elle eut assez de force pour parler, elle se plaignit encore et continua jusqu'au jour. Les valets de chambre l'avaient entendue toute la nuit gémir et soupirer : ils le dirent à Truitonne, qui lui demanda quel tintamarre elle avait fait. La reine lui dit qu'elle dormait si bien qu'ordinairement elle rêvait et qu'elle parlait très souvent tout haut. Pour le roi, il ne l'avait point entendue par une fatalité étrange : c'est que, depuis qu'il avait aimé Florine, il ne pouvait plus dormir; et, lorsqu'il se mettait au lit, pour lui faire prendre quelque repos, on lui donnait de l'opium.

La reine passa une partie du jour dans une étrange in-

quiétude. « S'il m'a entendue, disait-elle, se peut-il une indifférence plus cruelle? S'il ne m'a pas entendue, que ferai-je pour parvenir à me faire entendre? » Il ne se trouvait plus de raretés extraordinaires; car des pierreries sont toujours belles, mais il fallait quelque chose qui piquât le goût de Truitonne : elle eut recours à ses œufs. Elle en cassa un; aussitôt il en sortit un petit carrosse d'acier poli, garni d'or de rapport : il était attelé de six souris vertes, conduites par un raton couleur de rose, et le postillon, qui était aussi de famille ratonnienne, était gris-de-lin. Il y avait dans ce carrosse quatre marionnettes plus fringantes et plus spirituelles que toutes celles qui paraissent aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent; elles faisaient des choses surprenantes, particulièrement deux petites Égyptiennes, qui, pour danser la sarabande et les passe-pieds, ne l'auraient pas cédé à Léance.

La reine demeura ravie de ce nouveau chef-d'œuvre de l'art nécromancien; elle ne dit mot jusqu'au soir, qui était l'heure que Truitonne allait à la promenade; elle se mit dans une allée, faisant galoper ces souris, qui traînaient le carrosse, les ratons et les marionnettes. Cette nouveauté étonna si fort Truitonne qu'elle s'écria deux ou trois fois : « Mie-Souillon, Mie-Souillon, veux-tu cinq sous du carrosse et de ton attelage souriquois? — Demandez aux gens de lettres et aux docteurs de ce royaume, dit Florine, ce qu'une telle merveille peut valoir, et je m'en rapporterai à l'estimation du plus savant. » Truitonne, qui était absolue en tout, lui répliqua : « Sans m'importuner plus longtemps de ta crasseuse présence, dis-m'en le prix. — Dormir encore dans le cabinet des échos, dit-elle, est tout ce que je

demande. — Va, pauvre bête, répliqua Truitonne, tu n'en seras pas refusée; » et, se tournant vers ses dames : « Voilà une sotte créature, dit-elle, de retirer si peu d'avantage de ses raretés. »

La nuit vint, Florine dit tout ce qu'elle put imaginer de plus tendre, et elle le dit aussi inutilement qu'elle avait déjà fait, parce que le roi ne manquait jamais de prendre son opium. Les valets de chambre disaient entre eux : « Sans doute cette paysanne est folle; qu'est-ce qu'elle raisonne toute la nuit? — Avec cela, disaient les autres, il ne laisse pas d'y avoir de l'esprit et de la passion dans ce qu'elle conte. » Elle attendait impatiemment le jour pour voir quel effet ses discours auraient produit. « Quoi! ce barbare est devenu sourd à ma voix? disait-elle. Il n'entend plus sa chère Florine! Ah! quelle faiblesse de l'aimer encore! Que je mérite bien les marques de mépris qu'il me donne! » Mais elle y pensait inutilement, elle ne pouvait se guérir de sa tendresse. Il n'y avait plus qu'un œuf dans son sac dont elle dût espérer du secours; elle le cassa : il en sortit un pâté de six oiseaux qui étaient bardés, cuits, et fort bien apprêtés; avec cela ils chantaient merveilleusement bien, disaient la bonne aventure, et savaient mieux la médecine qu'Esculape. La reine resta charmée d'une chose si admirable; elle fut avec son pâté parlant dans l'antichambre de Truitonne.

Comme elle attendait qu'elle passât, un des valets de chambre du roi s'approcha d'elle et lui dit : « Ma Mie-Souillon, savez-vous bien que, si le roi ne prenait pas de l'opium pour dormir, vous l'étourdiriez assurément? car vous jasez la nuit d'une manière surprenante. » Florine ne s'étonna plus de ce qu'il ne l'avait pas entendue; elle fouilla dans

son sac, et lui dit : « Je crains si peu d'interrompre le repos du roi, que si vous voulez ne lui point donner d'opium ce soir, en cas que je couche dans ce même cabinet, toutes ces perles et tous ces diamants seront pour vous. » Le valet de chambre y consentit, et lui en donna sa parole.

A quelques moments de là Truitonne vint; elle aperçut la reine avec son pâté, qui feignait de le vouloir manger. « Que fais-tu là, ma Mie-Souillon? lui dit-elle. — Madame, répliqua Florine, je mange des astrologues, des musiciens et des médecins. » En même temps tous les oiseaux se mettent à chanter plus mélodieusement que des sirènes; puis ils s'écrièrent : « Donnez la pièce blanche, et nous vous dirons votre bonne aventure. » Un canard, qui dominait, dit plus haut que les autres : « Can, can, can, je suis médecin, je guéris de tous maux et de toute sorte de folie, hormis de celle d'amour. » Truitonne, plus surprise de tant de merveilles qu'elle l'eût été de ses jours, jura : « Par la vertuchou, voilà un excellent pâté! je le veux avoir. Çà, çà, Mie-Souillon, que t'en donnerais-je? — Le prix ordinaire, ditelle : coucher dans le cabinet des échos, et rien davantage. — Tiens, dit généreusement Truitonne (car elle était de belle humeur par l'acquisition d'un tel pâté), tu en auras une pistole. » Florine, plus contente qu'elle l'eût encore été, parce qu'elle espérait que le roi l'entendrait, se retira en la remerciant.

Dès que la nuit parut, elle se fit conduire dans le cabinet, souhaitant avec ardeur que le valet de chambre lui tînt parole, et qu'au lieu de donner de l'opium au roi, il lui présentât quelque autre chose qui pût le tenir éveillé. Lorsqu'elle crut que chacun s'était endormi, elle commença ses

plaintes ordinaires. « A combien de périls me suis-je exposée, disait-elle, pour te chercher, pendant que tu me fuis et que tu veux épouser Truitonne! Que t'ai-je donc fait, cruel, pour oublier tes serments? Souviens-toi de ta métamorphose, de mes bontés, de nos tendres conversations. » Elle les répéta presque toutes, avec une mémoire qui prouvait assez que rien ne lui était plus cher que ce souvenir.

Le roi ne dormait point, et il entendait si distinctement la voix de Florine et toutes ses paroles, qu'il ne pouvait comprendre d'où elles venaient; mais son cœur, pénétré de tendresse, lui rappela si vivement l'idée de son incomparable princesse, qu'il sentit sa séparation avec la même douleur qu'au moment où les couteaux l'avaient blessé sur le cyprès; il se mit à parler de son côté comme la reine avait fait du sien. « Ah! princesse, dit-il, trop cruelle pour un amant qui vous adorait! est-il possible que vous m'ayez sacrifié à nos communs ennemis? » Florine entendit ce qu'il disait, et ne manqua pas de lui répondre, et de lui apprendre que, s'il voulait entretenir la Mie-Souillon, il serait éclairci de tous les mystères qu'il n'avait pu pénétrer jusqu'alors. A ces mots, le roi impatient appela un de ses valets de chambre, et lui demanda s'il ne pouvait point trouver Mie-Souillon et l'amener. Le valet de chambre répliqua que rien n'était plus aisé, parce qu'elle couchait dans le cabinet des échos.

Le roi ne savait qu'imaginer. Quel moyen de croire qu'une si grande reine que Florine fût déguisée en souillon? Et quel moyen de croire que Mie-Souillon eût la voix de la reine, et sût des secrets si particuliers, à moins que ce ne fût elle-même? Dans cette incertitude il se leva, et, s'habil-

lant avec précipitation, il descendit par un degré dérobé dans le cabinet des échos, dont la reine avait ôté la clef; mais le roi en avait une qui ouvrait toutes les portes du palais.

Il la trouva avec une légère robe de taffetas blanc qu'elle portait sous ses vilains habits; ses beaux cheveux couvraient ses épaules; elle était couchée sur un lit de repos, et une lampe un peu éloignée ne rendait qu'une lumière sombre. Le roi entra tout d'un coup, et, son amour l'emportant sur son ressentiment, dès qu'il la reconnut, il vint se jeter à ses pieds, il mouilla ses mains de ses larmes, et pensa mourir de joie, de douleur, et de mille pensées différentes qui lui passèrent en même temps dans l'esprit.

La reine ne demeura pas moins troublée; son cœur se serra, elle pouvait à peine soupirer : elle regardait fixement le roi sans lui rien dire; et, quand elle eût eu la force de lui parler, elle n'eût pas eu celle de lui faire des reproches; le plaisir de le revoir lui fit oublier pour quelque temps les sujets de plainte qu'elle croyait avoir. Enfin ils s'éclaircirent, ils se justifièrent, leur tendresse se réveilla; et tout ce qui les embarrassait, c'était la fée Soussio.

Mais dans ce moment l'enchanteur qui aimait le roi arriva avec une fée fameuse : c'était justement celle qui donna les quatre œufs à Florine. Après les premiers compliments, l'enchanteur et la fée déclarèrent que, leur pouvoir étant uni en faveur du roi et de la reine, Soussio ne pouvait rien contre eux, et qu'ainsi leur mariage ne recevrait aucun retardement.

Il est aisé de se figurer la joie de ces deux jeunes amants : dès qu'il fut jour, on la publia dans tout le palais, et cha-

cun était ravi de voir Florine. Ces nouvelles allèrent jusqu'à Truitonne; elle accourut chez le roi : quelle surprise d'y trouver sa belle rivale! Dès qu'elle voulut ouvrir la bouche pour lui dire des injures, l'enchanteur et la fée parurent, qui la métamorphosèrent en truie, afin qu'il lui restât au moins une partie de son nom et de son naturel grondeur. Elle s'enfuit toujours grognant jusque dans la basse-cour, où de longs éclats de rire que l'on fit sur elle achevèrent de la désespérer.

Le roi Charmant et la reine Florine, délivrés d'une personne si odieuse, ne pensèrent plus qu'à la fête de leurs noces; la galanterie et la magnificence y parurent également : il est aisé de juger de leur félicité après de si longs malheurs.



VI.

LA BARONNE D'AULNOY

LA BICHE AU BOIS.



VI.

LA BARONNE D'AULNOY.

LA BICHE AU BOIS.

Il était une fois un roi et une reine dont l'union était parfaite : ils s'aimaient tendrement, et leurs sujets les adoraient; mais il manquait à la satisfaction des uns et des autres de leur voir un héritier. La reine, qui était persuadée que le roi l'aimerait encore davantage si elle en avait un, ne manquait pas au printemps d'aller boire des eaux qui étaient excellentes. L'on y venait en foule, et le nombre d'étrangers était si grand qu'il s'en trouvait là de toutes les parties du monde.

Il y avait plusieurs fontaines dans un grand bois où l'on allait boire; elles étaient entourées de marbre et de por-

phyre, car chacun se piquait de les embellir. Un jour que la reine était assise au bord de la fontaine, elle dit à toutes ses dames de s'éloigner et de la laisser seule; puis elle commença ses plaintes ordinaires. « Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle, de n'avoir point d'enfants? Les plus pauvres femmes en ont; il y a cinq ans que j'en demande au ciel, je n'ai pu encore le toucher. Mourrai-je sans avoir cette satisfaction? »

Comme elle parlait ainsi, elle remarqua que l'eau de la fontaine s'agitait; puis une grosse écrevisse parut, et lui dit : « Grande reine, vous aurez enfin ce que vous désirez. Je vous avertis qu'il y a ici proche un palais superbe que les fées ont bâti; mais il est impossible de le trouver, parce qu'il est environné de nuées fort épaisses, que l'œil d'une personne mortelle ne peut pénétrer; cependant, comme je suis votre très humble servante, si vous voulez vous fier à la conduite d'une pauvre écrevisse, je m'offre de vous y mener. »

La reine l'écoutait sans l'interrompre, la nouveauté de voir parler une écrevisse l'ayant fort surprise. Elle lui dit qu'elle accepterait avec plaisir ses offres, sans qu'elle ne savait pas aller en reculant comme elle. L'écrevisse sourit, et sur-le-champ elle prit la figure d'une belle petite vieille. « Eh bien! Madame, lui dit-elle, n'allons pas à reculons, j'y consens; mais surtout regardez-moi comme une de vos amies, car je ne souhaite que ce qui peut vous être avantageux. »

Elle sortit de la fontaine sans être mouillée; ses habits etaient blancs, doublés de cramoisi, et ses cheveux gris tous renoués de rubans verts. Il ne s'est guère vu de vieille

dont l'air fût plus galant. Elle salua la reine, et elle en fut embrassée; et, sans tarder davantage, elle la conduisit dans une route du bois qui surprit cette princesse : car, encore qu'elle y fût venue mille et mille fois, elle n'était jamais entrée dans celle-là. Comment y serait-elle entrée? C'était le chemin des fées pour aller à la fontaine : il était ordinairement fermé de ronces et d'épines; mais, quand la reine et sa conductrice parurent, aussitôt les rosiers poussèrent des roses, les jasmins et les orangers entrelacèrent leurs branches pour faire un berceau couvert de feuilles et de fleurs; la terre fut couverte de violettes; mille oiseaux différents chantaient à l'envi sur les arbres.

La reine n'était pas encore revenue de sa surprise, lorsque ses yeux furent frappés par l'éclat sans pareil d'un palais tout de diamants : les murs et les toits, les plafonds, les planchers, les degrés, les balcons, jusqu'aux terrasses, tout était de diamants. Dans l'excès de son admiration, elle ne put s'empêcher de pousser un grand cri, et de demander à la galante vieille qui l'accompagnait si ce qu'elle voyait était un songe ou une réalité. « Rien n'est plus réel, Madame, » répliqua-t-elle. Aussitôt les portes du palais s'ouvrirent, il en sortit six fées; mais quelles fées? les plus belles et les plus magnifiques qui aient jamais paru dans leur empire. Elles vinrent toutes faire une profonde révérence à la reine, et chacune lui présenta une fleur de pierreries pour lui faire un bouquet : il y avait une rose, une tulipe, une anémone, une ancolie, un œillet et une grenade. « Madame, lui dirent-elles, nous ne pouvons pas vous donner une plus grande marque de notre considération qu'en vous permettant de nous venir voir ici; mais nous sommes bien aises de vous

annoncer que vous aurez une belle princesse que vous nommerez Désirée : car l'on doit avouer qu'il y a longtemps que vous la désirez. Ne manquez pas, aussitôt qu'elle sera au monde, de nous appeler, parce que nous voulons la douer de toutes sortes de bonnes qualités; vous n'aurez qu'à prendre le bouquet que nous vous donnons, et nommer chaque fleur en pensant à nous; soyez certaine qu'aussitôt nous serons dans votre chambre. »

La reine, transportée de joie, se jeta à leur cou, et les embrassades durèrent plus d'une grosse demi-heure. Après cela elles prièrent la reine d'entrer dans leur palais, dont on ne peut faire une assez belle description; elles avaient pris pour le bâtir l'architecte du soleil : il avait fait en petit ce que celui du soleil est en grand. La reine, qui n'en soutenait l'éclat qu'avec peine, fermait à tous moments les yeux. Elles la conduisirent dans leur jardin : il n'a jamais été de si beaux fruits; les abricots étaient plus gros que la tête, et l'on ne pouvait manger une cerise sans la couper en quatre, d'un goût si exquis qu'après que la reine en eut mangé, elle ne voulut de sa vie en manger d'autres. Il y avait un verger tout d'arbres confits, qui ne laissaient pas d'avoir vie et de croître comme les autres.

De dire tous les transports de la reine, combien elle parla de la petite princesse Désirée, combien elle remercia les aimables personnes qui lui annonçaient une si agréable nouvelle, c'est ce que je n'entreprendrai point; mais enfin il n'y eut aucuns termes de tendresse et de reconnaissance oubliés. La fée de la fontaine y trouva toute la part qu'elle méritait; la reine demeura jusqu'au soir dans le palais; elle aimait la musique, on lui fit entendre des voix qui lui pa-

rurent célestes; on la chargea de présents; et, après avoir remercié ces grandes dames, elle revint avec la fée de la fontaine.

Toute sa maison était très en peine d'elle : on la cherchait avec beaucoup d'inquiétude, on ne pouvait imaginer en quel lieu elle était; ils craignaient même que quelques étrangers audacieux ne l'eussent enlevée, car elle avait de la beauté et de la jeunesse; de sorte que chacun témoigna une joie extrême de son retour; et, comme elle ressentait de son côté une satisfaction infinie des bonnes espérances qu'on venait de lui donner, elle avait une conversation agréable et brillante qui charmait tout le monde.

La fée de la fontaine la quitta proche de chez elle; les compliments et les caresses redoublèrent à leur séparation; et la reine, étant restée encore huit jours aux eaux, ne manqua pas de retourner au palais des fées avec sa coquette vieille, qui paraissait d'abord en écrevisse, et puis qui prenait sa forme naturelle.

La reine partit; elle devint grosse, et mit au monde une princesse qu'elle appela Désirée. Aussitôt elle prit le bouquet qu'elle avait reçu; elle nomma toutes les fleurs l'une après l'autre, et sur-le-champ on vit arriver les fées. Chacune avait son chariot de différente matière : l'un était d'ébène, tiré par des pigeons blancs; d'autres d'ivoire, que de petits corbeaux traînaient; d'autres encore, de cèdre et de camanbour. C'était là leur équipage d'alliance et de paix : car lorsqu'elles étaient fâchées, ce n'étaient que des dragons volants, que des couleuvres qui jetaient le feu par la gueule et par les yeux; que lions, que léopards, que panthères, sur lesquels elles se transportaient d'un bout du monde

à l'autre en moins de temps qu'il n'en faut pour dire bonjour ou bonsoir; mais cette fois-ci elles étaient de la meilleure humeur qu'il est possible.

La reine les vit entrer dans sa chambre avec un air gai et majestueux; leurs nains et leurs naines les suivaient, tous chargés de présents. Après qu'elles eurent embrassé la reine et baisé la petite princesse, elles déployèrent sa layette, dont la toile était si fine et si bonne qu'on pouvait s'en servir cent ans sans l'user : les fées la filaient à leurs heures de loisir. Pour les dentelles, elles surpassaient encore ce que j'ai dit de la toile : toute l'histoire du monde y était représentée, soit à l'aiguille, ou au fuseau. Après cela elles montrèrent les langes et les couvertures, qu'elles avaient brodés exprès : l'on y voyait représentés mille jeux différents auxquels les enfants s'amusent. Depuis qu'il y a des brodeurs et des brodeuses, il ne s'est rien vu de si merveilleux; mais, quand le berceau parut, la reine s'écria d'admiration, car il surpassait encore tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors. Il était d'un bois si rare qu'il coûtait cent mille écus la livre. Quatre petits Amours le soutenaient : c'étaient quatre chefs-d'œuvre, où l'art avait tellement surpassé la matière, quoiqu'elle fût de diamants et de rubis, que l'on n'en peut assez parler. Ces petits Amours avaient été animés par les fées, de sorte que, lorsque l'enfant criait, ils le berçaient et l'endormaient; cela était d'une commodité merveilleuse pour les nourrices.

Les fées prirent elles-mêmes la petite princesse sur leurs genoux, elles l'emmaillotèrent et lui donnèrent plus de cent baisers : car elle était déjà si belle qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. Elles remarquèrent qu'elle avait besoin de te-

ter; aussitôt elles frappèrent la terre avec leur baguette, il parut une nourrice telle qu'il la fallait pour cet aimable poupard. Il ne fut plus question que de douer l'enfant; les fées s'empressèrent de le faire : l'une la doua de vertu, et l'autre d'esprit; la troisième, d'une beauté miraculeuse; celle d'après, d'une heureuse fortune; la cinquième lui désira une longue santé, et la dernière, qu'elle fît bien toutes les choses qu'elle entreprendrait.

La reine, ravie, les remerciait mille et mille fois des faveurs qu'elles venaient de faire à la petite princesse, lorsque l'on vit entrer dans la chambre une si grosse écrevisse que la porte fut à peine assez large pour qu'elle pût passer. « Ah! trop ingrate reine, dit l'écrevisse, vous n'avez donc pas daigné vous souvenir de moi? Est-il possible que vous ayez sitôt oublié la fée de la fontaine et les bons offices que je vous ai rendus en vous menant chez mes sœurs? Quoi! vous les avez toutes appelées, je suis la seule que vous négligez! Il est certain que j'en avais un pressentiment, et c'est ce qui m'obligea de prendre la figure d'une écrevisse lorsque je vous parlai la première fois, voulant marquer par là que votre amitié, au lieu d'avancer, reculerait. »

La reine, inconsolable de la faute qu'elle avait faite, l'interrompit, et lui demanda pardon : elle lui dit qu'elle avait cru nommer sa fleur comme celle des autres; que c'était le bouquet de pierreries qui l'avait trompée; qu'elle n'était pas capable d'oublier les obligations qu'elle lui avait; qu'elle la suppliait de ne lui point ôter son amitié, et particulièrement d'être favorable à la princesse. Toutes les fées, qui craignaient qu'elle ne la douât de misères et d'infortunes, secondèrent la reine pour l'adoucir. « Ma chère sœur, lui disaient-elles,

que Votre Altesse ne soit point fâchée contre une reine qui n'a jamais eu dessein de vous déplaire; quittez, de grâce, cette figure d'écrevisse, faites que nous vous voyions avec tous vos charmes. »

J'ai déjà dit que la fée de la fontaine était assez coquette; les louanges que ses sœurs lui donnèrent l'adoucirent un peu. « Eh bien! dit-elle, je ne ferai pas à Désirée tout le mal que j'avais résolu, car assurément j'avais envie de la perdre, et rien n'aurait pu m'en empêcher; cependant je veux bien vous avertir que, si elle voit le jour avant l'âge de quinze ans, elle aura lieu de s'en repentir, il lui en coûtera peut-être la vie. » Les pleurs de la reine et les prières des illustres fées ne changèrent point l'arrêt qu'elle venait de prononcer; elle se retira à reculons, car elle n'avait pas voulu quitter sa robe d'écrevisse.

Dès qu'elle fut éloignée de la chambre, la triste reine demanda aux fées un moyen pour préserver sa fille des maux qui la menaçaient. Elles tinrent aussitôt conseil, et enfin, après avoir agité plusieurs avis différents, elles s'arrêtèrent à celui-ci : qu'il fallait bâtir un palais sans portes ni fenêtres, y faire une entrée souterraine, et nourrir la princesse dans ce lieu jusqu'à l'âge fatal où elle était menacée.

Trois coups de baguette commencèrent et finirent ce grand édifice. Il était de marbre blanc et vert par dehors; les plafonds et les planchers, de diamants et d'émeraudes qui formaient des fleurs, des oiseaux et mille choses agréables. Tout était tapissé de velours de différentes couleurs, brodé de la main des fées; et, comme elles étaient savantes dans l'histoire, elles s'étaient fait un plaisir de tracer les plus belles et les plus remarquables : l'avenir n'y était pas moins représenté

que le passé; les actions héroïques du plus grand roi du monde remplissaient plusieurs tentures.

Ici du démon de la Thrace
Il a le port victorieux;
Les éclats redoublés qui partent de ses yeux
Marquent sa belliqueuse audace.
Là, plus tranquille et plus serein,
Il gouverne la France en une paix profonde,
Il fait voir par ses lois que le reste du monde
Lui doit envier son destin
Par les peintres les plus habiles,
Il y paraissait peint avec ses divers traits,
Redoutable en prenant des villes,
Généreux en faisant la paix.

Ces sages fées avaient imaginé ce moyen pour apprendre plus aisément à la jeune princesse les divers événements de la vie des héros et des autres hommes.

L'on ne voyait chez elle que par la lumière des bougies; mais il y en avait une si grande quantité qu'elles faisaient un jour perpétuel. Tous les maîtres dont elle avait besoin pour se rendre parfaite furent conduits en ce lieu : son esprit, sa vivacité et son adresse prévenaient presque toujours ce qu'ils voulaient lui enseigner, et chacun d'eux demeurait dans une admiration continuelle des choses surprenantes qu'elle disait, dans un âge où les autres savent à peine nommer leur nourrice; aussi n'est-on pas douée par les fées pour demeurer ignorante et stupide.

Si son esprit charmait tous ceux qui l'approchaient, sa beauté n'avait pas des effets moins puissants; elle ravissait les plus insensibles, et la reine sa mère ne l'aurait jamais quittée de vue, si son devoir ne l'avait pas attachée auprès du roi. Les bonnes fées venaient voir la princesse de temps

en temps; elles lui apportaient des raretés sans pareilles, des habits si bien entendus, si riches et si galants, qu'ils semblaient avoir été faits pour la noce d'une jeune princesse qui n'est pas moins aimable que celle dont je parle. Mais, entre toutes les fées qui la chérissaient, Tulipe l'aimait davantage, et recommandait plus soigneusement à la reine de ne lui pas laisser voir le jour avant qu'elle eût quinze ans. « Notre sœur de la fontaine est vindicative, lui disait-elle; quelque intérêt que nous prenions en cet enfant, elle lui fera du mal, si elle peut; ainsi, Madame, vous ne sauriez être trop vigilante là-dessus. » La reine lui promettait de veiller sans cesse à une affaire si importante; mais, comme sa chère fille approchait du temps où elle devait sortir de ce château, elle la fit peindre; son portrait fut porté dans les plus grandes cours de l'univers. A sa vue, il n'y eut aucun prince qui se défendit de l'admirer; mais il y en eut un qui en fut si touché qu'il ne pouvait plus s'en séparer. Il le mit dans son cabinet; il s'enfermait avec lui, et, lui parlant comme s'il eût été sensible, qu'il eût pu l'entendre, il lui disait les choses du monde les plus passionnées.

Le roi, qui ne voyait presque plus son fils, s'informa de ce qui pouvait l'empêcher de paraître aussi gai qu'à son ordinaire. Quelques courtisans, trop empressés de parler, car il y en a plusieurs de ce caractère, lui dirent qu'il était à craindre que le prince ne perdît l'esprit, parce qu'il demeurait des jours entiers enfermé dans son cabinet, où l'on entendait qu'il parlait seul comme s'il eût été avec quelqu'un.

Le roi reçut cet avis avec inquiétude. « Est-il possible, disait-il à ses confidents, que mon fils perde la raison? Il en a toujours tant marqué! Vous savez l'admiration qu'on a

eue pour lui jusqu'à présent, et je ne trouve encore rien d'égaré dans ses yeux, il me paraît seulement plus triste; il faut que je l'entretienne, je démêlerai peut-être de quelle sorte de folie il est attaqué. »

En effet, il l'envoya querir; il commanda qu'on se retirât, et, après plusieurs choses auxquelles il n'avait pas une grande attention, et auxquelles aussi il répondit assez mal, le roi lui demanda ce qu'il pouvait avoir pour que son humeur et sa personne fussent si changées. Le prince, croyant ce moment favorable, se jeta à ses pieds : « Vous avez résolu, lui dit-il, de me faire épouser la princesse Noire : vous trouverez des avantages dans son alliance, que je ne puis vous promettre dans celle de la princesse Désirée; mais, seigneur, je trouve des charmes dans celle-ci, que je ne rencontrerai point dans l'autre. — Et où les avez-vous vus? dit le roi. Les portraits de l'une et de l'autre m'ont été apportés, répliqua le prince Guerrier (c'est ainsi qu'on le nommait depuis qu'il avait gagné trois grandes batailles); je vous avoue que j'ai pris une si forte passion pour la princesse Désirée, que si vous ne retirez les paroles que vous avez données à la Noire, il faut que je meure, heureux de cesser de vivre en perdant l'espérance d'être à ce que j'aime — C'est donc avec son portrait, reprit gravement le roi, que vous prenez en gré de faire des conversations qui vous rendent ridicule à tous les courtisans? Ils vous croient insensé, et, si vous saviez ce qui m'est revenu là-dessus, vous auriez honte de marquer tant de faiblesse. — Je ne puis me reprocher une si belle flamme, répondit-il; lorsque vous aurez vu le portrait de cette charmante princesse, vous approuverez ce que je sens pour elle. — Allez donc le querir

tout à l'heure, » dit le roi avec un air d'impatience qui faisait assez connaître son chagrin. Le prince en aurait eu de la peine, s'il n'avait pas été certain que rien au monde ne pouvait égaler la beauté de Désirée. Il courut dans son cabinet, et revint chez le roi : il demeura presque aussi enchanté que son fils : « Ah! dit-il, mon cher Guerrier, je consens à ce que vous souhaitez, je rajeunirai lorsque j'aurai une si aimable princesse à ma cour; je vais dépêcher sur-le-champ des ambassadeurs à celle de la Noire, pour retirer ma parole : quand je devrais avoir une rude guerre contre elle, j'aime mieux m'y résoudre. »

Le prince baisa respectueusement les mains de son père, et lui embrassa plus d'une fois les genoux. Il avait tant de joie qu'on le reconnaissait à peine; il pressa le roi de dépêcher des ambassadeurs non seulement à la Noire, mais aussi à Désirée, et il souhaita qu'il choisît pour cette dernière l'homme le plus capable et le plus riche, parce qu'il fallait paraître dans une occasion si célèbre, et persuader ce qu'il désirait. Le roi jeta les yeux sur Becafigue : c'était un jeune seigneur très éloquent, qui avait cent millions de rente. Il aimait passionnément le prince Guerrier; il fit, pour lui plaire, le plus grand équipage et la plus belle livrée qu'il pût imaginer. Sa diligence fut extrême : car l'amour du prince augmentait chaque jour, et sans cesse il le conjurait de partir. « Songez, lui disait-il confidemment, qu'il y va de ma vie, que je perds l'esprit lorsque je pense que le père de cette princesse peut prendre des engagements avec quelque autre, sans vouloir les rompre en ma faveur, et que je la perdrais pour jamais. » Becafigue le rassurait afin de gagner du temps, car il était bien aise que sa dépense lui fît honneur. Il mena

quatre-vingts carrosses tout brillants d'or et de diamants ; la miniature la mieux finie n'approche pas de celle qui les ornait; il y avait cinquante autres carrosses, vingt-quatre mille pages à cheval, plus magnifiques que des princes, et le reste de ce grand cortège ne se démentait en rien.

Lorsque l'ambassadeur prit son audience de congé du prince, il l'embrassa étroitement. « Souvenez-vous, mon cher Becafigue, lui dit-il, que ma vie dépend du mariage que vous allez négocier; n'oubliez rien pour persuader, et amenez l'aimable princesse que j'adore. » Il le chargea aussitôt de mille présents où la galanterie égalait la magnificence : ce n'étaient que devises amoureuses, gravées sur des cachets de diamant; des montres dans des escarboucles, chargées des chiffres de Désirée; des bracelets de rubis taillés en cœur. Enfin que n'avait-il pas imaginé pour lui plaire!

L'ambassadeur portait le portrait de ce jeune prince, qui avait été peint par un homme si savant, qu'il parlait et faisait de petits compliments pleins d'esprit. A la vérité, il ne répondait pas à tout ce qu'on disait; mais il ne s'en fallait guère. Becafigue promit au prince de ne rien négliger pour sa satisfaction, et il ajouta qu'il portait tant d'argent, que si on lui refusait la princesse, il trouverait le moyen de gagner quelqu'une de ses femmes, et de l'enlever. « Ah! s'écria le prince, je ne puis m'y résoudre : elle serait offensée d'un procédé si peu respectueux. » Becafigue ne répondit rien là-dessus, et partit.

Le bruit de son voyage prévint son arrivée; le roi et la reine en furent ravis : ils estimaient beaucoup son maître, et savaient les grandes actions du prince Guerrier; mais ce qu'ils connaissaient encore mieux, c'était son mérite per-

sonnel, de sorte que, quand ils auraient cherché dans tout l'univers un mari pour leur fille, ils n'auraient su en trouver un plus digne d'elle. On prépara un palais pour loger Becafigue, et l'on donna tous les ordres nécessaires pour que la cour parût dans la dernière magnificence.

Le roi et la reine avaient résolu que l'ambassadeur verrait Désirée; mais la fée Tulipe vint trouver la reine, et lui dit : « Gardez-vous bien, Madame, de mener Becafigue chez notre enfant (c'est ainsi qu'elle nommait la princesse), il ne faut pas qu'il la voie sitôt, et ne consentez point à l'envoyer chez le roi qui la demande, qu'elle n'ait passé quinze ans : car je suis assurée que, si elle part plus tôt, il lui arrivera quelque malheur. » La reine, embrassant la bonne Tulipe, lui promit de suivre ses conseils, et sur-le-champ elles allèrent voir la princesse.

L'ambassadeur arriva : son équipage demeura vingt-trois heures à passer, car il avait six cent mille mulets, dont les clochettes et les fers étaient d'or, leurs couvertures de velours et de brocart en broderie de perles; c'était un embarras sans pareil dans les rues, tout le monde était accouru pour le voir. Le roi et la reine allèrent au-devant de lui, tant ils étaient aises de sa venue. Il est inutile de parler de la harangue qu'il fit, et des cérémonies qui se passèrent de part et d'autre, on peut assez les imaginer; mais, lorsqu'il demanda à saluer la princesse, il demeura bien surpris que cette grâce lui fût déniée. « Si nous vous refusons, lui dit le roi, seigneur Becafigue, une chose qui paraît si juste, ce n'est point par un caprice qui nous soit particulier; il faut vous raconter l'étrange aventure de notre fille, afin que vous y preniez part.

« Une fée, au moment de sa naissance, la prit en aversion, et la menaça d'une très grande infortune, si elle voyait le jour avant l'âge de quinze ans; nous la tenons dans un palais où les plus beaux appartements sont sous terre. Comme nous étions dans la résolution de vous y mener, la fée Tulipe nous a prescrit de n'en rien faire. — Eh quoi! Sire, répliqua l'ambassadeur, aurai-je le chagrin de m'en retourner sans elle? Vous l'accordez au roi mon maître pour son fils, elle est attendue avec mille impatiences : est-il possible que vous vous arrêtiez à des bagatelles comme sont les prédictions des fées? Voilà le portrait du prince Guerrier que j'ai ordre de lui présenter; il est si ressemblant, que je crois le voir lui-même lorsque je le regarde. » Il le déploya aussitôt; le portrait, qui n'était instruit que pour parler à la princesse, dit : « Belle Désirée, vous ne pouvez imaginer avec quelle ardeur je vous attends; venez bientôt dans notre cour l'orner des grâces qui vous rendent incomparable. » Le portrait ne dit plus rien; le roi et la reine demeurèrent si surpris, qu'ils prièrent Becafigue de le leur donner pour le porter à la princesse; il en fut ravi, et le remit entre leurs mains.

La reine n'avait point parlé jusqu'alors à sa fille de ce qui se passait; elle avait même défendu aux dames qui étaient auprès d'elle de lui rien dire de l'arrivée de l'ambassadeur : elles ne lui avaient pas obéi, et la princesse savait qu'il s'agissait d'un grand mariage; mais elle était si prudente, qu'elle n'en avait rien témoigné à sa mère. Quand elle lui montra le portrait du prince, qui parlait, et qui lui fit un compliment aussi tendre que galant, elle en fut fort surprise : car elle n'avait rien vu d'égal à cela, et la bonne

mine du prince, l'air d'esprit, la régularité de ses traits, ne l'étonnaient pas moins que ce que disait le portrait. « Seriez-vous fâchée, lui dit la reine en riant, d'avoir un époux qui ressemblât à ce prince? — Madame, répliqua-t-elle, ce n'est point à moi à faire un choix; ainsi je serai toujours contente de celui que vous me destinerez. — Mais enfin, ajouta la reine, si le sort tombait sur lui, ne vous estimeriez-vous pas heureuse? » Elle rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien. La reine la prit entre ses bras, et la baisa plusieurs fois : elle ne put s'empêcher de verser des larmes lorsqu'elle pensa qu'elle était sur le point de la perdre, car il ne s'en fallait plus que de trois mois qu'elle eût quinze ans; et, cachant son déplaisir, elle lui déclara tout ce qui la regardait dans l'ambassade du célèbre Becafigue, elle lui donna même les raretés qu'il avait apportées pour lui présenter. Elle les admira, elle loua avec beaucoup de goût ce qu'il y avait de plus curieux; mais de temps en temps ses regards s'échappaient pour s'attacher sur le portrait du prince avec un plaisir qui lui avait été inconnu jusques alors.

L'ambassadeur, voyant qu'il faisait des instances inutiles pour qu'on lui donnât la princesse, et qu'on se contentait de la lui promettre, mais si solennellement qu'il n'y avait pas lieu d'en douter, demeura peu auprès du roi, et retourna en poste rendre compte à ses maîtres de sa négociation.

Quand le prince sut qu'il ne pouvait espérer sa chère Désirée de plus de trois mois, il fit des plaintes qui affligerent toute la cour; il ne dormait plus, il ne mangeait point : il devint triste et rêveur, la vivacité de son teint se changea en couleur de soucis; il demeurait des jours entiers couché

sur un canapé dans son cabinet à regarder le portrait de sa princesse : il lui écrivait à tous moments, et présentait les lettres à ce portrait, comme s'il eût été capable de les lire; enfin ses forces diminuèrent peu à peu, il tomba dangereusement malade, et pour en deviner la cause il ne fallait ni médecins ni docteurs.

Le roi se désespérait, il aimait son fils plus tendrement que jamais père n'a aimé le sien. Il se trouvait sur le point de le perdre : quelle douleur pour un père! Il ne voyait aucuns remèdes qui pussent guérir le prince; il souhaitait Désirée, sans elle il fallait mourir. Il prit donc la résolution, dans une si grande extrémité, d'aller trouver le roi et la reine qui l'avaient promise, pour les conjurer d'avoir pitié de l'état où le prince était réduit, et de ne plus différer un mariage qui ne se ferait jamais, s'ils voulaient obstinément attendre que la princesse eût quinze ans.

Cette démarche était extraordinaire; mais elle l'aurait été bien davantage, s'il eût laissé périr un fils si aimable et si cher. Cependant il se trouva une difficulté qui était insurmontable : c'est que son grand âge ne lui permettait que d'aller en litière, et cette voiture s'accordait mal avec l'impatience de son fils; de sorte qu'il envoya en poste le fidèle Becafigue, et il écrivit les lettres du monde les plus touchantes pour engager le roi et la reine à ce qu'il souhaitait.

Pendant ce temps, Désirée n'avait guère moins de plaisir à voir le portrait du prince qu'il en avait à regarder le sien. Elle allait à tous moments dans le lieu où il était, et, quelque soin qu'elle prît de cacher ses sentiments, on ne laissait pas de les pénétrer : entre autres Giroflée et Longue-Epine, qui étaient ses filles d'honneur, s'aperçurent des petites

inquiétudes qui commençaient à la tourmenter. Giroflée l'aimait passionnément et lui était fidèle; Longue-Épine de tout temps sentait une jalousie secrète de son mérite et de son rang; sa mère avait élevé la princesse; après avoir été sa gouvernante, elle devint sa dame d'honneur : elle aurait dû l'aimer comme la chose du monde la plus aimable, quoiqu'elle chérît sa fille jusqu'à la folie; et, voyant la haine qu'elle avait pour la belle princesse, elle ne pouvait lui vouloir du bien.

L'ambassadeur que l'on avait dépêché à la cour de la princesse Noire ne fut pas bien reçu lorsqu'on apprit le compliment dont il était chargé; cette Éthiopienne était la plus vindicative créature du monde; elle trouva que c'était la traiter cavalièrement, après avoir pris des engagements avec elle, de lui envoyer dire ainsi qu'on la remerciait. Elle avait vu un portrait du prince dont elle s'était entêtée, et les Éthiopiennes, quand elles se mêlent d'aimer, aiment avec plus d'extravagance que les autres. « Comment, monsieur l'ambassadeur, dit-elle, est-ce que votre maître ne me croit pas assez riche et assez belle? Promenez-vous dans mes États, vous trouverez qu'il n'en est guère de plus vastes; venez dans mon trésor royal, voir plus d'or que toutes les mines du Pérou n'en ont jamais fourni; enfin regardez la noirceur de mon teint, ce nez écrasé, ces grosses lèvres : n'est-ce pas ainsi qu'il faut être pour être belle? — Madame, répondit l'ambassadeur, qui craignait les bâtonnades (plus que tous ceux qu'on envoie à la Porte), je blâme mon maître autant qu'il est permis à un sujet, et, si le ciel m'avait mis sur le premier trône de l'univers, je sais vraiment bien à qui je l'offrirais. — Cette parole vous sauvera la vie,

lui dit-elle : j'avais résolu de commencer ma vengeance sur vous; mais il y aurait de l'injustice, puisque vous n'êtes pas cause du mauvais procédé de votre prince. Allez lui dire qu'il me fait plaisir de rompre avec moi, parce que je n'aime pas les malhonnêtes gens. » L'ambassadeur, qui ne demandait pas mieux que son congé, l'eut à peine obtenu qu'il en profita.

Mais l'Éthiopienne était trop piquée contre le prince Guerrier pour lui pardonner; elle monta dans un char d'ivoire, traîné par six autruches, qui faisaient dix lieues par heure. Elle se rendit au palais de la fée de la fontaine; c'était sa marraine et sa meilleure amie : elle lui raconta son aventure, et la pria avec les dernières instances de servir son ressentiment. La fée fut sensible à la douleur de sa filleule; elle regarda dans le livre qui dit tout, et elle connut aussitôt que le prince Guerrier ne quittait la princesse Noire que pour la princesse Désirée; qu'il l'aimait éperdument, et qu'il était même malade de la seule impatience de la voir. Cette connaissance ralluma sa colère, qui était presque éteinte; et, comme elle ne l'avait pas vue depuis le moment de sa naissance, il est à croire qu'elle aurait négligé de lui faire du mal, si la vindicative Noiron ne l'en avait pas conjurée. « Quoi! s'écria-t-elle, cette malheureuse Désirée veut donc toujours me déplaire? — Non, charmante princesse, non ma mignonne, je ne souffrirai pas qu'on te fasse un affront; les cieux et tous les éléments s'intéressent dans cette affaire, retourne chez toi, et te repose sur ta chère marraine. » La princesse Noire la remercia; elle lui fit des présents de fleurs et de fruits qu'elle reçut fort agréablement.

L'ambassadeur Becafigue s'avançait en toute diligence

vers la ville capitale où le père de Désirée faisait son séjour; il se jeta aux pieds du roi et de la reine : il versa beaucoup de larmes, et leur dit, dans les termes les plus touchants, que le prince Guerrier mourrait, s'ils lui retardaient plus longtemps le plaisir de voir la princesse leur fille; qu'il ne s'en fallait plus que de trois mois qu'elle eût quinze ans; qu'il ne lui pouvait rien arriver de fâcheux dans un espace si court; qu'il prenait la liberté de les avertir qu'une si grande crédulité pour de petites fées faisait tort à la majesté royale; enfin il harangua si bien, qu'il eut le don de persuader. L'on pleura avec lui, se représentant le triste état où le jeune prince était réduit, et puis on lui dit qu'il fallait quelques jours pour se déterminer et lui répondre. Il repartit qu'il ne pouvait donner que quelques heures; que son maître était à l'extrémité; qu'il s'imaginait que la princesse le haïssait, et que c'était elle qui retardait son voyage : on l'assura donc que le soir il saurait ce qu'on pouvait faire.

La reine courut au palais de sa chère fille : elle lui conta tout ce qui se passait. Désirée sentit alors une douleur sans pareille, son cœur se serra, elle s'évanouit; et la reine connut les sentiments qu'elle avait pour le prince. « Ne vous affligez point, ma chère enfant, lui dit-elle, vous pouvez tout pour sa guérison, je ne suis inquiète que pour les menaces que la fée de la fontaine fit à votre naissance. — Je me flatte, Madame, répliqua-t-elle, qu'en prenant quelques mesures nous tromperons la méchante fée; par exemple, ne pourrais-je pas aller dans un carrosse tout fermé où je ne verrais point le jour? On l'ouvrirait la nuit pour nous donner à manger; ainsi j'arriverais heureusement chez le prince Guerrier. »

La reine goûta beaucoup cet expédient, elle en fit part au roi qui l'approuva aussi; de sorte qu'on envoya dire à Becafigue de venir promptement, et il reçut des assurances certaines que la princesse partirait au plus tôt; qu'ainsi il n'avait qu'à s'en retourner pour donner cette bonne nouvelle à son maître, et que, pour se hâter davantage, on négligerait de lui faire l'équipage et les riches habits qui convenaient à son rang. L'ambassadeur, transporté de joie, se jeta encore aux pieds de Leurs Majestés pour les remercier; il partit ensuite, sans avoir vu la princesse.

La séparation du roi et de la reine lui aurait semblé insupportable, si elle avait été moins prévenue en faveur du prince; mais il est de certains sentiments qui étouffent presque tous les autres. On lui fit un carrosse de velours vert par dehors, orné de grandes plaques d'or, et, par dedans, de brocart argent et couleur de rose rebrodé; il n'y avait aucunes glaces, il était fort grand, il fermait mieux qu'une boîte, et un seigneur des premiers du royaume fut chargé des clefs qui ouvraient les serrures qu'on avait mises aux portières.

Autour d'elle on voyait les Grâces,
Les Ris, les Plaisirs et les Jeux,
Et les Amours respectueux
Empressés à suivre ses traces;
Elle avait l'air majestueux,
Avec une douceur céleste,
Elle s'attirait tous les vœux.
Sans conter ici tout le reste,
Elle avait les mêmes attraits
Que fit briller Adelaïde
Quand, l'Hymen lui servant de guide,
Elle vint dans ces lieux pour cimenter la paix.

L'on nomma peu d'officiers pour l'accompagner, afin qu'une nombreuse suite n'embarrassât point; et, après lui avoir donné les plus belles pierreries du monde, et quelques habits très riches, après, dis-je, des adieux qui pensèrent faire étouffer le roi, la reine et toute la cour, à force de pleurer, on l'enferma dans le carrosse sombre avec sa dame d'honneur, Longue-Épine et Giroflée.

On a peut-être oublié que Longue-Épine n'aimait point la princesse Désirée; mais elle aimait fort le prince Guerrier, car elle avait vu son portrait parlant. Le trait qui l'avait blessée était si vif, qu'étant sur le point de partir, elle dit à sa mère qu'elle mourrait, si le mariage de la princesse s'accomplissait, et que si elle voulait la conserver, il fallait absolument qu'elle trouvât un moyen de rompre cette affaire. La dame d'honneur lui dit de ne se point affliger, qu'elle tâcherait de remédier à sa peine en la rendant heureuse.

Lorsque la reine envoya sa chère enfant, elle la recommanda, au delà de tout ce qu'on peut dire, à cette mauvaise femme. « Quel dépôt ne vous confié-je pas! dit-elle. C'est plus que ma vie : prenez soin de la santé de ma fille, mais surtout soyez soigneuse d'empêcher qu'elle ne voie le jour. Tout serait perdu : vous savez de quels maux elle est menacée, et je suis convenue avec l'ambassadeur du prince Guerrier que, jusqu'à ce qu'elle ait quinze ans, on la mettrait dans un château où elle ne verra aucune lumière que celle des bougies. » La reine combla cette dame de présents, pour l'engager à une plus grande exactitude. Elle lui promit de veiller à la conservation de la princesse et de lui en rendre bon compte aussitôt qu'elles seraient arrivées.

Ainsi le roi et la reine, se reposant sur ses soins, n'eurent point d'inquiétude pour leur chère fille; cela servit en quelque façon à modérer la douleur que son éloignement leur causait; mais Longue-Épine, qui apprenait tous les soirs, par les officiers de la princesse qui ouvraient le carrosse pour lui servir à souper, que l'on approchait de la ville où elles étaient attendues, pressait sa mère d'exécuter son dessein, craignant que le roi ou le prince ne vinssent au-devant d'elles, et qu'il ne fût plus temps; de sorte qu'environ l'heure de midi, où le soleil darde ses rayons avec force, elle coupa tout d'un coup l'impériale du carrosse où elles étaient renfermées avec un grand couteau fait exprès, qu'elle avait apporté. Alors, pour la première fois, la princesse Désirée vit le jour. A peine l'eut-elle regardé, et poussé un profond soupir, qu'elle se précipita du carrosse sous la forme d'une biche blanche et se mit à courir jusqu'à la forêt prochaine, où elle s'enfonça dans un lieu sombre, pour y regretter, sans témoins, la charmante figure qu'elle venait de perdre.

La fée de la fontaine, qui conduisait cette étrange aventure, voyant que tous ceux qui accompagnaient la princesse se mettaient en devoir les uns de la suivre, et les autres d'aller à la ville pour avertir le prince Guerrier du malheur qui venait d'arriver, sembla aussitôt bouleverser la nature; les éclairs et le tonnerre effrayèrent les plus assurés, et, par son merveilleux savoir, elle transporta tous ces gens fort loin, afin de les éloigner du lieu où leur présence lui déplaisait.

Il ne resta que la dame d'honneur, Longue-Épine et Giroflée. Celle-ci courut après sa maîtresse, faisant retentir les

bois et les rochers de son nom et de ses plaintes. Les deux autres, ravies d'être en liberté, ne perdirent pas un moment à faire ce qu'elles avaient projeté. Longue-Épine mit les plus riches habits de Désirée. Le manteau royal qui avait été fait pour ses noces était d'une richesse sans pareille, et la couronne avait des diamants deux ou trois fois gros comme le poing; son sceptre était d'un seul rubis; le globe qu'elle tenait dans l'autre main, d'une perle plus grosse que la tête: cela était rare et très lourd à porter, mais il fallait persuader qu'elle était la princesse, et ne rien négliger de tous les ornements royaux.

En cet équipage, Longue-Épine, suivie de sa mère qui portait la queue de son manteau, s'achemine vers la ville. Cette fausse princesse marchait gravement : elle ne doutait pas que l'on ne vînt les recevoir; et, en effet, elles n'étaient guère avancées, quand elles aperçurent un gros de cavalerie et, au milieu, deux litières brillantes d'or et de pierreries, portées par des mulets ornés de longs panaches de plumes vertes (c'était la couleur favorite de la princesse). Le roi, qui était dans l'une, et le prince malade, dans l'autre, ne savaient que juger de ces dames qui venaient à eux. Les plus empressés galopèrent vers elles, et jugèrent par la magnificence de leurs habits qu'elles devaient être des personnes de distinction. Ils mirent pied à terre et les abordèrent respectueusement. « Obligez-moi de m'apprendre, leur dit Longue-Épine, qui est dans ces litières. — Mesdames, répliquèrent-ils, c'est le roi et le prince son fils qui viennent au-devant de la princesse Désirée. — Allez, je vous prie, leur dire, continua-t-elle, que la voici; une fée, jalouse de mon bonheur, a dispersé tous ceux qui m'accom-

pagnaient par une centaine de coups de tonnerre, d'éclairs et de prodiges surprenants; mais voici ma dame d'honneur, qui est chargée des lettres du roi mon père et de mes pierreries. »

Aussitôt ces cavaliers lui baisèrent le bas de sa robe, et furent en diligence annoncer au roi que la princesse approchait. « Comment! s'écria-t-il, elle vient à pied en plein jour! » Ils lui racontèrent ce qu'elle leur avait dit. Le prince, brûlant d'impatience, les appela, et, sans leur faire aucune question : « Avouez, leur dit-il, que c'est un prodige de beauté, un miracle, une princesse tout accomplie. » Ils ne répondirent rien, et surprirent le prince. « Pour avoir trop à louer, continua-t-il, vous aimez mieux vous taire? — Seigneur, vous l'allez voir, lui dit le plus hardi d'entre eux; apparemment que la fatigue du voyage l'a changée. » Le prince demeura surpris; s'il avait été moins faible, il se serait précipité de la litière pour satisfaire son impatience et sa curiosité. Le roi descendit de la sienne, et, s'avançant avec toute la cour, il joignit la fausse princesse; mais aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur elle, il poussa un grand cri, et, reculant quelques pas : « Que vois-je? dit-il. Quelle perfidie! — Sire, dit la dame d'honneur en s'avançant hardiment, voici la princesse Désirée avec les lettres du roi et de la reine; je remets aussi entre vos mains la cassette de pierreries dont ils me chargèrent en partant. »

Le roi gardait à tout cela un morne silence, et le prince, s'appuyant sur Becafigue, s'approcha de Longue-Épine. O dieux! que devint-il après avoir considéré cette fille, dont la taille extraordinaire faisait peur! Elle était si grande, que les habits de la princesse lui couvraient à peine les ge-

noux; sa maigreur était affreuse; son nez, plus crochu que celui d'un perroquet, brillait d'un rouge luisant; il n'a jamais été de dents plus noires et plus mal rangées; enfin elle était aussi laide que Désirée était belle.

Le prince, qui n'était occupé que de la charmante idée de sa princesse, demeura transi et comme immobile à la vue de celle-ci; il n'avait pas la force de proférer une parole, il la regardait avec étonnement, et, s'adressant ensuite au roi : « Je suis trahi, lui dit-il; ce merveilleux portrait sur lequel j'engageai ma liberté n'a rien de la personne qu'on nous envoie; l'on a cherché à nous tromper, l'on y a réussi, il m'en coûtera la vie. — Comment l'entendez-vous, seigneur? dit Longue-Épine; l'on a cherché à vous tromper? Sachez que vous ne le serez jamais en m'épousant. » Son effronterie et sa fierté n'avaient pas d'exemple. La dame d'honneur renchérit encore par-dessus. « Ah! ma belle princesse, s'écriait-elle, où sommes-nous venues? est-ce ainsi que l'on reçoit une personne de votre rang? Quelle inconstance! quel procédé! Le roi votre père en saura bien tirer raison. — C'est nous qui nous la ferons faire, répliqua le roi : il nous avait promis une belle princesse, il nous envoie un squelette, une momie qui fait peur. Je ne m'étonne plus qu'il ait gardé ce beau trésor caché pendant quinze ans : il voulait attraper quelque dupe; c'est sur nous que le sort est tombé, mais il n'est pas impossible de s'en venger.

— Quels outrages! s'écria la fausse princesse; ne suis-je pas bien malheureuse d'être venue sur la parole de telles gens? Voyez que l'on a grand tort de s'être fait peindre un peu plus belle que l'on n'est! Cela n'arrive-t-il pas tous les

jours? Si pour tels inconvénients les princes renvoyaient leurs fiancées, peu se marieraient. »

Le roi et le prince, transportés de colère, ne daignèrent pas lui répondre : ils remontèrent chacun dans leur litière, et, sans autre cérémonie, un garde du corps mit la princesse en trousse derrière lui, et la dame d'honneur fut traitée de même. On les mena dans la ville; par ordre du roi, elles furent enfermées dans le château des Trois-Pointes.

Le prince Guerrier avait été si accablé du coup qui venait de le frapper, que son affliction s'était toute renfermée dans son cœur. Lorsqu'il eut assez de force pour se plaindre, que ne dit-il pas sur sa cruelle destinée! Il était toujours amoureux, et n'avait pour tout objet de sa passion qu'un portrait. Ses espérances ne subsistaient plus, toutes les idées si charmantes qu'il s'était faites sur la princesse Désirée se trouvaient échouées; il aurait mieux aimé mourir que d'épouser celle qu'il prenait pour elle; enfin, jamais désespoir n'a été égal au sien : il ne pouvait plus souffrir la cour, et il résolut, dès que sa santé put le lui permettre, de s'en aller secrètement, et de se rendre dans quelque lieu solitaire pour y passer le reste de sa triste vie.

Il ne communiqua son dessein qu'au fidèle Becafigue : il était bien persuadé qu'il le suivrait partout, et il le choisit pour parler avec lui plus souvent qu'avec un autre du mauvais tour qu'on lui avait joué. A peine commença-t-il à se porter mieux qu'il partit, et laissa une grande lettre pour le roi sur la table de son cabinet, l'assurant qu'aussitôt que son esprit serait un peu tranquillisé, il reviendrait auprès de lui; mais qu'il le suppliait, en attendant, de penser à leur

commune vengeance, et de retenir toujours la laide princesse prisonnière.

Il est aisé de juger de la douleur qu'eut le roi lorsqu'il reçut cette lettre. La séparation d'un fils si cher pensa le faire mourir. Pendant que tout le monde était occupé à le consoler, le prince et Becafigue s'éloignaient, et au bout de trois jours ils se trouvèrent dans une vaste forêt, si sombre par l'épaisseur des arbres, si agréable par la fraîcheur de l'herbe et des ruisseaux qui coulaient de tous côtés, que le prince, fatigué de la longueur du chemin, car il était encore malade, descendit de cheval et se jeta tristement sur la terre, sa main sous sa tête, ne pouvant presque parler, tant il était faible. « Seigneur, lui dit Becafigue, pendant que vous allez vous reposer, je vais chercher quelques fruits pour vous rafraîchir, et reconnaître un peu le lieu où nous sommes. » Le prince ne lui répondit rien, il lui témoigna seulement par un signe qu'il le pouvait.

Il y a longtemps que nous avons laissé la biche au bois, je veux parler de l'incomparable princesse. Elle pleura en biche désolée lorsqu'elle vit sa figure dans une fontaine qui lui servait de miroir : « Quoi! c'est moi! disait-elle, c'est aujourd'hui que je me trouve réduite à subir la plus étrange aventure qui puisse arriver du règne des fées à une innocente princesse telle que je suis! Combien durera ma métamorphose? Où me retirer pour que les lions, les ours et les loups ne me dévorent point? Comment pourrai-je manger de l'herbe? » Enfin elle se faisait mille questions, et ressentait la plus cruelle douleur qu'il est possible. Il est vrai que si quelque chose pouvait consoler, c'est qu'elle était une aussi belle biche qu'elle avait été belle princesse.

La faim pressant Désirée, elle brouta l'herbe de bon appétit, et demeura surprise que cela pût être. Ensuite elle se coucha sur la mousse; la nuit la surprit : elle la passa avec des frayeurs inconcevables. Elle entendait les bêtes féroces proche d'elle; et souvent, oubliant qu'elle était biche, elle essayait de grimper sur un arbre. La clarté du jour la rassura un peu, elle admirait sa beauté, et le soleil lui paraissait quelque chose de si merveilleux qu'elle ne se lassait point de le regarder; tout ce qu'elle en avait entendu dire lui semblait fort au-dessous de ce qu'elle voyait : c'était l'unique consolation qu'elle pouvait trouver dans un lieu si désert. Elle y resta toute seule pendant plusieurs jours.

La fée Tulipe, qui avait toujours aimé cette princesse, ressentait vivement son malheur; mais elle avait un véritable dépit que la reine et elle eussent fait si peu de cas de ses avis, car elle leur avait dit plusieurs fois que si la princesse partait avant que d'avoir quinze ans, elle s'en trouverait mal; cependant elle ne voulait point l'abandonner aux furies de la fée de la fontaine, et ce fut elle qui conduisit les pas de Giroflée vers la forêt, afin que cette nouvelle confidente pût la consoler dans sa disgrâce.

Cette belle biche passait doucement le long d'un ruisseau, quand Giroflée, qui ne pouvait presque marcher, se coucha pour se reposer. Elle rêvait tristement de quel côté elle pourrait aller pour trouver sa chère princesse. Lorsque la biche l'aperçut, elle franchit tout d'un coup le ruisseau, qui était large et profond, elle vint se jeter sur Giroflée et lui faire mille caresses. Elle en demeura surprise : elle ne savait si les bêtes de ce canton avaient quelque amitié particulière pour les hommes, qui les rendît humaines, ou si elle

la connaissait : car enfin il était fort singulier qu'une biche s'avisât de faire si bien les honneurs de la forêt.

Elle la regarda attentivement, et vit, avec une extrême surprise, de grosses larmes qui coulaient de ses yeux : elle ne douta plus que ce ne fût sa chère princesse. Elle prit ses pieds, elle les baisa avec autant de respect et de tendresse qu'elle avait baisé ses mains. Elle lui parla, et connut que la biche l'entendait, mais qu'elle ne pouvait lui répondre; les larmes et les soupirs redoublèrent de part et d'autre. Giroflée promit à sa maîtresse qu'elle ne la quitterait point; la biche lui fit mille petits signes de la tête et des yeux, qui marquaient qu'elle en serait très aise et qu'elle la consolerait d'une partie de ses peines.

Elles étaient demeurées presque tout le jour ensemble. Bichette eut peur que sa fidèle Giroflée n'eût besoin de manger; elle la conduisit dans un endroit de la forêt où elle avait remarqué des fruits sauvages, qui ne laissaient pas d'être bons. Elle en prit quantité, car elle mourait de faim; mais, après que sa collation fut finie, elle tomba dans une grande inquiétude, ne sachant où elles se retireraient pour dormir : car de rester au milieu de la forêt, exposées à tous les périls qu'elles pouvaient courir, il n'était pas possible de s'y résoudre. « N'êtes-vous point effrayée, charmante biche, lui dit-elle, de passer la nuit ici? » La biche leva les yeux vers le ciel, et soupira. « Mais, continua Giroflée, vous avez déjà parcouru une partie de cette vaste solitude : n'y a-t-il point de maisonnette, un charbonnier, un bûcheron, un ermitage? » La biche marqua, par les mouvements de sa tête, qu'elle n'avait rien vu. « O dieux! s'écria Giroflée, je ne serai pas en vie demain : quand j'aurais

le bonheur d'éviter les tigres et les ours, je suis certaine que la peur suffit pour me tuer. Et ne croyez pas, au reste, ma chère princesse, que je regrette la vie par rapport à moi; je la regrette par rapport à vous. Hélas! vous laisser dans ces lieux dépourvue de toute consolation! se peut-il rien de plus triste? » La petite biche se prit à pleurer, elle sanglotait presque comme une personne.

Ses larmes touchèrent la fée Tulipe, qui l'aimait tendrement; malgré sa désobéissance, elle avait toujours veillé à sa conservation, et, paraissant tout à coup : « Je ne veux point vous gronder, lui dit-elle; l'état où je vous vois me fait trop de peine. » Bichette et Giroflée l'interrompirent en se jetant à ses genoux : la première lui baisait les mains, et la caressait le plus joliment du monde; l'autre la conjurait d'avoir pitié de la princesse, et de lui rendre sa figure naturelle. « Cela ne dépend pas de moi, dit Tulipe; celle qui lui fait tant de mal a beaucoup de pouvoir; mais j'accourcirai le temps de sa pénitence; et, pour l'adoucir, aussitôt que la nuit laissera sa place au jour, elle quittera sa forme de biche; mais à peine l'aurore paraîtra-t-elle qu'il faudra qu'elle la reprenne, et qu'elle coure les plaines et les forêts comme les autres. »

C'était déjà beaucoup de cesser d'être biche pendant la nuit : la princesse témoigna sa joie par des sauts et des bonds qui réjouirent Tulipe. « Avancez-vous, leur dit-elle, dans ce petit sentier : vous y trouverez une cabane assez propre pour un endroit champêtre. » En achevant ces mots, elle disparut. Giroflée obéit, elle entra avec Bichette dans la route qu'elles voyaient, et elles trouvèrent une vieille femme assise sur le pas de sa porte, qui achevait un panier d'osier

fin. Giroflée la salua. « Voudriez-vous, ma bonne mère, lui dit-elle, me retirer avec ma biche? Il me faudrait une petite chambre. — Oui, ma belle fille, répondit-elle, je vous donnerai volontiers une retraite ici : entrez avec votre biche. » Elle les mena aussitôt dans une chambre très jolie, toute boisée de merisier; il y avait deux petits lits de toile blanche, des draps fins, et tout paraissait si simple et si propre, que la princesse a dit depuis qu'elle n'avait rien trouvé de plus à son gré.

Dès que la nuit fut entièrement venue, Désirée cessa d'être biche : elle embrassa cent fois sa chère Giroflée, elle la remercia de l'affection qui l'engageait à suivre sa fortune, et lui promit qu'elle rendrait la sienne très heureuse dès que sa pénitence serait finie.

La vieille vint frapper doucement à leur porte et, sans entrer, elle donna des fruits excellents à Giroflée, dont la princesse mangea avec grand appétit; ensuite elles se couchèrent; et, sitôt que le jour parut, Désirée, étant devenue biche, se mit à gratter à la porte afin que Giroflée lui ouvrît. Elles se témoignèrent un sensible regret de se séparer, quoique ce ne fût pas pour longtemps, et, Bichette s'étant élancée dans le plus épais du bois, elle commença d'y courir à son ordinaire.

J'ai déjà dit que le prince Guerrier s'était arrêté dans la forêt, et que Becafigue la parcourait pour trouver quelques fruits. Il était assez tard lorsqu'il se rendit à la maisonnette de la bonne vieille dont j'ai parlé. Il lui parla civilement, et lui demanda les choses dont il avait besoin pour son maître. Elle se hâta d'emplir une corbeille et la lui donna. « Je crains, dit-elle, que si vous passez la nuit ici sans retraite,



il ne vous arrive quelque accident : je vous en offre une bien pauvre, mais au moins elle met à l'abri des lions. » Il la remercia, et lui dit qu'il était avec un de ses amis, qu'il allait lui proposer de venir chez elle. En effet, il sut si bien persuader le prince, qu'il se laissa conduire chez cette bonne femme. Elle était encore à sa porte, et, sans faire aucun bruit, elle les mena dans une chambre semblable à celle que la princesse occupait, si proches l'une de l'autre qu'elles n'étaient séparées que par une cloison.

Le prince passa la nuit avec ses inquiétudes ordinaires. Dès que les premiers rayons du soleil eurent brillé à ses fenêtres, il se leva, et, pour divertir sa tristesse, il sortit dans la forêt, disant à Becafigue de ne point venir avec lui. Il marcha longtemps sans tenir aucune route certaine ; enfin il arriva dans un lieu assez spacieux, couvert d'arbres et de mousses. Aussitôt une biche en partit. Il ne put s'empêcher de la suivre : son penchant dominant était pour la chasse ; mais il n'était plus si vif depuis la passion qu'il avait dans le cœur. Malgré cela, il poursuivit la pauvre biche, et de temps en temps il lui décochait des traits qui la faisaient mourir de peur, quoiqu'elle n'en fût pas blessée : car son amie Tulipe la garantissait, et il ne fallait pas moins que la main secourable d'une fée pour la préserver de périr sous des coups si justes. L'on n'a jamais été aussi lasse que l'était la princesse des biches : l'exercice qu'elle faisait lui était bien nouveau ; enfin elle se détourna à un sentier si heureusement que le dangereux chasseur, la perdant de vue, et se trouvant lui-même extrêmement fatigué, ne s'obstina pas à la suivre.

Le jour s'étant passé de cette manière, la biche vit avec

joie l'heure de se retirer; elle tourna ses pas vers la maison où Giroflée l'attendait impatiemment. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle se jeta sur le lit haletante : elle était tout en nage. Giroflée lui fit mille caresses; elle mourait d'envie de savoir ce qui lui était arrivé. L'heure de se débichonner étant arrivée, la belle princesse reprit sa forme ordinaire; jetant les bras au cou de sa favorite : « Hélas ! lui dit-elle, je croyais n'avoir à craindre que la fée de la fontaine et les cruels hôtes des forêts; mais j'ai été poursuivie aujourd'hui par un jeune chasseur, que j'ai vu à peine, tant j'étais pressée de fuir : mille traits décochés après moi me menaçaient d'une mort inévitable, j'ignore encore par quel bonheur j'ai pu m'en sauver. — Il ne faut plus sortir, ma princesse, répliqua Giroflée : passez dans cette chambre le temps fatal de votre pénitence; j'irai dans la ville la plus proche acheter des livres pour vous divertir, nous lirons les contes nouveaux que l'on a faits sur les fées, nous ferons des vers et des chansons. — Tais-toi, ma chère fille, reprit la princesse, la charmante idée du prince Guerrier suffit pour m'occuper agréablement; mais le même pouvoir qui me réduit pendant le jour à la triste condition de biche me force, malgré moi, de faire ce qu'elles font : je cours, je saute et je mange l'herbe comme elles; dans ce temps-là une chambre me serait insupportable. » Elle était si harassée de la chasse, qu'elle demanda promptement à manger; ensuite ses beaux yeux se fermèrent jusqu'au lever de l'aurore. Dès qu'elle l'aperçut, la métamorphose ordinaire se fit, et elle retourna dans la forêt.

Le prince, de son côté, était venu sur le soir rejoindre son favori. « J'ai passé le temps, lui dit-il, à courir après la

plus belle biche que j'aie jamais vue; elle m'a trompé cent fois avec une adresse merveilleuse; j'ai tiré si juste, que je ne comprends point comment elle a évité mes coups : aussitôt qu'il sera jour, j'irai la chercher encore, et ne la manquerai point. » En effet, ce jeune prince, qui voulait éloigner de son cœur une idée qu'il croyait chimérique, n'étant pas fâché que la passion de la chasse l'occupât, se rendit de bonne heure dans le même endroit où il avait trouvé la biche; mais elle se garda bien d'y aller, craignant une aventure semblable à celle qu'elle avait eue. Il jeta les yeux de tous côtés, il marcha longtemps, et, comme il s'était échauffé, il fut ravi de trouver des pommes dont la couleur lui fit plaisir : il en cueillit, il en mangea, et presque aussitôt il s'endormit d'un profond sommeil; il se jeta sur l'herbe fraîche, sous des arbres où mille oiseaux semblaient s'être donné rendez-vous.

Dans le temps qu'il dormait, notre craintive biche, avide des lieux écartés, passa dans celui où il était. Si elle l'avait aperçu plus tôt, elle l'aurait fui; mais elle se trouva si proche de lui, qu'elle ne put s'empêcher de le regarder, et son assoupissement la rassura si bien, qu'elle se donna le loisir de considérer tous ses traits. O dieux! que devint-elle quand elle le reconnut? Son esprit était trop rempli de sa charmante idée pour l'avoir perdue en si peu de temps. Amour, amour, que veux-tu donc? Faut-il que Bichette s'expose à perdre la vie par les mains de son amant? Oui, elle s'y expose, il n'y a plus moyen de songer à sa sûreté. Elle se coucha à quelques pas de lui, et ses yeux, ravis de le voir, ne pouvaient s'en détourner un moment; elle soupirait, elle poussait de petits gémissements; enfin, devenant plus har-

die, elle s'approcha encore davantage; elle le touchait, lorsqu'il s'éveilla.

Sa surprise parut extrême; il reconnut la même biche qui lui avait donné tant d'exercice, et qu'il avait cherchée longtemps; mais la trouver si familière lui paraissait une chose rare. Elle n'attendit pas qu'il eût essayé de la prendre : elle s'enfuit de toute sa force, et il la suivit de toute la sienne. De temps en temps ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, car la belle biche était encore lasse d'avoir couru la veille, et le prince ne l'était pas moins qu'elle; mais ce qui ralentissait le plus la fuite de Bichette, hélas! faut-il le dire? c'était la peine de s'éloigner de celui qui l'avait plus blessée par son mérite que par les traits qu'il tirait sur elle. Il la voyait très souvent qui tournait la tête sur lui, comme pour lui demander s'il voulait qu'elle pérît sous ses coups, et, lorsqu'il était sur le point de la joindre, elle faisait de nouveaux efforts pour se sauver. « Ah! si tu pouvais m'entendre, petite biche, lui criait-il, tu ne m'éviterais pas : je t'aime, je veux te nourrir; tu es charmante, j'aurai soin de toi. » L'air emportait ses paroles, elles n'allaient point jusqu'à elle.

Enfin, après avoir fait tout le tour de la forêt, notre biche, ne pouvant plus courir, ralentit ses pas, et le prince, redoublant les siens, la joignit avec une joie dont il ne croyait plus être capable. Il vit bien qu'elle avait perdu toutes ses forces : elle était couchée comme une pauvre petite bête demi-morte, et elle n'attendait que de voir finir sa vie par les mains de son vainqueur; mais, au lieu de lui être cruel, il se mit à la caresser. « Belle biche, lui dit-il, n'aie point de peur, je veux t'emmener avec moi, et que tu me

suives partout. » Il coupa exprès des branches d'arbre, il les plia adroitement, il les couvrit de mousse, il y jeta des roses dont quelques buissons étaient chargés; ensuite il prit la biche entre ses bras, il appuya sa tête sur son cou, et vint la coucher doucement sur ces ramées; puis il s'assit auprès d'elle, cherchant de temps en temps des herbes fines, qu'il lui présentait, et qu'elle mangeait dans sa main.

Le prince continuait de lui parler, quoiqu'il fût persuadé qu'elle ne l'entendait pas; cependant, quelque plaisir qu'elle eût de le voir, elle s'inquiétait parce que la nuit s'approchait. « Que serait-ce, disait-elle en elle-même, s'il me voyait changer tout d'un coup de forme? Il serait effrayé et me fuirait; ou, s'il ne me fuyait pas, que n'aurais-je pas à craindre ainsi seule dans une forêt! » Elle ne faisait que penser de quelle manière elle pourrait se sauver, lorsqu'il lui en fournit le moyen : car, ayant peur qu'elle n'eût besoin de boire, il alla voir où il pourrait trouver quelque ruisseau afin de l'y conduire; pendant qu'il cherchait, elle se déroba promptement, et vint à la maisonnette, où Giroflée l'attendait. Elle se jeta encore sur son lit; la nuit vint : sa métamorphose cessa, elle lui apprit son aventure.

« Le croirais-tu, ma chère, lui dit-elle, mon prince Guerrier est dans cette forêt : c'est lui qui m'a chassée depuis deux jours, et qui, m'ayant prise, m'a fait mille caresses. Ah! que le portrait qu'on m'en apporta est peu fidèle! il est cent fois mieux fait : tout le désordre où l'on voit les chasseurs ne dérobe rien à sa bonne mine, et lui conserve des agréments que je ne saurais t'exprimer. Ne suis-je pas bien malheureuse d'être obligée de fuir ce prince, lui qui m'est destiné par mes plus proches, lui qui m'aime et que j'aime?

Il faut qu'une méchante fée me prenne en aversion le jour de ma naissance et trouble tous ceux de ma vie! » Elle se prit à pleurer; Giroflée la consola, et lui fit espérer que dans quelque temps ses peines seraient changées en plaisirs.

Le prince revint vers sa chère biche dès qu'il eut trouvé une fontaine; mais elle n'était plus au lieu où il l'avait laissée. Il la chercha inutilement partout, et sentit autant de chagrin contre elle que si elle avait dû avoir de la raison. « Quoi! s'écria-t-il, je n'aurai donc jamais que des sujets de me plaindre de ce sexe trompeur et infidèle? » Il retourna chez la bonne vieille, plein de mélancolie : il conta à son confident l'aventure de Bichette, et l'accusa d'ingratitude. Becafigue ne put s'empêcher de sourire de la colère du prince; il lui conseilla de punir la biche quand il la rencontrerait. « Je ne reste plus ici que pour cela, répondit le prince, ensuite nous partirons pour aller plus loin. »

Le jour revint, et avec lui la princesse reprit sa figure de biche blanche. Elle ne savait à quoi se résoudre, ou d'aller dans les mêmes lieux que le prince parcourait ordinairement, ou de prendre une route tout opposée pour l'éviter. Elle choisit ce dernier parti, et s'éloigna beaucoup; mais le jeune prince, qui était aussi fin qu'elle, en usa tout de même, croyant bien qu'elle aurait cette petite ruse; de sorte qu'il la découvrit dans le plus épais de la forêt. Elle s'y trouvait en sûreté, lorsqu'elle l'aperçut : aussitôt elle bondit, elle saute par-dessus les buissons, et, comme si elle l'eût appréhendé davantage à cause du tour qu'elle lui avait fait le soir, elle fuit plus légère que les vents; mais, dans le moment qu'elle traversait un sentier, il la mire si bien, qu'il lui enfonce une flèche dans la jambe. Elle sentit une douleur violente, et,

n'ayant plus assez de force pour fuir, elle se laissa tomber.

Amour cruel et barbare, où étais-tu donc? Quoi! tu laisses blesser une fille incomparable par son tendre amant? Cette triste catastrophe était inévitable, car la fée de la fontaine y avait attaché la fin de l'aventure. Le prince s'approcha; il eut un sensible regret de voir couler le sang de la biche : il prit des herbes, il les lia sur sa jambe pour la soulager, et lui fit un nouveau lit de ramée. Il tenait la tête de Bichette appuyée sur ses genoux. « N'es-tu pas cause, petite volage, lui disait-il, de ce qui t'est arrivé? Que t'avais-je fait hier pour m'abandonner? Il n'en sera pas aujourd'hui de même, je t'emporterai. » La biche ne répondit rien : qu'aurait-elle dit? Elle avait tort et ne pouvait parler : car ce n'est pas toujours une conséquence que ceux qui ont tort se taisent. Le prince lui faisait mille caresses. « Que je souffre de t'avoir blessée! lui disait-il : tu me haïras, et je veux que tu m'aimes. » Il semblait, à l'entendre, qu'un secret génie lui inspirait tout ce qu'il disait à Bichette. Enfin l'heure de revenir chez sa vieille hôtesse approchait : il se chargea de sa chasse, et n'était pas médiocrement embarrassé à la porter, à la mener, et quelquefois à la traîner. Elle n'avait pas envie d'aller avec lui. « Qu'est-ce que je vais devenir? disait-elle. Quoi! je me trouverai toute seule avec ce prince! Ah! mourons plutôt. » Elle faisait la pesante et l'accablait, il était tout en eau de tant de fatigue; et, quoiqu'il n'y eût pas loin pour se rendre à la petite maison, il sentait bien que sans quelque secours il n'y pourrait arriver. Il fut querir son fidèle Becafigue; mais, avant que de quitter sa proie, il l'attacha avec plusieurs rubans au pied d'un arbre, dans la crainte qu'elle ne s'enfuît.

Hélas! qui aurait pu penser que la plus belle princesse du monde serait un jour traitée ainsi par un prince qui l'adorait? Elle essaya inutilement d'arracher les rubans; ses efforts les nouèrent plus serré, et elle était prête de s'étrangler avec un nœud coulant qu'il avait malheureusement fait, lorsque Giroflée, lasse d'être toujours enfermée dans sa chambre, sortit pour prendre l'air, et passa dans le lieu où était la biche blanche qui se débattait. Que devint-elle quand elle aperçut sa chère maîtresse! Elle ne pouvait se hâter assez de la défaire; les rubans étaient noués par différents endroits; enfin le prince arriva avec Becafigue comme elle allait emmener la biche.

« Quelque respect que j'aie pour vous, Madame, lui dit le prince, permettez-moi de m'opposer au larcin que vous voulez me faire : j'ai blessé cette biche, elle est à moi, je l'aime, je vous supplie de m'en laisser le maître. — Seigneur, répliqua civilement Giroflée (car elle était bien faite et gracieuse), la biche que voici est à moi avant que d'être à vous; je renoncerais plutôt à ma vie qu'à elle; et, si vous voulez voir comme elle me connaît, je ne vous demande que de lui donner un peu de liberté. « Allons, ma petite Blanche, dit-elle, embrassez-moi. » Bichette se jeta à son cou. « Baisez-moi la joue droite. » Elle obéit. « Touchez mon cœur. » Elle y porta le pied. « Soupirez. » Elle soupira. Il ne fut plus permis au prince de douter de ce que Giroflée lui disait. « Je vous la rends, lui dit-il honnêtement; mais j'avoue que ce n'est pas sans chagrin. » Elle s'en alla aussitôt avec sa biche.

Elles ignoraient que le prince demeurait dans leur maison; il les suivait d'assez loin, et demeura surpris de les voir

entrer chez la vieille bonne femme. Il s'y rendit fort peu après elles, et, poussé d'un mouvement de curiosité, dont biche blanche était cause, il lui demanda qui était cette jeune personne ; elle répliqua qu'elle ne la connaissait pas, qu'elle l'avait reçue chez elle avec sa biche, qu'elle la payait bien, et qu'elle vivait dans une grande solitude. Becafigue s'informa en quel lieu était sa chambre : elle lui dit que c'était si proche de la sienne, qu'elle n'était séparée que par une cloison.

Lorsque le prince fut retiré, son confident lui dit qu'il était le plus trompé des hommes, ou que cette fille avait demeuré avec la princesse Désirée, qu'il l'avait vue au palais quand il y était allé en ambassade. « Quel funeste souvenir me rappelez-vous, lui dit le prince, et par quel hasard serait-elle ici? — C'est ce que j'ignore, seigneur, ajouta Becafigue; mais j'ai envie de la voir encore, et, puisqu'une simple menuiserie nous sépare, j'y vais faire un trou. — Voilà une curiosité bien inutile, » dit le prince tristement, car les paroles de Becafigue avaient renouvelé toutes ses douleurs. En effet, il ouvrit sa fenêtre, qui regardait dans la forêt, et se mit à rêver.

Cependant Becafigue travaillait, et il eut bientôt fait un assez grand trou pour voir la charmante princesse vêtue d'une robe de brocart d'argent, mêlé de quelques fleurs incarnates brodées d'or avec des émeraudes; ses cheveux tombaient par grosses boucles sur la plus belle gorge du monde; son teint brillait des plus vives couleurs, et ses yeux ravissaient. Giroflée était à genoux devant elle, qui lui bandait le bras d'où le sang coulait avec abondance : elles paraissaient toutes deux assez embarrassées de cette blessure.

« Laisse-moi mourir, disait la princesse, la mort me sera plus douce que la déplorable vie que je mène. Quoi! être biche tout le jour, voir celui à qui je suis destinée sans lui parler, sans lui apprendre ma fatale aventure! Hélas! si tu savais tout ce qu'il m'a dit de touchant sous ma métamorphose, quel ton de voix il a, quelles manières nobles et engageantes, tu me plaindrais encore plus que tu ne fais de n'être point en état de l'éclaircir de ma destinée. »

L'on peut assez juger de l'étonnement de Becafigue par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre; il courut vers le prince, il l'arracha de la fenêtre avec des transports de joie inexprimables. « Ah! seigneur, lui dit-il, ne différez pas de vous approcher de cette cloison, vous verrez le véritable original du portrait qui vous a charmé. » Le prince regarda, et reconnut aussitôt sa princesse; il serait mort de plaisir, sans qu'il craignît d'être déçu par quelque enchantement ; car enfin comme quoi accommoder une rencontre si surprenante avec Longue-Epine et sa mère, qui étaient renfermées dans le château des Trois-Pointes, et qui prenaient le nom l'une de Désirée, et l'autre de sa dame d'honneur?

Cependant sa passion le flattait : l'on a un penchant naturel à se persuader ce que l'on souhaite; et, dans une telle occasion, il fallait mourir d'impatience ou s'éclaircir. Il alla, sans différer, frapper doucement à la porte de la chambre où était la princesse. Giroflée, ne doutant pas que ce ne fût la bonne vieille et ayant même besoin de son secours pour lui aider à bander le bras de sa maîtresse, se hâta d'ouvrir, et demeura bien surprise de voir le prince, qui vint se jeter aux pieds de Désirée. Les transports qui l'animaient lui permirent si peu de faire un discours suivi que, quelque soin que j'aie

eu de m'informer de ce qu'il lui dit dans ces premiers moments, je n'ai trouvé personne qui m'en ait bien éclaircie. La princesse ne s'embarrassa pas moins dans ses réponses; mais l'amour, qui sert souvent d'interprète aux muets, se mit en tiers, et persuada à l'un et à l'autre qu'il ne s'était jamais rien dit de plus spirituel : au moins ne s'était-il jamais rien dit de plus touchant et de plus tendre. Les larmes, les soupirs, les serments, et même quelques souris gracieux, tout en fut. La nuit se passa ainsi; le jour parut sans que Désirée y eût fait aucune réflexion, et elle ne devint plus biche. Elle s'en aperçut. Rien n'est égal à sa joie : le prince lui était trop cher pour différer de la partager avec lui; au même moment elle commença le récit de son histoire, qu'elle fit avec une grâce et une éloquence naturelle qui surpassait celle des plus habiles.

« Quoi! s'écria-t-il, ma charmante princesse, c'est vous que j'ai blessée sous la figure d'une biche blanche! Que ferai-je pour expier un si grand crime? Suffira-t-il d'en mourir de douleur à vos yeux? » Il était tellement affligé, que son déplaisir se voyait peint sur son visage. Désirée en souffrit plus que de sa blessure; elle l'assura que ce n'était presque rien, et qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer un mal qui lui procurait tant de bien.

La manière dont elle lui parla était si obligeante, qu'il ne put douter de ses bontés. Pour l'éclaircir à son tour de toutes choses, il lui raconta la supercherie que Longue-Épine et sa mère avaient faite, ajoutant qu'il fallait se hâter d'envoyer dire au roi son père le bonheur qu'il avait eu de la trouver, parce qu'il allait faire une terrible guerre pour tirer raison de l'affront qu'il croyait avoir reçu. Désirée le pria

d'écrire par Becafigue; il voulait lui obéir, lorsqu'un bruit perçant de trompettes, clairons, timbales et tambours se répandit dans la forêt; il leur sembla même qu'ils entendaient passer beaucoup de monde proche de la petite maison. Le prince regarda par la fenêtre : il reconnut plusieurs officiers, ses drapeaux et ses guidons; il leur commanda de s'arrêter et de l'attendre.

Jamais surprise n'a été plus agréable que celle de cette armée; chacun était persuadé que leur prince allait la conduire et tirer vengeance du père de Désirée. Le père du prince les menait lui-même, malgré son grand âge. Il venait dans une litière de velours en broderie d'or; elle était suivie d'un chariot découvert : Longue-Épine y était avec sa mère. Le prince Guerrier, ayant vu la litière, y courut, et le roi, lui tendant les bras, l'embrassa avec mille témoignages d'un amour paternel. « Et d'où venez-vous, mon cher fils? s'écria-t-il; est-il possible que vous m'ayez livré à la douleur que votre absence me cause? — Seigneur, dit le prince, daignez m'écouter. » Le roi aussitôt descendit de sa litière, et, se retirant dans un lieu écarté, son fils lui apprit l'heureuse rencontre qu'il avait faite et la fourberie de Longue-Épine.

Le roi, ravi de cette aventure, leva les mains et les yeux au ciel pour lui en rendre grâces; dans ce moment il vit paraître la princesse Désirée, plus belle et plus brillante que tous les astres ensemble. Elle montait un superbe cheval, qui n'allait que par courbettes; cent plumes de différentes couleurs paraient sa tête, et les plus gros diamants du monde avaient été mis à son habit. Elle était vêtue en chasseur; Giroflée, qui la suivait, n'était guère moins parée qu'elle. C'étaient là des effets de la protection de Tulipe; elle avait

tout conduit avec soin et avec succès; la jolie maison du bois fut faite en faveur de la princesse, et, sous la figure d'une vieille, elle l'avait régalée pendant plusieurs jours.

Dès que le prince reconnut ses troupes et qu'il alla trouver le roi son père, elle entra dans la chambre de Désirée : elle souffla sur son bras pour guérir sa blessure; elle lui donna ensuite les riches habits sous lesquels elle parut aux yeux du roi, qui demeura si charmé qu'il avait bien de la peine à la croire une personne mortelle. Il lui dit tout ce qu'on peut imaginer de plus obligeant dans une semblable occasion, et la conjura de ne point différer a ses sujets le plaisir de l'avoir pour reine : « Car je suis résolu, continua-t-il, de céder mon royaume au prince Guerrier, afin de le rendre plus digne de vous. » Désirée lui répondit avec toute la politesse qu'on devait attendre d'une personne si bien élevée; puis, jetant les yeux sur les deux prisonnières qui étaient dans le chariot, et qui se cachaient le visage de leurs mains, elle eut la générosité de demander leur grâce, et que le même chariot où elles étaient servît à les conduire où elles voudraient aller. Le roi consentit à ce qu'elle souhaitait : ce ne fut pas sans admirer son bon cœur et sans lui donner de grandes louanges.

On ordonna que l'armée retournerait sur ses pas; le prince monta à cheval pour accompagner sa belle princesse : on les reçut dans la ville capitale avec mille cris de joie; l'on prépara tout pour le jour des noces, qui devint très solennel par la présence des six bénignes fées qui aimaient la princesse. Elles lui firent les plus riches présents qui se soient jamais imaginés; entre autres, ce magnifique palais où la reine les avait été voir parut tout d'un coup en l'air, porté

par cinquante mille Amours, qui le posèrent dans une belle plaine au bord de la rivière. Après un tel don, il ne s'en pouvait plus faire de si considérable.

Le fidèle Becafigue pria son maître de parler à Giroflée, et de l'unir avec elle lorsqu'il épouserait la princesse; il le voulut bien : cette aimable fille fut très aise de trouver un établissement si avantageux en arrivant dans un royaume étranger. La fée Tulipe, qui était encore plus libérale que ses sœurs, lui donna quatre mines d'or dans les Indes, afin que son mari n'eût pas l'avantage de se dire plus riche qu'elle. Les noces du prince durèrent plusieurs mois; chaque jour fournissait une fête nouvelle, et les aventures de Biche blanche ont été chantées par tout le monde.



VII.

LA BARONNE D'AULNOY

LA CHATTE BLANCHE.



VII.

LA BARONNE D'AULNOY

LA CHATTE BLANCHE.

Il était une fois un roi qui avait trois fils bien faits et courageux; il eut peur que l'envie de régner ne leur prît avant sa mort; il courait même certains bruits qu'ils cherchaient à s'acquérir des créatures, et que c'était pour lui ôter son royaume. Le roi se sentait vieux; mais, son esprit et sa capacité n'ayant point diminué, il n'avait pas envie de leur céder une place qu'il remplissait dignement; il pensa donc que le meilleur moyen de vivre en repos, c'était de les amuser par des promesses dont il saurait toujours éluder l'effet.

Il les appela dans son cabinet, et, après leur avoir parlé avec beaucoup de bonté, il ajouta : « Vous conviendrez avec moi, mes chers enfants, que mon grand âge ne permet pas

que je m'applique aux affaires de mon État avec autant de soin que je le faisais autrefois : je crains que mes sujets n'en souffrent, je veux mettre ma couronne sur la tête d'un de vous autres; mais il est bien juste que, pour un tel présent, vous cherchiez les moyens de me plaire dans le dessein que j'ai de me retirer à la campagne Il me semble qu'un petit chien adroit, joli et fidèle me tiendrait bonne compagnie; de sorte que, sans choisir mon fils aîné plutôt que mon cadet, je vous déclare que celui des trois qui m'apportera le plus beau petit chien sera aussitôt mon héritier. » Ces princes demeurèrent surpris de l'inclination de leur père pour un petit chien, mais les deux cadets y pouvaient trouver leur compte, et ils acceptèrent avec plaisir la commission d'aller en chercher un; l'aîné était trop timide ou trop respectueux pour représenter ses droits. Ils prirent congé du roi; il leur donna de l'argent et des pierreries, ajoutant que dans un an, sans y manquer, ils revinssent au même jour et à la même heure lui apporter leurs petits chiens.

Avant de partir, ils allèrent dans un château qui n'était qu'à une lieue de la ville. Ils y menèrent leurs plus confidents, et firent de grands festins, où les trois frères se promirent une amitié éternelle, qu'ils agiraient dans l'affaire en question sans jalousie et sans chagrin, et que le plus heureux ferait toujours part de sa fortune aux autres; enfin ils partirent, réglant qu'ils se trouveraient à leur retour dans le même château, pour aller ensemble chez le roi; ils ne voulurent être suivis de personne, et changèrent leurs noms pour n'être pas connus.

Chacun prit une route différente; les deux aînés eurent beaucoup d'aventures, mais je ne m'attache qu'à celles du

cadet. Il était gracieux, il avait l'esprit gai et réjouissant, la tête admirable, la taille noble, les traits réguliers, de belles dents, beaucoup d'adresse dans tous les exercices qui conviennent à un prince. Il chantait agréablement, il touchait le luth et le téorbe avec une délicatesse qui charmait. Il savait peindre. En un mot, il était très accompli, et, pour la valeur, cela allait jusqu'à l'intrépidité.

Il n'y avait guère de jours qu'il n'achetât des chiens, de grands, de petits, des lévriers, des dogues, limiers, chiens de chasse, épagneuls, barbets, bichons; dès qu'il en avait un beau et qu'il en trouvait un plus beau, il laissait aller le premier pour garder l'autre : car il aurait été impossible qu'il eût mené tout seul trente ou quarante mille chiens, et il ne voulait ni gentilshommes, ni valets de chambre, ni pages à sa suite. Il avançait toujours son chemin, n'ayant point déterminé jusqu'où il irait, lorsqu'il fut surpris de la nuit, du tonnerre et de la pluie, dans une forêt dont il ne pouvait plus reconnaître les sentiers.

Il prit le premier chemin, et, après avoir marché longtemps, il aperçut un peu de lumière; ce qui lui persuada qu'il y avait quelque maison proche où il se mettrait à l'abri jusqu'au lendemain. Ainsi guidé par la lumière qu'il voyait, il arriva à la porte d'un château, le plus superbe qui se soit jamais imaginé. Cette porte était d'or, couverte d'escarboucles dont la lumière vive et pure éclairait tous les environs. C'était elle que le prince avait vue de fort loin. Les murs étaient d'une porcelaine transparente, mêlée de plusieurs couleurs, qui représentait l'histoire de toutes les fées, depuis la création du monde jusqu'alors : les fameuses aventures de Peau-d'Ane, de Finette, de l'Oranger, de Gracieuse,

de la Belle au bois dormant, de Serpentin vert, et de cent autres, n'y étaient pas oubliées. Il fut charmé d'y reconnaître le prince Lutin, car c'était son oncle à la mode de Bretagne. La pluie et le mauvais temps l'empêchèrent de s'arrêter davantage dans un lieu où il se mouillait jusqu'aux os, à joindre qu'il ne voyait point du tout aux endroits où la lumière des escarboucles ne pouvait s'étendre.

Il revint à la porte d'or; il vit un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamants; il admira cette magnificence, et la sécurité avec laquelle on vivait dans le château : « Car enfin, disait-il, qui empêche les voleurs de venir couper cette chaîne et d'arracher les escarboucles? Ils se feraient riches pour toujours. »

Il tira le pied de chevreuil, et aussitôt il entendit sonner une cloche qui lui parut d'or ou d'argent, par le son qu'elle rendait; au bout d'un moment la porte fut ouverte, sans qu'il aperçût autre chose qu'une douzaine de mains en l'air, qui tenaient chacune un flambeau. Il demeura si surpris qu'il hésitait à s'avancer, quand il sentit d'autres mains qui le poussaient par derrière avec assez de violence. Il marcha donc fort inquiet, et à tout hasard il porta la main sur la garde de son épée; mais, en entrant dans un vestibule tout incrusté de porphyre et de lapis, il entendit deux voix ravissantes qui chantèrent ces paroles :

Des mains que vous voyez ne prenez point d'ombrage,
Et ne craignez en ce séjour
Que les charmes d'un beau visage,
Si votre cœur veut fuir l'amour.

Il ne put croire qu'on l'invitât de si bonne grâce pour lui faire ensuite du mal, de sorte que, se sentant poussé

vers une grande porte de corail, qui s'ouvrit dès qu'il s'en fut approché, il entra dans un salon de nacre de perles, et ensuite dans plusieurs chambres ornées différemment, et si riches par les peintures et les pierreries, qu'il en était comme enchanté. Mille et mille lumières, attachées depuis la voûte du salon jusqu'en bas, éclairaient une partie des autres appartements, qui ne laissaient pas d'être remplis de lustres, de girandoles et de gradins couverts de bougies; enfin la magnificence était telle, qu'il n'était pas aisé de croire que ce fût une chose possible.

Après avoir passé dans soixante chambres, les mains qui le conduisaient l'arrêtèrent; il vit un grand fauteuil de commodité qui s'approcha tout seul de la cheminée. En même temps le feu s'alluma, et les mains, qui lui semblaient fort belles, blanches, petites, grassettes et bien proportionnées, le déshabillèrent : car il était mouillé, comme je l'ai déjà dit, et l'on avait peur qu'il ne s'enrhumât. On lui présenta, sans qu'il vît personne, une chemise aussi belle que pour un jour de noces, avec une robe de chambre d'une étoffe glacée d'or, brodée de petites émeraudes, qui formaient des chiffres. Les mains sans corps approchèrent de lui une table sur laquelle sa toilette fut mise. Rien n'était plus magnifique. Elles le peignèrent avec une légèreté et une adresse dont il fut fort content. Ensuite on le rhabilla, mais ce ne fut pas avec ses habits, on lui en apporta de beaucoup plus riches. Il admirait silencieusement tout ce qui se passait, et quelquefois il lui prenait de petits mouvements de frayeur dont il n'était pas tout à fait le maître.

Après qu'on l'eut poudré, frisé, parfumé, paré, ajusté et rendu plus beau qu'Adonis, les mains le conduisirent dans

une salle superbe par ses dorures et ses meubles. On voyait autour l'histoire des plus fameux chats : Rodilardus pendu par les pieds au conseil des rats, Chat botté, marquis de Carabas, le Chat qui écrit, la Chatte devenue femme, les Sorciers devenus chats, le Sabbat et toutes ses cérémonies ; enfin rien n'était plus singulier que ces tableaux.

Le couvert était mis ; il y en avait deux, chacun garni de son cadenas d'or ; le buffet surprenait par la quantité de vases de cristal de roche et de mille pierres rares. Le prince ne savait pour qui ces deux couverts étaient mis, lorsqu'il vit des chats qui se placèrent dans un petit orchestre ménagé exprès : l'un tenait un livre avec des notes les plus extraordinaires du monde, l'autre un rouleau de papier dont il battait la mesure, et les autres avaient de petites guitares. Tout d'un coup chacun d'eux se mit à miauler sur différents tons, et à gratter les cordes des guitares avec leurs ongles : c'était la plus étrange musique que l'on ait jamais entendue. Le prince se serait cru en enfer, s'il n'avait pas trouvé ce palais trop merveilleux pour donner dans une pensée si peu vraisemblable ; mais il se bouchait les oreilles, et riait de toute sa force de voir les différentes postures et les grimaces de ces nouveaux musiciens.

Il rêvait aux différentes choses qui lui étaient déjà arrivées dans ce château, lorsqu'il vit entrer une petite figure qui n'avait pas une coudée de haut. Cette bamboche se couvrait d'un long voile de crêpe noir. Deux chats la menaient ; ils étaient vêtus de deuil, en manteau et l'épée au côté ; un nombreux cortège de chats venait après : les uns portaient des ratières pleines de rats, et les autres des souris dans des cages.

Le prince ne sortait point d'étonnement; il ne savait que penser. La figurine noire s'approcha; et, levant son voile, il aperçut la plus belle petite chatte blanche qui ait jamais été et qui sera jamais. Elle avait l'air fort jeune et fort triste; elle se mit à faire un miaulis si doux et si charmant, qu'il allait droit au cœur; elle dit au prince : « Fils de roi, sois le bienvenu, ma miaularde Majesté te voit avec plaisir. — Madame la chatte, dit le prince, vous êtes bien généreuse de me recevoir avec tant d'accueil; mais vous ne paraissez pas une bestiole ordinaire; le don que vous avez de la parole et le superbe château que vous possédez en sont des preuves assez évidentes. — Fils de roi, reprit Chatte blanche, je te prie, cesse de me faire des compliments; je suis simple dans mes discours et dans mes manières, mais j'ai un bon cœur. Allons, continua-t-elle, que l'on serve, et que les musiciens se taisent, car le prince n'entend pas ce qu'ils disent. — Et disent-ils quelque chose, Madame? reprit-il. — Sans doute, continua-t-elle; nous avons ici des poètes qui ont infiniment d'esprit, et, si vous restez un peu parmi nous, vous aurez lieu d'en être convaincu. — Il ne faut que vous entendre pour le croire, dit galamment le prince; mais aussi, Madame, je vous regarde comme une chatte fort rare. »

L'on apporta le souper; les mains dont les corps étaient invisibles servaient. L'on mit d'abord sur la table deux bisques, l'une de pigeonneaux et l'autre de souris fort grasses. La vue de l'une empêcha le prince de manger de l'autre, se figurant que le même cuisinier les avait accommodées; mais la petite chatte, qui devina par la mine qu'il faisait ce qu'il avait dans l'esprit, l'assura que sa cuisine était

à part, et qu'il pouvait manger de ce qu'on lui présenterait avec certitude qu'il n'y aurait ni rats ni souris.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois, croyant bien que la belle petite chatte ne voudrait pas le tromper. Il remarqua qu'elle avait à sa patte un portrait fait en table; cela le surprit. Il la pria de le lui montrer, croyant que c'était maître Minagrobis. Il fut bien étonné de voir un jeune homme si beau, qu'il était à peine croyable que la nature en pût former un tel, et qui lui ressemblait si fort qu'on n'aurait pu le peindre mieux. Elle soupira, et, devenant encore plus triste, elle garda un profond silence. Le prince vit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire là-dessous; cependant il n'osa s'en informer, de peur de déplaire à la chatte ou de la chagriner. Il l'entretint de toutes les nouvelles qu'il savait, et il la trouva fort instruite des différents intérêts des princes, et des autres choses qui se passaient dans le monde.

Après le souper, Chatte blanche convia son hôte d'entrer dans un salon où il y avait un théâtre sur lequel douze chats et douze singes dansèrent en ballet. Les uns étaient vêtus en Mores, et les autres en Chinois. Il est aisé de juger des sauts et des cabrioles qu'ils faisaient, et de temps en temps ils se donnaient des coups de griffe. C'est ainsi que la soirée finit. Chatte blanche donna le bonsoir à son hôte; les mains qui l'avaient conduit jusque-là le reprirent et le menèrent dans un appartement tout opposé à celui qu'il avait vu. Il était moins magnifique que galant; tout était tapissé d'ailes de papillon, dont les diverses couleurs formaient mille fleurs différentes. Il y avait aussi des plumes d'oiseaux très rares, et qui n'ont peut-être jamais été vus que dans ce lieu-là. Les lits étaient de gaze, rattachée par mille nœuds de rubans.

C'étaient de grandes glaces depuis le plafond jusqu'au parquet, et les bordures d'or ciselé représentaient mille petits Amours.

Le prince se coucha sans dire mot, car il n'y avait pas moyen de faire conversation avec les mains qui le servaient; il dormait peu, et fut réveillé par un bruit confus. Les mains aussitôt le retirèrent de son lit, et lui mirent un habit de chasse. Il regarda dans la cour du château; il aperçut plus de cinq cents chats, dont les uns menaient des lévriers en laisse, les autres sonnaient du cor : c'était une grande fête, Chatte blanche allait à la chasse; elle voulait que le prince y vînt. Les officieuses mains lui présentèrent un cheval de bois qui courait à toute bride, et qui allait le pas à merveille; il fit quelque difficulté d'y monter, disant qu'il s'en fallait beaucoup qu'il fût chevalier errant comme don Quichotte; mais sa résistance ne servit de rien, on le planta sur le cheval de bois. Il avait une housse et une selle en broderie d'or et de diamants. Chatte blanche montait un singe, le plus beau et le plus superbe qui se soit encore vu; elle avait quitté son grand voile, et portait un bonnet à la dragonne, qui lui donnait un petit air si résolu, que toutes les souris du voisinage en avaient peur. Il ne s'est jamais fait une chasse plus agréable; les chats couraient plus vite que les lapins et les lièvres, de sorte que, lorsqu'ils en prenaient, Chatte blanche faisait faire la curée devant elle, et il s'y passait mille tours d'adresse très réjouissants. Les oiseaux n'étaient pas, de leur côté, trop en sûreté, car les chatons grimpaient aux arbres, et le maître singe portait Chatte blanche jusque dans le nid des aigles, pour disposer à sa volonté des petites Altesses aiglonnes.

La chasse étant finie, elle prit un cor qui était long comme le doigt, mais qui rendait un son si clair et si haut, qu'on l'entendait aisément de dix lieues. Dès qu'elle eut sonné deux ou trois fanfares, elle fut environnée de tous les chats du pays : les uns paraissaient en l'air, montés sur des chariots, les autres dans des barques abordaient par eau; enfin il ne s'en est jamais tant vu. Ils étaient presque tous habillés de différentes manières; elle retourna au château avec ce pompeux cortège, et pria le prince d'y venir. Il le voulut bien, quoiqu'il lui semblât que tant de chatonnerie tenait un peu du sabbat et du sorcier, et que la chatte parlante l'étonnât plus que tout le reste.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, on lui mit son grand voile noir; elle soupa avec le prince; il avait faim, et mangea de bon appétit; l'on apporta des liqueurs dont il but avec plaisir, et sur-le-champ elles lui ôtèrent le souvenir du petit chien qu'il devait porter au roi. Il ne pensa plus qu'à miauler avec Chatte blanche, c'est-à-dire à lui tenir bonne et fidèle compagnie. Il passait les jours en fêtes agréables, tantôt à la pêche ou à la chasse; puis l'on faisait des ballets, des carrousels, et mille autres choses où il se divertissait très bien; souvent même la belle chatte composait des vers et des chansonnettes d'un style si passionné, qu'il semblait qu'elle avait le cœur tendre, et que l'on ne pouvait parler comme elle faisait sans aimer; mais son secrétaire, qui était un vieux chat, écrivait si mal, qu'encore que ses ouvrages aient été conservés, il est impossible de les lire.

Le prince avait oublié jusqu'à son pays. Les mains dont j'ai parlé continuaient de le servir. Il regrettait quelquefois de n'être pas chat, pour passer sa vie dans cette bonne com-

pagnie. « Hélas! disait-il à Chatte blanche, que j'aurai de douleur de vous quitter! je vous aime si chèrement! Ou devenez fille, ou rendez-moi chat. » Elle trouvait son souhait fort plaisant, et ne lui faisait que des réponses obscures, où il ne comprenait presque rien.

Une année s'écoule bien vite quand on n'a ni souci ni peine, qu'on se réjouit et qu'on se porte bien. Chatte blanche savait le temps où il devait retourner, et, comme il n'y pensait plus, elle l'en fit souvenir. « Sais-tu, dit-elle, que tu n'as que trois jours pour chercher le petit chien que le roi ton père souhaite, et que tes frères en ont trouvé de fort beaux? » Le prince revint à lui, et, s'étonnant de sa négligence : « Par quel charme secret, s'écria-t-il, ai-je oublié la chose du monde qui m'est la plus importante? Il y va de ma gloire et de ma fortune. Où prendrai-je un chien tel qu'il le faut pour gagner le royaume, et un cheval assez diligent pour faire tant de chemin? » Il commença de s'inquiéter et s'affligea beaucoup.

Chatte blanche lui dit, en s'adoucissant : « Fils de roi, ne te chagrine point, je suis de tes amies; tu peux rester encore ici un jour; et, quoiqu'il y ait cinq cents lieues d'ici à ton pays, le bon cheval de bois t'y portera en moins de douze heures. — Je vous remercie, belle chatte, dit le prince; mais il ne me suffit pas de retourner vers mon père, il faut que je lui porte un petit chien. — Tiens, lui dit Chatte blanche, voici un gland où il y en a un plus beau que la Canicule. — Ho! dit le prince, madame la chatte, Votre Majesté se moque de moi. — Approche le gland de ton oreille, continua-t-elle, et tu l'entendras japper. » Il obéit; aussitôt le petit chien fit jap, jap, dont le prince demeura transporté

de joie : car tel chien qui tient dans un gland doit être fort petit. Il voulait l'ouvrir, tant il avait envie de le voir; mais la Chatte blanche lui dit qu'il pourrait avoir froid par les chemins, et qu'il valait mieux attendre qu'il fût devant le roi son père. Il la remercia mille fois, et lui dit un adieu très tendre. « Je vous assure, ajouta-t-il, que les jours m'ont paru si courts avec vous, que je regrette en quelque façon de vous laisser ici; et, quoique vous y soyez souveraine, et que tous les chats qui vous font leur cour aient plus d'esprit et de galanterie que les nôtres, je ne laisse pas de vous convier de venir avec moi. » La chatte ne répondit à cette proposition que par un profond soupir.

Ils se quittèrent; le prince arriva le premier au château où le rendez-vous avait été réglé avec ses frères. Ils s'y rendirent peu après, et demeurèrent surpris de voir dans la cour un cheval de bois qui sautait mieux que tous ceux que l'on a dans les académies.

Le prince vint au-devant d'eux. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, et se rendirent compte de leurs voyages; mais notre prince déguisa à ses frères la vérité de ses aventures, et leur montra un méchant chien qui servait à tourner la broche, disant qu'il l'avait trouvé si joli, que c'était celui qu'il apportait au roi. Quelque amitié qui fût entre eux, les deux aînés sentirent une secrète joie du mauvais choix de leur cadet; ils étaient à table, et se marchaient sur le pied, comme pour se dire qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté-là.

Le lendemain ils partirent ensemble dans un même carrosse. Les deux fils aînés du roi avaient de petits chiens dans des paniers, si beaux et si délicats, que l'on osait à

peine les toucher. Le cadet portait le pauvre tournebroche, qui était si crotté, que personne ne voulait le souffrir. Lorsqu'ils furent dans le palais, chacun les environna pour leur souhaiter la bienvenue; ils entrèrent dans l'appartement du roi. Il ne savait en faveur duquel décider : car les petits chiens qui lui étaient présentés par ses deux aînés étaient presque d'une égale beauté, et ils se disputaient déjà l'avantage de la succession, lorsque leur cadet les mit d'accord en tirant de sa poche le gland que Chatte blanche lui avait donné. Il l'ouvrit promptement, puis chacun vit un petit chien couché sur du coton. Il passait au milieu d'une bague sans y toucher. Le prince le mit par terre : aussitôt il commença de danser la sarabande avec des castagnettes aussi légèrement que la plus célèbre Espagnole. Il était de mille couleurs différentes, ses soies et ses oreilles traînaient par terre. Le roi demeura fort confus, car il était impossible de trouver rien à redire à la beauté du toutou.

Cependant il n'avait aucune envie de se défaire de sa couronne. Le plus petit fleuron lui en était plus cher que tous les chiens de l'univers. Il dit donc à ses enfants qu'il était très satisfait de leurs peines; mais qu'ils avaient si bien réussi dans la première chose qu'il avait souhaitée d'eux, qu'il voulait encore éprouver leur habileté avant de tenir parole; qu'ainsi il leur donnait un an à chercher, par mer et par terre, une pièce de toile si fine, qu'elle passât par le trou d'une aiguille à faire du point de Venise. Ils demeurèrent tous trois très affligés d'être en obligation de retourner à une nouvelle quête. Les deux princes, dont les chiens étaient moins beaux que celui de leur cadet, y consentirent. Chacun partit de son côté, sans se faire autant d'amitié que

la première fois, car le tournebroche les avait un peu refroidis.

Notre prince reprit son cheval de bois, et, sans vouloir chercher d'autres secours que ceux qu'il pourrait espérer de l'amitié de Chatte blanche, il partit en toute diligence, et retourna au château où elle l'avait si bien reçu. Il en trouva toutes les portes ouvertes; les fenêtres, les toits, les tours et les murs étaient bien éclairés de cent mille lampes, qui faisaient un effet merveilleux. Les mains qui l'avaient si bien servi s'avancèrent au-devant de lui, prirent la bride de l'excellent cheval de bois, qu'elles menèrent à l'écurie, pendant que le prince entra dans la chambre de Chatte blanche.

Elle était couchée dans une petite corbeille, sur un matelas de satin blanc très propre. Elle avait des cornettes négligées et paraissait abattue; mais, quand elle aperçut le prince, elle fit mille sauts et autant de gambades, pour lui témoigner la joie qu'elle avait. « Quelque sujet que j'eusse, lui dit-elle, d'espérer ton retour, je t'avoue, fils de roi, que je n'osais m'en flatter, et je suis ordinairement si malheureuse dans les choses que je souhaite, que celle-ci me surprend. » Le prince, reconnaissant, lui fit mille caresses; il lui conta le succès de son voyage, qu'elle savait peut-être mieux que lui, et que le roi voulait une pièce de toile qui pût passer par le trou d'une aiguille; qu'à la vérité, il croyait la chose impossible, mais qu'il n'avait pas laissé de la tenter, se promettant tout de son amitié et de son secours. Chatte blanche, prenant un air plus sérieux, lui dit que c'était une affaire à laquelle il fallait penser, que par bonheur elle avait dans son château des chattes qui filaient fort bien, qu'elle-

même y mettrait la griffe, et qu'elle avancerait cette besogne; qu'ainsi il pouvait demeurer tranquille, sans aller bien loin chercher ce qu'il trouverait plus aisément chez elle qu'en aucun lieu du monde.

Les mains parurent : elles portaient des flambeaux, et le prince, les suivant avec Chatte blanche, entra dans une magnifique galerie qui régnait le long d'une grande rivière, sur laquelle on tira un feu d'artifice surprenant. L'on y devait brûler quatre chats, dont le procès était fait dans toutes les formes. Ils étaient accusés d'avoir mangé le rôti du souper de la chatte blanche, son fromage, son lait; d'avoir même conspiré contre sa personne avec Martafax et Lhermite, fameux rats de la contrée, et tenus pour tels par la Foutaine, auteur très véritable; mais avec tout cela, l'on savait qu'il y avait beaucoup de cabale dans cette affaire, et que la plupart des témoins étaient subornés. Quoi qu'il en soit, le prince obtint leur grâce. Le feu d'artifice ne fit mal à personne, et l'on n'a encore jamais vu de si belles fusées.

L'on servit ensuite un médianoche très propre, qui causa plus de plaisir au prince que le feu, car il avait grand'faim, et son cheval de bois l'avait amené si vite, qu'il n'a jamais été de diligence pareille. Les jours se passèrent comme ceux qui les avaient précédés, avec mille fêtes différentes dont l'ingénieuse Chatte blanche régalait son hôte. C'est peut-être le premier mortel qui se soit si bien diverti avec des chats, sans avoir d'autre compagnie.

Il est vrai que Chatte blanche avait l'esprit agréable, liant et presque universel. Elle était plus savante qu'il n'est permis à une chatte de l'être. Le prince s'en étonnait quel-

quefois. « Non, lui disait-il, ce n'est point une chose naturelle que tout ce que je remarque de merveilleux en vous. Si vous m'aimez, charmante minette, apprenez-moi par quel prodige vous pensez et vous parlez si juste, qu'on pourrait vous recevoir dans les académies fameuses des plus beaux esprits. — Cesse tes questions, fils de roi, lui disait-elle; il ne m'est pas permis d'y répondre, et tu peux pousser tes conjectures aussi loin que tu voudras sans que je m'y oppose; qu'il te suffise que j'ai toujours pour toi patte de velours, et que je m'intéresse tendrement dans tout ce qui te regarde. »

Insensiblement cette seconde année s'écoula comme la première; le prince ne souhaitait guère de chose que les mains diligentes ne lui apportassent sur-le-champ, soit des livres, des pierreries, des tableaux, des médailles antiques; enfin il n'avait qu'à dire : « Je veux un tel bijou, qui est dans le cabinet du Mogol ou du roi de Perse, telle statue de Corinthe ou de Grèce, » il voyait aussitôt devant lui ce qu'il désirait, sans savoir ni qui l'avait apporté, ni d'où il venait. Cela ne laisse pas d'avoir ses agréments; et, pour se délasser, l'on est quelquefois bien aise de se voir maître des plus beaux trésors de la terre.

Chatte blanche, qui veillait toujours aux intérêts du prince, l'avertit que le temps de son départ approchait, qu'il pouvait se tranquilliser sur la pièce de toile qu'il désirait, et qu'elle lui en avait fait une merveilleuse; elle ajouta qu'elle voulait cette fois-ci lui donner un équipage digne de sa naissance, et, sans attendre sa réponse, elle l'obligea de regarder dans la grande cour du château. Il y avait une calèche découverte, d'or émaillé de couleur

de feu, avec mille devises galantes qui satisfaisaient autant l'esprit que les yeux. Douze chevaux blancs comme la neige, attachés quatre à quatre de front, la traînaient, chargés de harnais de velours de couleur feu en broderie de diamants, et garnis de plaques d'or. La doublure de la calèche était pareille, et cent carrosses à huit chevaux, tous remplis de seigneurs de grande apparence, très superbement vêtus, suivaient cette calèche. Elle était encore accompagnée par mille gardes du corps, dont les habits étaient si couverts de broderie, que l'on n'apercevait point l'étoffe. Ce qui était singulier, c'est qu'on voyait partout le portrait de Chatte blanche, soit dans les devises de la calèche, ou sur les habits des gardes du corps, ou attaché avec un ruban au justaucorps de ceux qui faisaient le cortège, comme un ordre nouveau dont elle les avait honorés.

« Va, dit-elle au prince, va paraître à la cour du roi ton père d'une manière si somptueuse, que tes airs magnifiques servent à lui imposer, afin qu'il ne te refuse plus la couronne que tu mérites. Voilà une noix, garde-toi de la casser qu'en sa présence : tu y trouveras la pièce de toile que tu m'as demandée. — Aimable Blanchette, lui dit-il, je vous avoue que je suis si pénétré de vos bontés, que si vous y vouliez consentir, je préférerais de passer ma vie avec vous à toutes les grandeurs que j'ai lieu de me promettre ailleurs. — Fils de roi, répliqua-t-elle, je suis persuadée de la bonté de ton cœur : c'est une marchandise rare parmi les princes : ils veulent être aimés de tout le monde, et ne veulent rien aimer; mais tu montres assez que la règle générale a son exception. Je te tiens compte de l'attache-

ment que tu témoignes pour une petite chatte blanche, qui dans le fond n'est propre à rien qu'à prendre des souris. » Le prince lui baisa la patte et partit.

L'on aurait de la peine à croire la diligence qu'il fit, si l'on ne savait déjà de quelle manière le cheval de bois l'avait porté, en moins de deux jours, à plus de cinq cents lieues du château, de sorte que le même pouvoir qui anima celui-là pressa si fort les autres, qu'ils ne restèrent que vingt-quatre heures sur le chemin. Ils ne s'arrêtèrent en aucun endroit jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez le roi, où les deux frères aînés du prince s'étaient déjà rendus ; de sorte que, ne voyant point paraître leur cadet, ils s'applaudissaient de sa négligence, et se disaient tout bas l'un à l'autre : « Voilà qui est bien heureux; il est mort ou malade, il ne sera point notre rival dans l'affaire importante qui va se traiter. » Aussitôt ils déployèrent leurs toiles, qui, à la vérité, étaient si fines, qu'elles passaient dans le trou d'une grosse aiguille; mais pour dans une petite, cela ne se pouvait. Et le roi, très aise de ce prétexte de dispute, leur montra l'aiguille qu'il avait proposée, et que les magistrats, par son ordre, apportèrent du trésor de la ville, où elle avait été soigneusement enfermée.

Il y avait beaucoup de murmure sur cette dispute. Les amis des princes, et particulièrement ceux de l'aîné, car c'était sa toile qui était la plus belle, disaient que c'était là une franche chicane, où il entrait beaucoup d'adresse et de normanisme. Les créatures du roi soutenaient qu'il n'était point obligé de tenir des conditions qu'il n'avait pas proposées; enfin, pour les mettre tous d'accord, l'on entendit un bruit charmant de trompettes, de timbales et de hautbois :

c'était notre prince qui arrivait en pompeux appareil. Le roi et ses deux fils demeurèrent aussi étonnés les uns que les autres d'une si grande magnificence.

Après qu'il eut salué respectueusement son père et embrassé ses frères, il tira d'une boîte couverte de rubis la noix, qu'il cassa : il croyait y trouver la pièce de toile tant vantée; mais il y avait au lieu une noisette. Il la cassa encore, et demeura surpris de voir un noyau de cerise. Chacun se regardait; le roi riait tout doucement, et se moquait que son fils eût été assez crédule pour croire apporter dans une noix une pièce de toile. Mais pourquoi ne l'aurait-il pas cru, puisqu'il avait déjà donné un petit chien qui tenait dans un gland? Il cassa donc le noyau de cerise, qui était rempli de son amande ; alors il s'éleva un grand bruit dans la chambre ; l'on n'entendait autre chose, sinon : « Le prince cadet est la dupe de l'aventure. » Il ne répondit rien aux mauvaises plaisanteries des courtisans; il ouvre l'amande, et trouve un grain de blé, puis dans le grain de blé un grain de millet. Ho! c'est la vérité qu'il commença à se défier, et marmotta entre ses dents : « Chatte blanche, Chatte blanche, tu t'es moquée de moi. » Il sentit dans ce moment la griffe d'un chat sur sa main, dont il fut si bien égratigné, qu'il en saignait. Il ne savait si cette griffade était faite pour lui donner du cœur, ou pour lui faire perdre courage; cependant il ouvrit le grain de millet, et l'étonnement de tout le monde ne fut pas petit quand il en tira une pièce de toile de quatre cents aunes si merveilleuse, que tous les oiseaux, les animaux et les poissons y étaient peints avec les arbres, les fruits et les plantes de la terre, les rochers, les raretés et les coquillages de la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les

astres et les planètes des cieux; il y avait encore le portrait des rois et des autres souverains qui régnaient pour lors dans le monde, celui de leurs femmes, de leurs maîtresses, de leurs enfants et de tous leurs sujets, sans que le plus petit polisson y fût oublié. Chacun dans son état faisait le personnage qui lui convenait, et vêtu à la mode de son pays. Lorsque le roi vit cette pièce de toile, il devint aussi pâle que le prince était devenu rouge de la chercher si longtemps. L'on présenta l'aiguille, et elle y passa et repassa six fois. Le roi et les deux princes aînés gardaient un morne silence, quoique la beauté et la rareté de cette toile les forçât de temps en temps de dire que tout ce qui était dans l'univers ne lui était pas comparable.

Le roi poussa un profond soupir, et, se tournant vers ses enfants : « Rien ne peut, leur dit-il, me donner tant de consolation dans ma vieillesse que de reconnaître votre déférence pour moi; je souhaite donc que vous vous mettiez à une nouvelle épreuve. Allez encore voyager un an, et celui qui au bout de l'année ramènera la plus belle fille l'épousera, et sera couronné roi à son mariage; c'est aussi bien une nécessité que mon successeur se marie. Je jure, je promets que je ne différerai plus à donner la récompense que j'ai promise. »

Toute l'injustice roulait sur notre prince. Le petit chien et la pièce de toile méritaient dix royaumes plutôt qu'un; mais il était si bien né, qu'il ne voulut point contrarier la volonté de son père, et sans différer il remonta dans sa calèche. Tout son équipage le suivit, et il retourna auprès de sa chère Chatte blanche. Elle savait le jour et le moment qu'il devait arriver : tout était jonché de fleurs sur le chemin,

mille cassolettes fumaient de tous côtés, et particulièrement dans le château. Elle était assise sur un tapis de Perse, et sous un pavillon de drap d'or, dans une galerie où elle pouvait le voir revenir. Il fut reçu par les mains qui l'avaient toujours servi. Tous les chats grimpèrent sur les gouttières pour le féliciter par un miaulage désespéré.

« Eh bien! fils de roi, lui dit-elle, te voilà donc encore revenu sens couronne? — Madame, répliqua-t-il, vos bontés m'avaient mis en état de la gagner; mais je suis persuadé que le roi aurait plus de peine à s'en défaire que je n'aurais de plaisir à la posséder. — N'importe, dit-elle, il ne faut rien négliger pour la mériter, je te servirai dans cette occasion; et, puisqu'il faut que tu mènes une belle fille à la cour de ton père, je t'en chercherai quelqu'une qui te fera gagner le prix. Cependant réjouissons-nous : j'ai ordonné un combat naval entre mes chats et les plus terribles rats de la contrée. Mes chats seront peut-être embarrassés, car ils craignent l'eau; mais aussi ils auraient trop d'avantage, et il faut, autant qu'on le peut, égaler toutes choses. » Le prince admira la prudence de madame minette. Il la loua beaucoup, et fut avec elle sur une terrasse qui donnait vers la mer

Les vaisseaux des chats consistaient en de grands morceaux de liège, sur lesquels ils voguaient assez commodément. Les rats avaient joint plusieurs coques d'œufs, et c'étaient là leurs navires. Le combat s'opiniâtra cruellement; les rats se jetaient dans l'eau, et nageaient bien mieux que les chats, de sorte que vingt fois ils furent vainqueurs et vaincus; mais Minagrobis, amiral de la flotte chatonique, réduisit la gent ratonienne dans le dernier désespoir. Il mangea à belles

dents le général de leur flotte : c'était un vieux rat expérimenté, qui avait fait trois fois le tour du monde dans de bons vaisseaux où il n'était ni capitaine ni matelot, mais seulement croque-lardon.

Chatte blanche ne voulut pas qu'on détruisît absolument ces pauvres infortunés. Elle avait de la politique, et songeait que s'il n'y avait plus ni rats ni souris dans le pays, ses sujets vivraient dans une oisiveté qui pourrait lui devenir préjudiciable. Le prince passa cette année comme il avait fait les deux autres, c'est-à-dire à la chasse, à la pêche, au jeu : car Chatte blanche jouait fort bien aux échecs. Il ne pouvait s'empêcher de temps en temps de lui faire de nouvelles questions, pour savoir par quel miracle elle parlait. Il lui demandait si elle était fée, ou si par une métamorphose on l'avait rendue chatte; mais comme elle ne disait jamais que ce qu'elle voulait bien dire, elle ne répondait aussi que ce qu'elle voulait bien répondre, et c'étaient tant de petits mots qui ne signifiaient rien, qu'il jugea aisément qu'elle ne voulait pas partager son secret avec lui.

Rien ne s'écoule plus vite que des jours qui se passent sans peine et sans chagrin; et, si la chatte n'avait pas été soigneuse de se souvenir du temps qu'il fallait retourner à la cour, il est certain que le prince l'aurait absolument oublié. Elle l'avertit, la veille, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'emmener une des plus belles princesses qui fût dans le monde, que l'heure de détruire le fatal ouvrage des fées était à la fin arrivée, et qu'il fallait pour cela qu'il se résolût à lui couper la tête et la queue, qu'il jetterait promptement dans le feu. « Moi, s'écria-t-il, Blanchette mes amours! moi, dis-je, je serais assez barbare pour vous tuer? Ah! vous voulez

sans doute éprouver mon cœur, mais soyez certaine qu'il n'est point capable de manquer à l'amitié et à la reconnaissance qu'il vous doit. — Non, fils de roi, continua-t-elle, je ne te soupçonne d'aucune ingratitude : je connais ton mérite; ce n'est ni toi ni moi qui réglons dans cette affaire notre destinée. Fais ce que je souhaite, nous commencerons l'un et l'autre d'être heureux, et tu connaîtras, foi de chatte de bien et d'honneur, que je suis véritablement ton amie. »

Les larmes vinrent deux ou trois fois aux yeux du jeune prince, de la seule pensée qu'il fallait couper la tête à sa petite chatonne, qui était si jolie et si gracieuse. Il dit encore tout ce qu'il put imaginer de plus tendre pour qu'elle l'en dispensât; elle répondait opiniâtrément qu'elle voulait mourir de sa main, et que c'était l'unique moyen d'empêcher que ses frères n'eussent la couronne; en un mot, elle le pressa avec tant d'ardeur, qu'il tira son épée en tremblant, et, d'une main mal assurée, il coupa la tête et la queue de sa bonne amie la chatte. En même temps il vit la plus charmante métamorphose qui se puisse imaginer : le corps de la chatte blanche devint grand, et se changea tout d'un coup en fille; c'est ce qui ne saurait être décrit, il n'y a eu que celle-là aussi accomplie. Ses yeux ravissaient les cœurs, et sa douceur les retenait; sa taille était majestueuse, l'air noble et modeste, un esprit liant, des manières engageantes : enfin elle était au-dessus de tout qu'il y a de plus aimable.

Le prince, en la voyant, demeura si surpris, et d'une surprise si agréable, qu'il se crut enchanté. Il ne pouvait parler, ses yeux n'étaient pas assez grands pour la regarder, et sa langue liée ne pouvait expliquer son étonnement; mais

ce fut bien autre chose lorsqu'il vit entrer un nombre extraordinaire de dames et de seigneurs qui, tenant tous leur peau de chatte ou de chat jetée sur leurs épaules, vinrent se prosterner aux pieds de la reine et lui témoigner leur joie de la revoir dans son état naturel. Elle les reçut avec des témoignages de bonté qui marquaient assez le caractère de son cœur. Et, après avoir tenu son cercle quelques moments, elle ordonna qu'on la laissât seule avec le prince, et elle lui parla ainsi :

« Ne pensez pas, seigneur, que j'aie toujours été chatte, ni que ma naissance soit obscure parmi les hommes. Mon père était roi de six royaumes. Il aimait tendrement ma mère, et la laissait dans une entière liberté de faire tout ce qu'elle voulait. Son inclination dominante était de voyager; de sorte qu'étant grosse de moi, elle entreprit d'aller voir une certaine montagne dont elle avait entendu dire des choses surprenantes. Comme elle était en chemin, on lui dit qu'il y avait proche du lieu où elle passait un ancien château de fées, le plus beau du monde, tout au moins qu'on le croyait tel par une tradition qui en était restée : car, d'ailleurs, comme personne n'y entrait, on n'en pouvait juger; mais qu'on savait très sûrement que ces fées avaient dans leur jardin les meilleurs fruits, les plus savoureux et délicats qui se fussent jamais mangés.

« Aussitôt la reine ma mère eut une envie si violente d'en manger, qu'elle y tourna ses pas. Elle arriva à la porte de ce superbe édifice, qui brillait d'or et d'azur de tous les côtés; mais elle y frappa inutilement, qui que ce soit ne parut, il semblait que tout le monde y était mort; son envie augmentant par les difficultés, elle envoya querir des échel-

les afin que l'on pût passer par-dessus les murs du jardin, et l'on en serait venu à bout, sans que ces murs se haussaient à vue d'œil, bien que personne n'y travaillât; l'on attachait des échelles les unes aux autres, elles rompaient sous le poids de ceux qu'on y faisait monter, et ils s'estropiaient ou se tuaient.

« La reine se désespérait. Elle voyait de grands arbres chargés de fruits qu'elle croyait délicieux, elle en voulait manger ou mourir; de sorte qu'elle fit tendre des tentes fort riches devant le château, et elle y resta six semaines avec toute sa cour. Elle ne dormait ni ne mangeait, elle soupirait sans cesse, elle ne parlait que des fruits du jardin inaccessible; enfin elle tomba dangereusement malade, sans que qui que ce soit pût apporter le moindre remède à son mal, car les inexorables fées n'avaient pas même paru depuis qu'elle s'était établie proche de leur château. Tous ses officiers s'affligeaient extraordinairement. L'on n'entendait que des pleurs et des soupirs, pendant que la reine, mourante, demandait des fruits à ceux qui la servaient; mais elle n'en voulait point d'autres que de ceux qu'on lui refusait.

« Une nuit qu'elle s'était un peu assoupie, elle vit en se réveillant une petite vieille, laide et décrépite, assise dans un fauteuil au chevet de son lit. Elle était surprise que ses femmes eussent laissé approcher si près d'elle une inconnue, lorsqu'elle lui dit : « Nous trouvons ta Majesté bien importune, de vouloir avec tant d'opiniâtreté manger de nos « fruits; mais, puisqu'il y va de ta précieuse vie, mes « sœurs et moi consentons à t'en donner tant que tu « pourras en emporter et tant que tu resteras ici, pourvu « que tu nous fasses un don. — Ah! ma bonne mère, s'é-

« cria la reine, parlez, je vous donne mes royaumes, mon « cœur, mon âme : pourvu que j'aie des fruits, je ne « saurais les acheter trop cher. — Nous voulons, dit-elle, « que ta Majesté nous donne la fille que tu portes dans « ton sein; dès qu'elle sera née, nous la viendrons que- « rir; elle sera nourrie parmi nous, il n'y a point de ver- « tus, de beautés, de sciences, dont nous ne la douions : « en un mot, ce sera notre enfant, nous la rendrons heu- « reuse; mais observe que ta Majesté ne la reverra plus « qu'elle ne soit mariée. Si la proposition t'agrée, je vais « tout à l'heure te guérir et mener dans nos vergers; mal- « gré la nuit, tu verras assez clair pour choisir ce que tu « voudras. Si ce que je te dis ne te plaît pas, bonsoir, ma- « dame la reine, je vais dormir. — Quelque dure que soit « la loi que vous m'imposez, répondit la reine, je l'accepte « plutôt que de mourir, car il est certain que je n'ai pas un « jour à vivre; ainsi je perdrais mon enfant en me perdant. « Guérissez-moi, savante fée, continua-t-elle, et ne me « laissez pas un moment sans jouir du privilège que vous « venez de m'accorder. »

« La fée la toucha avec une petite baguette d'or, en disant : « Que ta Majesté soit quitte de tous les maux qui la « retiennent dans ce lit. » Il lui sembla aussitôt qu'on lui ôtait une robe fort pesante et fort dure dont elle se sentait comme accablée, et qu'il y avait des endroits où elle tenait davantage. C'étaient apparemment ceux où le mal étaient le plus grand. Elle fit appeler toutes ses dames, et leur dit avec un visage gai qu'elle se portait à merveille, qu'elle allait se lever, et qu'enfin ces portes si bien verrouillées et si bien barricadées du palais de féerie lui seraient ouvertes pour

manger de beaux fruits et pour en emporter tant qu'il lui plairait.

« Il n'y eut aucune de ses dames qui ne crût la reine en délire, et que dans ce moment elle rêvait à ces fruits qu'elle avait tant souhaités; de sorte qu'au lieu de lui répondre, elles se prirent à pleurer, et firent éveiller tous les médecins pour voir en quel état elle était. Ce retardement désespérait la reine; elle demandait promptement ses habits, on les lui refusait; elle se mettait en colère et devenait fort rouge. L'on disait que c'était l'effet de sa fièvre; cependant les médecins, étant entrés, après lui avoir touché le pouls et fait leurs cérémonies ordinaires, ne purent nier qu'elle ne fût dans une parfaite santé. Ses femmes, qui virent la faute que le zèle leur avait fait commettre, tâchèrent de la réparer en l'habillant promptement. Chacune lui demanda pardon, tout fut apaisé, et elle se hâta de suivre la vieille fée qui l'avait toujours attendue.

« Elle entra dans le palais, où rien ne pouvait être ajouté pour en faire le plus beau lieu du monde; vous le croirez aisément, seigneur, ajouta la reine chatte blanche, quand je vous aurai dit que c'est celui où nous sommes; deux autres fées, un peu moins vieilles que celle qui conduisait ma mère, la reçurent à la porte et lui firent un accueil très favorable. Elle les pria de la mener promptement dans le jardin, et vers les espaliers où elle trouverait les meilleurs fruits. « Ils sont tous également bons, lui dirent-elles, et, « si ce n'est que tu veux avoir le plaisir de les cueillir toi-« même, nous n'aurions qu'à les appeler pour les faire venir « ici. — Je vous supplie, Mesdames, dit la reine, que j'aie « la satisfaction de voir une chose si extraordinaire. » La

plus vieille mit ses doigts dans sa bouche et siffla trois fois, puis elle cria : « Abricots, pêches, pavies, brugnons, ceri-« ses, prunes, poires, bigarreaux, melons, muscats, pom-« mes, oranges, citrons, groseilles, fraises, framboises, « accourez à ma voix. — Mais, dit la reine, tout ce que « vous venez d'appeler vient en différentes saisons. — Cela « n'est pas ainsi dans nos vergers, dirent-elles; nous avons « de tous les fruits qui sont sur la terre, toujours mûrs, « toujours bons, et qui ne se gâtent jamais. »

« En même temps ils arrivèrent roulant, rampant, pêle-mêle, sans se gâter ni se salir; de sorte que la reine, impatiente de satisfaire son envie, se jeta dessus et prit les premiers qui s'offrirent sous ses mains; elle les dévora plutôt qu'elle ne les mangea.

« Après s'en être un peu rassasiée, elle pria les fées de la laisser aller aux espaliers, pour avoir le plaisir de les choisir de l'œil avant que de les cueillir. « Nous y consen-« tons volontiers, dirent les trois fées, mais souviens-toi de « la promesse que tu nous as faite, il ne te sera plus permis « de t'en dédire. — Je suis persuadée, répliqua-t-elle, que « l'on est si bien avec vous, et ce palais me semble si beau, « que si je n'aimais pas chèrement le roi mon mari, je m'of-« frirais d'y demeurer aussi; c'est pourquoi vous ne devez « point craindre que je rétracte ma parole. » Les fées, très contentes, lui ouvrirent tous leurs jardins et tous leurs enclos; elle y resta trois jours et trois nuits sans en vouloir sortir, tant elle les trouvait délicieux. Elle cueillit des fruits pour sa provision; et comme ils ne se gâtent jamais, elle en fit charger quatre mille mulets qu'elle emmena. Les fées ajoutèrent à leurs fruits des corbeilles d'or, d'un travail exquis,

pour les mettre, et plusieurs raretés dont le prix est excessif; elles lui promirent de m'élever en princesse, de me rendre parfaite et de me choisir un époux, qu'elle serait avertie de la noce, et qu'elles espéraient bien qu'elle y viendrait.

« Le roi fut ravi du retour de la reine, toute la cour lui en témoigna sa joie : ce n'étaient que bals, mascarades, courses de bagues et festins, où les fruits de la reine étaient servis comme un régal délicieux. Le roi les mangeait préférablement à tout ce qu'on pouvait lui présenter. Il ne savait point le traité qu'elle avait fait avec les fées, et souvent il lui demandait en quel pays elle était allée pour en rapporter de si bonnes choses; elle lui répondait que les fruits se trouvaient sur une montagne presque inaccessible; une autre fois, qu'ils venaient dans des vallons, puis au milieu d'un jardin ou dans une grande forêt. Le roi demeurait surpris de tant de contrariétés. Il questionnait ceux qui l'avaient accompagnée, mais elle leur avait tant défendu de conter à personne son aventure qu'ils n'osaient en parler. Enfin la reine, inquiète de ce qu'elle avait promis aux fées, voyant approcher le temps de ses couches, tomba dans une mélancolie affreuse; elle soupirait à tout moment et changeait à vue d'œil. Le roi s'inquiéta; il pressa la reine de lui déclarer le sujet de sa tristesse; et, après des peines extrêmes, elle lui apprit tout ce qui s'était passé entre les fées et elle, et comment elle leur avait promis la fille qu'elle devait avoir. « Quoi! s'écria le roi, nous n'avons point d'enfants, vous « savez à quel point j'en désire, et pour manger deux ou « trois pommes vous avez été capable de promettre votre « fille! Il faut que vous n'ayez aucune amitié pour moi. » Là-dessus il l'accabla de mille reproches, dont ma pauvre

mère pensa mourir de douleur; mais il ne se contenta pas de cela, il la fit enfermer dans une tour, et mit des gardes de tous côtés pour empêcher qu'elle n'eût commerce avec qui que ce soit au monde, que les officiers qui la servaient, encore changea-t-il ceux qui avaient été avec elle au château des fées.

« La mauvaise intelligence du roi et de la reine jeta la cour dans une consternation infinie. Chacun quitta ses riches habits pour en prendre de conformes à la douleur générale. Le roi, de son côté, paraissait inexorable, il ne voyait plus sa femme; et, sitôt que je fus née, il me fit apporter dans son palais pour y être nourrie, pendant qu'elle restait prisonnière et fort malheureuse. Les fées n'ignoraient rien de ce qui se passait; elles s'en irritèrent, elles voulaient m'avoir, elles me regardaient comme leur bien, et que c'était leur faire un vol que de me retenir. Avant que de chercher une vengeance proportionnée à leur chagrin, elles envoyèrent une célèbre ambassade au roi, pour l'avertir de mettre la reine en liberté, et de lui rendre ses bonnes grâces, et pour le prier aussi de me donner à leurs ambassadeurs, afin d'être nourrie et élevée parmi elles. Les ambassadeurs étaient si petits et si contrefaits, car c'étaient des nains hideux, qu'ils n'eurent pas le don de persuader ce qu'ils voulaient au roi. Il les refusa rudement; et, s'ils n'étaient partis en diligence, il leur serait peut-être arrivé pis.

« Quand les fées surent le procédé de mon père, elles s'indignèrent autant qu'on peut l'être; et, après avoir envoyé dans ses six royaumes tous les maux qui pouvaient les désoler, elles lâchèrent un dragon épouvantable, qui remplissait de venin les endroits où il passait, qui mangeait les

hommes et les enfants, et qui faisait mourir les arbres et les plantes du souffle de son haleine.

« Le roi se trouva dans la dernière désolation : il consulta tous les sages de son royaume sur ce qu'il devait faire pour garantir ses sujets des malheurs dont il les voyait accablés. Ils lui conseillèrent d'envoyer chercher par tout le monde les meilleurs médecins et les plus excellents remèdes, et, d'un autre côté, qu'il fallait promettre la vie aux criminels condamnés à la mort qui voudraient combattre le dragon. Le roi, assez satisfait de cet avis, l'exécuta et n'en reçut aucune consolation : car la mortalité continuait, et personne n'allait contre le dragon qui n'en fût dévoré; de sorte qu'il eut recours à une fée dont il était protégé dès sa plus tendre jeunesse. Elle était fort vieille, et ne se levait presque plus; il alla chez elle, il lui fit mille reproches de souffrir que le destin le persécutât sans le secourir. « Comment voulez-vous « que je fasse? lui dit-elle; vous avez irrité mes sœurs; elles « ont autant de pouvoir que moi, et rarement nous agissons « les unes contre les autres. Songez à les apaiser en leur « donnant votre fille : cette petite princesse leur appartient; « vous avez mis la reine dans une étroite prison : que vous « a donc fait cette femme si aimable pour la traiter si mal? « Résolvez-vous de tenir la parole qu'elle a donnée; je vous « assure que vous serez comblé de biens. »

« Le roi mon père m'aimait chèrement; mais, ne voyant point d'autre moyen de sauver ses royaumes et de se délivrer du fatal dragon, il dit à son amie qu'il était résolu de la croire, qu'il voulait bien me donner aux fées, puisqu'elle assurait que je serais chérie et traitée en princesse de mon rang; qu'il ferait aussi revenir la reine, et qu'elle n'avait

qu'à lui dire à qui il me confierait pour me porter au château de féerie. « Il faut, lui dit-elle, la porter dans son ber-« ceau sur la Montagne de fleurs, vous pourrez même rester « aux environs pour être spectateur de la fête qui se pas-« sera. » Le roi lui dit que dans huit jours il irait avec la reine, qu'elle en avertît ses sœurs les fées, afin qu'elles fissent là-dessus ce qu'elles jugeraient à propos.

« Dès qu'il fut de retour au palais, il renvoya querir la reine avec autant de tendresse et de pompe qu'il l'avait fait mettre prisonnière avec colère et emportement. Elle était si abattue et si changée, qu'il aurait eu peine à la reconnaître, si son cœur ne l'avait pas assuré que c'était cette même personne qu'il avait tant chérie. Il la pria, les larmes aux yeux, d'oublier les déplaisirs qu'il venait de lui causer, et que ce seraient les derniers qu'elle éprouverait jamais avec lui. Elle répliqua qu'elle se les était attirés par l'imprudence qu'elle avait eue de promettre sa fille aux fées, et que si quelque chose la pouvait rendre excusable, c'était l'état où elle était; enfin il lui déclara qu'il voulait me remettre entre leurs mains. La reine, à son tour, combattit ce dessein; il semblait que quelque fatalité s'en mêlait, et que je devais être toujours un sujet de discorde entre mon père et ma mère. Après qu'elle eut bien gémi et pleuré, sans rien obtenir de ce qu'elle souhaitait (car le roi en voyait trop les funestes conséquences, et nos sujets continuaient de mourir, comme s'ils eussent été coupables des fautes de notre famille), elle consentit à ce qu'il désirait, et l'on prépara tout pour la cérémonie.

« Je fus mise dans un berceau de nacre de perles orné de tout ce que l'art peut faire imaginer de plus galant. Ce n'é-

taient que guirlandes de fleurs et festons qui pendaient autour, et les fleurs en étaient de pierreries, dont les différentes couleurs, frappées par le soleil, réfléchissaient des rayons si brillants, qu'on ne les pouvait regarder. La magnificence de mon ajustement surpassait, s'il se peut, celle du berceau. Toutes les bandes de mon maillot étaient faites de grosses perles, vingt-quatre princesses du sang me portaient sur une espèce de brancard fort léger; leurs parures n'avaient rien de commun; mais il ne leur fut pas permis de mettre d'autres couleurs que du blanc, par rapport à mon innocence. Toute la cour m'accompagna, chacun dans son rang.

« Pendant que l'on montait la montagne, on entendit une mélodieuse symphonie qui s'approchait; enfin les fées parurent au nombre de trente-six, elles avaient prié leurs bonnes amies de venir avec elles, chacune était assise dans une coquille de perles plus grande que celle où Vénus était lorsqu'elle sortit de la mer; des chevaux marins, qui n'allaient guère bien sur terre, les traînaient, plus pompeuses que les premières reines de l'univers, mais d'ailleurs vieilles et laides avec excès. Elles portaient une branche d'olivier, pour signifier au roi que sa soumission trouvait grâce devant elles, et, lorsqu'elles me tinrent, ce furent des caresses si extraordinaires, qu'il semblait qu'elles ne voulaient plus vivre que pour me rendre heureuse.

« Le dragon qui avait servi à les venger contre mon père venait après elles, attaché avec des chaînes de diamant; elles me prirent entre leurs bras, me firent mille caresses, me douèrent de plusieurs avantages, et commencèrent ensuite le branle des fées. C'est une danse fort gaie; il n'est pas croyable combien ces vieilles dames sautèrent et gam-

badèrent; puis le dragon qui avait mangé tant de personnes s'approcha en rampant. Les trois fées à qui ma mère m'avait promise s'assirent dessus, mirent mon berceau au milieu d'elles, et, frappant le dragon avec une baguette, il déploya aussitôt ses grandes ailes écaillées, plus fines que du crêpe; elles étaient mêlées de mille couleurs bizarres : elles se rendirent ainsi à leur château. Ma mère, me voyant en l'air exposée sur ce furieux dragon, ne put s'empêcher de pousser de grands cris. Le roi la consola par l'assurance que son amie lui avait donnée qu'il ne m'arriverait aucun accident, et que l'on prendrait le même soin de moi que si j'étais restée dans son propre palais. Elle s'apaisa, bien qu'il lui fût très douloureux de me perdre pour si longtemps, et d'en être la seule cause : car si elle n'avait pas voulu manger les fruits du jardin, je serais demeurée dans le royaume de mon père, et je n'aurais pas eu tous les déplaisirs qui me restent à vous raconter.

« Sachez donc, fils de roi, que mes gardiennes avaient bâti exprès une tour dans laquelle on trouvait mille beaux appartements pour toutes les saisons de l'année, des meubles magnifiques, des livres agréables; mais il n'y avait point de porte, et il fallait toujours entrer par les fenêtres, qui étaient prodigieusement hautes. L'on trouvait un beau jardin sur la tour, orné de fleurs, de fontaines et de berceaux de verdure qui garantissaient de la chaleur dans la plus ardente canicule. Ce fut en ce lieu que les fées m'élevèrent avec des soins qui surpassaient tout ce qu'elles avaient promis à la reine. Mes habits étaient des plus à la mode, et si magnifiques, que si quelqu'un m'avait vue, l'on aurait cru que c'était le jour de mes noces. Elles m'apprenaient tout

ce qui convenait à mon âge et à ma naissance; je ne leur donnais pas beaucoup de peine, car il n'y avait guère de choses que je ne comprisse avec une extrême facilité; ma douceur leur était fort agréable, et, comme je n'avais jamais rien vu qu'elles, je serais demeurée tranquille dans cette situation le reste de ma vie.

« Elles venaient toujours me voir, montées sur le furieux dragon dont j'ai déjà parlé; elles ne m'entretenaient jamais ni du roi ni de la reine; elles me nommaient leur fille, et je croyais l'être. Personne au monde ne restait avec moi dans la tour, qu'un perroquet et un petit chien qu'elles m'avaient donnés pour me divertir, car ils étaient doués de raison et parlaient à merveille.

« Un des côtés de la tour était bâti sur un chemin creux, plein d'ornières et d'arbres qui l'embarrassaient; de sorte que je n'y avais aperçu personne depuis qu'on m'avait enfermée. Mais un jour, comme j'étais à la fenêtre, causant avec mon perroquet et mon chien, j'entendis quelque bruit. Je regardai de tous côtés, et j'aperçus un jeune chevalier qui s'était arrêté pour écouter notre conversation; je n'en avais jamais vu qu'en peinture. Je ne fus pas fâchée qu'une rencontre inespérée me fournît cette occasion; de sorte que, ne me défiant point du danger qui est attaché à la satisfaction de voir un objet aimable, je m'avançai pour le regarder, et plus je le regardais, plus j'y prenais de plaisir. Il me fit une profonde révérence, il attacha ses yeux sur moi, et me parut très en peine de quelle manière il pourrait m'entretenir : car ma fenêtre était fort haute, il craignait d'être entendu, et il savait bien que j'étais dans le château des fées.

« La nuit vint presque tout d'un coup, ou, pour parler

plus juste, elle vint sans que nous nous en aperçussions; il sonna deux ou trois fois du cor, et me réjouit de quelques fanfares, puis il partit sans que je pusse même distinguer de quel côté il allait, tant l'obscurité était grande. Je restai très rêveuse; je ne sentis plus le même plaisir que j'avais toujours pris à causer avec mon perroquet et mon chien. Ils me disaient les plus jolies choses du monde, car des bêtes fées deviennent spirituelles; mais j'étais occupée, et ne savais point l'art de me contraindre. Perroquet le remarqua; il était fin, il ne témoigna rien de ce qui lui roulait dans la tête.

« Je ne manquai pas de me lever avec le jour. Je courus à ma fenêtre; je demeurai agréablement surprise d'apercevoir au pied de la tour le jeune chevalier. Il avait des habits magnifiques; je me flattai que j'y avais un peu de part, et je ne me trompais point. Il me parla avec une espèce de trompette qui porte la voix, et, par son secours, il me dit qu'ayant été insensible jusqu'alors à toutes les beautés qu'il avait vues, il s'était senti tout d'un coup si vivement frappé de la mienne, qu'il ne pouvait comprendre comment il se passerait sans mourir de me voir tous les jours de sa vie. Je demeurai très contente de son compliment, et très inquiète de n'oser y répondre : car il aurait fallu crier de toute ma force, et me mettre dans le risque d'être mieux entendue encore des fées que de lui. Je tenais quelques fleurs que je lui jetai, il les reçut comme une insigne faveur; de sorte qu'il les baisa plusieurs fois et me remercia. Il me demanda ensuite si je trouverais bon qu'il vînt tous les jours à la même heure sous mes fenêtres, et que, si je le voulais bien, je lui jetasse quelque chose. J'avais une bague de turquoise,

que j'ôtai brusquement de mon doigt, et que je lui jetai avec beaucoup de précipitation, lui faisant signe de s'éloigner en diligence; c'est que j'entendais de l'autre côté la fée Violente, qui montait sur son dragon pour m'apporter à déjeuner.

« La première chose qu'elle dit en entrant dans ma chambre, ce furent ces mots : « Je sens ici la voix d'un homme; « cherche, dragon. » Oh! que devins-je? j'étais transie de peur qu'il ne passât par l'autre fenêtre et qu'il ne suivît le chevalier, pour lequel je m'intéressais déjà beaucoup. « En « vérité, dis-je, ma bonne maman (car la vieille fée voulait « que je la nommasse ainsi), vous plaisantez quand vous « dites que vous sentez la voix d'un homme; est-ce que la « voix sent quelque chose? et, quand cela serait, quel est « le mortel assez téméraire pour hasarder de monter dans « cette tour? — Ce que tu dis est vrai, ma fille, répondit- « elle, je suis ravie de te voir raisonner si joliment, et je « conçois que c'est la haine que j'ai pour tous les hommes « qui me persuade quelquefois qu'ils ne sont pas éloignés « de moi. » Elle me donna mon déjeuner et ma quenouille. « Quand tu auras mangé, ne manque pas de filer, car tu ne « fis rien hier, me dit-elle, et mes sœurs se fâcheront. » En effet, je m'étais si fort occupée de l'inconnu, qu'il m'avait été impossible de filer.

« Dès qu'elle fut partie, je jetai la quenouille d'un petit air mutin, et montai sur la terrasse pour découvrir de plus loin dans la campagne. J'avais une lunette d'approche excellente; rien ne bornait ma vue, je regardais de tous côtés, lorsque je découvris mon chevalier sur le haut d'une montagne. Il se reposait sous un riche pavillon d'étoffe d'or, et il était entouré d'une fort grosse cour. Je ne doutai point que

ce ne fût le fils de quelque roi voisin du palais des fées; comme je craignais que s'il revenait à la tour, il ne fût découvert par le terrible dragon, je vins prendre mon perroquet, et lui dis de voler jusqu'à cette montagne, qu'il y trouverait celui qui m'avait parlé, et qu'il le priât de ma part de ne plus revenir, parce que j'appréhendais la vigilance de mes gardiennes et qu'elles ne lui fissent un mauvais tour.

« Perroquet s'acquitta de sa commission en perroquet d'esprit. Chacun demeura surpris de le voir venir à tire-d'aile se percher sur l'épaule du prince, et lui parler tout bas à l'oreille. Le prince ressentit de la joie et de la peine de cette ambassade. Le soin que je prenais flattait son cœur; mais les difficultés qui se rencontraient à me parler l'accablaient, sans pouvoir le détourner du dessein qu'il avait formé de me plaire. Il fit cent questions à Perroquet, et Perroquet lui en fit cent à son tour, car il était naturellement curieux. Le roi le chargea d'une bague pour moi, à la place de ma turquoise; c'en était une aussi, mais beaucoup plus belle que la mienne : elle était taillée en cœur avec des diamants. « Il est juste, ajouta-t-il, que je vous traite en ambas-« sadeur; voilà mon portrait que je vous donne; ne le mon-« trez qu'à votre charmante maîtresse. » Il lui attacha sous son aile son portrait, et il apporta la bague dans son bec.

« J'attendais le retour de mon petit courrier vert avec une impatience que je n'avais point connue jusqu'alors. Il me dit que celui à qui je l'avais envoyé était un grand roi, qu'il l'avait reçu le mieux du monde, et que je pouvais m'assurer qu'il ne voulait plus vivre que pour moi; qu'encore qu'il y eût beaucoup de péril à venir au bas de ma tour, il était résolu à tout, plutôt que de renoncer à me voir. Ces nouvelles

m'intriguèrent fort, je me mis à pleurer. Perroquet et Toutou me consolèrent de leur mieux, car ils m'aimaient tendrement. Puis Perroquet me présenta la bague du prince, et me montra le portrait. J'avoue que je n'ai jamais été si aise que je le fus de pouvoir considérer de près celui que je n'avais vu que de loin. Il me parut encore plus aimable qu'il ne m'avait semblé; il me vint cent pensées dans l'esprit, dont les unes agréables, et les autres tristes, me donnèrent un air d'inquiétude extraordinaire. Les fées qui vinrent me voir s'en aperçurent. Elles se dirent l'une à l'autre que sans doute je m'ennuyais, et qu'il fallait songer à me trouver un époux de race fée. Elles parlèrent de plusieurs, et s'arrêtèrent sur le petit roi Migonnet, dont le royaume était à cinq mille lieues de leur palais; mais ce n'était pas là une affaire. Perroquet entendit ce beau conseil; il vint m'en rendre compte, et me dit : « Ha! que je « vous plains, ma chère maîtresse, si vous devenez la reine « Migonnette! c'est un magot qui fait peur : j'ai regret de « vous le dire, mais, en vérité, le roi qui vous aime ne « voudrait pas de lui pour être son valet de pied. — Est-ce « que tu l'as vu, Perroquet? — Je le crois vraiment, con- « tinua-t-il, j'ai été élevé sur une branche avec lui. — Com- « ment! sur une branche? repris-je. — Oui, dit-il, c'est « qu'il a les pieds d'un aigle. »

« Un tel récit m'affligea étrangement; je regardais le charmant portrait du jeune roi, je pensais bien qu'il n'en avait régalé Perroquet que pour me donner lieu de le voir; et, quand j'en faisais comparaison avec Migonnet, je n'espérais plus rien de ma vie, et je me résolvais plutôt à mourir qu'à l'épouser.

« Je ne dormis point tant que la nuit dura. Perroquet e Toutou causèrent avec moi; je m'endormis un peu sur l matin; et, comme mon chien avait le nez bon, il sentit qu le roi était au pied de la tour. Il éveilla Perroquet. « J « gage, dit-il, que le roi est là-bas. » Perroquet répondit « Tais-toi, babillard, parce que tu as presque toujours le « yeux ouverts et l'oreille alerte, tu es fâché du repos de « autres. — Mais gageons, dit encore le bon Toutou, je sai « bien qu'il y est. » Perroquet réplique : « Et moi, je sais bien « qu'il n'y est point; ne lui ai-je pas défendu d'y venir de « la part de notre maîtresse? — Ah! vraiment, tu me la don- « nes belle avec tes défenses, s'écria mon chien; un homme « passionné ne consulte que son cœur. » Et là-dessus il se mit à lui tirailler si fort les ailes, que Perroquet se fâcha. Je m'éveillai aux cris de l'un et de l'autre; ils me dirent ce qui en faisait le sujet : je courus, ou plutôt je volai à ma fenêtre; je vis le roi qui me tendait les bras, et qui me dit avec sa trompette qu'il ne pouvait plus vivre sans moi, qu'il me conjurait de trouver les moyens de sortir de ma tour, ou de l'y faire entrer; qu'il attestait tous les dieux et tous les éléments qu'il m'épouserait aussitôt, et que je serais une des plus grandes reines de l'univers.

« Je commandai à Perroquet de lui aller dire que ce qu'il souhaitait me semblait presque impossible; que cependant, sur la parole qu'il me donnait et les serments qu'il avait faits, j'allais m'appliquer à ce qu'il désirait; que je le conjurais de ne pas venir tous les jours, qu'enfin l'on pourrait s'en apercevoir, et qu'il n'y aurait point de quartier avec les fées.

« Il se retira comblé de joie par l'espérance dont je le flattais; et je me trouvai dans le plus grand embarras du

monde lorsque je fis réflexion à ce que je venais de promettre. Comment sortir de cette tour, où il n'y avait point de portes, et n'avoir pour tout secours que Perroquet et Toutou? Être si jeune, si peu expérimentée, si craintive! Je pris donc la résolution de ne point tenter une chose où je ne réussirais jamais, et je l'envoyai dire au roi par Perroquet. Il voulut se tuer à ses yeux; mais enfin il le chargea de me persuader ou de le venir voir mourir, ou de le soulager. « Sire, s'écria l'ambassadeur emplumé, ma maîtresse est « suffisamment persuadée, elle ne manque que de pouvoir. »

« Quand il me rendit compte de tout ce qui s'était passé, je m'affligeai plus que je ne l'eusse encore fait. La fée Violente vint, elle me trouva les yeux enflés et rouges; elle dit que j'avais pleuré, et que si je ne lui en avouais le sujet, elle me brûlerait, car toutes ses menaces étaient toujours terribles. Je répondis, en tremblant, que j'étais lasse de filer, et que j'avais envie de faire de petits filets pour prendre des oisillons qui venaient becqueter les fruits de mon jardin. « Ce que tu souhaites, ma fille, me dit-elle, ne te coûtera « plus de larmes, je t'apporterai des cordelettes tant que tu « en voudras. » Et, en effet, j'en eus le soir même; mais elle m'avertit de songer moins à travailler qu'à me faire belle, parce que le roi Migonnet devait arriver dans peu. Je frémis à ces fâcheuses nouvelles, et ne répliquai rien.

« Dès qu'elle fut partie, je commençai deux ou trois morceaux de filet; mais ce à quoi je m'appliquai, ce fut à faire une échelle de corde, qui était très bien faite, sans en avoir jamais vu. Il est vrai que la fée ne m'en fournissait pas autant qu'il m'en fallait, et sans cesse elle me disait : « Mais, « ma fille, ton ouvrage est semblable à celui de Pénélope,

« il n'avance point, et tu ne te lasses pas de me demander « de quoi travailler. — Oh! ma bonne maman, disais-je, « vous en parlez bien à votre aise; ne voyez-vous pas que je « ne sais comment m'y prendre, et que je brûle tout? Avez-« vous peur que je vous ruine en ficelle? » Mon air de simplicité la réjouissait, bien qu'elle fût d'une humeur très désagréable et très cruelle.

« J'envoyai Perroquet dire au roi de venir un soir sous les fenêtres de la tour, qu'il y trouverait l'échelle, et qu'il saurait le reste quand il serait arrivé. En effet, je l'attachai bien ferme, résolue de me sauver avec lui; mais quand il la vit, sans attendre que je descendisse, il monta avec empressement, et se jeta dans ma chambre comme je préparais tout pour ma fuite.

« Sa vue me donna tant de joie, que j'en oubliai le péril où nous étions. Il renouvela tous ses serments et me conjura de ne point différer de le recevoir pour mon époux; nous prîmes Perroquet et Toutou pour témoins de notre mariage; jamais noces ne se sont faites, entre des personnes si élevées, avec moins d'éclat et de bruit, et jamais cœurs n'ont été plus contents que les nôtres.

« Le jour n'était pas encore venu quand le roi me quitta; je lui racontai l'épouvantable dessein des fées de me marier au petit Migonnet; je lui dépeignis sa figure, dont il eut autant d'horreur que moi. A peine fut-il parti, que les heures me semblèrent aussi longues que des années; je courus à la fenêtre, je le suivis des yeux malgré l'obscurité; mais quel fut mon étonnement de voir en l'air un chariot de feu traîné par des salamandres ailées, qui faisaient une telle diligence, que l'œil pouvait à peine le suivre! Ce chariot était accom-

pagné de plusieurs gardes montés sur des autruches. Je n'eus pas assez de loisir pour bien considérer le magot qui traversait ainsi les airs; mais je crus aisément que c'était une fée ou un enchanteur.

« Peu après, la fée Violente entra dans ma chambre. « Je t'apporte de bonnes nouvelles, me dit-elle : ton amant « est arrivé depuis quelques heures; prépare-toi à le rece- « voir; voici des habits et des pierreries. — Eh! qui vous « a dit, m'écriai-je, que je voulais être mariée? ce n'est point « du tout mon intention, renvoyez le roi Migonnet, je n'en « mettrais pas une épingle davantage; qu'il me trouve belle « ou laide, je ne suis point pour lui. — Ouais, ouais! dit la « fée en colère, quelle petite révoltée, quelle tête sans cer- « velle! je n'entends pas raillerie, et je te... — Que me « ferez-vous? répliquai-je, toute rouge des noms qu'elle « m'avait donnés. Peut-on être plus tristement nourrie que « je le suis, dans une tour avec un perroquet et un chien, « voyant tous les jours plusieurs fois l'horrible figure d'un « dragon épouvantable! — Ah! petite ingrate, dit la fée, « méritais-tu tant de soins et de peines? Je ne l'ai que trop « dit à mes sœurs, que nous en aurions une triste récom- « pense. » Elle fut les trouver, elle leur raconta notre différend; elles restèrent aussi surprises les unes que les autres.

« Perroquet et Toutou me firent de grandes remontrances, que, si je faisais davantage la mutine, ils prévoyaient qu'il m'en arriverait de cuisants déplaisirs. Je me sentais si fière de posséder le cœur d'un grand roi, que je méprisais les fées et les conseils de mes pauvres petits camarades. Je ne m'habillai point, et j'affectai de me coiffer de travers, afin

que Migonnet me trouvât désagréable. Notre entrevue se fit sur la terrasse. Il y vint dans son chariot de feu; jamais, depuis qu'il y a des nains, il ne s'en est vu un si petit. Il marchait sur ses pieds d'aigle et sur les genoux tout ensemble, car il n'avait point d'os aux jambes, de sorte qu'il se soutenait sur deux béquilles de diamants. Son manteau royal n'avait qu'une demi-aune de long, et traînait de plus d'un tiers. Sa tête était grosse comme un boisseau, et son nez si grand, qu'il portait dessus une douzaine d'oiseaux, dont le ramage le réjouissait; il avait une si furieuse barbe, que les serins de Canarie y faisaient leurs nids, et ses oreilles passaient d'une coudée au-dessus de sa tête; mais on s'en apercevait peu, à cause d'une haute couronne pointue qu'il portait pour paraître plus grand. La flamme de son chariot rôtit les fruits, sécha les fleurs et tarit les fontaines de mon jardin. Il vint à moi les bras ouverts pour m'embrasser, je me tins fort droite, il fallut que son premier écuyer le haussât; mais aussitôt qu'il s'approcha, je m'enfuis dans ma chambre, dont je fermai la porte et les fenêtres, de sorte que Migonnet se retira chez les fées très indigné contre moi.

« Elles lui demandèrent mille fois pardon de ma brusquerie, et, pour l'apaiser, car il était redoutable, elles résolurent de l'amener la nuit dans ma chambre pendant que je dormirais, de m'attacher les pieds et les mains pour me mettre avec lui dans son brûlant chariot, afin qu'il m'emmenât. La chose ainsi arrêtée, elles me grondèrent à peine des brusqueries que j'avais faites. Elles dirent seulement qu'il fallait songer à les réparer. Perroquet et Toutou restèrent surpris d'une si grande douceur. « Savez-vous bien,



« ma maîtresse, dit mon chien, que le cœur ne m'annonce « rien de bon? Mesdames les fées sont d'étranges personnes, « et surtout Violente. » Je me moquai de ces alarmes, et j'attendis mon cher époux avec mille impatiences : il en avait trop de me voir pour tarder; je lui jetai l'échelle de corde, bien résolue de m'en retourner avec lui; il monta légèrement, et me dit des choses si tendres, que je n'ose encore les rappeler à mon souvenir.

« Comme nous parlions ensemble avec la même tranquillité que nous aurions eue dans son palais, nous vîmes enfoncer tout d'un coup les fenêtres de ma chambre. Les fées entrèrent sur leur terrible dragon; Migonnet les suivait dans son chariot de feu, et tous ses gardes avec leurs autruches. Le roi, sans s'effrayer, mit l'épée à la main, et ne songea qu'à me garantir de la plus furieuse aventure qui se soit jamais passée. Car enfin, vous le dirai-je, seigneur? ces barbares créatures poussèrent leur dragon sur lui, et à mes yeux il le dévora.

« Désespérée de son malheur et du mien, je me jetai dans la gueule de cet horrible monstre, voulant qu'il m'engloutît comme il venait d'engloutir tout ce que j'aimais au monde. Il le voulait bien aussi; mais les fées, encore plus cruelles que lui, ne le voulurent pas. « Il faut, s'écrièrent-« elles, la réserver à de plus longues peines; une prompte « mort est trop douce pour cette indigne créature. » Elles me touchèrent, je me vis aussitôt sous la figure d'une chatte blanche; elles me conduisirent dans ce superbe palais, qui était à mon père; elles métamorphosèrent tous les seigneurs et toutes les dames du royaume en chats et en chattes; elles en laissèrent à qui l'on ne voyait que les mains, et me

réduisirent dans le déplorable état où vous me trouvâtes, me faisant savoir ma naissance, la mort de mon père, celle de ma mère, et que je ne serais délivrée de ma chatonique figure que par un prince qui ressemblerait parfaitement à l'époux qu'elles m'avaient ravi. C'est vous, seigneur, qui avez cette ressemblance, continua-t-elle : mêmes traits, même air, même son de voix; j'en fus frappée aussitôt que je vous vis; j'étais informée de tout ce qui devait arriver, et je le suis encore de tout ce qui arrivera, mes peines vont finir. — Et les miennes, belle reine, dit le prince en se jetant à ses pieds, seront-elles de longue durée? — Je vous aime déjà plus que ma vie, seigneur, dit la reine; il faut partir pour aller vers votre père, nous verrons ses sentiments pour moi, et s'il consentira à ce que vous désirez. »

Elle sortit, le prince lui donna la main, elle monta dans un chariot avec lui : il était beaucoup plus magnifique que ceux qu'il avait eus jusqu'alors. Le reste de l'équipage y répondait, à tel point que tous les fers des chevaux étaient d'émeraudes, et les clous de diamants. Cela ne s'est peut-être jamais vu que cette fois-là. Je ne dis point les agréables conversations que la reine et le prince avaient ensemble : si elle était unique en beauté, elle ne l'était pas moins en esprit, et ce jeune prince était aussi parfait qu'elle, de sorte qu'ils pensaient des choses toutes charmantes.

Lorsqu'ils furent proche du château où les deux frères aînés du prince devaient se trouver, la reine entra dans un petit rocher de cristal, dont toutes les pointes étaient garnies d'or et de rubis. Il y avait des rideaux tout autour afin qu'on ne la vît point, et il était porté par des jeunes hommes très bien faits et superbement vêtus. Le prince de-

meura dans le chariot; il aperçut ses frères qui se promenaient avec des princesses d'une excellente beauté. Dès qu'ils le reconnurent, ils s'avancèrent pour le recevoir, et ils lui demandèrent s'il amenait une maîtresse : il leur dit qu'il avait été si malheureux, que dans tout son voyage il n'en avait rencontré que de très laides; que ce qu'il apportait de plus rare, c'était une petite chatte blanche. Ils se prirent à rire de sa simplicité. « Une chatte! lui dirent-ils; avez-vous peur que les souris ne mangent notre palais? » Le prince répliqua qu'en effet il n'était pas sage de vouloir faire un tel présent à son père. Là-dessus chacun prit le chemin de la ville.

Les courtisans s'empressèrent de venir dire au roi que les trois princes arrivaient. « Amènent-ils de belles dames? répliqua le roi. — Il est impossible de rien voir qui les surpasse. » A cette réponse il parut fâché. Les deux princes s'empressèrent de monter avec leurs merveilleuses princesses. Le roi les reçut très bien, et ne savait à laquelle donner le prix; il regarda son cadet, et lui dit : « Cette fois-ci, vous venez donc seul? — Votre Majesté verra dans ce rocher une petite chatte blanche, répliqua le prince, qui miaule si doucement, et qui fait si bien patte de velours, qu'elle lui agréera. » Le roi sourit, et fut lui-même pour ouvrir le rocher; mais aussitôt qu'il s'approcha, la reine avec un ressort en fit tomber toutes les pièces, et parut comme le soleil qui a été quelque temps enveloppé dans une nue : ses cheveux blonds étaient épars sur ses épaules, ils tombaient par grosses boucles jusqu'à ses pieds; sa tête était ceinte de fleurs; sa robe, d'une légère gaze blanche, doublée de taffetas couleur de rose. Elle se leva et fit une

profonde révérence au roi, qui ne put s'empêcher, dans l'excès de son admiration, de s'écrier : « Voici l'incomparable, et celle qui mérite ma couronne.

— Seigneur, lui dit-elle, je ne suis pas venue pour vous arracher un trône que vous remplissez si dignement; je suis née avec six royaumes : permettez que je vous en offre un, et que j'en donne autant à chacun de vos fils. Je ne vous demande pour toute récompense que votre amitié, et ce jeune prince pour époux. Nous aurons encore assez de trois royaumes. »

Le roi et toute la cour poussèrent de longs cris de joie et d'étonnement. Le mariage fut célébré aussitôt, aussi bien que celui des deux princes; de sorte que toute la cour passa plusieurs mois dans les divertissements et les plaisirs. Chacun ensuite partit pour aller gouverner ses États : la belle Chatte blanche s'y est immortalisée, autant par ses bontés et ses libéralités que par son rare mérite et sa beauté.



VIII.

HAMILTON

FLEUR D'ÉPINE.



VIII.

HAMILTON

FLEUR D'ÉPINE.

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, est un certain pays qui s'appelle *Cachemire*, beau par excellence. Dans ce pays régnait un calife; ce calife avait une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvait plus y durer: c'était la plus belle bouche du monde; son nez était un chef-d'œuvre; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paraissaient sales auprès de son teint; et la rose nouvelle paraissait impertinente, lorsqu'elle paraissait auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front était unique en son espèce, à l'égard de la forme et de l'éclat; sa blancheur était relevée par une pointe que formaient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avait fait donner le nom de *Luisante* : le tour de son visage semblait fait pour l'assemblage de tant de merveilles; mais ses yeux gâtaient tout.

Personne n'avait pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rencontrait ses regards, on croyait être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avait coutume de la faire venir pour se mirer dans son ouvrage, et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits; car dès lors on éteignait les bougies au milieu de la nuit, et il ne fallait point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'était, comme on dit, que jeux d'enfants : ce fut quand ces yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssait misérablement; et l'on portait chaque jour en terre deux ou trois de ces petits-maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux; ainsi, quand c'étaient des hommes qui la regardaient, le feu passait subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mourait, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avait de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en allait autrement. Celles qui ne rencontraient ses regards que de loin en étaient quittes pour un éblouissement qui durait toute la vie; mais celles qui servaient auprès de sa personne payaient cet honneur

un peu plus cher; sa dame d'atours, quatre filles d'honneur et leur vieille gouvernante en étaient tout à fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyaient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumait, supplièrent le calife de vouloir remédier à un désordre qui privait leurs fils du jour, et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y aurait à faire; son sénéchal y présidait, et ce sénéchal était le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avait eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y aurait pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses avec leur abbesse perdraient la vue pour le bien de l'État; d'autres dirent qu'il fallait, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement, qu'elle n'en sentirait aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimait tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils; son sénéchal s'en aperçut; il y avait une heure que le bonhomme pleurait; et commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : « Je pleurais, Sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse; on le mit hier en terre : n'en parlons plus; il est aujourd'hui question du service de Votre Majesté, il faut oublier que je suis père pour me souvenir que je suis sénéchal.

« Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner; et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents. Voici le mien :

« J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi : je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison : c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

« Or, si Votre Majesté trouvait bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en aurait contentement.

— Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serais bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous. »

On l'envoya chercher; mais il refusa de venir, qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. « Eh bien, Sire, dit le sénéchal, que vous avais-je dit? — Oh! oh! dit le calife, il en sait beaucoup; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. » Il ne fut pas longtemps à venir : il n'était ni bien ni mal fait; cependant il avait quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

« Parlez-lui hardiment, Sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. » Le calife, qui ne savait que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour spirituel : « Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous? — Tarare, répondit-il. — Tarare! dit le calife. — Tarare! dirent tous les conseillers. — Tarare! dit le sénéchal. — Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez. — Je le sais bien, Sire,

répliqua-t-il. — Eh bien? dit le calife. — Tarare, dit l'autre en faisant la révérence. — Et pourquoi vous appelez-vous Tarare? — Parce que ce n'est pas mon nom. — Et comment cela? dit le calife. — C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il; ainsi, je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. — Il n'y a rien de si clair, dit le calife; et cependant j'aurais été plus d'un mois à le trouver. Eh bien, Tarare, que ferons-nous à ma fille? — Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

— Mais encore? poursuivit le calife. — Tout ce qu'il vous plaira, disait toujours Tarare.

— Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il fallait vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. — Sire, dit Tarare,

La faute en est aux Dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux

« Mais si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudrait faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux; et, si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serais d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert pour y enfermer les cheveux de Luisante; car je me trompe fort si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et, pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure. »

Le calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin, malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'était pas accommodée de la coiffure verte : ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avait pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étaient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisait faire et processions et prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint; et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil :

« Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. — Quatre! dit le calife; quatre cents, si elle veut, et... — Doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante; la seconde, Fleur d'Epine; l'autre, le chapeau lumineux; et la dernière, la jument Sonnante. — Que diable est-ce que tout cela? dit le calife. — Je vais vous l'apprendre, Sire.

« Serène a une sœur qui s'appelle *Dentue*, presque aussi savante qu'elle; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire,

elle n'est que sorcière; au lieu que l'autre est une honnête magicienne. Or la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'était qu'un enfant; mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle *Fleur d'Épine*, et qui est au pouvoir de la sorcière : elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

« Voilà, Sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettrait en devoir de les enlever à Dentue, il serait comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveraient pas, s'il y était une fois. »

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avait point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, et s'adressant au calife : « Sire, dit-il, je connais un homme qui serait capable de fournir la première demande, s'il l'entreprenait.

— Quoi! dit le calife, peindre ma fille! et qui est le fou qui oserait entreprendre une chose impossible?

— Tarare, répondit l'autre. — Tarare! dit le calife. — Tarare! dit le sénéchal avec tout le conseil; et Tarare! enfin s'écrièrent tous les galopins qui jouaient dans la cour du palais.

— Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. — Et quand cela serait, dit le calife, qui entreprendra le reste? — Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en

repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos; et que, quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira. »

Le calife lui en donna sa parole; et le sénéchal, qui aimait à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On était en peine de la manière dont il s'y prendrait pour peindre un visage qu'on ne pouvait regarder sans en mourir : on en fut bientôt éclairci.

C'était un homme qui avait beaucoup voyagé, et qui trouva, dans les curieuses remarques qu'il avait faites sur chaque pays, que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisaient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil.

Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur; et, les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il fallait pour la peindre.

Cette témérité la surprit; et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux : mais ce fut en vain; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassait, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût était de la dernière délicatesse pour tout; mais personne ne se connaissait si bien en beauté; cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avait cru. Sa taille était moins parfaite que son visage; cela le garantit quelque temps; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnait à sa beauté, tandis que, sous pré-

texte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisait des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'aurait écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini; mais elle le fut bien plus quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenait.

Elle lui dit, en partant, qu'il allait travailler pour lui-même en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissait, il lui serait libre de se choisir un époux; et, s'il ne réussissait pas, qu'elle n'en choisirait jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentait de la tendresse, elle se hâtait de le dire, et les princesses en étaient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds pour lui marquer un transport qu'il ne sentait pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur, car il sentait bien qu'il n'aimait pas tant qu'il le disait.

Le portrait de Luisante fut l'admiration de toute la cour; il était si vivement peint, qu'on avait peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'était servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans

autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs : les fleurs naissaient sous ses pas; les pêches et les figues lui tombaient dans la bouche dès qu'il levait la tête; les melons les plus rares s'offraient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendait l'air doux et le ciel serein. Avait-il besoin de repos, un vaste oranger lui présentait, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormaient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avait pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il fallait cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savaient son dessein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savait assez bien la guerre : ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein; et, comme la partie n'était pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue per-

che, et marcha droit aux ennemis. Il sentait bien qu'il n'aimait pas assez pour oser invoquer la belle Luisante; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.



Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler; il s'en aperçut, poussa de grands cris; et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levait, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier; il suivit ce sentier; mais, après avoir longtemps marché pour arriver à ce qu'il voyait, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude; et, dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avait vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étaient or et azur, le reste couleur de feu et blanc; son bec et ses ongles étaient d'or; il avait la figure d'un perroquet, hors qu'il paraissait un peu plus gros.

Tarare, qui le considérait attentivement, fut charmé de sa beauté : quelque chose de plus que la curiosité le pressait d'en approcher; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeait pas; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

« Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. » Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. « Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet! Mais que dis-je? un perroquet! c'est un phénix... — Tarare! » dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il était : il espéra que l'oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportait sa nourriture.

« Je ne comprends pas, disait-il, ce qui peut l'avoir effarouché : mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même; mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien? Est-ce pour l'aventure des pies? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterais toute ma vie; et je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue. »

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avait souvent part; mais elle n'occupait point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchait; il n'en pouvait plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme; du reste, toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte; mais, ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu, car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après, jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenait deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumières pour l'entreprise qu'il méditait. Dès que

le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verrait le palais de la sorcière; mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché longtemps, qu'il entendit une espèce d'harmonie, qui devenait plus mélodieuse à mesure qu'il en approchait : il se douta de ce qui la causait; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observait tout ce qu'il y avait aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel coulait un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, et l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disait sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève.
Et quand je devrais succomber,
Il est beau qu'un mortel à Lusante s'élève;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurais périr pour un plus beau dessein

Tandis qu'il se fortifiait ainsi par toutes les magnanimités d'opéra qui lui venaient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, pour la

mieux faite des déesses, et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle était très simplement vêtue; mais un arrangement naturel, que soutenait un air de propreté, la parait tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançait vers le ruisseau; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avait jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agréments que dans la figure qu'ils soutenaient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avait apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : « Non, jamais créature ne fut si malheureuse; hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? » Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer; et un moment après : « Heureux oiseaux, disait-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde! »

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avait attentivement examinée sans qu'elle eût pris

garde à lui : il avait trouvé sa personne toute charmante; et, à son air, il trouva qu'elle avait l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'était trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'était point trompé; il n'eut pas de peine à deviner qui elle était.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut; et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il allait en avant, moins il savait où il allait; il eût erré longtemps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière; et, ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'était couverte que de paille; et, ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il était; et, par l'ouverture qu'il venait de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmottant quelques mots barbares, jetait des herbes et des racines dans une grande chaudière qui était sur le feu; elle remuait tout cela en rond avec une dent qui lui sortait de la bouche, et qui avait deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauves-souris.

Cependant la sorcière mettait de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avait un ongle presque aussi long que sa dent : c'était pour prendre de cette belle com-

position, qu'elle goûtait, pour voir comment allait le sortilège.

Au coin du feu était un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisait encore plus peur que sa mère.



La belle que Tarare avait vue dans le petit bois était à genoux devant ce monstre; et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavait les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespérait, et n'en était pas moins désespéré. Dentue, s'étant aperçue que la pauvre fille pleurait, leva sa grande dent, et la regardant de travers « Malheureuse! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue, et de posséder un tel époux? »

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles : la sorcière leva la tête à ce bruit; et lui, descendant au plus vite de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venait de voir, et à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et, par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avait eue pour elle, et lui fit sentir qu'il aurait bientôt besoin de la sienne. Elle était penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes; elle paraissait d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle était laissa voir a Tarare la gorge du monde la mieux formée; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui serait jamais de rien.

Il crut qu'il était temps de se découvrir à elle; mais, avant que de lui parler, il voulut attirer son attention; et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignait pas la moitié si bien qu'il jouait de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordaient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutait, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignaient. « Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres! Hélas! tout malotru qu'il est, je voudrais de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?... — Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Epine, » dit-il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps. « Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. — Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es! tu peux mourir; mais tu ne saurais me sauver, puisqu'il faudrait pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant j'y passerais de bon cœur ma vie, si je n'avais à craindre quelque chose de plus effroyable; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

— Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai. »

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parlait avec tant de confiance, et qui paraissait tout savoir. Il n'avait eu que le plaisir de la voir, et n'avait pas encore senti celui d'en être regardé; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paraître moins défiguré; je ne sais s'il fit bien; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumait assez à

sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paraissait, il avait entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux et la jument Sonnante; qu'il avait entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passait pour la merveille du monde, et dont il commençait à ne se plus souvenir. « Eh! quel moyen, disait-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Épine! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises. »

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avait d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardait l'exécution de son entreprise; il ne lui demanda que de consentir à ce que proposerait un homme qui choisirait deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément ou était l'écurie de Sonnante : il sut qu'on ne se donnait pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisait pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenait bien plus éclatante dès qu'on la sortait de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage : elle n'osa rester plus longtemps; et, lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi longtemps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avait pas encore abandonné, à une industrie dont il avait plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentait bien qu'il était inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'était sa nouvelle passion; mais c'était tout

autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins, qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux : il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence ; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avait prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne ! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière, à laquelle il voulait ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante ; il y arriva comme elle venait de se coucher. C'était la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée, qu'elle lui aurait donné sa vie ; car elle était accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière, qui lui donnait à manger, et qui souvent la maltraitait ; outre qu'il était si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avait apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avait plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savait pas pourquoi ce sac de sel était entre ses mains, quelque part qu'il pût

aller; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Épine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisait que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avait la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avait; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentait toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortilèges, en remuait la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetait de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avait dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et par l'ouverture de la cheminée il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois; et, trouvant que le maléfice était gâté par un ingrédient qui n'y convenait apparemment pas, elle fit un cri si affreux, qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avaient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Épine, qui en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon : celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en était témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa



colère prit le dessus de sa prudence; il s'allait perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau

du ruisseau. « Va, mon mignon, disait-elle ; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y enverrais bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose : va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits; ils n'oseraient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour — Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour. » Il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau. A peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi; la charmante Fleur d'Épine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il semblait que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnait se traînait à peine sous le poids d'une cruche vide : le petit vilain ne se contentait pas d'être bossu pour faire horreur, il était boiteux comme un chien, et si petit, qu'il avait vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras : jamais il n'avait pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche; il s'y était attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvait, car Dieu sait les enjambées qu'elle faisait pour s'en dépêtrer : son cœur battait si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvait plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendait. Sa vue la fit tressaillir; elle rougit et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en aperçut; mais, après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il

lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir; et, après l'avoir chargé sous bras, comme on enlèverait un barbet, il donna la main à Fleur d'Épine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avait laissée. Il instruisit Fleur d'Épine de son dessein en peu de mots : elle était si éperdue, qu'elle approuva tout sans rien entendre. « J'ai une frayeur, disait-elle; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrais me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver : mais que ferez-vous de ce petit monstre? — Je l'écorcherais tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne serait pas si affligée de cette douce mort, qu'elle le sera de celle que je lui prépare. »

La généreuse Fleur d'Épine, qui ne pouvait consentir à d'autre cruauté qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amants, se préparait à demander grâce pour le misérable. « Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée; tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coiffure, en attendant l'honneur de vous revoir. »

Fleur d'Épine ne savait ce que cela voulait dire; mais elle trouvait qu'il n'était pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coiffé, son visage parut plus détestable. Il avait entendu

la menace de l'écorcherie; et, quand il vit qu'elle n'aboutissait qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé

Mais Tarare, lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyait que le derrière de la tête, assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Épine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle était plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais, jugeant qu'il avait fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument.

Il avait raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençait d'aimer; il respirait sans alarmes, et ce qu'il aimait était entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venait de l'achever pour l'amour! Il n'avait plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimait, et c'était bien assez : il était trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne savait que trop que, sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avait rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Épine avait redoublé sa passion, et ce n'était pas la diminuer que de tenir cette beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

« Belle Fleur d'Épine, lui disait-il, sentant qu'elle tremblait encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous

n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connais tout votre mérite, car j'ose dire que personne ne s'y connaît mieux : mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur; il serait pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays; quand j'en partis, je n'avais ni projet ni dessein arrêté; je ne savais pas trop ce que j'allais chercher par le monde; mais je ne connais que trop à présent que c'était vous : ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit. »

Fleur d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disait à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimait bien cette façon de répondre; et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière :

« Je suis fils d'un petit prince dont les États sont des plus petits; mais en récompense les sujets y sont riches, contents et fidèles.

« J'avais un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu) : nous n'avions pas plus de six ans, quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : « Mes enfants, dit-il, comme vous êtes ju-
« meaux, le droit d'aînesse ne saurait décider de la suc-
« cession entre vous. Cependant, comme mes États sont trop
« petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous
« deux cède ses droits à l'autre; et, afin que celui qui aura
« cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder,
« dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; et ces
« dons sont l'esprit et la beauté. Mais comme il faut que ces

« avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il « aime le mieux. » Nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

« Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun aurait avec le temps ce qu'il avait choisi.

« Mon frère s'appelait *Phénix*, et moi *Pinson*; et, si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns *Merle*, les autres *Sansonnet*, *Rossignol* ou *Serin*, selon le nombre : car une des folies du bon petit prince était celle des oiseaux; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent « Monsieur mon père, » en parlant de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi : mais Phénix lui en donnait plus qu'il n'en demandait. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car, à l'âge de dix-huit ans, c'était ce qu'on avait jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardais cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentais qu'autant d'esprit qu'il en fallait pour connaître que je n'en avais pas assez.

« Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui était entre mon frère et moi. Je passais mon temps à lire tous les livres que je pouvais attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchait beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeait qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

« Enfin, notre père mourut, et parut aussi content qu'on

le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissait dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différents avis et à vouloir contester l'un contre l'autre; mais, dans une dispute qui fut très opiniâtre, il ne s'agissait que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuait de me dire que, comme j'étais plus capable de gouverner, je méritais mieux de succéder; que, pour lui, fait comme il était, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avait pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de son côté, à la charge que celui qui serait établi le premier tâcherait d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et, Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'était tombé en partage.

« Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avais prise est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avais parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissais pas de m'instruire partout où je trouvais quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque pays avait de singulier : mais rien de tout cela ne contentait ma curiosité.

« Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui était arrivé dans le royaume; et je crus que les troubles avaient pu disperser ces beautés que j'avais cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avait parlé.

« Je marchais un jour le long d'un fleuve qui bordait une vaste plaine; au delà de ce fleuve s'élevait un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit; je la suivis, et en y arrivant, je vis les debors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitants tristes; cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie, mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyaient de loin me fuyaient, et celles qui ne pouvaient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disais en les abordant, ne tournaient pas seulement la tête de mon côté. « Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très belles femmes. » Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyants qu'ils paraissaient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençait à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement; et, dans la chambre où ces éclats de rire continuaient encore, je vis quatre pies, assises autour d'une table, qui jouaient aux cartes : elles ne furent

point effarouchées de ma présence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenais rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avait une corneille de fort bonne mine, assise auprès d'elles, qui faisait des nœuds en les voyant jouer.

« J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau; je ne pouvais comprendre ce que c'était que cet enchantement. Elles mêlaient, coupaient et donnaient comme si elles n'avaient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir longtemps filé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier *Tarare!* de toute sa force.

« Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'était pas du jeu, cria *Tarare!* et, après cela, ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants, que je n'y pus tenir.

« Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et, trois jours après, du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençait à se répandre partout : j'en appris des choses si merveilleuses, que je ne les pus croire; et, quelque danger qu'on me dît qu'il y avait à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disait était véritable.

« L'heureux royaume de Cachemire m'avait dès longtemps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avait faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup : je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers, qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paraissait pas assez noble pour un homme qui avait envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde : mais enfin je changeai mon nom; et, l'aventure des pies m'étant

restée dans la tête, je pris *Tarare* pour mon nom. — Tarare? dit Fleur d'Épine. — Justement, poursuivit-il; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

« A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avais prise, la savante Serène a établi sa demeure enchantée. Le désir de connaître une personne que des connaissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendaient la plus illustre des mortelles, m'engageait autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avait dit de Lirsante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avaient eu le même dessein que moi, un très petit nombre avait réussi. On savait à peu près le lieu de sa résidence; mais c'était en vain qu'on le cherchait. Il était impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidait. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avais de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

« Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyait m'avoir laissé en partage : je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avaient attiré sa protection; elle me la fit espérer en la quittant, et je partis avec

la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me serait possible.

« Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où était la cour.

« Je connus bientôt ce que c'était que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avait pas la capacité qu'ont d'ordinaire ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avait pas aussi leur présomption, et moins encore leur rudesse; c'était le ministre le plus affable qui fut jamais. Il avait une femme qui n'était pas si simple, mais qui était encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisais pas à madame la sénéchale. — Quelle sorte de beauté était-ce? dit Fleur d'Épine en l'interrompant. — De celles qui la font comme il leur plaît, » répondit-il. Et, continuant son discours : « Comme le sénéchal son époux était tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisaient chaque jour les yeux de la princesse. »

Tarare alors lui conta de quelle manière il était venu à bout de la peindre. « Vous l'avez donc souvent regardée? dit Fleur d'Épine? — Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. — L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avait dit? poursuivit-elle. — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux; mais dites-m'en la vérité. »

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait don-

née de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plus tôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenait embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela voulait dire; et, continuant son discours sans faire semblant de rien : « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur; mais je sentis bien que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritais encore moins par les sentiments de mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu, depuis, que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout. »

Il se tut; et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étaient là; le jour commençait à paraître; et, Tarare ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Épine, qui ne l'avait point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du faible éclat de l'aurore naissante : sa fraîcheur ranimait les fleurs, et les larmes précieuses qu'elle répandait, arrosant l'herbe des prairies, abattaient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvrait les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit, et tremblante depuis les pieds jusqu'à la tête : « Ah! dit-elle, nous sommes perdus; la sorcière nous suit. » Tarare regarda

derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menait en laisse deux tigres dont le plus petit était bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine en lui disant que la jument allait si vite, qu'ils auraient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage; et là-dessus il voulut pousser à toute bride; mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières : elle était immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissait entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux. Tarare avait beau lui protester que, tant qu'il aurait une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberait ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres, tout cela n'avait garde de la remettre.

Dentue approchait toujours; et Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur; et, caressant la jument : « Quoi! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrais-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière, qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce, que pour nous trahir à la fin? » Mais il avait beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; et la sorcière n'était plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche : il y mit vitement le doigt; et, y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avait que soixante pieds de haut; mais elle était si longue, qu'on n'en voyait ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Épine respira. Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avaient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, et Tarare, croyant Fleur d'Épine en sûreté, lui allait dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivait tout de nouveau. « Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent et de son épouvantable griffe? » Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, semblait clouée à la terre. Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avait fait auparavant. « Hélas! lui disait-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que, lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'était, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Épine; mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonnante; sauvez Fleur d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; et, si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimait le plus tendrement. » Il allait mettre pied à terre en achevant; mais Fleur d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglotait à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce coulaient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menait un deuil inutile, la sorcière approchait. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendait au bout de son doigt; il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plus tôt à terre, que ce fut un fleuve, qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer : ses eaux étaient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté que Dentue les avait poursuivis; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres, pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Épine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivait à mesure qu'elle pressait sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Épine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jumeot, comme il était bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espérait que ce serait la dernière alarme qu'elle leur donnerait. La bonne Sonnante semblait prendre part à la tranquillité qui succédait à toutes les inquiétudes qu'ils venaient d'avoir, et elle courait d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle allait toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'infor-

mer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenait les conduirait où ils voulaient aller. C'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : « Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous : nous voulons aller au pays de Cachemire; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène; menez-nous-y par ce côté.

— Et pourquoi au pays de Cachemire? lui dit Fleur d'Épine. N'est-ce pas celui de Luisante? — C'est le royaume de son pere, dit-il, et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène.

— Eh quoi! lui dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étais folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur d'Épine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah, Tarare! dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paraître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, et lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher : après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcherait de me conduire en votre pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me ferait point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sa-

crifiée à Luisante; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse. »

Tarare se désespérait de son affliction, mais il était charmé de ses alarmes; et, voyant qu'elle ne cessait de pleurer : « Non, charmante Fleur d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée en vous disant que je ne m'exposais que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur; chaque moment vous y établit de plus en plus; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme : je voulais mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre. Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serais indigne de vous si j'y manquais. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire; et comptez que s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Épine, au péril de mille vies. »

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avait ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Épine sur ses intentions; et, dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paraissait inaccessible, si quelque chose pouvait l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'était une de ces montagnes dont l'en-

ceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portait qu'elle n'avait fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et, de quelque côté que leur vue s'étendit, un parterre continuel semblait s'offrir à leurs yeux, avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Épine fut bien aise de s'y arrêter un moment; et, tandis qu'elle se perdait dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

« Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois! Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux! et il pourrait y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Épine! Ah, Tarare! s'il est vrai que votre constance, ou plutôt votre aveuglement pour moi, soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés; ou laissez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante! »

Un autre se serait peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devait pas sitôt la reprendre après ce qu'il venait de lui dire; mais Fleur d'Épine était encore plus charmante qu'elle n'était tendre et délicate, et Tarare l'aimait passionnément. Il était si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auraient été la joie de son cœur, s'ils n'avaient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimait; et, pour tâcher de l'en guérir : « Belle Fleur d'Épine, dit-il, je ne

sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez : l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir, dès ce moment, mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirais plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit Etat où mon frère est peut-être de retour; mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et à la poursuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument. »

Fleur d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. « Oui, belle Fleur d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenait le rang le plus élevé. Ce serait chez elle que je serais d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir. »

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avait témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes, qui leur offraient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchaient.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil était encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée, qu'on n'en pouvait être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Épine avait eues, pendant une nuit où elle n'avait pas fermé l'œil, l'avaient fort abattue. Tarare, qui n'avait plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageaient de chaque côté. Fleur d'Épine n'y fut pas plus tôt assise qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement; mais comme il ne voulait pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui voulait pourtant laisser la liberté de paître où bon lui semblerait, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étaient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisait des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égalait l'harmonie qu'elle faisait entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Épine. C'était la taille la plus parfaite qu'on verra jamais; son visage, dans le doux sommeil qui fermait ses paupières, brillait de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvaient répandre. Le passionné Tarare ne se lassait point de la considérer, et se laissait entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail; mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ces temps-là ne savaient ce que c'était que

de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fiait à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyait, et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyait pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignait insensiblement, faisait aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composaient, et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. « Non, disait-il dans ses vers, s'il ne tenait qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrais rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois; et, pour toucher mon cœur, il n'y aurait qu'à copier Fleur d'Épine. »

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avait garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissait sa divinité : mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourrait avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyait que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde : chaque arbre et chaque buisson en offraient de reste; mais il n'y avait pas moyen de commencer par le fruit, quand on avait bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venait d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuait toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savait pas trop bien ce qu'il y allait faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avait été d'un si grand secours ne pouvait manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avait rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie

à une gelinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Épine; car, quoique Pinson fût prince, Tarare était cuisinier quand il voulait, et tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur d'Épine s'éveilla; et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avait fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avait trahis; mais elle ne laissait pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avait fait tout le temps qu'elle avait dormi. Ses tablettes étaient encore auprès d'elle; il ne fit que les ouvrir. Elle les prit; et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osait louer, autant qu'ils le méritaient, des vers qui la louaient beaucoup trop : lui de protester qu'ils ne la louaient pas assez, et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentait mille fois plus qu'il ne pourrait exprimer ni en prose, ni en vers.

« Tarare, dit la modeste Fleur d'Épine, si je voulais me chagriner par de justes réflexions, je vous dirais que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connais, et je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, et que je voudrais ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites, et de ce que vous m'assurez que vous pensez. »

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Épine, qui n'avait fait que dormir toute l'après-dînée, aurait bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnait, et la coutume, semblaient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle était délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en aurait plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle était embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avait besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments; et, l'ayant fort assurée qu'il n'était pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversaient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyaient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondaient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages croyaient de même chanter pour l'aube du jour, et réveillaient les pauvres laboureurs qui venaient de s'endormir, pour retourner vitement à leur travail. Mais Fleur d'Épine n'avait qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenait, et les bonnes gens se rendormaient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettait à sa belle maîtresse qu'elle saluerait bientôt son illustre mère ;

mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avait été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisième; mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savait bien qu'il avait cent fois passé tout auprès; il ne pouvait comprendre pourquoi Serène lui devenait plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenait une fille qu'elle devait aimer tendrement, et qu'il était chargé du reste des trésors qu'elle avait demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article; mais les dernières preuves qu'il lui avait données de la sincérité de sa tendresse l'avaient entièrement guérie de toutes ses jalousies : elle n'avait plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avait jamais vue, et qui semblait refuser de la voir.

Ils ne se rebutèrent pas; et le troisième jour ils allaient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avait fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne; car elle était douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disait d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savait pourtant pas cela; mais s'il avait été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchait inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne, qui se mêlait d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare : sur quoi, le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Épine, et des pressentiments

secrets qui menaçaient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare; et ce ne fut pas un médiocre effort que de paraître tranquille, en approchant d'une ville où Luisante n'attendait que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense.

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout retentissait d'acclamations, et ces acclamations élevaient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venait d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public, et pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux : et il en était temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop longtemps un jour auprès de sa fille, avait laissé tomber ses lunettes; et les beaux yeux qui tenaient de lui le jour lui en avaient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en était mort d'affliction; sa femme s'en était consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle était si grande, qu'elle ne tuait plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la cour; mais ce n'était pas tout. Il était arrivé, par malheur, une certaine More depuis peu, qui gouvernait la sénéchale par les charmes insinuants de son esprit, comme la sénéchale gouvernait la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissait ceux qui le tenaient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare; et le calife, qui n'avait jamais vu bien clair dans ses affaires, était moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvait voir. Les uns proposèrent de lui éle-

ver des statues; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentait à tout pour honorer tant de mérite; mais Tarare s'en défendant avec modestie : « Ah, Sire! s'écria-t-il, quels soins vous occupent aussi bien que votre sage conseil! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'État ne demande point de pareilles récompenses : est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allais remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurais apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, et qu'on attende mon retour. »

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse, qui gouvernait depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernait absolument.

Il fut résolu que Tarare partirait dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Épine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais : « Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. » Tarare l'y conduisit; et la femme more était si empressée à la servir, et le faisait avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Épine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Épine occupée à consi-

dérer le portrait de Luisante, qu'il devait porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse était mêlée de quelque trouble; il lui dit ce qu'il fallait pour la rassurer; et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme more eut bientôt démêlé les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale, qu'elle fut chercher, et qui lui avait fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'était hâtée de lui apprendre que son cœur venait d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attirait les yeux de tout le monde, elle avait eu de la peine à se déterminer; mais qu'après y avoir bien songé, elle trouvait qu'une sénéchale pouvait sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenait couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouverait un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui voulait faire; elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle était de toutes les veuves la plus violente dans ses passions; et, de toutes les Mores, sa confidente était la plus noire. C'était en leurs mains qu'on avait mis la pauvre Fleur d'Epine : il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentait des maux effroyables qu'elle s'efforçait en vain de lui cacher; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentait toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'État : il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine; et, voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étaient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale, goûtait à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne voulait plus partir. La More enfin, qui avait fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Épine la quittèrent tout à coup comme elles l'avaient prise; mais il lui en resta tant de faiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour, et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit, mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour : il l'assura qu'il serait très prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentait miner à vue d'œil. Elle n'avait pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt; mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitait ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeait de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendait méconnaissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changee en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Épine se voyait dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphait. Sa confidente lui avait fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure serait plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant; et c'était ce supplice, qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avait sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyait plus la princesse, car on ne la pouvait regarder sans être muni de son perroquet; mais elle en était devenue si folle, qu'elle ne voulut plus que personne le tînt. On disait des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parlait guère, et, quand cela lui arrivait, il répondait tout de travers; mais il avait de la grâce dans l'action et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage; il revint qu'on ne le croyait pas encore à moitié chemin, et il rapportait le remède aux maux que causaient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portait une fiole grande comme les plus grands verres; elle était faite d'un seul diamant, et contenait une liqueur si brillante, que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; et, Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyait ses yeux aussi brillants que jamais; mais on les voyait avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'aurait lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife : mais il suivait les mouvements de son cœur qui l'entraînait vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avait produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie quand il sut que les yeux de sa fille n'étaient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnaissant envers celui qui la lui rendait. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds; et, après quelques autres transports qui convenaient moins à sa majesté qu'à sa reconnaissance, il voulait sur-le-champ le ramener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne serait jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares, comme il avait fait le grand; mais il se souvint qu'il l'avait défendu dans un article de son précédent traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se

dispenser de guérir tous ceux qu'elle avait blessés. Le nombre en était grand; mais, comme l'effet du remède était prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentissait d'acclamations et, de cris d'allégresse; et dans une joie si universelle, il n'y avait que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Épine; et cette nouvelle, qui dans un autre temps aurait mis le comble à sa joie, pensa la désespérer. Elle croyait toujours que sa cruelle rivale et sa confidente étaient touchées de son malheur : elle se mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle était. Elles lui en donnèrent leur parole; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvait se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avait recouvré la vue, avait voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avait peinte aussi belle que Luisante; et, en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer depuis les pieds jusqu'à la tête, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avait que la peau et les os; un bleu pâle avait pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres; ses yeux étaient éteints, et ses joues décharnées paraissaient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venait de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter sou amant. On l'assura que c'était le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect; mais, quand au lieu du ca-

life elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire : il ne laissa pas d'en approcher et, dans le temps qu'elle reprenait ses esprits, il lui demanda où était Fleur d'Épine. Ce fut le coup mortel pour son cœur; ses forces l'abandonnèrent; et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Épine par toute la maison. La sénéchale et la More se tuaient de lui dire, en riant, qu'il en venait : il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles semblaient se moquer de lui. Il les quitta brusquement; et, s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'était sauvé pendant que Tarare accommodait les yeux de Luisante : il la vit à terre qui s'arrachait les cheveux.

La calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchaient au-dessus des lits et au haut des planchers tous les endroits où il pouvait s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenait rien, demandait à chacun des nouvelles de Fleur d'Épine : chacun lui en demandait du perroquet de la princesse. Il les crut tous fous, et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut vers lui; et, se persuadant que tout lui était possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père, et de l'entête-

ment de la fille, ne pouvait comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne; et, au lieu de faire attention à ce que disait le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Épine à la magicienne Serène, il n'en avait obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition; qu'il fallait avant toutes choses revoir Fleur d'Épine, et qu'après cela il se faisait fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut, dans la bouche d'un homme qui ne se vantait de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits, que la douleur avait troublés. Elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avait fait pour elle, et de ce qu'elle lui avait promis. Elle y rêva quelque temps, et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnaissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le califo son père, et lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avait tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour; et, au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer a force de la baiser, lui jura qu'elle lui aurait fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses États quinze provinces comme Cachemire; et, se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais; il n'avait pas plus tôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'était mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il était retourné

chez la sénéchale. C'était là qu'il avait laissé sa chère Fleur d'Épine, en partant pour aller chez Serène; et c'était là qu'il était résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle était devenue. Il l'y trouva; mais, dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avaient suspendu ses pleurs, après qu'il l'eut quittée, n'avaient garde de la remettre. Il lui avait demandé à elle-même où était Fleur d'Epine. « Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur d'Épine, disait-elle! Mais, hélas! s'il m'avait jamais aimée, son cœur m'aurait-il méconnue? Il ne m'a que trop reconnue! poursuivit-elle; je lui ai fait horreur, et je ne le reverrai plus. »

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avait espéré que ce serait le dernier de sa vie; et, comme elle avait gardé sur elle les tablettes où Tarare avait écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avait voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux : il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire; et la pauvre Fleur d'Épine, qui suivait les mouvements d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avait écrit dans ces tablettes. Tarare les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venait d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure : il la crut morte; et, à la voir, on eût pu croire qu'il y avait plus de quinze jours qu'elle l'était.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir; et, portant sa



bouche avec transport sur la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper ; elle ouvrit faiblement les yeux, et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitait le plus ardemment et qu'elle craignait le plus de voir, celui seul qui pouvait lui faire regretter la vie ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auraient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestait de tout son cœur qu'il ne l'aimait pas moins qu'il avait fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que si sa figure toute charmante avait été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avaient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin que la mort seule pouvait l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce serait la dernière; et, si ce fut faiblement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mourait contente, et crut le faire comme elle le disait.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante : toute sa jalousie se réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avait cru lui devoir faire peur. Elle revenait de la cour; elle y avait été informée du dessein de la princesse pour Tarare, et des transports du calife en publiant ce mariage : elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Épine.

C'était bien pour l'achever : cependant ce mouvement

soudain de jalousie, qui devait l'accabler, ranima ce qui lui restait de force; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife son père et de toute la cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare était à genoux; mais l'étonnement de Fleur d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avait dit. Ce fut alors que sa constance et ce qui lui restait de force l'abandonnèrent à la fois : elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante; elle les tourna ensuite vers son amant, et, un moment après, elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée, et donna quelque émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut, et, pour la rassurer : « Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette était quelque vieille parente; et il faut bien donner quelque chose au sang. « Puis, s'adressant à lui : « Allons, Tarare, dit-il, qu'on se lève, et qu'on s'essuie les yeux; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante. »

Je ne sais quelle réponse un autre aurait faite à une harangue comme celle-là : mais, Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur d'Épine.

On en était là, quand la More arriva; elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Épine, et entra dans la douleur de Tarare; mais voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla

de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il voulait avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avaient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernait la sénéchale; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimait encore plus que sa vie; on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur d'Épine, tandis qu'on entraînait de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife, voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'était intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et à son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans : ensuite, levant un moment celui qu'il tenait par-dessus sa tête :

« Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant! Je m'assure que cela lui ferait plaisir. »

A ces mots, il allait mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux; et, quelques moments après, la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents : elle suspendit l'empressement du calife, elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avait quelque chose d'auguste; Luisante en poussait des cris de joie, car son perroquet était sur le poing de la magicienne : mais la sénéchale en fut si troublée, qu'on l'eût

vue changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles; pour sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver, elle sentit bientôt que cette espérance lui était interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher : elle tenait dans sa main droite la baguette de vérité. Cette baguette était d'un or si brillant, qu'elle éblouissait la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offrait à ses yeux; et, l'ayant demandé au calife : « C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Épine que nous allions brûler.

— Et que vous avait-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévère, que vous avait-elle fait, cette Fleur d'Épine, pour la brûler toute vive? »

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le calife, lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'était sa fille, ne laissait pas de soutenir qu'elle était morte, et, pour preuve de cela, qu'il avait été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Épine du bûcher; et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et se retournant vers le calife : « Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte; il y en a parmi vous qui ne le savent que trop. »

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Épine au front du bout de sa baguette; et, dans un instant, on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent : mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement

de sa figure. Elle demanda Tarare : on le fit venir; car tout obéissait dès qu'elle avait parlé. Il ne fut paspl us tôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avait rencontré en allant chercher la sorcière Dentue; mais, dans la douleur où il était encore abîmé, il n'y fit pas grande attention : il ignorait ce qui venait de se passer. Ce fut alors que Serène, le regardant avec indignation : « Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paraître devant mes yeux, toi qui m'avais, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Épine? C'était donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avait rendue effroyable! Tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restait de l'innocente Fleur d'Epine; et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie! »

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches que si on les eût adressés à quelque autre : il n'était rempli que de la mort de Fleur d'Épine, et son esprit apparemment était allé faire un tour où il croyait trouver son ombre. Mais la magicienne, qui ne l'éprouvait que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : « Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile et la plus téméraire des entreprises. Et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service; tout parle pour lui : je vous

ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux. »

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur d'Épine deux ou trois fois l'un après l'autre; et, après quelques moments de rêverie : « Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Épine et Luisante. »

Tarare tressaillit à ces paroles; et, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : « Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte : je ne vivais que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre... — Et si elle vivait?... » dit Serène. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur : il connaissait le pouvoir de Serène; et, se jetant à ses pieds : « Si elle vivait! s'écria-t-il. Qu'elle vive! et, s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, et que la belle Fleur d'Épine revoie la lumière du jour! »

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait, quand on aime passionnément; mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyait avoir. Il était donc si sot dans cette occasion, qu'il serait resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'était pas morte.

La tendre Fleur d'Épine, qui ne perdait pas la moindre parole de cette conversation, était sur son lit de repos, qui s'évanouissait presque de reconnaissance et de joie.

Serène crut qu'il était temps de donner quelque soulage-

ment à la douleur d'un amant si parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinait à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce; et, bannissant cette feinte sévérité dont elle avait armé d'abord ses regards : « Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Épine; et, si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle comme elle vivra pour vous. »

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille choses, en la voyant, qui auraient fait mourir de rire des gens qui ne connaissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, et en prit le ciel avec la terre à témoin, qu'il n'aurait jamais d'autre femme que Fleur d'Épine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentiments de générosité capables de la vaincre. Elle se mit donc à protester qu'elle avait tant de tendresse et de reconnaissance pour lui, qu'elle n'en voulait point; qu'elle aurait conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune, et la plus belle princesse de l'univers, pour se donner à elle, quand même elle se verrait les faibles appas qu'elle avait perdus; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle était, elle aimait mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante, et le calife son père, jouaient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation : il s'en aperçut, et s'adressant à Serène : « Voilà, dit-il, qui serait le plus beau du monde, de part et d'autre, si ma fille n'y était intéressée : prétend-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux? ou faudrat-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune princesse, qu'un perroquet! »

Le bon prince était en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avait parlé, que tout resta dans un silence respectueux; mais la femme more se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenait la princesse, et le mit à terre à quelque distance d'elle; ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette, et, traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en dérobait la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Fleur d'Épine au front : soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on était attentif à ce spectacle, Sonnante faisait le manège autour des spectateurs; et l'agitation de ses sonnettes rendait une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avait encore fait, qu'on en perdait la respiration.

Oh! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue, et la fin d'un conte! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppaient Fleur d'Épine et le perroquet subsistèrent. La magicienne, qui tenait cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent; et, à la place où l'on avait posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix, son frère : il en fit un cri d'étonnement. Mais, au moment que l'autre venait se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avait vu Fleur d'Épine, elle s'offrit à ses yeux,

mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne lui avait paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avait semblé lorsqu'il l'avait considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormait.

Le peuple témoignait son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations, et le calife par des larmes de joie.

Luisante considérait avec attention une métamorphose qui semblait ne lui pas déplaire; et Phénix tenait les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en allait donner mille marques aux pieds de Fleur d'Épine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetait; et, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère. Ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux. « Regardez bien ces frères, lui dit-elle; consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre; mais surtout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. »

Tarare, que la présence de Phénix rassurait un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avait aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, et donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Épine et de Tarare. C'était toute la cérémonie des mariages de ces temps-là : et,

depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'était guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple, et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il voulait s'en charger lui-même : c'était le premier prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serène lui dit que la scène qu'elle venait de commencer n'était encore finie que par la récompense que méritait la vertu; qu'elle sentait bien qu'il y avait quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avait pensé oublier la sénéchale et sa confidente, tant l'allégresse publique remplissait tous les cœurs; mais l'équitable Serène, qui n'oubliait rien, les toucha au front de son infaillible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, et deux fois autant de la gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisait mourir de rire dans la coiffure printanière qu'on lui avait laissée.

Mais la figure entière de femme more étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'était cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance. Fleur d'Épine commençait à ressentir les frayeurs qu'elle en avait eues; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes : Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains; c'est à vous à prononcer leur sentence.

— Eh bien! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir... Qu'on fasse venir mon grand prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière, et la sénéchale aux Petites-Maisons. »

La douceur de Fleur d'Épine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenait des cruautés qu'elle avait eues pour elle, et qui sentait encore le soufflet qu'elle lui avait injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue; et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.

Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisait l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devait être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; et, tandis que tout était en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisait voir les beautés d'un superbe salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvait sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne, car à peine avait-elle rien de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'était faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignait de l'admiration : « N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchait d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les savants sur un songe qui me donnait beaucoup d'inquiétude : les uns dirent

que j'aurais un fils qui me déposséderait, après m'avoir fait crever les yeux ; d'autres assurèrent qu'il ne ferait qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devait effacer les lumières du mien. Je ne fus en peine que de la première explication. Enfin, celui qui se vantait d'être le plus habile m'assura que ce fils menaçait la tranquillité de mes jours ou de mon État, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance : il m'en donna le dessin tel que vous le voyez, et il l'entreprit. Mais, quelque diligence qu'il pût faire, la calife mon épouse accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçaient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vînt jamais au monde ; la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car, si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle, on ne verrait que des Quinze-Vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que voulait dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille? à quelle fin ce salon avec tous ces ornements? et enfin que voulait dire mon songe? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il était question d'yeux.

— Le voulez-vous savoir? dit Serène. En voici l'éclaircissement : Votre songe était purement un songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorants, et celui qui vous a conseillé ce salon, un architecte qui voulait profiter de l'avis qu'il vous donnait. Mais allons rejoindre nos amants, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps. »

Les deux frères ne s'étaient point ennuyés pendant tout ceci; ils étaient passionnément amoureux, et favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étaient des beautés différentes : celle de Luisante surprenait davantage, mais celle de Fleur d'Épine était plus touchante : l'une éblouissait, et l'autre s'insinuait jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinait mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimait tendrement, était sur le point de satisfaire au désir qu'il avait d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière :

HISTOIRE DE PHENIX.

« En nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures...

— Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson? dit le calife.

— Moi, Sire, dit Tarare; et ce fut sans savoir pourquoi que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque, sous ce nom, je me suis fait connaître à la belle Fleur d'Épine. »

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savaient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venait de parler; et Phénix, reprenant la parole :

« Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'aurait pas réussi dans le projet de s'établir reviendrait se mettre en possession de nos États, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi, j'y renonçai dès ce moment; et, fier des avantages que je croyais avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde, pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverais mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

« Une reine le gouvernait depuis la mort du roi son époux, qui lui avait laissé quatre filles, dont l'aînée devait régner quand elle en aurait atteint l'âge.

« Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune, qui me réservait un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

« Un certain petit prince, s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avait trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la reine avait à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

« Je traversais ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étaient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

« Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon

nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendais pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devait pas faire profession de générosité ni de courtoisie; mais enfin, après m'avoir retenu plus longtemps que je n'eusse voulu dans une cour où l'on me rendait les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paraissait avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnait d'éloignement. Sa personne était toute contrefaite, et ses petits yeux m'avaient annoncé sa bonne volonté longtemps avant la proposition de son père : mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre, et que j'envoyai promener sa petite bossue.

« Je sortais de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité, car je fus longtemps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuraient dans ce sombre séjour se renfermaient chacun dans son particulier, et semblaient s'éviter avec soin, lorsqu'ils en sortaient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage, car il me parut qu'il n'aurait tenu qu'à eux de se désennuyer en s'humanisant les uns avec les autres.

« Je cherchais à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avait pas une âme; cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

« Un moment après, arrivèrent quatre pies, chacune suivie d'un sansonnet qui lui portait la queue ; une corneille assez sérieuse les accompagnait.

« Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler. »

Fleur d'Épine et Tarare, qui n'avaient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avait commencé son récit, parut douter s'il parlait sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui était pas inconnue; mais le calife se tenait les côtés de rire. « Oh! pour celui-là, disait-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur : pour des pies à qui on porte la queue, et qui font la révérence, passe; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu. »

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit : « Je fus longtemps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué : pour moi, je les aurais regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter : la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui mouchaient les bougies, tout se mêlait de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvais, ou si tout ce que je venais de voir était réel.

« Au sortir de ce royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers était la plus belle princesse du monde.

« Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut

beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposait auprès de ses yeux : quel danger, disais-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux? car je traitais de fable le poison mortel de ces regards éblouissants, dont on me faisait une description si merveilleuse, et dont on contait tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disais-je (flatté d'une vanité ridicule), ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; et, si les charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

« L'intérêt secret qui m'entraînait vers vous me fit négliger les précautions que demandaient tous les périls dont on me menaça, si je faisais choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avait établi la scène de ses enchantements; et, comme c'était la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

« Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnait à mesure que j'avançais dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux; et, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

« Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeaient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnaient de tous côtés. Je mis l'épée à la main; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis : mais,

après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimait mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez beau jardin, où la sorcière cueillait quelques herbes.

« De ces herbes elle avait dessein de composer quelque horrible sortilège, car il y fallait mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose; et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais : je m'en aperçus, et je sus bientôt à quel prix je pouvais me racheter. Elle me dit que si je voulais l'épouser, elle me rendrait maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne; sinon, que je ne serais pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireraient la terre : et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

« Je n'avais pas trop d'envie de mourir; cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

« Si je refuse sa détestable main, disais-je, je vais faire ici une illustre fin; et, si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher! Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle, dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu.

« Ces réflexions étaient désagréables de quelque manière qu'on les pût tourner; cependant l'endroit où je les faisais me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses. C'était le fruit qui était alors le plus à mon goût; j'en choisis une parmi les plus belles : je ne l'eus pas plus tôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

« A mon réveil, je me trouvai changé en oiseau; la sorcière, dont les cris m'avaient éveillé, était auprès de moi, qui se désespérait d'une métamorphose qui ne convenait pas à ses desseins.

« Elle soupçonna Fleur d'Épine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière; et elle jura qu'elle l'en punirait. J'entendais toutes ses plaintes et toutes ses menaces; mais la vérité est que cette aventure me paraissait si surprenante, que je me flattais que c'était un songe, et j'attendais avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

« La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il fallait avoir patience; que dans huit ou dix jours elle aurait achevé certaine composition qui me rendrait ma première forme; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hasard j'en voyais. Elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étaient inconnues.

« Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avait mis : je voulus déplorer mon malheur; mais, au lieu de m'écrier : » Infortuné Phénix! » je me mis à

dire : « Perroquet mignon; » et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avais au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite : j'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

« Comme il m'était permis de voltiger par tout le jardin, je voyais souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir, et je jugeai qu'il était inutile de tenter ce voyage à pied.

« A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'était permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortait d'une méchante cabane couverte de paille : elle avait un petit sac sous son bras; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avait dans un panier, et se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avait faite : je m'imaginai qu'on ne m'avait défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

« Je me mis à terre auprès de cette femme : ma beauté la charma; et, comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air; et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus longtemps dehors pour l'épreuve que je méditais : mais le lendemain le soleil n'était pas encore levé, que j'étais en campagne.

« Ce fut ce jour que je vis mon cher frère; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourais d'envie qu'il

me prît; mais, au lieu de cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avais caché; mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il était si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : « Oui, mon cher frère, je suis Phénix; » mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que « Tarare; » et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

« Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étais pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière.

« C'était vous, pour qui je craignais tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur; car la force de ses enchantements consistait dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenait de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étais caché. « Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié « vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Épine; le voleur « qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, la laisse, « au lieu de Sonnante, presque étouffée sous ce même foin « où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance. »

« A ces mots elle entra dans l'écurie, où elle avait été trompée par la coiffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portait, sans pouvoir avertir sa mère que c'était lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin,

et ferma la porte de l'écurie en sortant; tant elle avait peur que la misérable victime n'échappât!

« Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restaient dans son malheur. Mais elle n'avait garde de les y trouver; car j'étais dans le chêne, où je me tenais clos et couvert, tandis que j'entendais les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avaient rendu l'usage de la voix en brûlant le foin dont on lui avait rempli la bouche.

« Cependant la sorcière, qui n'avait rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva tout en feu : elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit, au travers des flammes et de la fumée, ses chères espérances qui finissaient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avait réservé pour la mère.

« Le vilain crapaud fut grillé, qu'il n'y manquait rien.

« Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étais en fut ébranlé : il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortait de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'aurait pas regretté cette perte, mais pour elle sa furie en augmenta. « C'en est fait, s'écria-t-elle, tous « mes charmes m'abandonnent: recourons à l'artifice. » Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus; à l'entrée de la nuit, je rencontrai le buisson où j'avais caché mon sac de sel. Je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouverait pas. Grâces au ciel, disais-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse : mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

« Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devait finir mes misères; je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvais point de fruits : d'ailleurs, comme je n'étais point accoutumé à voler, je ne faisais que de très petites traites. Tous ceux qui me voyaient couraient après moi pour me prendre : je n'avais de retraite que le haut des arbres, où je n'étais pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquaient à coups de pierres, ou qui grimpaient après moi.

« Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentuc m'avait suivi sans que je m'en fusse aperçu : je n'avais garde de la reconnaître sous la figure qu'elle avait prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire; elle me côtoyait partout sans faire semblant de rien. J'étais assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyaient : ainsi je ne fus point surpris de son attention; je savais me mettre hors d'atteinte quand on m'approchait de trop près.

« Comme j'étais assez embarrassé de ce que je deviendrais, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étais de temps en temps fort rêveur. Elle s'en aperçut; et, me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étais : « Quel dommage, dit-elle, qu'un « si beau perroquet soit égaré! Sans doute il est à quelque « roi ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, « de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des « belles? mais, s'il avait été à Luisante, jamais il n'aurait pré- « féré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'était pas trop sau- « vage, continua-t-elle, voyant que je descendais de branche

« en branche pour l'écouter, s'il n'était pas trop sauvage, il « se laisserait prendre, et je ferais à la belle Luisante le plus « beau présent que puisse fournir le royaume de son père, en « lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il serait heu- « reux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de « ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! et parmi les mor- « tels, qui ne changerait de condition avec un perroquet qui « serait chaque jour à portée de voir des trésors que des belles « ne cachent point à des oiseaux? »

« Qu'elle savait bien à qui elle parlait, l'insinuante Dentue! J'en étais si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler : j'y sautai le plus légèrement que je pus.

« Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il était grand. Je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance; ses yeux parurent étinceler : elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenais rien à ce transport; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

« Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avait inspirés. Il convenait à ses desseins de m'épargner : cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour.

« Ce jour fut le commencement de mon bonheur : mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante; et, par un charme qui m'était inconnu, des gens qui n'auraient osé la voir à cinquante pas, n'avaient qu'à

me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentais aux innocentes caresses qu'elle me faisait. Mille occasions, dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avait promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé, auprès de Luisante, des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avait inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde : trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvait être aussi agréable ! »

Le beau Phénix cessa de parler; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdait rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes : il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avait offerte en Circassie. « Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre; mais, après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait; j'espère, au moins, que le royaume de Cachemire que vous aurez quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

« A l'égard de votre frère Pinson, quoiqu'il ne soit pas si

richement marié, il me paraît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie; car, avec son savoir-faire, ses petits États, et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise. »

La modeste Fleur d'Épine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venait de dire : elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle qu'on venait de marquer tous les avantages dont Luisante faisait le bonheur de son époux, et que Tarare avait tous refusés pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras, et connut sa pensée. Ce fut alors que, demandant un peu d'audience à son tour : « Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Épine mourante, de Fleur d'Épine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Épine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune. Mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Épine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne :

HISTOIRE DE SERÈNE.

« Entre le Tigre et l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaine dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est

le royaume de Cachemire. Mon père en était souverain : c'était de tous les mortels celui qui avait le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature; mais, comme il se livrait tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses États pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

« Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, était si riche, que ses sujets le devinrent trop. Les plus puissants sentirent leur force, et connurent sa faiblesse. Chacun s'établit comme il voulut; tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes : il lui en fallait pour se perfectionner dans des connaissances qui lui coûtaient tant. Il quitta donc ses États pour en chercher; et, tandis que de montagne en montagne il s'entretenait avec les mouvements des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnait sur la terre.

« Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul ne fut capable; et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmait dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

« Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avait entraîné jusqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux; et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses États.

« Je ne sais si elle ne s'en repentit point; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un em-

pressement qui ne devait pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; et ce fut sur cette montagne, que Tarare et Fleur d'Épine ont passée pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

« Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse. Ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

« Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, et tant de solides trésors dissipés pour courir après un bien imaginaire.

« L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter : il convertissait à son gré tous les métaux en or, et les puissances invisibles, répandues dans les airs, obéissaient à ses commandements. Il se fit, par leur ministère, un palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclataient par l'or ou brillaient par les pierreries.

« Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après, ma mère y mit au jour une seconde fille. J'eus l'inclination de mon père pour les sciences, ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté. Mais, toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une voulait revoir un pays qui lui avait donné le jour; l'autre souhaitait de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avait abandonnées pour le désert où elle séchait d'ennui.

« Il s'en aperçut; et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

« L'argent ne coûtait rien à un homme qui possédait le secret dont il était maître; et l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère était digne de la première fortune de son époux.

« Le roi de Circassie n'eut pas plus tôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venait leur enlever un cœur qu'elles s'étaient vainement disputé : les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit; mais ma pauvre mère en mourut de joie.

« Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, et les reçut en vrai philosophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisais assez de progrès, et dont je sentais augmenter le goût à mesure que je me sentais acquérir de nouvelles lumières.

« Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit était capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avait pu découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir; car, avec les secrets qu'il avait, il n'aurait tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

« J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connaissances; mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'as-

semblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans : par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé. Mon père m'avait défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitions · cette curiosité, que je n'avais jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue; et, dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

« Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avait enrichi les cavernes de cette montagne; et, de peur que l'affluence de ceux qui viendraient me consulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulais être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulais pas y recevoir.

« J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissait, que mon inquiétude pour elle.

« Comme elle avait eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne. J'appris qu'elle n'aurait plus d'enfants, et que le roi son époux la laisserait bientôt veuve, et régente de ses États. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle était menacée de quelque désastre; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devait persécuter. J'eus recours à ma baguette; et, en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle

y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortilèges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avait encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'était employé qu'à faire tomber les hommes dans ses piéges, et que la mort était la seule ressource de ceux qui dédaignaient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que, tant qu'elle serait maîtresse de la jument Sonnante et du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourraient rien contre les siens.

« J'appris, par ma baguette, qu'elle avait un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement; mais cette précaution pensa la perdre : la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venait de m'être remise. J'avais eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper; et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Épine contre l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur d'Épine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière; mais ni mon art ni toutes les puissances du monde ne l'auraient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avait entrepris. Cette gloire était réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux

aussi bien qu'au plus fidèle. Je connus qu'il fallait ces deux qualités à celui qui enlèverait la jument et le chapeau de la sorcière; mais je ne savais où trouver un homme de ce caractère.

« Dans ce temps-là, Luisante vint au monde; et mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devait être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on aurait recours à moi pour y remédier, et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livrerait Fleur d'Épine avec les trésors de la sorcière.

« La curiosité de Tarare l'avait heureusement conduit chez moi avant que de se rendre à la cour; et ce que je découvris de son esprit et de ses sentiments me fit espérer que s'il osait tenter l'aventure, il ne serait pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion lorsque je le vis revenir, à quelque temps de là, pour me consulter : je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandait, quoique j'en eusse étalé tout le danger. Et, lui ayant demandé s'il connaissait quelqu'un d'assez téméraire à votre cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : « Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou « beaucoup d'amour pour l'entreprendre; et l'espérance « seule d'en être avoué de vous suffit pour tout oser sans « autre motif que celui de la gloire. »

« Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençais à beaucoup estimer : je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avaient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine.

« Je lui fis espérer que je ne lui serais pas contraire s'il

entreprenait ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avais fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole; et, quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est due.

« Tandis qu'il était en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avais sur Fleur d'Épine; elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenait pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit et ses sentiments répondaient aux charmes de sa personne; mais j'avoue que j'inspirai pour lui à Fleur d'Épine des mouvements favorables, qu'une première vue n'aurait pas attirés, mais qu'il n'aurait que trop mérités, sans mon secours, avec un peu de temps.

« Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume; et, quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, et pour connaître s'il en était digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il monte sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

« J'avais dès longtemps prévu la révolution qui devait arriver en Circassie; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire fut de sauver la reine ma sœur, et les trois filles qui lui restaient, dans l'extrémité qui les exposait à la fureur du tyran; et, pour les

dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

« Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvait faire, je fis un enchantement par lequel la reine paraissait changée en corneille, dès que le hasard y conduisait quelque étranger; et ses filles, avec leurs compagnes, paraissaient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

« Voilà, princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étaient.

« Tandis que Tarare me cherchait inutilement avec Fleur d'Épine, je savais sous quel déguisement Dentue était arrivée ici; je savais ses desseins : mais je savais que sa puissance était si bornée, depuis qu'elle n'avait plus la jument et le chapeau, qu'il me serait facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma nièce.

« Je livrai donc Fleur d'Épine pour un temps aux cruautés qui l'attendaient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Épine ne devait être qu'au plus fidèle des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avaient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seraient offerts.

« Je ne le retins pas longtemps lors qu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument. Je tins pourtant parole dans le remède que j'avais promis pour les beaux yeux qui causaient tant de ravages : mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savais bien que, dans l'état où il

la trouverait, elle aurait besoin d'un secours plus puissant que le sien.

« J'emploÿai tous les génies que mon art soumet à mes volontés pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir; car, dans le moment que je venais de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

« Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avait péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avait placé sur le trône; l'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avait pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

« Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports d'impatience dont la reine et ses filles étaient attendues dans la capitale de Circassie; et ce dernier courrier m'était dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étaient allés.

« Ainsi, seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru : car, quelque empressement que Fleur d'Épine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses États paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souveraine qu'elles avaient crue perdue; et tout le peuple, à son ordinaire, avide de changement, n'aura pas de peine à combler

de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Épine. »

Le récit de Serène ne fut pas plus tôt fini, que le calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serène, et quelques excuses à Fleur d'Épine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avait servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissaient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant souhaitée arriva : le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bonsoir; et, dans celui qu'on avait préparé pour Fleur d'Épine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.



IX.

MADEMOISELLE DE LA FORCE

LA BONNE FEMME.



IX.

MADEMOISELLE DE LA FORCE

LA BONNE FEMME.

Il y avait une fois une bonne femme qui avait de l'honnêteté, de la franchise et du courage. Elle avait senti tous les revers qui sont capables d'agiter la vie.

Elle avait été à la cour, et y avait éprouvé tous les orages qui y sont si ordinaires : trahisons, perfidies, point de bonne foi, perte de biens, perte d'amis. De sorte que, rebutée d'être dans un lieu où la dissimulation et l'hypocrisie ont établi leur empire, et lassée d'un commerce où les cœurs ne se montrent jamais tels qu'ils sont, elle résolut de quitter son pays, et de s'en aller si loin, qu'elle pût oublier tout le monde, et qu'on n'entendît jamais parler d'elle.

Quand elle crut être bien éloignée, elle fit une petite mai-

sonnette dans un lieu où la situation était extrêmement agréable. Tout ce qu'elle put faire fut d'acheter un petit troupeau dont le lait servait à sa nourriture et la toison pour se vêtir.

A peine fut-elle quelque temps de la sorte, qu'elle se trouva heureuse. « Il est donc un état dans la vie où l'on peut être contente, disait-elle, et, par le choix que j'ai fait, je n'ai plus rien à désirer. » Elle allait tous les jours filant sa quenouille, et conduisant son petit troupeau; elle aurait bien souhaité quelquefois d'avoir de la compagnie, mais elle en craignait le danger.

Elle s'était insensiblement accoutumée à la vie qu'elle menait, quand un jour, voulant ramasser son troupeau, il se mit à se répandre par la campagne et à la fuir. Il la fuit en effet si bien, qu'en peu de temps elle ne vit plus un seul de ses moutons. « Suis-je un loup ravisseur? s'écria-t-elle; que veut dire cette merveille? » Et appelant sa brebis la mieux aimée, elle ne reconnut plus sa voix; elle courut après « Je me consolerai de perdre tout le troupeau, lui disait-elle, pourvu que tu me demeures. » Mais l'ingrate le fut jusqu'au bout, elle s'en alla avec le reste.

La bonne femme fut très affligée de la perte qu'elle avait faite. « Je n'ai plus rien, s'écriait-elle; encore peut-être que je ne trouverai pas mon jardin et que ma petite maison ne sera plus à sa place. »

Elle s'en retourna tout doucement, car elle était bien lasse de la course qu'elle avait faite : des fruits et des légumes la soutinrent quelque temps avec une provision de fromage.

Elle commençait à voir la fin de toutes ces choses. « Fortune, disait-elle, tu as beau me chercher pour me persécuter,

aux lieux même les plus reculés, tu n'empêcheras pas que je ne sois prête à voir les portes de la mort sans frayeur, et après tant de travaux je descendrai avec tranquillité dans les lieux paisibles. »

Elle n'avait plus de quoi filer, elle n'avait plus de quoi vivre ; et, s'appuyant sur sa quenouille, elle prit son chemin dans un petit bois, et cherchant de l'œil une place pour se reposer, elle fut bien étonnée de voir courir vers elle trois petits enfants, plus beaux que le plus beau jour. Elle fut toute réjouie de voir une si gracieuse compagnie. Ils lui firent cent caresses, et se mettant à terre pour les recevoir plus commodément, l'un lui passait ses petits bras autour du cou, l'autre la prenait par derrière, et le troisième l'appelait sa mère. Elle attendit longtemps pour voir si on ne les viendrait point chercher, croyant que ceux qui les avaient amenés là ne manqueraient pas de les venir reprendre. Tout le jour se passa sans qu'elle vît personne.

Elle se résolut à les mener chez elle et crut que le ciel lui rendait ce petit troupeau en la place de celui qu'elle avait perdu. Il était composé de deux filles qui n'avaient que deux et trois ans, et d'un petit garçon qui en avait cinq. Ils avaient chacun de petits cordons pendus au cou, auxquels étaient attachés de petits bijoux. L'un était une cerise d'or émaillée d'incarnat, et il y avait gravé tout autour ces paroles : *Lirette*. Elle crut que c'était le nom de la petite fille, et elle se résolut de l'appeler ainsi. L'autre était une azerole où il y avait écrit *Mirtis*. Et le petit garçon avait une amande d'un bel émail vert, où il y avait autour *Finfin*. La bonne femme comprit bien que c'étaient leurs noms.

Les petites filles avaient quelques pierreries à leurs coif-

fures, et plus qu'il n'en fallait pour mettre la bonne femme à son aise. Elle eut bientôt acheté un autre troupeau et se donna les commodités nécessaires pour nourrir son aimable famille. Elle leur faisait pour l'hiver des habits d'écorces d'arbres, et l'été ils étaient vêtus de toile de coton bien blanche. Tout petits qu'ils étaient, ils gardaient leur troupeau. Et pour cette fois leur troupeau leur fut fidèle; il leur était plus docile et plus obéissant qu'à de grands chiens qu'ils avaient, et ces chiens étaient doux et flatteurs pour eux.

Ils croissaient à vue d'œil, et ils passaient leur vie dans une grande innocence; ils aimaient la bonne femme, et ils s'aimaient infiniment tous trois.

Ils s'occupaient à garder leurs moutons, quelquefois ils pêchaient à la ligne, ils tendaient des rets pour prendre des oiseaux, ils travaillaient à un petit jardin qu'ils avaient et ils employaient leurs mains délicates à faire venir des fleurs.

Il y avait un rosier, que la jeune Lirette aimait fort; elle l'arrosait souvent, elle en prenait beaucoup de soin; elle ne trouvait rien de si beau que la rose, elle l'aimait sur toutes les fleurs. Il lui prit une fois envie d'entr'ouvrir un bouton, et elle s'occupait à en chercher le cœur, quand elle se piqua le doigt avec une épine. Cette blessure lui fut fort sensible, elle se mit à pleurer; et le beau Finfin, qui ne la quittait guère, s'étant approché, pleura aussi de la douleur qu'elle ressentait. Il prit son petit doigt, le pressait, et en faisait sortir le sang tout doucement.

La bonne femme, qui vit leur alarme pour cette blessure, s'approcha d'eux; et sachant ce qui l'avait causée :

« Quelle curiosité aussi, lui dit-elle. Pourquoi dépouiller cette fleur que vous aimez tant?

— Je voulais son cœur, reprit Lirette.

— Ces idées sont toujours funestes, répliqua la bonne femme.

— Mais, ma mère, interrompit Lirette, pourquoi cette fleur qui est si belle et qui me plaît tant a-t-elle des épines?

— Pour vous montrer, poursuivit la bonne femme, qu'il faut nous défier de la plupart des choses qui plaisent à nos yeux, et que les objets les plus agréables cachent des pièges qui peuvent nous être mortels.

— Comment, reprit Lirette, il ne faut donc pas aimer tout ce qui paraît aimable?

— Non sans doute, lui dit la bonne femme, et il s'en faut bien garder.

— Mais j'aime mon frère de tout mon cœur, reprit-elle; il est si beau et si charmant!

— Vous pouvez aimer votre frère, reprit sa mère; mais s'il n'était pas votre frère, vous ne le devriez pas aimer. »

Lirette branlait la tête, et trouvait cette règle bien dure. Finfin était cependant toujours occupé de son doigt. Il pressait sur la piqûre du jus de feuilles de roses et il l'en enveloppait. La bonne femme lui demandant pourquoi il faisait cela :

« Parce que je crois, lui dit-il, que le remède peut venir de la même cause dont est parti le mal. »

La bonne femme sourit de ce raisonnement.

« Mon cher enfant, lui répondit-elle, ce n'est pas en cette occasion.

— Je croyais que c'était en tout, reprit-il, car quelquefois que Lirette me regarde, elle me trouble entièrement, je me sens tout ému ; et le moment d'après, ses mêmes regards me

font un plaisir que je ne saurais vous dire : quand elle me gronde quelquefois, je suis très touché ; mais qu'elle me dise enfin une parole de douceur, je me trouve tout joyeux. »

La bonne femme admirait ce que ses enfants étaient capables de penser; elle ne savait ce qu'ils étaient les uns aux autres, et elle craignait qu'ils ne vinssent à s'aimer trop. Elle eût bien voulu savoir s'ils étaient frères; son ignorance la mettait dans une terrible inquiétude. Leur grande jeunesse la rassurait.

Finfin était déjà tout rempli de soins pour la petite Lirette; il l'aimait mieux que Mirtis. Il lui avait une fois donné des perdreaux les plus jolis du monde, qu'il avait pris. Elle en avait élevé un qui devint perdrix, dont le plumage était fort beau; Lirette l'aimait infiniment et la donna à Finfin. Elle le suivait partout; il lui apprenait mille choses divertissantes. Il l'avait une fois menée avec lui, tandis qu'il gardait son troupeau; il ne trouva plus sa perdrix, il la chercha, il s'affligea extrêmement de sa perte. Mirtis le voulut consoler; mais elle n'y réussit pas.

« Ma sœur, lui dit-il, je suis au désespoir. Lirette sera fâchée, tout ce que vous me dites ne diminue point ma douleur.

— Eh bien! mon frère, lui dit-elle, nous nous lèverons demain de bon matin, et nous en irons chercher une autre; je ne saurais vous voir affligé comme vous l'êtes. »

Lirette arriva comme elle disait cela, et ayant su le chagrin de Finfin, elle se mit à sourire.

« Mon cher frère, lui dit-elle, nous retrouverons une autre perdrix; il n'y a que l'état où je vous vois qui me fait de la peine. »

Ces paroles suffirent pour ramener la sérénité et le calme dans le cœur et sur le visage de Finfin.

« Pourquoi, disait-il en lui-même, Mirtis ne m'a-t-elle pu remettre l'esprit par ses bontés? et Lirette l'a fait d'un seul petit mot; elles sont trop d'être deux, Lirette me suffit. »

D'autre part, Mirtis voyait bien que son frère faisait de la différence d'elle à Lirette. « Nous ne sommes pas ici assez de trois, disait-elle, il faudrait que j'eusse un autre frère qui m'aimât autant que Finfin aime sa sœur. »

Lirette avait déjà douze ans, Mirtis treize et Finfin quinze, quand un soir, après souper, ils étaient tous assis au devant de leur maisonnette avec la bonne femme qui les instruisait de cent choses agréables. Le jeune Finfin, voyant Lirette qui se jouait avec le bijou qu'elle avait au cou, il demanda à sa chère mère à quoi il était bon. Elle lui répondit qu'elle les avait trouvés en ayant chacun un, lorsqu'ils étaient tombés entre ses mains. Et lors Lirette dit :

« Si le mien voulait faire ce que je dirais, je serais bien aise.

— Eh! que voudriez-vous? lui demanda Finfin.

— Vous l'allez voir, » dit-elle; et lors prenant le bout de son cordon : « Petite cerise, continua-t-elle, je voudrais avoir une belle maison de roses. »

En même temps, ils entendirent un petit bruit derrière eux; Mirtis se tourna la première et fit un grand cri : elle avait raison de le faire, car en la place de la maisonnette de la bonne femme il y en parut une, la plus charmante que l'on eût pu voir. Elle n'était pas élevée, le toit en était tout de roses, aussi bien en hiver qu'en été. Ils y furent et entrèrent dedans; ils y trouvèrent des appartements agréables, meublés avec

magnificence. Au milieu de chaque chambre, il y avait un rosier toujours fleuri dans un vase précieux ; et dans la première où l'on entra, on retrouva la perdrix de Finfiu, qui vola sur son épaule, et qui lui fit cent caresses.

« N'y a-t-il qu'à souhaiter? » dit Mirtis. Et prenant son cordon : « Petite azerole, poursuivit-elle, donnez-nous un jardin plus beau que le nôtre. »

A peine eut-elle achevé de parler, qu'il s'en présenta un devant leurs yeux d'une beauté extraordinaire, où tout ce qui se peut imaginer pour contenter tous les sens se trouvait dans la dernière perfection.

Ces jeunes enfants se mirent d'abord à courir dans les belles allées, dans les parterres et au bord des fontaines.

« Souhaitez quelque chose, mon frère, lui dit Lirette.

— Mais je ne désirerais, lui dit-il, que d'être aimé de vous autant que je vous aime.

— Oh! lui répondit-elle, c'est à mon cœur à vous satisfaire, la chose ne saurait dépendre de votre amande.

— Hé bien, dit Finfin, amande, petite amande, je voudrais qu'il s'élevât près d'ici une grande forêt où le fils du roi vînt chasser, et qu'il devînt amoureux de Mirtis.

— Que vous ai-je fait? répondit cette belle fille, je ne veux point sortir de la vie innocente que nous menons.

— Vous avez raison, mon enfant, lui dit la bonne femme, et je reconnais votre sagesse à des sentiments si réglés : aussi bien on dit que ce roi est un cruel, un usurpateur, qui a fait mourir le véritable roi et toute sa famille; peut-être que le fils ne sera pas meilleur que le père. »

Cependant la bonne femme était toute étonnée des souhaits étranges de ces miraculeux enfants; elle ne savait que penser.

Quand la nuit fut venue, elle se retira dans la maison des roses, et elle apprit le lendemain qu'il y avait une grande forêt auprès de sa maison. Ce fut un fort beau lieu de chasse pour nos jeunes bergers; Finfin y prenait souvent à la course des biches, des daims et des chevreuils.

Il donna un faon plus blanc que la neige à la belle Lirette; il la suivait comme la perdrix suivait Finfin; et quand ils se séparaient pour quelques moments, ils s'écrivaient par eux : c'était la plus jolie chose du monde.

Cette petite troupe vivait ainsi paisiblement, s'occupant à divers exercices suivant les saisons. Ils gardaient toujours leur troupeau; mais l'été leurs occupations étaient plus douces. Ils chassaient extrêmement l'hiver; ils avaient des arcs et des flèches et faisaient quelquefois des courses pénibles après lesquelles ils revenaient au petit pas et tout gelés dans la maison des roses.

La bonne femme les recevait avec un grand feu; elle ne savait par lequel commencer pour les réchauffer.

« Lirette, ma fille Lirette, lui disait-elle, approchez vos petits pieds; » et mettant Mirtis dans son sein : « Mirtis, mon enfant, continuait-elle, donnez-moi vos belles mains que je les échauffe; et vous, mon fils Finfin, approchez-vous. » Et les mettant dans un bon canapé tous trois, elle leur rendait ses soins fort agréables par ses manières et sa douceur; ils vivaient ainsi dans une paix charmante. La bonne femme admirait la sympathie qu'il y avait entre Finfin et Lirette, car Mirtis était aussi belle et n'avait pas des qualités moins aimables, et cependant il s'en fallait bien que Finfin l'aimât si vivement. « S'ils sont frères, comme je le crois, disait la bonne femme, à leur beauté sans pareille, que ferai-je? Ils

sont si égaux en tout, qu'ils sont assurément formés d'un même sang. Si la chose est, cette amitié serait très dangereuse; s'ils ne se sont rien, je puis la rendre légitime en les mariant, et ils m'aiment tant, les uns et les autres, que cette union ferait la joie et le repos de mes jours. »

Dans l'ignorance où elle était, elle avait défendu à Lirette, qui était déjà un peu grande, de se trouver jamais seule avec Finfin, et elle avait ordonné à Mirtis d'être toujours avec eux. Lirette lui obéissait avec une entière soumission, et Mirtis faisait aussi ce qu'elle lui avait recommandé. Elle avait entendu parler d'une habile fée; elle résolut de l'aller trouver pour s'éclaircir du sort de ces enfants.

Un jour que Lirette avait une légère incommodité, Mirtis et Finfin allèrent à la chasse : la bonne femme vit que cette occasion était commode pour aller trouver madame Tutu; la fée s'appelait ainsi. Elle laissa donc Lirette à la maison des roses, et comme elle avançait son chemin, elle rencontra le faon de Lirette, qui allait vers la forêt, et elle vit en même temps la perdrix de Finfin qui en revenait. Ils se joignirent tous deux près d'elle. Ce ne fut pas sans étonnement qu'elle leur vit a chacun un petit ruban au col avec un papier. Elle appela la perdrix, qui vola à elle, et lui prenant le papier, elle y trouva ces vers :

BILLET

Volez, chere perdrix, allez trouver Lirette,
Je meurs pour un moment que j'en suis separe
Peignez-lui mon ardeur et ma peine discrete
Helas! je suis presque assuré
Qu'une passion si parfaite
Ne se fait point sentir à son cœur endurci.

Je serois content si Lirette
Pouvait un jour avoir un semblable souci.

« Quelles paroles ! s'écria la bonne femme, quelles expressions ! La simple amitié ne s'explique pas avec tant de feu. »

Et arrêtant le faon, qui lui vint lécher la main, elle détacha son papier, elle l'ouvrit, et trouva ces paroles :

BILLET.

Le jour s'en va finir, et vous chassez encore,
Revenez, aimable Finfin.
Vous êtes parti ce matin
Avant le lever de l'aurore
Quelle absence ! bon Dieu ! n'a-t-elle point de fin ?

« Voilà comme l'on faisait quand j'étais dans le monde, continua la bonne femme. Qui en a tant appris à Lirette dans ce désert? Comment ferai-je pour couper de bonne heure la racine d'un mal si pernicieux?

— Eh ! Madame, de quoi vous inquiétez-vous? lui dit alors la perdrix; laissez-les faire, ceux qui les conduisent en savent plus que vous. »

La bonne femme demeura toute interdite ; elle comprit bien que la perdrix parlait par la force d'un art surnaturel. Les billets lui tombèrent des mains de frayeur ; le faon et la perdrix les ramassèrent, l'un courut et l'autre vola, et la perdrix lui chanta si souvent *Tu-tu*, qu'elle crut que cette puissante fée la faisait parler. Elle se remit un peu après cette réflexion ; et n'ayant pas la force d'achever son petit voyage, elle reprit le chemin de la maison des roses.

Cependant Finfin et Mirtis avaient chassé tout le long du

jour, et, étant las, ils avaient posé leur gibier à terre et s'étaient couchés sous un arbre pour se reposer; ils s'endormirent.

Le fils du roi chassait aussi ce jour-là dans cette forêt; il s'écarta de ses gens, et vint dans l'endroit où se reposaient nos deux jeunes bergers : il les considéra quelque temps avec admiration. Finfin avait la tête appuyée sur sa trousse et Mirtis avait la sienne sur l'estomac de Finfin.

Le prince la trouva si belle, qu'il descendit précipitamment de cheval et la regardait avec une grande attention. Il jugea, à leurs panetières et à la simplicité de leurs habits, que ce n'étaient que des bergers : il en soupira de douleur, parce qu'il avait déjà soupiré d'amour : cet amour même fut suivi, dans un instant, de la jalousie. La manière dont ces jeunes gens étaient lui fit croire qu'une telle familiarité ne venait que de l'amour qui les unissait.

Dans cette pensée inquiète, ne pouvant souffrir un sommeil trop long, il toucha de son épieu le beau Finfin. Il se réveilla en sursaut, et, voyant un homme devant lui, il porta la main sur le visage de Mirtis et l'éveilla aussi, en l'appelant sa sœur; parole qui rassura, dans le même moment, le jeune prince.

Mirtis se leva toute étonnée; elle n'avait jamais vu que Finfin. Le jeune prince était du même âge qu'elle. Il était superbement vêtu, il avait un visage tout rempli d'agréments. Il lui dit d'abord bien des douceurs; elle les entendit avec un plaisir qu'elle n'avait pas encore senti; et elle y répondit d'une manière naïve, pleine de grâce. Finfin voyait qu'il se faisait tard, et le faon était venu lui apporter son billet; il dit à sa sœur qu'il fallait se retirer.

« Venez, mon frère, dit-elle au jeune prince, en lui





tendant la main, venez avec nous dans la maison des roses. »

Comme elle croyait Finfin son frère, elle pensait que tout ce qui était joli comme lui le devait être aussi.

Le jeune prince ne se fit pas prier pour la suivre. Finfin chargea le dos de son faon de la chasse qu'il avait faite, et le beau prince porta l'arc et la trousse de Mirtis.

En cet état, ils arrivèrent à la maison des roses. Lirette fut au-devant d'eux; elle fit un accueil riant au prince, et se tournant vers Mirtis : « Je suis bien aise, lui dit-elle, que vous ayez fait une si belle chasse. » Ils furent tous ensemble trouver la bonne femme, à qui le prince fit savoir sa naissance. Elle eut grand soin d'un hôte si illustre, elle lui donna un beau logement.

Il demeura ainsi deux ou trois jours avec elle, et ce fut assez pour achever de s'enflammer pour Mirtis, selon que Finfin l'avait demandé à sa petite amande.

Cependant les gens du prince avaient été bien étonnés de ne le point voir. Ils avaient trouvé son cheval, et ils craignaient que quelque accident funeste ne lui fût arrivé. On le cherchait partout, et le méchant roi qui était son père était dans une grande fureur de ce qu'on ne le trouvait point. La reine sa mère, qui était vertueuse, et sœur du roi qu'il avait fait cruellement mourir, était dans une douleur inconcevable de la perte de son fils.

Dans son extrême affliction, elle envoya chercher secrètement madame Tu-tu, qui était son ancienne amie, mais qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait vue, parce que le roi la haïssait, et lui avait fait de sanglantes pièces en une personne aimée. Madame Tu-tu se rendit, sans qu'on l'aperçût,

dans le cabinet de la reine. Après qu'elles se furent bien embrassées, car il n'y a pas une grande différence d'une fée à une reine, ayant presque le même pouvoir, la fée Tu-tu lui dit qu'elle verrait bientôt son fils, qu'elle la priait de ne point s'inquiéter et de ne prendre aucun chagrin de ce qu'elle verrait arriver; qu'elle serait bien trompée, ou qu'elle lui promettait une joie à laquelle elle ne s'attendait pas, et qu'elle serait un jour la plus heureuse de toutes les créatures.

Les gens du roi s'enquirent tant du prince et le cherchèrent avec tant de soin, qu'étant arrivés à la maison des roses, ils le trouvèrent.

Ils le ramenèrent au roi, qui le gronda brutalement, comme s'il n'eût pas été le plus joli garçon du monde. Il vivait triste auprès de son père, pensant à la belle Mirtis. Enfin son chagrin parut si fort sur son visage, qu'il fut obligé d'en faire confidence à la reine sa mère, qui le consolait extrêmement. « Si vous vouliez monter sur votre belle haquenée, lui disait-il, et venir à la maison des roses, vous seriez charmée de ce que vous y verriez. » La reine y consentit volontiers; elle y mena son fils, qui fut ravi de revoir sa chère maîtresse.

La reine fut étonnée de sa grande beauté, de celle de Lirette et de Finfin. Elle les embrassa avec autant de tendresse que s'ils eussent tous été ses enfants, et conçut dès ce moment même une grande amitié pour la bonne femme.

Elle admira la maison, le jardin, toutes les singularités qu'elle y vit. Quand elle fut retournée, le roi voulut qu'elle lui rendît compte de son voyage : elle le fit naturellement. Il lui prit une forte envie d'aller voir aussi tant de merveilles. Son fils lui demanda la permission de l'accompagner; il y consentit d'un air bourru, parce qu'il ne faisait jamais

rien de bonne grâce. D'abord qu'il vit la maison des roses, il la convoita; il ne prit pas seulement garde aux charmants habitants de ces beaux lieux; et pour commencer à s'en emparer, il dit qu'il y voulait coucher ce soir-là.

La bonne femme fut très fâchée d'une telle résolution. Elle entendit un tintamarre, et vit un désordre chez elle qui l'effraya. « Qu'allez-vous devenir, s'écria-t-elle, heureuse tranquillité que je goûtais? Le moindre air de fortune renverse tout le calme de la vie. »

Elle donna au roi un lit excellent et se retira en un coin du logis, avec sa petite famille. Quand le méchant roi fut couché, il lui fut impossible de dormir, et ouvrant les yeux, il vit au pied de son lit une petite vieille qui n'était pas plus haute que le coude et qui était aussi large; elle avait de grandes lunettes qui couvraient tout son visage, elle lui faisait des grimaces effroyables. Les lâches sont sujets à la peur; il en eut une épouvantable et il sentit en même temps mille pointes d'aiguilles qui le perçaient de toutes parts. Dans un si grand tourment de corps et d'esprit, il fut éveillé toute la nuit; et l'on fit un bruit étrange. Le roi tempêtait et disait des paroles qui n'étaient point du tout bienséantes à sa dignité. « Dormez, dormez, Sire, lui dit la perdrix, ou laissez-nous dormir. Si l'état de la royauté est rempli de tant d'inquiétudes, j'aime encore mieux être perdrix que d'être roi. » Ce prince acheva de s'épouvanter à ces paroles; il commanda qu'on prît la perdrix qui se reposait dans une jatte de porcelaine; mais elle s'enfuit à cet ordre et s'envola en lui battant des ailes sur le visage.

Il avait toujours la même vision, et il sentait les mêmes piqûres; il était fort effrayé, sa colère en devint plus furieuse.

« Ah! dit-il, c'est un charme de cette sorcière qu'on appelle la bonne femme; il faut que je me délivre d'elle et de toute sa race, et que je la fasse mourir. »

Il se leva, ne pouvant demeurer dans son lit, et dès que le jour parut, il commanda à ses gendarmes de prendre toute l'innocente petite famille, et de la conduire dans des cachots. Il se les fit amener devant lui, pour être témoin de leur désespoir. Les charmants visages, qui étaient tout arrosés de pleurs, ne le touchaient point, au contraire, il en avait une maligne joie.

Son fils, dont le tendre cœur était déchiré par un spectacle si sensible, ne pouvait tourner les yeux sur Mirtis, sans ressentir une douleur à laquelle rien n'était comparable.

Un véritable amant, dans ces occasions, souffre encore plus que la personne aimée.

On prit ces pauvres innocents, et on les emmenait déjà, quand le jeune Finfin, qui n'avait point d'armes pour opposer à ces barbares, prit tout d'un coup le cordon de son col.

« Petite *amande*, s'écria-t-il, je voudrais que nous pussions être hors de la puissance du roi.

— Avec ses plus grands ennemis, ma chère *cerise*, continua Lirette.

— Et que nous emmenions le beau prince, mon *azerole*, » poursuivit Mirtis.

Ils avaient à peine proféré ces paroles, qu'ils se trouvèrent tous dans un char avec le prince, la perdrix et le faon, et, s'élevant en l'air, ils eurent bientôt perdu de vue le roi et la maison des roses. Dès que Mirtis eut fait son souhait, elle s'en repentit; elle connut bien qu'elle s'était laissé inconsidérément emporter à un premier mouvement dont elle n'a-

vait pas eté la maîtresse ; aussi, pendant toute la route, elle tint les yeux baissés, et elle eut une grande honte. La bonne femme lui jeta un coup d'œil sévère.

« Ma fille, lui dit-elle, vous n'avez pas bien fait de séparer le prince de son père; quelque injuste qu'il soit, il ne doit point le quitter.

— Ah! Madame, lui répondit le prince, ne trouvez pas mauvais que j'aie la douceur de vous suivre; je respecte le roi mon père : mais je m'en serais cent fois allé sans la vertu, la bonté et la tendresse de la reine ma mère, qui m'ont toujours retenu. »

En achevant ces paroles, ils se trouvèrent devant un beau palais, où étant descendus, madame Tu-tu vint au-devant d'eux. C'était la plus jolie personne du monde, jeune, vive, gaie. Elle leur fit cent honnêtetés et leur avoua que c'était elle qui leur avait fait tous les plaisirs qu'ils avaient eus dans leur vie, et qui leur avait donné de même la *cerise*, l'*azerole* et l'*amande*, dont la vertu était finie, puisqu'elle les avait auprès d'elle.

S'adressant particulièrement au prince, elle lui dit qu'elle avait entendu parler mille fois des déplaisirs que son père lui avait faits, qu'elle l'avertissait d'avance qu'il ne l'accusât pas du mal qui lui pourrait arriver; qu'à la vérité elle lui faisait bien quelques malices, mais que c'était là tout au plus où pouvait aller sa vengeance.

Après cela, elle les assura qu'ils seraient tous très heureux chez elle; qu'ils auraient des troupeaux à garder, des houlettes, des arcs, des flèches et des lignes; qu'ils se divertiraient à cent plaisirs différents. Elle leur donna des habits de bergers d'une gentillesse infinie, et au prince comme aux

autres : leurs noms et leurs devises étaient sur leurs houlettes. Dès le soir même, le jeune prince changea la sienne avec celle de l'aimable Mirtis.

Le lendemain, madame Tu-tu les mena dans les plus charmantes promenades du monde, et leur montra de bons pâturages pour leurs moutons et un beau pays pour la chasse.

« Vous pouvez, leur dit-elle, aller de ce côté jusqu'à cette belle rivière ; n'allez jamais jusqu'à l'autre bord et de ce côté-là; chassez dans les bois : mais prenez garde, continua-t-elle, de passer un grand chêne qui est au milieu de la forêt; il est fort remarquable, parce qu'il a les racines et le tronc de fer. Si vous allez plus avant, il pourrait vous arriver des malheurs dont je ne saurais vous garantir; et après cela, je ne serais peut-être pas en état de vous secourir promptement, car une fée a bien de l'occupation. »

Ces jeunes bergers l'assurèrent qu'ils feraient exactement ce qu'elle leur prescrivait; et se mettant à conduire leur troupeau tous quatre, madame Tu-tu demeura avec la bonne femme. Elle remarqua quelque inquiétude dans son air :

« Qu'avez-vous, Madame? lui dit-elle; quel nuage s'élève dans votre esprit?

— Je ne vous nierai point, reprit la bonne femme, que j'ai de la peine de les laisser ainsi tous ensemble. Il y a quelque temps que je vois avec chagrin que Finfin et Lirette s'aiment peut-être plus que de raison; et voici, pour m'accabler, une autre amitié qui se forme : le prince et Mirtis ne se haïssent pas; je crains d'abandonner leur jeunesse à l'égarement de leur cœur.

— Vous avez si bien élevé ces deux jeunes filles, répli-

qua madame Tu-tu, que vous ne devez rien craindre; je réponds de leur sagesse : je vais vous éclaircir de leur destin. »

Elle lui apprit que Finfin était fils du méchant roi, et frère du prince; que Mirtis et Lirette étaient sœurs et filles du défunt roi qu'il avait fait mourir, frère de la reine sa femme et que ce cruel roi avait épousée, qu'ainsi ils étaient fort proches parents; que ce méchant roi, étant monté sur le trône, après avoir commis mille horreurs, les voulut combler en faisant mourir ces deux petites princesses; que la veuve fit tout ce qu'elle put pour l'en empêcher, et que n'y pouvant réussir, elle l'avait appelée à son secours; qu'alors elle avait dit à la reine qu'elle les sauverait, mais qu'elle ne le pouvait faire à moins qu'elle ne prît aussi son fils aîné, qu'elle lui répondait qu'elle le reverrait un jour heureux; qu'a ces conditions la reine avait consenti à une séparation qui lui paraissait d'abord dure; qu'elle les avait tous trois enlevés et les avait voulu confier à ses soins comme à la personne la plus digne d'un tel emploi. Après cela, la fée la pria de se mettre en repos, l'assurant que l'union de ces jeunes princes rendrait la paix à tout le royaume, où Finfin régnerait avec Lisette.

La bonne femme écouta tout ce discours avec une grande admiration, mais ce ne fut pas sans laisser tomber quelques larmes. Madame Tu-tu en fut surprise, et en demanda le sujet.

« Hélas! dit-elle, je crois qu'ils vont perdre leur innocence par cette grandeur à laquelle ils vont être élevés, et qu'une fortune si éclatante va corrompre toute leur vertu.

— Non, reprit la fée, ne craignez point un si grand mal-

beur, vous leur avez donné de trop bons principes; on peut être roi et honnête homme. Vous savez qu'il en est un dans l'univers, qui est le modèle des parfaits monarques; ainsi calmez votre esprit : je vais être avec vous autant qu'il me sera possible; j'espère que vous serez sans ennuis. »

La bonne femme la crut, et au bout de quelque temps elle sentit une grande satisfaction. Les jeunes bergers se trouvaient aussi si contents, qu'ils ne désiraient que la continuation d'une fortune si agréable. Leurs plaisirs, quoique tranquilles, ne laissaient pas d'être vifs; ils se voyaient tous les jours, et les jours leur semblaient encore trop courts.

Le mauvais roi apprit qu'ils étaient chez madame Tu-tu; mais tout son pouvoir ne les en pouvait pas ôter. Il savait toutes les dispositions de ses charmes; il vit bien qu'il ne les saurait avoir que par ruse; il n'avait pu habiter dans la maison des roses par les malices continuelles que madame Tu-tu lui faisait : il l'en haïssait plus, aussi bien que la bonne femme, et cette haine même retombait jusque sur son fils.

Il employait toutes sortes de stratagèmes pour avoir en sa puissance quelqu'un de ces quatre jeunes bergers, mais son pouvoir et ses artifices ne s'étendaient pas sur les terres de madame Tu-tu.

Un jour malheureux (il en est de tels que l'on ne peut éviter), ces aimables bergers avaient porté leurs pas du côté du chêne fatal : la belle Lirette aperçut sur un arbre, à vingt pas de là, un oiseau d'un si rare plumage qu'elle eut tiré plus tôt sa flèche qu'elle n'y eut pensé, et, voyant l'oiseau mort, elle courut pour le prendre. Tout cela se fit promptement et sans réflexion, de sorte que la pauvre Lirette se livra à sa

perte et se trouva prise elle-même, car il lui fut impossible de s'en retourner; elle n'avait qu'une volonté impuissante. Elle reconnut sa faute, et tout ce qu'elle put faire fut de tendre les bras pitoyablement à ses frères et à sa sœur. Mirtis se mit à pleurer, et Finfin, sans hésiter, courut à elle.

« Je veux me perdre avec vous, » s'écria-t-il; et dans un moment il l'eut jointe.

Mirtis voulut les aller trouver, le beau prince la retint : « Allons avertir, madame Tu-tu, lui dit-il, c'est le plus grand secours que nous puissions leur donner. »

En même temps, ils virent les gens du méchant roi qui les prirent : tout ce qu'ils purent faire, de part et d'autre, fut de se crier adieu.

Le roi avait fait mettre là ce bel oiseau par ses chasseurs pour servir de piège à ces bergers; il s'était bien attendu à l'aventure qui arriva. On mena Lirette et Finfin devant ce cruel prince, il leur dit mille injures et les fit enfermer dans une obscure et forte prison : ce fut alors qu'ils regrettèrent bien que leur petite *cerise* et leur petite *amande* n'eussent plus de vertu. Le faon et la perdrix les furent trouver; mais le faon, ne pouvant les voir, jeta quelques larmes de douleur, et, voyant que le roi commandait qu'on le prît et qu'on l'écorchât tout vif, il se sauva à la course vers Mirtis : la perdrix fut plus heureuse; elle les voyait tous les jours à travers la grille de leur prison; par bonheur, le mauvais roi ne s'était pas avisé de les faire séparer. Quand on s'aime, c'est un plaisir de souffrir ensemble. La perdrix revolait tous les jours et allait dire de leurs nouvelles à madame Tu-tu, à la bonne femme et à Mirtis. Mirtis était très affligée et, sans le beau prince, elle aurait été inconsolable. Elle se résolut d'écrire

à ces pauvres captifs par la fidèle perdrix : elle lui pendit une petite bouteille d'encre au col avec du papier, et lui mit une plume au bec. La bonne perdrix, ainsi chargée, se rendit aux grilles de la prison : ce fut une grande joie à nos jeunes bergers de la revoir ; Finfin avança la main, et prit tout ce qu'elle avait, après quoi ils se mirent à lire :

MIRTIS ET LE PRINCE

a Lirette et a Finfin

Savez-vous que nous languissons
Depuis une si dure absence ;
Qu'en ce moment nous soupirons,
Que peut-être nous en mourrons ?
Nous l'aurions déja fait, je pense,
Si nous n'avions plus d'espérance
Nous soutenons notre vertu
Depuis que madame Tu-tu
Nous assure de votre vie.
Lirette et Finfin, croyez-nous,
Nous vous verrons, malgré l'envie,
Et nous aurons un sort bien doux

Cette lettre fit un puissant effet sur l'esprit de Lirette et de Finfin ; ils en conçurent une grande joie, et firent sur le champ cette réponse :

LIRETTE ET FINFIN

a Mirtis et au prince

Nous avons reçu votre lettre
Avec un extrême plaisir ;
Nous avons su le ressentir
Plus qu'on ne devoit se promettre

Dans ces lieux si remplis d'horreur
Notre tourment serait extrême,
Si nous n'avions pas la douceur
Que nous ressentons en nous-même.
Avec l'objet qui sait charmer
On ne ressent aucun supplice,
Et pour ceux qui savent aimer
Tout peut se tourner en délice.

Adieu, beau prince, adieu, Mirtis,
Ayez une ardeur mutuelle,
Sous une tendresse fidèle
Soyez toujours assujettis.

Vous nous donnez une espérance,
Laquelle nous ressentirons;
Le plus grand bien que nous aurons
Nous viendra de votre présence.

Finfin ayant attaché ce billet au cou de la perdrix, elle s'envola bien vite. Les jeunes bergers la virent avec consolation; mais la bonne femme n'en pouvait recevoir depuis qu'elle était séparée de ces personnes si chères, et qu'elle savait en si grand péril.

« Que ma félicité est changée! disait-elle à madame Tu-tu: je ne suis dans le monde que pour être perpétuellement agitée; je croyais avoir pris le seul parti qui me pouvait mettre dans le repos: qu'on est borné dans les vues que l'on prend!

— Eh! ne savez-vous pas, reprit la fée, qu'il n'est pas d'état dans la vie où l'on puisse vivre heureux?

— Je le sais, s'écria tristement la bonne femme, et si l'on ne fait son bonheur soi-même, on le trouve rarement ailleurs. Mais, Madame, voyez un peu le sort de mes enfants, je vous prie; je ne saurais vivre inquiète comme je le suis.

— Ils ne se sont pas souvenus de l'ordre que je leur avais prescrit, reprit madame Tu-tu; mais songeons au remède. »

Madame Tu-tu entra dans la bibliothèque avec la bonne femme. Elle lut presque toute la nuit; et ayant pris enfin un grand livre, qu'elle avait souvent négligé, quoiqu'il fût couvert de lames d'or, elle se plongea tout à coup dans une tristesse excessive. Après bien du temps, et sur la petite pointe du jour, la bonne femme, voyant quelques larmes qui tombaient sur les feuillets de son livre, osa prendre la liberté de lui demander la cause de sa douleur.

« Je m'afflige, lui dit-elle pour le destin irrévocable qui vient de s'offrir à ma connaissance. J'en frémis, et je tremble de vous le dire.

— Sont-ils morts? s'écria la bonne femme.

— Non, répondit madame Tu-tu; mais rien ne les peut sauver, si vous ou moi ne nous allons présenter pour assouvir la vengeance du roi. Je vous avoue la vérité, Madame, poursuivit la fée, je ne me sens pas assez d'amitié pour eux ni assez de courage pour aller ainsi m'exposer à sa fureur, et je crois que peu de personnes seraient capables de le faire.

— Pardonnez-moi, Madame, répliqua la bonne femme avec une grande fermeté, j'irai trouver le roi; rien ne m'est difficile pour sauver mes enfants; je lui donnerai de bon cœur tout le sang que j'ai dans les veines. »

Madame Tu-tu ne pouvait assez admirer une si grande résolution; elle lui promit de l'assister de tout ce qui serait en son pouvoir, mais qu'elle le croyait borné en cette rencontre par la faute qu'ils avaient faite. La bonne femme prit congé d'elle, et ne voulut point dire son dessein à Mirtis ni au prince, de peur de s'attendrir et de les affliger.

Elle partit, la perdrix vola toujours à côté d'elle; et, ayant passé l'arbre de fer, la perdrix arracha avec son bec

une petite mousse qui était autour du tronc, et qu'elle mit dans les mains de la bonne femme.

« Quand vous serez au plus grand péril où vous pussiez être, lui dit-elle, jetez cette mousse sur les pieds du roi. »

La bonne femme retint bien ces paroles; et à peine eut-elle fait encore quelques pas qu'elle fut prise par les gens que le méchant prince tenait toujours aux environs des terres de madame Tu-tu. On l'amena devant lui.

« Je te tiens donc, méchante créature, lui dit-il; je te ferai mourir par les plus cruels supplices.

— Je ne suis venue ici que pour cela, lui répondit-elle, et tu peux exercer ta cruauté sur moi; épargne mes enfants, qui sont jeunes et incapables d'avoir pu jamais t'offenser : voilà ma vie que je t'abandonne. »

Tous ceux qui entendirent ces paroles étaient pénétrés de pitié pour une telle grandeur d'âme; le roi seul n'en fut point ému. La reine, qui était présente, versait un torrent de larmes. Le roi en fut si indigné contre elle, qu'il l'aurait tuée, si on ne se fût mis entre-deux. Elle se sauva en faisant des cris pitoyables.

Le roi barbare fit enfermer la bonne femme, ordonnant qu'on la nourrît bien, afin de lui rendre une prompte mort plus affreuse. Il commanda qu'on emplît un abîme de couleuvres, de vipères et de serpents, se faisant un plaisir d'y voir précipiter la bonne femme. Quel genre de supplice! qu'il est épouvantable!

Les officiers de cet injuste prince lui obéirent à regret; et quand ils se furent acquittés de cette funeste commission, le roi se rendit sur le lieu.

On voulut lier la bonne femme; elle pria qu'on la laissât

libre, les assurant qu'elle avait assez de courage pour aller en cet état à la mort; et, considérant qu'elle n'avait pas de temps à perdre, elle s'approcha du roi et lui jeta sa mousse sur les pieds. Il était auprès de l'effroyable gouffre, et, voulant le considérer encore avec plaisir, les pieds lui glissèrent et il tomba dedans. A peine y fut-il que toutes les bêtes sanguinaires se jetèrent sur lui, et le firent mourir en le piquant. La bonne femme se trouva en la compagnie de sa chère perdrix, dans la maison des roses.

Pendant que ces choses se passaient, Fiofio et Lirette étaient presque morts de misère dans leur affreuse prison; leur affection innocente les retenait encore à la vie. Ils se disaient des choses bien tristes et bien touchantes, quand ils aperçurent tout d'un coup les portes de leur prison qui s'ouvrirent, et Mirtis, le beau prince, et madame Tu-tu qui se jetèrent a leur cou, et qui, en leur parlant tous à la fois, ne laissèrent pas, dans ce désordre, de leur faire entendre la mort du roi.

« C'était votre père, Finfin, aussi bien que celui du prince, lui dit madame Tu-tu; mais c'était un dénaturé et un tyran; il a voulu cent fois faire mourir la reine. Allons la trouver. »

Ils y allèrent. Sa vertu lui fit donner quelques regrets à la mort du roi son mari. Finfin et le prince satisfirent aussi aux devoirs de la nature. Finfin fut reconnu roi, et Mirtis et Lirette pour princesses. Ils furent tous ensemble à la maison des roses pour voir la généreuse bonne femme : elle pensa mourir de joie en les embrassant. Ils lui dirent tous qu'ils lui devaient la vie et plus que la vie, puisqu'ils lui devaient leur bonheur.

Ce fut alors qu'ils se crurent véritablement heureux. On célébra ces mariages avec une grande pompe; le roi Finfin épousa la princesse Lirette, et Mirtis le prince. Quand ces belles noces furent faites, la bonne femme demanda la permission de se retirer à la maison des roses; on eut bien de la peine à y consentir, mais ils se rendirent à sa volonté. La reine veuve voulut aussi demeurer avec elle le reste de sa vie; la perdrix et le faon y passèrent aussi leurs jours. Ils étaient tous rebutés du monde, ils trouvèrent la tranquillité dans cette retraite : aussi madame Tu-tu les allait souvent visiter, aussi bien que le roi et la reine, le prince et la princesse.



X.

LE COMTE DE CAYLUS.

CADICHON.





X.

LE COMTE DE CAYLUS

CADICHON.

Il était une fois un roi et une reine qui avaient un fort petit royaume à gouverner. Le roi se nommait *Pétaud* : c'était un fort bon homme, assez brusque, d'un esprit simple et très borné; mais du reste le meilleur roi qu'il y eût au monde : ses sujets étaient presque aussi grands maîtres que lui, car dans les moindres circonstances ils donnaient tout haut leur avis, sans qu'on le leur demandât; et chacun voulait qu'on eût égard au sien et qu'il fût suivi.

La reine s'appelait *Gillette*; elle n'avait guère plus d'esprit que son mari, mais il était doux, timide et tranquille,

ce qui faisait qu'elle parlait peu, et souvent par sentences; elle avait pour le roi la soumission et les déférences que l'on a ordinairement pour un mari de qui on tient sa fortune.

Comme Pétaud était le seul enfant que le roi son père et la reine sa mère eussent eu de leur mariage, ils avaient résolu, au moment de sa naissance, de lui faire épouser une petite princesse, nièce d'une vieille fée nommée *Gangan*, qui était pour lors l'amie intime des père et mère de Pétaud. Il est vrai que la princesse n'était pas encore venue au monde; mais sur la parole et les assurances de Gangan, qu'elle serait un jour une personne accomplie, on promit tout ce qu'elle voulut, et on s'engagea même par serment à ne se point dédire.

Pétaud, étant parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, jugea à propos de se marier à sa fantaisie; il s'embarrassa peu des promesses de ses père et mère, et épousa, sans leur consentement, une jeune fille extrêmement jolie, dont il était devenu fort amoureux. Elle n'était que la fille d'un riche fermier; mais quoiqu'elle eût épousé le fils du roi, son bon naturel l'empêcha d'être vaine, c'est-à-dire sotte.

Le roi, père de Pétaud, irrité du mariage de ce prince, ne put refuser à Gangan de venger l'affront qu'il leur faisait à tous deux : il déshérita ce prince, lui défendit de jamais paraître à sa cour et le réduisit à sa légitime, que l'on fixa à une terre assez considérable dont son beau-père avait été le fermier. Toute la grâce qu'on lui accorda fut d'ériger cette terre en souveraineté, avec la permission de porter le titre de roi et de Majesté. Peu de temps après sa disgrâce, son père mourut, et sa mère, ayant obtenu la régence, ne

fut pas fâchée d'être débarrassée d'un fils qui, malgré son peu d'esprit, aurait pu traverser ses projets et le désir qu'elle avait de régner.

Pétaud n'était ni ambitieux, ni conquérant; ainsi il ne tarda pas à s'accoutumer dans son petit État et même à s'y trouver fort bien; tout petit qu'il était, il y régnait comme s'il eût été grand : à le bien prendre, c'en était autant qu'il lui en fallait, et les titres de roi et de Majesté lui tenaient lieu d'un grand royaume. Mais comme les esprits les plus bornés ont toujours leur portion de vanité, il se piqua bientôt d'imiter le roi son père, et créa un sénéchal, un procureur fiscal et un receveur (car on ne connaissait alors ni chancelier, ni parlements, ni fermes générales; les rois rendaient la justice eux-mêmes, et recevaient tout simplement leurs revenus). Il fit aussi battre monnaie et composa, avec son sénéchal, des ordonnances pour la police de son petit État : son beau-père fut celui qu'il décora de cette dignité de sénéchal. Il se nommait *Caboche*; c'était un homme franc, sincère et équitable; il avait reçu de la nature sa part d'imagination en sens commun; aussi décidait-il lentement, mais presque toujours juste : il savait par cœur les quatrains de Pibrac et aimait à les réciter. Cette petite fortune ne le rendit pas plus vain, car il continua de faire valoir les fermes comme auparavant; ce qui lui gagna tellement la confiance de son gendre, que Sa Majesté ne pouvait plus se passer de lui.

Tous les matins, Caboche allait chez le roi, avec qui il déjeunait; ensuite on parlait d'affaires; mais le plus souvent ce ministre lui disait :

« Sire, avec votre permission, vous n'y entendez rien;

laissez-moi faire, et tout ira bien : il faut que chacun se mêle de son métier, dit M. de Pibrac.

— Mais, répondait le roi, que ferai-je donc, moi?

— Ce que vous voudrez, répliquait Caboche; vous gouvernerez votre femme et votre potager. Voilà tout ce qu'il vous faut.

— Je crois, en effet, que tu as raison, disait le roi; ainsi fais ce que tu voudras. »

Cependant, pour ne rien perdre du côté de la réputation, il se parait, les jours de fête, d'un manteau royal de toile rouge, imprimée de fleurs d'or, d'une toque de pareille étoffe et d'un sceptre de bois doré qu'il avait acheté d'un vieux comédien de campagne qui avait quitté la profession.

Après son conseil, il se faisait apporter l'almanach de Liége et celui de Milan, qu'on lui envoyait de Troyes tous les ans dès le mois de juillet, et qu'il faisait relier en beau papier marbré et dorer sur tranche. Dans l'un, il apprenait les temps propres à semer, planter, tailler, greffer, saigner et purger; et il y avait tant de confiance, qu'il se faisait souvent médicamenter, lui et la reine, sans en avoir besoin. Dans l'autre, il étudiait les prédictions politiques dont il était d'autant plus émerveillé qu'il n'y entendait rien. Au bout de quelques années, tous ces almanachs lui composèrent une petite bibliothèque qu'il estimait autant que si elle eût été bonne; et il n'y avait même que le sénéchal et lui qui en eûssent la clé.

L'après-midi, il s'occupait, dans son petit potager royal, à pratiquer ce que son almanach lui avait enseigné le matin. Le soir, il envoyait chercher Caboche pour jouer jusqu'à l'heure du souper une briscambille ou un piquet au

grand cent, puis il soupait en public avec la reine, et à dix heures tout le monde était couché.

Gillette, de son côté, s'occupait aux affaires domestiques; elle filait avec ses femmes, et faisait, avec le lait de ses vaches et de ses chèvres, des fromages excellents; elle ne manquait pas surtout de pétrir tous les matins un petit gâteau de farine d'orge qu'elle faisait cuire sous la cendre, et elle le portait aussitôt, avec un fromage à la crème, dans son petit jardin, au pied d'un rosier, ainsi qu'il lui avait été ordonné dans un songe le lendemain de ses noces.

La tranquillité dont ils jouissaient l'un et l'autre dans leur petit royaume n'était troublée que par le désir d'avoir des enfants. Le roi avait consulté, mais en vain, les médecins, les charlatans et les devineresses; à l'égard des fées, il était trop piqué contre elles pour y avoir recours. Gillette, au contraire, avait en leur pouvoir une confiance parfaite; mais elle n'osait la faire connaître, dans la crainte de déplaire à son époux. Malgré cela, Gangan, peu satisfaite de l'exhérédation de Pétaud, s'était encore vengée sur cette pauvre reine, en la condamnant à être tout à la fois stérile et féconde.

Il y avait déjà deux ans que Gillette était mariée, sans qu'elle eût eu la moindre apparence de grossesse; et Pétaud commençait à désespérer d'avoir des enfants, lorsqu'un jour la sage-femme de son royaume, qui était première dame d'honneur de la reine, vint lui annoncer que Sa Majesté était grosse. A cette nouvelle, transporté de joie, il l'embrassa de tout son cœur, et, tirant de son doigt une belle bague composée d'un œil-de-chat, il lui en fit présent. Il ne s'en tint pas là, car il donna le soir un grand souper à tous

les notables de son royaume, après lequel il tira lui-même toute son artillerie, qui consistait en douze arquebuses à rouet et en six carabines à fourchette. On prétend que, durant le souper, sa joie immodérée lui avait fait dire des choses contraires à sa dignité, et que, sur les remontrances de son sénéchal, il avait répondu, en versant un grand verre de vin à ce ministre :

« Grand merci, beau-père; tu as peut-être raison; mais l'on n'est pas tous les jours père, au bout du compte : partant, n'en parlons plus, et réjouissons-nous; car à ma place tu en ferais peut-être de même sagement. »

Caboche ne répliqua rien, et chacun se retira, très content de Leurs Majestés.

Comme le roi était aimé de ses sujets, on fit le même jour et à la même heure des réjouissances par tout le royaume et l'on attendit patiemment le temps des couches : mais l'on fut bien surpris quand, après les neuf mois révolus, la reine, ayant senti de violentes douleurs, redevint tout à coup tranquille. On vit, avec le dernier étonnement, un événement si singulier se répéter de même jusqu'à sept fois, au grand déplaisir du roi, de la reine et de la sage-femme, sa première dame d'honneur.

On ne savait que penser d'une aventure si singulière, lorsqu'un jour le roi, étant dans son fruitier avec son sénéchal, on vint lui dire que la reine venait de donner le jour à un prince et à une princesse; ils y coururent aussitôt, et ils étaient à peine entrés dans sa chambre, qu'elle mit encore au monde un fils et une fille, qui un moment après furent suivis de deux autres, et enfin d'un dernier garçon, qui rendit à sa mère le calme qu'elle désirait depuis si

longtemps. Il avait les plus beaux yeux qu'on eût jamais vus, le peau fort blanche et les sourcils ainsi que les cheveux d'un noir de jais; comme il était né coiffé, le roi et la reine sentirent pour lui plus d'inclination que pour les autres, et cette princesse voulut absolument nourrir elle-même son petit *Cadichon* (car c'est ainsi qu'on le nomma).

Au bout de dix-huit mois, les trois princes devinrent si vifs et si sémillants, que les nourrices n'en pouvaient venir à bout. Quand elles s'en plaignaient au roi, il leur répondait :

« Laissez-les faire, lorsqu'ils auront mon âge, ils ne seront plus si vifs; j'ai été tout de même, moi qui vous parle; et cela viendra. »

Les trois princesses, au contraire, étaient douces, mais si sombres et si tranquilles, qu'elles restaient dans la situation où on les mettait, ce qui faisait que le roi préférait ses garçons à ses filles, et que la reine aimait mieux ses filles que ses garçons; excepté Cadichon, qui, n'ayant aucun des défauts de ses frères et sœurs, était le plus joli enfant du monde : il aurait été bientôt gâté, si une fée bienfaisante ne l'eût, à l'insu de Gangan et même de Gillette, doué, au moment de sa naissance, d'un caractère égal et invariable.

Lorsqu'il fut question de sevrer les enfants de Leurs Majestés, on assembla un conseil extraordinaire composé du sénéchal, du procureur fiscal, du receveur, et des mies qui y furent appelées. Après bien des contestations, on y résolut, de l'avis de Caboche, de faire usage de lait de vache pour les trois garçons, et de lait de chèvre pour les trois filles : cet avis parut très propre à corriger d'une façon simple la vivacité des princes, et la lenteur des princesses; mais quand

ils furent plus avancés en âge et qu'il fallut leur donner des aliments plus solides, ils en firent une si grande consommation, que les revenus du roi se trouvèrent considérablement diminués; d'ailleurs, comme les princes n'avaient perdu par leur première nourriture qu'une partie de leur vivacité et que les princesses en avaient acquis une nouvelle, c'était toute la journée un carillon et des disputes effroyables. On se chamaillait, on se tiraillait et on usait des hardes tant et tant, qu'on avait peine à y suffire. Il n'y avait que le petit Cadichon qui fût doux et obéissant; aussi ses frères et sœurs lui faisaient toujours quelque niche.

Le roi disait souvent à la reine :

« Vos trois filles grandissent furieusement et, par mon sceptre! je ne sais trop ce que j'en ferai; car pour mes garçons, je leur donnerai les baux de mes fermes, et le gain qu'ils en tireront sera pour eux : mais pour vos filles, cela est différent. »

A quoi la reine répondait :

« Sire, donnons-nous patience, car *tout vient à point à qui peut attendre.* »

Tandis que le roi Pétaud s'inquiétait et que la reine Gillette se tranquillisait, leurs enfants parvinrent à l'âge de sept ans. Chacun de ceux qui composaient leur cour donnait déjà son avis ou plutôt sa décision pour l'établissement des princes et princesses, lorsqu'un matin la reine, venant de pétrir son petit gâteau, aperçut sur la table une jolie petite souris bleue, qui rongeait la pâte. Son premier mouvement fut de la chasser, mais un sentiment involontaire l'en empêcha : elle la considéra attentivement, et fut fort surprise de la voir se saisir du petit gâteau et l'emporter dans la cheminée. Sa

tranquillité fit place à son impatience, et, courant après la souris, dans le dessein de lui enlever sa proie, elle vit disparaître l'une et l'autre, et ne trouva à la place qu'une petite vieille ratatinée et haute d'un pied. Après plusieurs grimaces et quelques paroles peu intelligibles, cette petite figure mit la pelle et les pincettes en croix, fit dessus, avec le balai, trois cercles et trois triangles, poussa sept petits cris aigus, et finit par jeter le balai par-dessus sa tête.

La reine, malgré sa frayeur, ne laissa pas de remarquer que la vieille, en traçant les cercles et les triangles, avait prononcé distinctement ces trois mots : *confiance*, *discrétion*, *bonheur*. Elle cherchait à en pénétrer le sens, quand un bruit qu'elle entendit dans la chambre voisine la tira de sa rêverie : comme elle crut reconnaître la voix de Cadichon, elle y courut aussitôt; mais elle eut à peine ouvert la porte, qu'elle aperçut trois gros hannetons qui tenaient chacun dans leurs pattes une de ses filles et trois grandes demoiselles qui portaient sur leur dos ses trois fils.

Tout cela, en s'envolant promptement par la fenêtre, chantait en chœur et fort mélodieusement : *Hanneton, vole, vole, vole.* Ce qui toucha le plus Gillette fut de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la souris bleue; ils étaient l'un et l'autre sur un petit char fait d'une grosse coquille de limaçon couleur de rose, et traîné par deux chardonnerets parfaitement bien panachés. La souris, qui lui parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espèce, avait une belle robe de perse, un mantelet de velours noir, une coiffe nouée sous le menton et deux petites cornes bleues au-dessus du front.

Le char, les hannetons et les demoiselles partirent avec

tant de vitesse, que la reine les eut bientôt perdus de vue.

Alors, plus occupée de la perte de Cadichon et de ses enfants que des fées et de leur pouvoir, elle se mit à crier et à pleurer de toutes ses forces.

Le roi, qui l'entendit, accourut, suivi de son sénéchal, et voulut en savoir la cause; mais la douleur de Gillette était si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ce mot :

« Les hannetons... les demoiselles... ah! Sire, on enlève nos enfants! »

Le roi, qui ne fit attention qu'à ces dernières paroles, quitta brusquement Gillette, et ordonna à Caboche de prendre dans son antichambre deux mousquetons (car il y en avait toujours une demi-douzaine, en attendant qu'il eût des gardes). Puis traversant son potager royal, il gagna la campagne, dans le dessein de poursuivre et de tuer les ravisseurs.

Il y avait environ une heure qu'il était parti, et la reine, dont les larmes étaient épuisées, ne donnait plus que des soupirs à la perte de ses enfants, lorsqu'elle entendit quelque chose bourdonner autour d'elle, et vit tomber à ses pieds un papier plié en carré; elle le ramassa aussitôt, l'ouvrit précipitamment et y lut ces mots :

« Calmez votre impatience, ma chère Gillette, et souvenez-vous que de la confiance et de la discrétion dépend votre bonheur; vous l'avez commencé par votre exactitude à me donner des gâteaux et des fromages, et ma reconnaissance fera le reste; mais soyez toujours convaincue que *tout vient à point à qui peut attendre*, et qu'après cela vous devez tout espérer de votre amie la Fée des champs. »

Ce billet, joint à sa confiance au pouvoir des fées, acheva

de calmer ses inquiétudes, et adressant la parole à une petite linotte qu'elle aperçut sur le ciel de son lit :

« Linotte, belle linotte, lui dit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira; mais donnez-moi, je vous prie, lorsque vous en saurez, des nouvelles de mon petit Cadichon. »

A ces mots, la linotte battit des ailes, chanta et s'envola; et la reine, persuadée que cela voulait dire : *j'y consens*, la remercia et lui fit une grande révérence.

Cependant le roi et son sénéchal, las d'avoir couru inutilement, revinrent à la maison, et trouvèrent la reine si tranquille, que le roi en fut presque scandalisé; il lui fit plusieurs questions pour en savoir la raison, auxquelles Gillette ne répondit jamais que : *Tout vient à point à qui peut attendre*. Ce sang-froid l'impatienta si fort, qu'il se serait emporté contre elle, si son sénéchal ne lui eût remontré que Gillette avait raison, et que Pibrac et le conseiller Mathieu l'avaient dit avant elle dans un de leurs quatrains qu'il lui récita sur-le-champ.

Le roi, pour qui Caboche était un oracle, se tut et écouta avec attention un beau petit discours qu'il lui fit sur les inconvénients d'avoir des enfants, et sur les chagrins et la dépense qu'ils causent presque toujours à leur père et mère.

« Par mon sceptre! dit le roi, le beau-père a raison, et ces sept marmots-là m'auraient ruiné, s'ils fussent restés plus longtemps chez moi : partant, grand merci à qui s'en est chargé : comme ils sont venus, ils s'en vont : il n'y a à tout cela que du temps de perdu; aussi réjouissons-nous, c'est à recommencer. »

La reine, qui craignait de trop parler, ne répondit rien;

et le roi, n'ayant plus rien à dire, retourna dans son cabinet faire un cent de piquet avec son sénéchal.

Pendant que tout ceci se passait chez le roi Pétaud, la reine sa mère, se lassant d'un veuvage qui durait depuis longtemps, résolut de se remarier; pour cet effet, elle jeta les yeux sur un jeune prince, voisin de son royaume et souverain des Iles-Vertes; il était beau, bien fait, et son esprit avait autant de grâce que sa personne; ses plaisirs étaient son unique occupation; il n'était bruit que de ses galanteries, et l'on assurait qu'aucune jolie femme de son royaume ne lui avait résisté.

La réputation avantageuse et le portrait de ce prince tournèrent si bien la tête de la reine, qu'elle se flatta de s'en faire aimer et de fixer son inconstance. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'elle n'était ni jeune ni aimable; elle avait la taille haute et maigre, les yeux petits, le nez long et pendant, la bouche fort grande et passablement de barbe. Une pareille figure pouvait être avantageuse à une reine pour en imposer; mais elle était peu propre à inspirer de l'amour. On ne saurait tout à fait s'aveugler sur ses défauts lorsqu'ils sont marqués à un certain point : elle sentit, dans des moments de réflexion, qu'en l'état où elle était, il lui serait impossible de plaire au jeune roi des Iles-Vertes, et que pour y réussir il fallait avoir de la beauté, ou tout au moins de la jeunesse; mais comment y parvenir, et comment changer des cheveux gris et des traits honnêtes en une figure aimable, en grâces enfantines, ou en mines agaçantes? Il est vrai que Gangan, son amie, lui aurait été d'un grand secours dans cette occasion, si cette fée ne l'eût pas plusieurs fois pressée inutilement d'adopter sa nièce, et de la désigner

héritière de sa couronne; aussi il y avait tout à craindre d'exciter sa colère par une pareille proposition. La vieille reine sentit tout cela, hésita, combattit, et regarda tant et tant le portrait du beau prince des Iles-Vertes, que l'amour l'emporta enfin sur les égards qu'elle devait à la fée : elle lui fit part de ses sentiments et la conjura, dans les termes les plus pressants, de lui prêter les secours de son art, et de ne lui pas refuser cette marque essentielle de son amitié; elle alla même jusqu'à lui faire voir le portrait du jeune prince, et à exiger d'elle l'approbation de son dessein.

Gangan ne put cacher sa surprise, mais elle dissimula son ressentiment; elle prévit de quelle conséquence il était de se déclarer ouvertement contre ce mariage, parce que le roi des Iles-Vertes, qui avait presque ruiné ses États pour subvenir à ses dépenses, serait capable de le conclure par intérêt, et de le soutenir à l'aide d'un puissant génie, protecteur de son royaume : aussi, feignant de donner les mains à cette affaire, elle promit à la reine de travailler au plus tôt à son rajeunissement; mais elle se promit en même temps de la tromper et de la mettre hors d'état d'exécuter ses volontés.

Le jour que cette fée avait marqué pour l'exécution de ses promesses, elle parut vêtue d'une longue robe de satin couleur de chair et argent; sa coiffure n'était composée que de fleurs artificielles et pompons de clinquant; un petit nain amarante lui portait sa robe, et avait sous le bras gauche une boîte noire de laque de la Chine.

La reine la reçut avec les plus grandes marques de respect et de reconnaissance, et la supplia, après les premiers compliments, de ne pas différer son bonheur.

La fée y consentit, fit retirer tout le monde, et ordonna

à son nain de fermer les portes et les fenêtres; puis ayant tiré de sa boîte un livre de vélin, garni de grands fermoirs d'argent, une baguette composée de trois métaux, et une fiole qui renfermait une liqueur verdâtre et fort claire, elle fit asseoir la reine sur un carreau au milieu de la chambre, et commanda au nain de se placer debout vis-à-vis de Sa Majesté; ensuite ayant tracé autour d'eux trois cercles en spirale, elle lut dans son livre, les toucha trois fois de sa baguette et jeta sur eux de la liqueur dont on vient de parler.

Alors les traits du visage de la reine se mireut à diminuer peu à peu, et la taille du petit nain à croître à proportion; de sorte qu'en moins de trois minutes ils changèrent de figure sans sentir le moindre mal. Quoique la reine se fût armée de courage, elle ne put voir, sans quelque crainte, la croissance du nain; mais les flammes bleuâtres qui s'élevèrent tout à coup des trois cercles augmentèrent tellement sa frayeur, qu'elle s'évanouit; alors la fée, ayant fini son enchantement, ouvrit une fenêtre, et disparut avec son page, qui, tout grand qu'il était devenu, reprit la robe de sa maîtresse et la boîte de laque de la Chine.

La première chose que fit la reine, après avoir repris ses sens, fut de se présenter devant son miroir. Elle y vit, avec un plaisir extrême, que ses traits étaient charmants; mais elle ne remarqua pas que ces traits étaient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans; que sa coiffure avait pris la forme d'un toquet garni de longues boucles de cheveux blonds, et que son habit était changé en corps de robe avec les manches pendantes et le tablier de dentelles : tout cela, joint à sa grande taille, dont le charme n'avait rien diminué, produisait quelque chose de fort bizarre; cependant elle n'en

fut pas frappée, car, de toutes les idées qu'elle avait avant son changement, il ne lui était resté que celles qui avaient rapport au roi des Iles-Vertes, et à l'amour qu'elle ressentait pour lui. Elle fut donc aussi contente d'elle que ses courtisans en furent étonnés; on ne savait même ce que l'on devait faire, et quel parti on avait à prendre, lorsque le premier ministre, dont tous les grands dépendaient, tira d'embarras et décida que, bien loin de contrarier la reine, il fallait, au contraire, flatter ses goûts et ses fantaisies. Il commença par ordonner à sa femme et à ses filles de se conformer à ses volontés. Bientôt, pour plaire au ministre, on suivit leur exemple, et en peu de temps toute la cour s'habilla comme la reine, et l'imita en tout. On ne parlait plus, même les hommes, que d'une façon enfantine : on ne jouait plus qu'à *la madame, à rendez-moi ma fille*, aux osselets, à la bataille. Les cuisiniers n'étaient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes et des petits-choux. On ne s'occupait qu'à habiller et déshabiller des poupées, et, dans tous les jeux et les collations, il n'était question que du roi des Iles-Vertes; la reine en parlait cent fois le jour, et l'appelait toujours « mon petit mari. » Elle le demandait sans cesse et se paya, pendant quelque temps, des raisons dont on se servit pour la flatter; mais enfin la gaieté fit place à l'humeur; elle éprouva tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut et dont on n'ose rompre les volontés.

Après s'être amusé quelque temps d'un événement si singulier (car l'oisiveté de la cour fait qu'on s'y amuse de tout), on s'impatienta des puérilités de ce grand enfant; on se lassa de la contrainte et des complaisances qu'il fallait avoir; on s'éloigna insensiblement, et elle était sur le point d'être

tout à fait abandonnée, lorsqu'on apprit que le roi des Iles-Vertes, qui parcourait les royaumes voisins, devait arriver incessamment dans celui-ci.

A cette nouvelle, on reprit courage. La reine redevint si gaie et si enjouée, qu'elle ne fit que chanter et danser, en attendant le prince.

Ce moment fortuné arriva ; elle courut au-devant de lui ; et, quoiqu'on lui eût représenté que le cérémonial ne le permettait pas, elle voulut absolument aller le recevoir au bas de son escalier ; mais en le descendant avec précipitation, elle s'embarrassa les pieds dans sa robe, qu'elle avait fait détrousser, et tomba assez rudement ; quoique ses mains eussent garanti sa tête et qu'elle n'eût que le nez légèrement écorché, sa frayeur fut si grande, qu'elle poussa les hauts cris ; on la porta dans sa chambre, on lui bassina le visage avec de l'eau de la reine de Hongrie, et on parvint à l'apaiser en lui disant que son petit mari demandait à la voir.

Le prince parut, en effet ; mais la vue d'un objet si ridicule lui fit faire de si violents éclats de rire, qu'il fut obligé de sortir de la chambre, et même du palais.

La reine, qui le vit partir, se mit à crier de toutes ses forces qu'elle voulait son petit mari ; on courut après lui, on le pressa de revenir, tout cela fut inutile ; il n'y voulut jamais consentir, et s'éloigna promptement d'une cour où tout le monde lui parut être insensé.

La reine, qui apprit son départ, en fut inconsolable ; on essaya en vain tous les moyens de la calmer ; sa mauvaise humeur n'en devint que plus insupportable, et le joug parut trop dur à ceux même qui lui étaient le plus attachés ; les autres, honteux d'être sujets d'une telle reine, furent d'avis

de lui ôter la couronne, et ce parti allait l'emporter, lorsque Gangan, qui n'avait voulu que la dégoûter du mariage, la désenchanta et lui rendit sa première forme.

A la vue de sa figure naturelle, elle pensa se poignarder de désespoir ; elle s'était trouvée charmante sous celle qu'elle venait de quitter, et elle ne voyait à la place qu'un visage de plus de soixante ans et une laideur qu'elle avait détestée. Elle ne croyait pas avoir été ridicule dans l'état d'où elle sortait et elle n'avait rien perdu de son amour ; aussi la perte de sa jeunesse et celle du prince des Iles-Vertes la jetèrent dans une langueur qui fit craindre pour sa vie, et lui inspirèrent, en même temps, une haine implacable contre la fée Gangan. A l'égard de ses sujets, ils en eurent pitié, et regardaient cet événement comme une juste punition du sacrifice qu'elle avait fait, de la tendresse maternelle et de la reconnaissance, à son ambition et à ses désirs insensés. C'était à peu près dans ce temps-là que la Fée des champs avait enlevé les enfants de Pétaud et de Gillette.

Cette généreuse fée était la protectrice de ceux qui se trouvaient obligés de passer leur vie à la campagne ; elle s'employait à prévenir ou à diminuer les disgrâces qui pouvaient leur arriver, et était d'autant plus en état de les protéger, qu'elle possédait l'amitié et la faveur de la reine des fées.

L'île Bambine, dont cette souveraine lui avait donné le gouvernement, était le lieu où elle avait transporté les quatre garçons et les trois filles du roi Pétaud et de la reine Gillette.

Cette île n'était habitée que par des enfants, sous la protection des fées, par des mies, et par ceux que l'on destinait à les servir. Il y régnait un printemps continuel ; les

arbres et les prairies y étaient toujours couverts de fruits et de fleurs, et la terre y produisait d'elle-même, et sans aucune culture, tout ce qui pouvait flatter le goût et les yeux. Les promenades y étaient charmantes, les jardins variés et remplis de jolis petits carrosses, de toutes les façons, traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avait de plus aimable, c'est que les murs des chambres des enfants étaient de sucre candi, les planchers d'écorce de citron confit, et les meubles d'excellent pain d'épice de Reims.

Quand on était bien sage, on avait beau en manger, il n'y paraissait jamais. On trouvait, outre cela, dans les rues et dans les promenades, toutes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées, et qui marchaient et dansaient toutes seules. Les petites filles qui n'étaient ni fières, ni gourmandes, ni désobéissantes, n'avaient qu'à souhaiter, et sur-le-champ les bonbons et les fruits se détachaient d'eux-mêmes et venaient les trouver; les poupées se jetaient dans leurs bras, et se laissaient habiller et déshabiller, caresser et fouetter avec une discrétion et une obéissance sans pareilles. Mais lorsqu'au contraire elles avaient commis quelque faute, la poupée s'enfuyait en faisant une grimace à celle qui l'appelait; les bonbons se changeaient en chicotins, et la petite parure devenait vilaine et maussade.

A l'égard des petits garçons, lorsqu'ils n'étaient ni obstinés, ni menteurs, ni paresseux, ils avaient des polichinelles, des cerfs-volants, des raquettes et de tous les jouets qu'on peut imaginer. Mais quand les mies étaient mécontentes, les polichinelles se moquaient d'eux, leur jetaient au nez et leur disaient tout ce qu'ils avaient fait de mal; les cerfs-volants manquaient de vent, les raquettes se trouvaient percées;

enfin, rien ne leur réussissait, et plus on s'obstinait, pis c'était.

Il y avait de ces espèces de punitions et de récompenses pour tous les âges; comme, par exemple, de se trouver monté sur un âne, lorsqu'on se croyait sur un petit cheval bien harnaché, ou de s'entendre dire : « Ah! qu'elle est laide, qu'elle est malpropre! Que fait-on de cela ici? » tandis que les autres petites demoiselles étaient bien parées et bien fêtées. Enfin, on ne négligeait rien pour corriger en eux les défauts du cœur et de l'esprit; et, pour les instruire en les amusant, on leur faisait lire les annales de la féerie, qui contiennent les histoires les plus remarquables de cet empire : telles que sont celles de *Javotte*, *Nabotine*, *Landore*, *Jeannette*, et plusieurs autres; car la Fée des champs en faisait grand cas, et elle les rassemblait avec grand soin de tous les royaumes du monde.

Pendant que les enfants de Pétaud et de Gillette demeurèrent dans l'île Bambine, on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre l'opiniâtreté des trois garçons et la fierté des trois filles; mais ces défauts, bien loin de diminuer, ne faisaient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans, l'intérêt particulier que la fée gouvernante prenait à ces enfants, joint aux soins, à l'attention et à la patience des mies, n'avait presque rien changé à leur caractère; ne sentant que trop que leur naturel l'emporterait sur leur éducation, elle n'espéra plus de les changer par les voies simples, et fut obligée d'avoir recours à des remèdes violents, tels que la métamorphose. Cette extrémité était dure, à la vérité; mais elle était immanquable pour perfectionner les caractères. Les enfants, malgré leurs changements, conser-

vaient les idées et le sentiment de ce qu'ils avaient été, et subissaient les lois de leur état. Dès que la fée, qui avait le don de pénétrer les pensées, les croyait corrigés, elle leur rendait leur première forme avec son amitié, et leur procurait souvent un établissement avantageux. Elle changea donc, mais avec peine, les trois fils de Pétaud en polichinelles, et les trois filles en dames gigognes, et les condamna à être ainsi marionnettes pendant l'espace de trois ans.

Comme elle était aussi contente du prince Cadichon, qu'elle avait été peu satisfaite de ses frères et sœurs, elle ne voulut pas qu'il fût le témoin de leur disgrâce, et résolut de l'éloigner. Il ne s'agissait que de trouver un asile qui le garantît de la méchanceté de Gangan; mais, pour ne rien prendre sur son compte, elle jugea à propos d'aller consulter la reine des fées, son amie, et de prendre son avis sur ce qu'elle avait à faire. Dans ce dessein, elle mit son vertugadin de velours vert, son mantelet de satin jonquille, et son petit chaperon bleu; puis, ayant fait atteler à sa chaise de poste d'osier doré six hannetons blancs, harnachés de nonpareille couleur de rose, elle partit en diligence et arriva en peu de temps dans l'île Fortunée, où la reine des fées faisait sa résidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au bout d'une magnifique avenue d'orangers et de citronniers, elle entra dans la cour du château, où elle trouva en haie vingt-quatre gines noires, hautes de six pieds, ayant de longues robes retroussées, et portant sur l'épaule gauche une massue d'acier poli; elles avaient derrière elles vingt-quatre autruches noires, mouchetées de rouge et de bleu, qu'elles tenaient en laisse, et elles gardaient un profond silence. Ces gines noires étaient de mé-

chantes fées, condamnées à remplir ces postes pendant plusieurs siècles, selon la qualité de leurs crimes.

Dès qu'elles aperçurent la fée, elles la saluèrent en laissant tomber leurs massues sur le pavé; comme il était pareillement d'acier, il rendit un son éclatant et fit feu. Cet honneur était dû à toutes celles qui, ainsi que la fée, avaient un gouvernement.

Après avoir monté l'escalier, composé de porphyre, de jaspe, d'agate et de lapis, elle aperçut dans la première chambre douze jeunes filles simplement vêtues, mais sans chaperon; elles avaient seulement le clavier à la ceinture, et la demi baguette dont elles la saluèrent comme avaient fait les gines. Elle leur rendit le salut; car cet emploi est ordinairement destiné à celles qui devaient être bientôt initiées à l'art de féerie. Elle traversa une longue suite d'appartements magnifiquement meublés, et arriva dans l'antichambre de la reine, qu'elle trouva remplie de fées qui s'y étaient rendues de toutes les parties du monde, les unes pour leurs affaires, et les autres pour faire leur cour.

Il n'y avait presque plus personne dans le cabinet de la reine, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les fées ont pour leur souveraine, elle n'aurait pu s'empêcher d'éclater de rire à la vue d'une figure aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de satin vert chamarré de dentelles bleues et or, elle portait un large vertugadin de même étoffe, brodé de chenille et de pompons couleur de rose; d'un demi-ceint enrichi d'émeraudes pendaient à un clavier d'argent un petit miroir en boîte à mouches, une grosse montre et un étui de pièces; ses oreilles étaient chargées de deux grosses pendeloques de

perles et de rubis, et elle avait sur la tête un chaperon de velours petit jaune, avec une aigrette d'améthystes et de topazes; un gros bouquet de jasmin ornait le devant de son corps, et dix ou douze mouches, dispersées sur un vieux rouge, couvraient une peau ridée et couleur de rose sèche.

Si la Fée des champs fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan, celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendait le moins.

Elle n'ignorait pas la protection que cette fée avait accordée aux enfants de Pétaud et de Gillette. Mais comme le lieu lui défendait de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula, et affectant un air de politesse mêlée de hauteur :

« Comment, Madame, lui dit-elle, vous êtes-vous résolue à quitter le calme de la campagne pour venir vous confondre dans le tumulte de la cour? Il faut que vous ayez eu pour cela des raisons bien fortes.

— Celles qui m'y amènent, interrompit la Fée des champs, ne ressemblent point du tout aux vôtres; l'intérêt ni l'ambition n'ont jamais été les motifs de ma protection, et je sais ne l'accorder qu'à ceux qui en sont dignes et reconnaissants.

— Je le crois, répondit Gangan; les dindons et les oies sont bonnes personnes.

— Cela est vrai, reprit vivement la fée, et beaucoup plus que les Gangans, car ils ne sont point injustes; qu'en dites-vous? »

La dispute n'en serait pas demeurée là, si l'on n'eût averti la Fée des champs que la reine était seule, et qu'elle voulait lui parler. Ainsi les deux fées se saluèrent et se séparèrent en femmes qui se haïssent parfaitement.

La reine, qui s'aperçut de l'émotion que cette dispute ve-

nait de causer à son amie, feignit de l'ignorer et voulut en être informée; et la Fée des champs, charmée de satisfaire la curiosité de sa maîtresse, n'hésita pas à lui faire le récit des injustes motifs que Gangan avait eu de persécuter le roi Pétaud et la reine Gillette, et de ce que la pitié lui avait fait entreprendre pour traverser les desseins de cette perfide fée.

« Votre procédé est louable, lui dit la reine, et j'aime à voir en vous cette généreuse ardeur à protéger les malheureux; mais je crains cependant que Gangan ne se venge encore des bontés que vous avez pour la bonne Gillette et pour ses enfants; elle est méchante, et j'en reçois souvent des plaintes; mais soyez sûre que si elle abuse davantage contre vous de son pouvoir, je l'en punirai d'une façon terrible et éclatante. Je ne puis vous en dire davantage; voici l'heure du conseil; à mon retour nous conférerons ensemble sur les moyens de prévenir les mauvais desseins de votre ennemie. »

Dès que la Fée des champs fut seule, elle ne put résister à l'envie de consulter les livres de la souveraine. Tous les mystères de la féerie y sont dévoilés, et l'on y découvre, jour par jour, tout ce qui se passe dans l'univers; mais il n'appartient qu'à la reine de suspendre ou d'empêcher les événements; elle a sur les fées la même puissance que celles-ci ont sur les hommes. La protectrice de Cadichon eut à peine ouvert ces livres, qu'elle y lut distinctement que, par le pouvoir de grande féerie, la perfide Gangan enlevait dans le même instant le jeune prince, et qu'elle le transportait dans l'île inaccessible où elle retenait sa nièce depuis le moment de sa naissance. A cette vue, elle trembla d'abord pour la vie de son protégé, et ensuite pour son cœur et pour

ses sentiments; car elle savait que cette méchante fée était plus capable de les corrompre que de les former.

Le trouble que cet incident jeta dans son âme fit place aux réflexions, et elle pensait aux moyens d'empêcher les suites de cette entreprise, lorsque la reine sortit du conseil et vint la rejoindre. A la tristesse qu'elle remarqua sur le visage de son amie, elle jugea de ce qui lui était arrivé pendant son absence; et, lui adressant la parole :

« Vous avez voulu, lui dit-elle, satisfaire votre curiosité, et vous avez appris des choses que je voulais dérober à votre connaissance. Je n'ai pu refuser, il est vrai, à Gangan le pouvoir de grande féerie, puisque, suivant nos lois, il est dû à son ancienneté; mais la connaissance que j'ai de son caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un certain espace de temps. Assurez-vous, généreuse fée, qu'après cela votre ennemie sera sévèrement punie, si elle abuse de ce même pouvoir qu'elle tient de nos lois et de ma bonté. Cependant, pour vous donner dès aujourd'hui une preuve de mon amitié, et mettre à couvert des attentats de Gangan les autres enfants de Gillette auxquels vous vous intéressez, prenez cette fiole, frottez-les de la liqueur qu'elle renferme : c'est de l'eau d'invisibilité; elle dérobe les objets aux yeux des fées seulement; et son charme est tel, que Gangan, avec toute sa puissance, ne saurait le vaincre. Allez, ma chère amie, souvenez-vous que votre reine aime la générosité, qu'elle protège la vertu; et comptez toujours sur sa protection et sur sa tendresse. »

A ces mots, la fée prit respectueusement la main de la reine, la baisa, et partit.

Elle ne fut pas plus tôt dans son île, qu'elle mit en usage

l'eau d'invisibilité . elle en frotta les trois polichinelles et les trois dames gigognes, et préserva seulement l'extrémité de leur nez, qu'elle laissa visible, afin de les pouvoir reconnaître. Puis, ayant donne ses ordres et consulté les livres, elle partit pour se rendre chez le roi Pétaud, où elle avait su que sa présence était nécessaire.

En effet, lorsqu'elle y arriva, le petit royaume de ce prince était en combustion, et voici quel en était le sujet. Il y avait déjà longtemps que la maison où Sa Majesté avait logé jusqu'alors, et que son beau-père le sénéchal avait habitée avant lui, tombait de tous côtés, malgré les réparations qu'on y avait faites. Il avait résolu, dans un conseil particulier avec son maître maçon, qu'il avait fait son premier architecte, d'en rebâtir une nouvelle.

Cet officier de la couronne, n'ayant depuis longtemps rien fait de neuf pour Leurs Majestés, avait abattu tout le vieux bâtiment, dans le dessein d'en commencer un nouveau, qui, selon lui, devait être bien plus magnifique que l'autre; mais les épargnes du roi, depuis l'enlèvement de ses enfants, et ses revenus annuels, ne suffisant pas pour l'exécution de ce nouvel édifice, il prit le parti, sur le conseil de son receveur et du procureur fiscal, d'imposer une taxe pour fournir à la dépense de son bâtiment. Ses sujets, qui n'avaient point encore payé d'impôts, murmurèrent fort haut et jurèrent de ne point obéir; ils menacèrent même de s'en plaindre à la reine mère et de la rendre l'arbitre de leurs plaintes. A leur mécontentement se joignirent les remontrances de Caboche : il prétendait qu'il était ridicule de faire payer aux autres une chose qui ne pouvait leur être utile ni profitable; que Sa Majesté n'était au fond qu'un homme

comme un autre; qu'ayant ses biens et revenus, il ne devait pas prendre ceux d'autrui pour dépenser davantage; que par conséquent, lorsqu'on n'avait le moyen que d'avoir une maison, il ne fallait pas avoir un château, et quiconque n'avait qu'un écu ne devait dépenser qu'un écu.

Toutes ces raisons paraissaient fort bonnes au roi; mais dans le même instant le procureur fiscal et le receveur lui crièrent qu'il était le maître; que ce n'était pas la peine d'avoir des sujets, si on ne leur faisait pas acheter le soin qu'on se donnait de les gouverner; qu'ils étaient faits pour payer, et les rois pour dépenser; et qu'il n'y avait qu'une tête de sénéchal capable de penser autrement et de conseiller de même.

Le roi trouvait que ceux-ci raisonnaient fort juste et concluait à lever l'impôt. Cependant chacun prenait parti et donnait la décision. « On les fera bien payer, disaient les uns; on ne payera pas, disaient les autres; cela ne sera pas ainsi, disait Caboche, car je l'ai mis dans ma tête; cela sera, disait le procureur fiscal, ou j'y perdrai mon latin. »

Enfin, c'était un si grand tintamarre qu'on ne s'entendait pas. Le roi, qui ne savait plus auquel entendre, ne savait plus quel parti prendre. Quand il était avec la reine, il lui disait quelquefois :

« Oh! par mon sceptre, si cela continue, je planterai tout là, et alors sera le roi qui voudra; car j'irai si loin, si loin, que je n'entendrai parler ni de royaume, ni de peuple, ni de maison.

— Ne vous impatientez pas, Sire, lui répondait tranquillement la reine; j'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Majesté que *tout vient à point à qui peut attendre*.

— Eh ! que diable voulez-vous que j'attende? répliquait le roi. Encore si ceux qui ont emporté nos enfants nous avaient laissé une maison à la place, nous n'en serions pas où nous en sommes; mais sans doute la Gangan y a mis bon ordre, et, si cela continue, nous n'aurons pas plus de maison que nous n'avons d'enfants. »

Et puis c'était de rabâcher contre les fées, et tant et tant, que la bonne Gillette en était impatientée.

La fée, qui avait été témoin pendant quelque temps de ce qui se passait, et qui souffrait des inquiétudes de la reine, se montra enfin à elle sous la forme d'une linotte, dont elle s'était déjà servie une fois, et la tranquillisa, en l'assurant que bientôt elle lui donnerait des preuves convaincantes de son amitié et de sa protection.

Gillette, transportée de joie, la baisa mille fois, après lui en avoir demandé la permission; elle la pria de rester, et lui promit, pour l'y engager, de lui faire tous les jours, tant qu'elle demeurerait avec elle, un petit gâteau, composé de farine de millet, de chènevis et de lait. La fée y consentit, et ses promesses ne tardèrent pas à s'accomplir.

Le quinzième jour de son arrivée, le roi, qui se levait ordinairement de grand matin, fut étrangement surpris de se voir dans une maison toute neuve, fort commode et très solidement bâtie : je dis une maison, car ce n'était que cela, et point du tout un palais. Il n'y avait ni architecture, ni peinture, ni sculpture, ni dorure. On trouvait au rez-de-chaussée une cuisine, une dépense ou office, une salle à manger, et une salle d'audience; au premier étage, une antichambre, une chambre, un cabinet, une garde-robe pour la reine, et un grand cabinet en aile pour le roi, dans lequel la biblio-

thèque dont on a parlé se trouva toute placée. Au-dessus étaient de fort beaux greniers, bien lambrissés, d'où l'on découvrait la plus belle vue du monde. On n'avait pas oublié une laiterie avec tous ses ustensiles; mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que toute la maison était bien meublée et garnie de tout ce qui était nécessaire. Les meubles étaient parfaitement semblables, pour les étoffes et pour la forme, à ceux de Leurs Majestés; et ils auraient pu s'y méprendre, si ceux-ci n'avaient été neufs.

On s'imagine bien quel fut l'étonnement de Pétaud de se trouver dans une maison qu'il ne connaissait point; mais ce fut bien autre chose lorsque, ayant ouvert une des fenêtres de sa chambre, il aperçut, au lieu de son petit potager royal, un grand gazon en boulingrin au bout duquel était un assez bel étang, terminé par un bois de haute futaie; qu'il y avait, à droite du boulingrin, un potager rempli de tous les différents légumes, et qu'à gauche était un verger planté de toutes sortes d'arbres fruitiers.

Il considéra tout cela pendant quelque temps; mais sa surprise faisant place à la joie, il courut au lit de la reine, qui dormait encore et la réveilla en lui criant :

« Ma femme, ma femme, levez-vous; venez voir une maison toute neuve, des jardins magnifiques. Savez-vous ce que c'est que tout cela? Pour moi, je n'y comprends rien. »

La reine eut à peine le temps de prendre son jupon, son pet-en-l'air et ses mules. Elle fut à sa fenêtre avec le roi, qui sur-le-champ la conduisit dans tout l'appartement, et de là au rez-de-chaussée, où ils trouvèrent la cuisine et l'office garnis de tout ce dont on pouvait avoir besoin. Toutes ces merveilles ne laissèrent pas que d'effrayer le bon Pétaud;

mais la reine, qui se doutait d'où tout cela venait, n'avait pas la même crainte, et n'osait en rien dire. Ils étaient tous deux dans cette situation, lorsque le sénéchal, qui cherchait depuis une heure la maison du roi, entra dans celle-ci, plus par le devoir de sa charge que par l'espérance d'y rencontrer Leurs Majestés. Il ne savait que penser d'une maison élevée en une nuit; et quoiqu'il fût moins peureux que son gendre, il ne commença cependant à se rassurer que lorsqu'il se vit en compagnie. Le roi, de son côté, fut aussi fort aise de le voir arriver; et tenant toujours le bras de la reine, ils parcoururent une seconde fois toute la maison du haut en bas, et tous les jardins.

Chacun raisonna beaucoup sur la singularité de cette aventure : les uns trouvaient que Leurs Majestés étaient bien hardies de demeurer dans une maison bâtie par les fées, au risque d'être lutinées; les autres, au contraire, prétendaient qu'elles faisaient fort bien, et qu'il serait à souhaiter que toutes les vieilles maisons du royaume fussent rebâties de même. Comme on se fait aisément au bien-être et aux nouveautés, après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus; et le roi fut en peu de temps aussi accoutumé à sa nouvelle maison, que s'il l'eût habitée toute sa vie. Par ce moyen, il ne fut plus question d'impôt; la tranquillité revint dans l'État, et l'union entre les grands officiers de la couronne. Il n'y eut que le pauvre architecte qui pensa se pendre, mais qui se contenta de donner au diable les génies et les fées, et de les appeler cent fois magiciens et sorcieres.

Pendant que la Fée des champs produisait toutes ces merveilles, elle remarqua dans Gillette tant de respect pour les fées, et tant de reconnaissance pour elle, que, se sentant

attachée de plus en plus aux intérêts de cette reine, elle ne put lui refuser de faire à la cour un séjour plus long qu'elle n'avait projeté. Elle la rassura aussi sur le sort de ses enfants, et lui apprit leur châtiment et les raisons qu'elle avait eues de se porter à cette extrémité; mais comme la vraie et tendre amitié fait faire mystère des choses les plus intéressantes, lorsqu'elles peuvent être affligeantes pour la personne aimée, elle lui cacha avec soin l'enlèvement de son cher Cadichon, et les alarmes qu'elle en ressentait elle-même; puis, lui ayant recommandé la confiance, la patience et la discrétion, si elle voulait parvenir au bonheur, elle la quitta avec regret pour retourner dans son gouvernement de l'île Bambine.

Dès qu'elle y fut arrivée, on l'informa avec empressement d'un événement inouï depuis l'établissement de l'île. La mie doyenne qui, pendant l'absence de la fée, faisait les fonctions de gouvernante, lui apprit que quelques enfants mutins, opiniâtres, et auxquels on avait pardonné plusieurs fois, soutenus des poupées leurs amies, s'étaient révoltés, dans le dessein de ne plus obéir à leurs mies; que l'esprit de révolte avait tellement gagné en peu de temps, qu'on avait eu bien de la peine à en arrêter le cours; que pour cet effet, se servant de son autorité, elle avait commencé par faire emprisonner les poupées dans les boîtes, et qu'à l'égard des enfants, elle avait condamné les uns à n'avoir, pendant quinze jours, que du pain sec à goûter, les autres à être en coiffure de nuit pendant un mois, ou bien à être enfermés entre quatre chaises l'espace de deux heures par jour, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement.

La fée gouvernante approuva la conduite de la mie

moyenne, et la loua beaucoup de son zèle; mais comme il fallait un exemple, sans s'écarter de la loi générale, elle condamna les plus mutins des rebelles a être cent ans marionnettes, et les obligea de servir, dans les différents royaumes de l'univers, de gagne-pain aux Briochés et de spectacle au peuple. Elle se laissa d'autant plus aller à cette rigueur, qu'elle apprit que ses six protégés avaient eu peu de part à la rébellion. Charmée du changement qui commençait à se faire en eux, elle les fit venir devant elle, et, s'adressant à leurs bouts de nez (car elle n'en pouvait voir davantage), elle leur fit une réprimande plus douce que sévère, et les renvoya en leur promettant son amitié et des récompenses, si dans la suite elle avait lieu d'être satisfaite.

Quoique cet événement et son devoir ne lui permissent pas de s'absenter d'un lieu où sa personne semblait si nécessaire, elle ne put cependant résister longtemps à l'intérêt qu'elle sentait pour Cadichon, et à l'impatience qu'elle avait d'en apprendre des nouvelles; aussi, dès qu'elle se crut moins utile à son petit peuple, elle partit promptement, dans le dessein de satisfaire sa curiosité et sa tendresse pour le jeune prince.

Pour n'être point aperçue des génies et des fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air, elle prit sa petite chaise de poste, qu'elle ferma exactement de tous les côtés; elle se munit des ustensiles de la féerie, et n'oublia pas surtout de l'eau d'invisibilité; puis, ayant ordonné à ses six lézards volants d'aller grand train, elle arriva en quelques minutes assez près de l'île inaccessible. Là elle mit pied à terre, fit disparaître sa voiture, et, s'étant frottée de l'eau dont on vient de parler, elle fran-

chit, sans être vue, les obstacles qui auraient pu, sans cela, s'opposer à son passage.

Gangan, pour interdire aux génies et aux fées l'entrée de son île, l'avait environnée d'une triple enceinte, formée par un torrent rapide qui roulait avec ses eaux des rochers et des troncs d'arbres. Les bords de cette île étaient défendus par vingt-quatre dragons d'une énorme grandeur; et les flammes qu'ils vomissaient à la vue des fées ou des génies s'élevaient jusqu'aux nues, et formaient, en se réunissant, un mur de feu impénétrable.

Il y avait à peine une heure que la Fée des champs cherchait à s'instruire, sans être vue, du sort de Cadichon, lorsque le hasard lui fournit l'occasion la plus favorable : elle vit venir à elle Gangan, accompagnée d'une dive (car elle n'était servie que par des génies malfaisants); son visage lui parut enflammé de colère, et elle parlait avec beaucoup d'action. La Fée des champs, profitant de son invisibilité, résolut d'écouter, et entendit Gangan tenir à peu près ce discours à sa compagne :

« Oui, ma chère Barbarec, tu me vois au désespoir; je perds pour jamais le plus grand royaume de l'univers; l'ingrate mère de Pétaud est morte sans avoir jamais voulu se raccommoder avec moi. Ce n'est pas tout : elle a encore engagé ses sujets par serment à ne jamais recevoir de ma main aucun successeur, et à rendre même sa couronne à son fils ou à l'un de ses petits-fils. J'ai tâché de regagner les peuples par mes bienfaits, mais j'ai trouvé contre moi une haine invétérée : ils ont refusé mes dons, ils les ont regardés comme autant de perfidies et de trahisons, et, par une délibération unanime et authentique de suivre les intentions

de la reine, sont parvenus à m'enlever un trône où j'avais compté de faire monter ma nièce. Mais ces sujets ingrats ne tarderont pas à éprouver ma juste colère ; et, pour commencer par ceux qui sont les principales causes de ma disgrâce, prends dans mes écuries un de mes plus forts griffons, vole dans l'île Bambine, saisis-toi des frères et sœurs de Cadichon, et amène-les dans cette île ; je me charge d'enlever Pétaud et Gillette, et, lorsque je les aurai tous rassemblés, je changerai ceux-ci en lapins, et leurs enfants en bassets. Si un reste de pitié que je ressens encore pour Cadichon vient à m'abandonner, je ne réponds pas qu'il n'éprouve aussi les effets de ma vengeance. Allons cependant tout préparer pour l'exécution de mes desseins, et pensons, ma chère Barbarec, qu'ayant quitté les lois des périses pour suivre celles des dives, nous sommes devenues les ennemies des fées, des hommes, et que nous ne devons rien négliger pour les accabler du poids de notre haine. »

La Fée des champs ne put entendre ce discours sans frémir ; elle demeura quelque temps immobile ; puis, rappelant sa raison, et sentant de quelle conséquence il était de ne pas rester plus longtemps dans ce séjour terrible, elle prit le parti d'en sortir et d'aller au plus tôt implorer la puissance de la reine des fées. Elle repassa de l'autre côté de l'île ; mais elle était à peine descendue à terre, que le ciel s'obscurcit, la terre trembla, et des mugissements épouvantables, en s'unissant au tonnerre et aux éclairs, semblaient annoncer la destruction prochaine de l'univers. Quelques moments après, le calme revint dans les airs ; mais le jour, s'obscurcissant de plus en plus, fit place à un nouveau spectacle aussi terrible que le précédent.

Les vingt-quatre dragons qui défendaient les approches de l'île, poussant des hurlements affreux, s'élancèrent l'un contre l'autre en vomissant des torrents de flammes, et formèrent un combat de feu qui finit par les consumer eux-mêmes. Le jour revint, et il ne parut, à la place du torrent et de l'île, qu'un rocher sec et aride; de son sommet s'envola à l'instant une autruche noire; elle portait sur son dos le prince Cadichon et la petite princesse, nièce de Gangan. Tous ces prodiges n'avaient pas autant étonné la Fée des champs, qu'elle fut touchée de la situation de ces aimables enfants; et, sa tendresse lui ayant conseillé de les suivre, elle fit sur-le-champ reparaître sa voiture, et partit avec tant de diligence, qu'elle eut en peu de temps rejoint l'autruche noire. Son premier dessein fut de lui enlever le prince et la princesse; mais s'étant aperçue qu'elle prenait la route de l'Ile Fortunée, elle se contenta de la suivre et de l'observer de près.

En effet, au bout de quelques minutes, l'autruche s'abattit dans l'île, et tourna ses pas vers la reine des fées. Cette souveraine, assise à l'entrée de son palais, sur un trône d'or enrichi de pierreries, était entourée de ses douze fées, des vingt-quatre gines noires dont on a parlé, et d'une cour nombreuse. Dans le moment que l'autruche s'approcha du trône, la Fée des champs se saisit du prince et de la princesse, les porta aux pieds de la reine, et alors l'autruche reprit sa première forme avec son caractère : la confusion, le dépit et le désespoir se peignaient tour à tour sur son visage; et elle était dans la plus cruelle attente de ce qui allait lui arriver, lorsque la reine lui adressa la parole en ces termes :

« La malignité de votre esprit et la perversité de votre



cœur ne vous ont pas permis de faire un bon usage de votre pouvoir ; bien loin de réparer vos injustices par la puissance de grande féerie que les lois et ma bonté vous ont accordée, vous en avez au contraire abusé, et cet abus réclame enfin ma justice : recevez donc aujourd'hui le châtiment de vos forfaits en perdant pour deux cents ans toute puissance de féerie et en reprenant la forme d'autruche, sous laquelle vous serez, pendant ce temps-là, destinée aux services de ces génies. »

A ces mots, la reine la toucha de son sceptre, et toutes les fées, ayant levé sur elle leurs baguettes en signe d'applaudissements, prononcèrent quelques paroles, pendant lesquelles la malheureuse Gangan, redevenue autruche, alla sur-le-champ se placer parmi les autres animaux de son espèce.

Cependant la reine, ayant appelé la fée Judicieuse, lui confia le soin du jeune prince et de la jeune princesse, pendant qu'ils resteraient à la cour, et lui recommanda surtout de former leur cœur en cultivant leur esprit ; puis elle embrassa Cadichon et *Féliciane* (c'est ainsi que se nommait la princesse), et ces aimables enfants, pénétrés de joie et de reconnaissance, ne quittèrent qu'avec peine les bras de la reine pour se rendre dans ceux de Judicieuse.

Ils profitèrent si bien de l'éducation qu'on leur donna, pendant deux ans qu'ils demeurèrent chez la reine des fées, qu'ils s'attirèrent l'amour et l'admiration de toute sa cour. Quand ils eurent atteint l'âge, l'un de quatorze ans et l'autre de douze, la souveraine des fées résolut de les unir et de les rendre, avec les frères et sœurs de Cadichon, au roi Pétaud et à la reine Gillette ; mais elle déclara à la Fée des champs que, pour servir d'exemple à Cadichon et à Féliciane, ces

enfants, quoique parfaitement corrigés de leurs défauts, ne reprendraient leur première forme qu'en présence des jeunes époux, et lorsqu'ils seraient arrivés chez le roi leur père. Puis, l'ayant rendue visible, et ayant déterminé le moment du départ, elle lui confia la conduite des six enfants dont elle avait pris soin, et lui ordonna de leur choisir des époux et des épouses; ensuite elle fit venir Judicieuse, et la chargea d'accompagner le prince et la princesse. Ces aimables enfants répandirent des larmes en quittant celle à qui ils devaient leur bonheur; et cette généreuse reine, en les embrassant tendrement, leur promit son amitié et les vit partir avec regret.

Ils ne tardèrent pas à se rendre à la cour de Pétaud. Ce roi y était depuis quelques jours dans un embarras extrême. La reine sa mère, après avoir langui quelques années, avait laissé le trône vacant, et les députés de son royaume venaient inviter son fils d'y monter. Ils demandaient une audience, et on ne savait de quelle façon il fallait la leur accorder. Pétaud était incertain s'il devait être debout ou assis, à pied ou à cheval : pour cet effet, on assembla le conseil, où chacun décida à l'ordinaire. Le sénéchal Caboche prétendit que le roi devait être debout, et soutint qu'il avait ouï dire que l'empereur Charlemagne et les douze pairs de France étaient toujours debout, et qu'ils ne s'asseyaient que pour manger et pour se coucher. Le procureur fiscal opina pour que Sa Majesté fût assise; il dit pour ses raisons que le roi et les juges devaient toujours être à leur aise, et qu'après le lit il n'y avait rien de si commode qu'un fauteuil.

Le receveur, au contraire, fut d'avis que le roi parût à cheval, et il allégua que c'était la posture la plus noble pour

les rois, puisque leurs statues les représentaient toujours ainsi. On soutint son sentiment; on cria, on se querella, et on aurait peut-être été plus loin, si le roi, en élevant la voix plus haut qu'eux tous :

« Finirez-vous donc, vous autres? leur dit-il; voilà bien du bruit pour une chaise de plus ou de moins! Comme je serai, ils me verront; et comme ils me trouveront, ils me prendront; voilà tout ce que j'y fais : mais pour être leur roi, grand merci; je deviendrais fou, avec tous les tracas de royauté qu'ils m'ont dit que j'aurais sur les bras. Vive, vive mon petit royaume! puisque j'y suis bien, je m'y tiendrai : ainsi, qu'ils s'accommodent. Cependant, puisqu'ils veulent avoir une audience, il faut la leur donner; partant, qu'on les fasse venir. »

Chacun se retira en murmurant tout haut de ce que le roi n'avait pas choisi son avis, et en le blâmant de vouloir en faire toujours à sa tête.

Pendant qu'on était allé chercher les députés, Sa Majesté, croyant penser bien mieux que ceux de son conseil, prit ses habits royaux, et s'assit sur le pied de son lit, dont il avait fait relever les rideaux en festons autour des colonnes torses. Il tenait d'une main son sceptre, et de l'autre sa toque et ses gants à frange; la reine était à sa droite, sur une chaise de serge bleue garnie de gros clous dorés, et ses femmes étaient derrière elle. A la gauche du roi, on voyait ses grands officiers, qui presque tous riaient sous leur chapeau de la figure singulière de leur roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, et les députés entrèrent, suivis de tout le peuple du royaume de Pétaud. Ils lui firent trois profondes révérences, auxquelles le roi

et la reine répondirent par trois autres, et ils allaient commencer leur harangue, lorsqu'on vit arriver une femme d'une figure majestueuse, tenant par la main un jeune homme de quatorze à quinze ans, et qui, adressant la parole à Gillette, lui parla ainsi :

« Reine, *tout vient à point à qui peut attendre.* Vos malheurs sont finis, et votre destin a changé de face; on a su dérober à la méchanceté de Gangan le prince que voici. Cette perfide fée ne peut plus lui nuire, et sa malice vient d'être confondue. Reconnaissez donc en lui Cadichon; et vous, députés, rendez hommage au légitime successeur de vos Etats. »

Alors le roi, reconnaissant son fils, le prit dans ses bras et le baisa mille fois; puis, sautant au cou de la fée, il l'embrassa sans aucun égard pour son âge ni pour son caractère; il en fit de même à sa femme, à Caboche, au procureur fiscal, au receveur et à tout ce qui se trouva autour de lui; après quoi, ôtant son manteau royal, il le mit sur les épaules de Cadichon, lui donna son sceptre, l'assit sur le pied du lit, et se prit à crier de toutes ses forces : *Vive le roi!* Ce qui fut répété sur-le-champ par les grands et ensuite par tout le peuple, à qui le roi dit plusieurs fois : « Criez donc, vous autres! »

Cependant la reine, pénétrée de joie et de reconnaissance, était tombée aux genoux de la fée, qu'elle embrassait en pleurant; et la fée, après l'avoir relevée, fit signe qu'elle voulait parler. Chacun prêta silence, excepté le roi, dont la joie était si grande, qu'il ne voyait, pour ainsi dire, ni n'entendait rien; enfin, se trouvant hors d'haleine, il se tut, et la fée continua ainsi :

« Ce que vous voyez n'est qu'une partie des bienfaits de la Fée des champs, votre amie; elle y joint encore le choix d'une princesse jeune et aimable, que notre reine a destinée au prince pour épouse. Si les qualités de l'esprit de cette princesse et les grâces de sa figure sont un faible garant du bonheur de ces époux, la douceur de son caractère et la bonté de son cœur, que j'ai pris soin de former, peuvent en assurer la durée. Confirmez donc cette union, et méritez ainsi la puissante protection de la Fée des champs et de celle de... »

Le roi n'en put entendre davantage, et, prenant aussitôt la main du prince et celle de la princesse :

« Tope, dit-il; je les marie, et leur donne tous mes royaumes et toutes mes fermes; car pour mes autres enfants, je ne m'en embarrasse plus; et cette bonne Madame des champs, notre amie, ne les laissera manquer de rien : ainsi, faisons la noce et réjouissons-nous. Vous dînerez tous avec moi, quoique je ne sache pas trop ce que je vous donnerai; mais, comme dit ma femme, *tout vient à point à qui peut attendre*.

— Cependant, beau-père, dit-il à Caboche, va-t'en à la cuisine, fais tuer tout ce qui est en ma basse-cour, et surtout, grand'chère, car je veux qu'il en soit parlé. »

Le sénéchal obéit; mais en traversant la salle à manger, il y aperçut une table de vingt-quatre couverts servie des meilleurs mets. Il n'alla pas plus loin, et revint promptement raconter au roi et à la reine ce qu'il venait de voir.

Chacun voulut en être témoin; on s'y rendit, non sans quelque frayeur, et par conséquent sans cérémonie. Ce spectacle étonna d'abord; on hésita à goûter des viandes, mais enfin on s'y accoutuma, et le roi, à qui tout cela ne

coûtait rien, donna l'exemple, mangea de bon cœur et but exactement sa ronde. On dit qu'il ne s'épargna pas sur ses vieilles histoires et sur ses vieux bons mots, car le bonhomme les répétait souvent, et toujours dans les mêmes termes.

Il y avait près de deux heures que l'on était à table, lorsqu'on entendit les violons dans la salle d'audience. Comme on avait bien bu et bien mangé, on quitta volontiers la table, et le roi, qui était en gaieté, ne demandant pas mieux que de danser, voulut ouvrir le bal avec la reine, et demanda la courante. Les violons obéirent; il la commença; mais, ne s'en souvenant plus, il ne l'acheva pas ,et dit au jeune prince et à la jeune princesse de danser un menuet, ce qu'ils firent avec une grâce admirable. Ils en étaient à la dernière révérence, lorsqu'on vit entrer dans la chambre six marionnettes joliment habillées, savoir, trois en chevaliers romains, et trois en dames romaines. Chacune de ces six marionnettes avait à côté d'elle une place vide, dans laquelle on apercevait un bout de nez; et tout cela était conduit par une femme à laquelle on prit peu garde, tant ce spectacle attira les regards.

Chacun se rangea pour leur faire place, et sur-le-champ ils formèrent un pas dans lequel les six bouts de nez figurèrent à merveille. Le ballet fini, elles se rangèrent en cercle, et dans le même ordre qu'elles avaient observé en entrant. Leur conductrice se plaça au centre, porta l'extrémité de sa baguette sur les six bouts de nez, et fit en même temps paraître à leur place six polichinelles et six dames gigognes.

« Bon, bon, dit le roi; tout cela sera pour mes petits-

enfants; pourvu qu'ils ne me coûtent rien à nourrir et à habiller, je les garderai, et m'en réjouirai en attendant.

— Doucement, Sire, reprit cette femme; donnez-vous patience, *tout vient à point à qui peut attendre.* »

Dans le même instant, les douze marionnettes se remirent à danser, et l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil, et reprendre peu à peu un autre visage et un nouvel habillement.

« Miséricorde! s'écria le roi, voilà Toinon, Jacquot et Chonchon; ma femme, c'est Toinette, Jacqueline et Chonchette... Non... je ne crois pas... Oh! par mon sceptre, cela est admirable! »

Puis, adressant la parole à leur conductrice :

« Tenez, lui dit-il, je parie ma toque et mon manteau royal que vous êtes Madame des champs, notre amie. Par ma foi! vous valez votre pesant d'or, et voilà des enfants tout chaussés, tout vêtus, et grands comme père et mère; mais qui les mariera?

— Moi, répliqua la Fée des champs (car c'était elle-même), et ce sera tout à l'heure. »

A ces mots, le roi, ne se sentant pas de joie, la prit par la main, lui fit je ne sais combien de compliments de sa façon, et la fit asseoir auprès de Gillette, à qui il criait :

« C'est Madame des champs, au moins, c'est notre bonne amie! »

Mais la reine, n'écoutant que ses sentiments, se livra à toute sa reconnaissance envers la fée, et à toute sa tendresse pour ses enfants. La fée lui présenta ensuite les trois princes et les trois princesses, qui étaient inconnus, et proposa leurs mariages avec ses six enfants.

Le roi et la reine y consentirent sur-le-champ; tous ceux qui étaient présents applaudirent au choix de la fée, et les députés proclamèrent Cadichon et Féliciane pour leur roi et leur reine.

Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères et de ses beaux-frères un des grands gouvernements de son royaume en souveraineté; et les sept princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale.

A l'égard de Pétaud et de Gillette, la fortune de leurs enfants ne leur causa ni ambition ni jalousie. La majesté et la représentation d'une grande cour ne convenaient point à la simplicité de Gillette. Le caractère et le génie de Pétaud n'étaient point propres aux soins d'un grand royaume; et ils n'auraient pas changé, l'un, son sénéchal, son piquet et son potage; l'autre, son rouet, sa laiterie et l'amitié de la Fée des champs pour toutes les grandeurs de l'univers.

XI.

Mme LEPRINCE DE BEAUMONT

LA BELLE ET LA BÊTE.



XI.

Mme LEPRINCE DE BEAUMONT

LA BELLE ET LA BÊTE.

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois filles, et comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres.

Ses filles étaient très belles; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle Enfant;* en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce

qu'elles étaient riches : elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands; il leur fallait des gens de qualité pour compagnie. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres.

Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle (car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune), la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père pendant quelques années.

Tout d'un coup le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller demeurer dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'elles avaient plusieurs amants qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune. Les bonnes demoiselles se trompaient; leurs amants ne voulurent plus les regarder quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimait à cause de leur fierté, on disait : « Elles ne méritent pas qu'on les plaigne, nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé; qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons. » Mais en même temps tout le monde disait : « Pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son mal-

heur : c'est une si bonne fille! elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté! elle était si douce, si honnête! » Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou; mais elle leur dit qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et lui aider à travailler.

La pauvre Belle avait été bien affligée de perdre sa fortune; mais elle s'était dit à elle-même : « Quand je pleurerais, mes larmes ne me rendront pas mon bien; il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. »

Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante; mais, au bout de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, elle jouait du clavecin, ou bien elle chantait en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort; elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter leurs beaux habits et les compagnies : « Voyez notre cadette, disaient-elles entre elles; elle a l'âme si basse et si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. »

Le bon marchand ne pensait pas comme ses filles; il savait que la Belle était plus propre à briller dans les compagnies; il admirait la vertu de cette jeune fille, surtout sa patience; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire

tout l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau sur lequel il avait des marchandises venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle faillit faire tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien; car elle pensait en elle-même que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient. « Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose? lui dit son père. — Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient pas ici. » Ce n'est pas que la Belle se souciât d'une rose; mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien.

Le bonhomme partit; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et, après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant.

Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants; mais comme il fallait passer un grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement, le vent était si grand, qu'il le jeta deux fois à bas de son cheval; et, la nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé par des loups qu'il entendait hurler

autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans; et, ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie, et marcha vers la maison, où il ne trouva personne; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert.

Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même : « Le maître de la maison, ou ses domestiques, me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. » Il attendit pendant un temps considérable; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées et en tremblant; il but aussi quelques coups de vin, et, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements magnifiquement meublés. A la fin il trouva une chambre où il y avait un bon lit; et comme il était minuit passé et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher. Il était dix heures du matin quand il s'éveilla le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien, qui était tout gâté.

« Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de ma situation. » Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue.

Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. « Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. »

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval; et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. En même temps, il entendit un grand bruit et vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout près de s'évanouir. « Vous êtes bien ingrat, lui dit la bête d'une voix terrible; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et puis vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. »

Le marchand se jeta à genoux, et dit à la bête en joignant les mains : « Monseigneur, pardonnez-moi; je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé. — Je ne m'appelle point monseigneur, répondit le monstre, mais la *Bête*. Je n'aime pas les compliments, moi; je veux qu'on dise ce que l'on pense : ainsi ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles; je veux vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement pour mourir à votre place. Ne me raisonnez pas, partez; et si

vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. »

Le bonhomme n'avait pas le dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre; mais il pensa : « Au moins j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. » Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pouvait partir quand il voudrait. « Mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides. Retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide; tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. » En même temps la Bête se retira, et le bonhomme dit en lui-même : « S'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfants. »

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et, y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre dont la Bête lui avait parlé, le ferma, et, ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait lorsqu'il y était entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures le bonhomme arriva dans sa petite maison.

Ses enfants se rassemblèrent autour de lui; mais, au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses qu'il apportait à la Belle; il la lui donna, et lui dit : « La Belle, prenez ces roses, elles coûteront bien cher à votre malheureux père. » Et tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée.

A ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris et dirent des injures à la Belle, qui ne pleurait point. « Voyez

ce que produit l'orgueil de cette petite créature! disaient-elles. Que ne demandait-elle des ajustements comme nous? mais non, mademoiselle voulait se distinguer. Elle va causer la mort de notre père, et elle ne pleure pas! — Cela serait fort inutile, reprit la Belle. Pourquoi pleurerais-je la mort de mon père? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse. — Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas; nous irons trouver ce monstre, et nous périrons sous ses coups, si nous ne pouvons le tuer. — Ne l'espérez pas, mes enfants, leur dit le marchand; la puissance de la Bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre; ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfants. — Je vous assure, mon père, lui dit la Belle, que vous n'irez pas à ce palais sans moi; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre, que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. »

On eut beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais; et ses sœurs en étaient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie.

Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or;

mais aussitôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver à la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfants qu'il était devenu si riche, parce que ses filles auraient voulu retourner à la ville, et qu'il était résolu de mourir dans cette campagne; mais il confia ce secret à la Belle, qui lui apprit qu'il était venu quelques gentilshommes pendant son absence; qu'il y en avait deux qui aimaient ses sœurs. Elle pria son père de les marier; car elle était si bonne, qu'elle les aimait et leur pardonnait de tout son cœur le mal qu'elles lui avaient fait.

Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point, parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur.

Le cheval prit la route du palais, et, sur le soir, ils l'aperçurent illuminé comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie, et le bonhomme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger; mais la Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table et le servit; puis elle disait en elle-même : « La Bête veut m'engraisser avant de me manger, puisqu'elle me fait faire si bonne chère. »

Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant, car il pensait que c'était la Bête. La Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure; mais elle se rassura de son mieux; et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue, elle lui dit en tremblant que oui.

« Vous êtes bien bonne, lui dit la Bête, et je vous suis bien obligé. Bonhomme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. — Adieu, la Bête, » répondit-elle ; et tout de suite le monstre se retira. « Ah! ma fille, dit le marchand en embrassant la Belle, je suis à demi mort de frayeur. Croyez-moi, laissez-moi ici. — Non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté : vous partirez demain matin, et vous m'abandonnerez au secours du ciel; peut-être aura-t-il pitié de moi. »

Ils furent se coucher, et croyaient ne pas dormir de toute la nuit; mais à peine furent-ils dans leur lit, que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit : « Je suis contente de votre bon cœur, la Belle; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense. » La Belle, en s'éveillant, raconta ce songe à son père; et, quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris quand il fallut se séparer de sa chère fille.'

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle, et se mit à pleurer aussi; mais comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne point se chagriner pour le peu de temps qu'elle avait à vivre; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de se promener en attendant, et de visiter ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté; mais elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit : *Appartement de la Belle.* Elle ouvrit cette porte avec précipitation, et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait; mais ce qui frappa le plus sa vue fut

une grande bibliothèque, un clavecin et plusieurs livres de musique. « On ne veut pas que je m'ennuie, » dit-elle tout bas. Elle pensa ensuite : « Si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on ne m'aurait pas fait une telle provision. » Cette pensée ranima son courage.

Elle ouvrit la bibliothèque, et vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : *Souhaitez, commandez, vous êtes ici la reine et la maîtresse.* « Hélas! dit-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de revoir mon pauvre père et de savoir ce qu'il fait à présent. » Elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison, où son père arrivait avec un visage extrêmement triste! ses sœurs venaient au-devant de lui; et, malgré les grimaces qu'elles faisaient pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela disparut, et la Belle ne put s'empêcher de penser que la Bête était bien complaisante, et qu'elle n'avait rien à craindre d'elle.

A midi, elle trouva la table mise, et pendant son dîner elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne.

Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir. « La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper? — Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant. — Non, reprit la Bête; il n'y a ici de maîtresse que vous; vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie : je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid? — Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon.

— Vous avez raison, dit le monstre; mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une bête. — On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela. — Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison; car tout ceci est à vous. J'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente. — Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre bon cœur : quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid. — Oh! dame, oui! répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. — Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle; et je vous aime mieux avec votre figure que ceux qui, avec la figure d'homme, cachent un cœur faux, ingrat. — Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier; mais je suis un stupide, et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre; mais elle manqua mourir de frayeur lorsqu'il lui dit : « La Belle, voulez-vous être ma femme? » Elle fut quelque temps sans répondre : elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant; elle lui dit pourtant en tremblant : « Non, la Bête. » Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit; mais la Belle fut bientôt rassurée, car la Bête lui ayant dit tristement : « Adieu donc, la Belle, » sortit de la chambre en se retournant de temps en temps pour la regarder encore.

La Belle, se voyant seule, sentit une grande compassion

pour cette pauvre Bête. « Hélas! disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit laide, elle est si bonne! »

La Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle *esprit* dans le monde.

Chaque jour, la Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre; l'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur, et, loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures, car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là.

Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle lui disait que non. Elle lui dit un jour : « Vous me chagrinez, la Bête; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais; je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela. — Il le faut bien, reprit la Bête; je me rends justice, je sais que je suis bien horrible; mais je vous aime beaucoup. Cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. » La Belle rougit à ces paroles; elle avait vu, dans son miroir, que son père était malade du chagrin de l'avoir perdue, et elle souhaitait de le revoir. « Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout à fait, mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. — J'aime mieux mourir moi-même, dit le

monstre, que de vous donner du chagrin; je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur. — Non, lui dit la Belle en pleurant; je vous aime trop pour vouloir causer votre mort : je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées et que mes frères sont partis pour l'armée; mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. — Vous y serez demain au matin, dit la Bête; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'a mettre votre bague sur une table, en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu, la Belle. » La Bête soupira selon sa coutume en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de l'avoir affligée.

Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, et, ayant sonné une clochette qui était a côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri en la voyant. Le bonhomme accourut à ce cri et manqua mourir de joie en revoyant sa chère fille, et ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure.

La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever; mais la servante lui dit qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes toutes d'or, garnies de diamants. La Belle remercia la bonne Bête de ses attentions : elle prit la moins riche de ces robes, et dit à la servante de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses sœurs; mais à peine eut-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit que la Bête voulait qu'elle gardât tout cela pour elle; et aussitôt les robes et le coffre revinrent à la même place.

La Belle s'babilla, et, pendant ce temps, on fut avertir ses sœurs, qui accoururent avec leurs maris.

Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de douleur quand elles la virent babillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle était heureuse.

Ces deux jalouses descendirent dans le jardin pour y pleurer tout à leur aise, et elles se disaient : « Pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle ? — Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée : tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours. Sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. — Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela, il lui faut faire de grandes caresses. » Et, ayant pris cette résolution, elles remontèrent, et firent tant d'amitiés à leur sœur, que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant la Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son cœur; et elle s'ennuyait de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais, et qu'elle voyait la Bête couchée sur l'herbe, et près de mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut, et versa des larmes. « Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une Bête qui a pour moi tant de complaisance ? Est-ce sa faute

si elle est si laide, et si elle a peu d'esprit? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? Ce n'est ni la beauté ni l'esprit d'un mari qui rendent une femme contente; c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance, et la Bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle, mais j'ai de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. » A ces mots, la Belle se lève, met sa bague sur la table et revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit; et quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point.

La Belle alors craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais en jetant de grands cris; elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue, sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps sans avoir horreur de sa figure, et sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal et lui en jeta sur la tête. La Bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : « Vous avez oublié votre promesse; le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. — Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle; vous vivrez pour devenir mon époux : dès ce moment je vous donne ma main, et je jure que je ne serai



qu'à vous. Hélas! je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous; mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. »

A peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière ; les feux d'artifice, la musique, tout lui annonçait une fête : mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue; elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise! la Bête avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'Amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement.

Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête. « Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi il n'y avait que vous dans le monde assez bonne pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère; et en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. »

La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour le relever. Ils allèrent ensemble au château. La Belle manqua mourir de joie en trouvant dans la grande salle son père et toute sa famille, que la belle dame qui lui était apparue en songe avait transportés au château.

« La Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône

ne détruira pas vos vertus. — Pour vous, Mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de la Belle, je connais votre cœur et toute la malice qu'il renferme. Devenez deux statues; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse; mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. »

Dans le moment, la fée donna un coup de baguette qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps et dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

XII.

Mme LEPRINCE DE BEAUMONT.

LA FÉE AUX NÈFLES.



XII.

Mme LEPRINCE DE BEAUMONT.

LA FÉE AUX NÈFLES.

Il y avait une fois un roi, nommé *Guinguet*, qui était fort avare. Il voulut se marier, mais il ne se souciait pas d'épouser une belle princesse; il voulait seulement qu'elle eût beaucoup d'argent, et qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une telle qu'il la souhaitait. Elle eut un fils, qu'on nomma *Tity*, et, une autre année, elle accoucha d'un second fils, qu'on nomma *Mirtil*. Tity était plus beau que son frère; mais le roi et la reine ne le pouvaient souffrir, parce qu'il aimait à partager tout ce qu'on lui donnait avec les autres enfants qui venaient jouer avec lui. Pour Mirtil, il aimait

mieux laisser gâter ses bonbons que d'en donner à personne. Il enfermait ses jouets, de crainte de les user, et quand il tenait quelque chose dans sa main, il le serrait si fort, qu'on ne pouvait le lui arracher, même quand il dormait. Le roi et sa femme étaient fous de cet enfant, parce qu'il leur ressemblait. Les princes devinrent grands, et, de peur que Tity ne dépensât son argent, on ne lui donnait pas un sou. Un jour que Tity était à la chasse, un de ses écuyers, qui courait à cheval, passa auprès d'une bonne vieille et la jeta dans la boue : la vieille criait qu'elle avait la jambe cassée, mais l'écuyer ne faisait qu'en rire. Tity, qui avait un bon cœur, gronda son écuyer, et, s'approchant de la vieille avec l'Éveillé, qui était son page favori, il l'aida à se relever; l'ayant prise chacun par un bras, ils la conduisirent dans une petite cabane, où elle demeurait. Le prince alors fut au désespoir de n'avoir point d'argent à donner à cette femme. « A quoi me sert-il d'être prince, disait-il, puisque je n'ai pas la liberté de faire du bien? Il n'y a de plaisir à être grand seigneur que parce qu'on a le pouvoir de soulager les malheureux. » L'Éveillé, qui entendit le prince parler ainsi, lui dit : « J'ai un écu pour toute richesse; il est à votre service. — Je vous récompenserai quand je serai roi, dit Tity; j'accepte votre écu pour le donner à cette pauvre femme. »

Tity étant retourné à la cour, la reine le gronda de ce qu'il avait aidé cette femme à se relever. « Le grand malheur quand cette vieille serait morte! dit-elle à son fils (car les avares sont impitoyables) : il fait beau voir un prince s'abaisser jusqu'à secourir une misérable pauvresse! — Madame, lui dit Tity, je croyais que les princes n'étaient ja-

mais plus grands que quand ils faisaient du bien. — Allez, dit la reine, vous êtes un extravagant, avec cette belle façon de penser. » Le lendemain, Tity alla encore à la chasse; mais c'était pour voir comment cette femme se portait. Il la trouva guérie, et elle le remercia de sa charité. « J'ai encore une prière à vous faire, lui dit-elle; j'ai des noisettes et des nèfles qui sont excellentes : faites-moi la grâce d'en manger quelques-unes. » Le prince ne voulut point refuser ce que lui offrait cette bonne femme, de crainte qu'elle ne crût que c'était par mépris : il goûta donc ces noisettes et ces nèfles, et les trouva excellentes. « Puisque vous les trouvez si bonnes, dit la vieille, faites-moi le plaisir d'emporter le reste pour votre dessert. » Pendant qu'elle disait cela, une poule qu'elle avait se mit à chanter, et la vieille pria le prince de si bonne grâce d'emporter aussi cet œuf, qu'il le prit par complaisance; mais en même temps il donna quatre guinées à la vieille, car l'Éveillé lui avait apporté cette somme, qu'il avait empruntée à son père, gentilhomme de campagne. Quand le prince fut dans son palais, il commanda qu'on lui donnât l'œuf, les nèfles et les noisettes de la bonne femme pour souper; mais lorsqu'il eut cassé l'œuf, il fut bien étonné de trouver dedans un gros diamant; les nèfles et les noisettes étaient aussi remplies de diamants. Quelqu'un alla dire cela à la reine, qui courut à l'appartement de Tity, et qui fut si charmée de voir ces pierreries, qu'elle l'embrassa et l'appela son cher fils pour la première fois de sa vie. « Voulez-vous bien me donner ces diamants? dit-elle à son fils. — Tout ce que j'ai est à votre service, lui dit le prince. — Allez, vous êtes un bon garçon, reprit la reine; je vous récompenserai. » Elle emporta donc ce trésor, et elle envoya

au prince quatre guinées, pliées bien proprement dans un petit morceau de papier. Ceux qui virent ce présent voulurent se moquer de la reine, qui n'était pas honteuse d'envoyer cette somme pour des diamants qui valaient plus de cinq cent mille guinées; mais le prince les chassa de sa chambre, en leur disant qu'ils étaient bien hardis de manquer de respect à sa mère. Cependant la reine dit à Guinguet : « Apparemment que la vieille que Titya relevée est une grande fée : il faut l'aller voir demain; mais, au lieu d'y mener Tity, nous y mènerons son frère, car je ne veux pas qu'elle s'attache trop à ce benêt, qui n'a pas eu l'esprit de garder ses diamants. » En même temps elle ordonna qu'on nettoyât les carrosses et qu'on louât des chevaux; car elle avait fait vendre ceux du roi, parce qu'ils coûtaient trop cher à nourrir. On fit remplir deux de ces carrosses de médecins, de chirurgiens, d'apothicaires, et la famille royale se mit dans l'autre.

Quand ils furent arrivés à la cabane de la vieille, la reine lui dit qu'elle venait lui demander excuse de l'étourderie de l'écuyer de Tity. « C'est que mon fils n'a pas l'esprit de choisir de bons domestiques, dit-elle à la bonne femme; mais je le forcerai de chasser ce brutal. » Ensuite elle dit à la vieille qu'elle avait amené avec elle les plus habiles gens de son royaume pour guérir son pied. Mais la bonne femme lui dit que son pied allait fort bien, et qu'elle lui était obligée de la charité qu'elle avait de visiter une pauvre femme comme elle. « Oh! vraiment, reprit la reine, nous savons bien que vous êtes une grande fée, car vous avez donné au prince Tity une grande quantité de diamants. — Je vous assure, Madame, dit la vieille, que je n'ai donné au prince qu'un

œuf, des noisettes et des nèfles; j'en ai encore au service de Votre Majesté. — Je les accepte de bon cœur, » dit la reine, qui était charmée de l'espérance d'avoir des diamants. Elle reçut le présent, caressa la vieille, la pria de la venir voir; et tous les courtisans, à l'exemple du roi et de la reine, donnèrent de grandes louanges à cette bonne femme. La reine lui demanda quel âge elle avait. « J'ai soixante ans, répondit-elle. — Vous n'en paraissez pas quarante, lui dit la reine, et vous pourvez encore penser à vous marier, car vous êtes fort aimable. »

A ce discours, le prince Mirtil, qui était très mal élevé, se mit à rire au nez de la vieille, et lui dit qu'il aurait bien du plaisir à danser à sa noce; mais la bonne femme ne fit pas semblant de voir qu'il se moquait d'elle. Toute la cour partit; la reine ne fut pas plus tôt arrivée dans son palais, qu'elle fit cuire l'œuf, et cassa les noisettes et les nèfles. Mais, au lieu de trouver un diamant dans l'œuf, elle n'y trouva qu'un petit poulet; les noisettes et les nèfles étaient pleines de vers. Aussitôt la voilà dans une colère épouvantable « Cette vieille est une sorcière, dit-elle, qui a voulu se moquer de moi; je veux la faire mourir. » Elle assembla donc les juges pour faire le procès de la vieille femme; mais l'Éveillé, qui avait tout entendu, courut à la cabane pour dire à la bonne femme de se sauver. « Bonjour, le page aux vieilles, lui dit-elle (car on lui avait donné ce nom depuis qu'il avait aidé à la tirer de la boue). — Ah! ma bonne mère, lui dit l'Éveillé, hâtez-vous de vous sauver dans la maison de mon père; c'est un très honnête homme, il vous cachera de bon cœur : car si vous demeurez dans votre cabane, on enverra des soldats pour vous prendre

et vous faire mourir. — Je vous ai bien de l'obligation, lui dit la vieille; mais je ne crains pas la méchanceté de la reine. » En même temps, quittant la forme d'une vieille, elle parut à l'Éveillé sous sa figure naturelle, et il fut ébloui de sa beauté. Il voulut se jeter à ses pieds; elle l'en empêcha, et lui dit : « Je vous défends de dire au prince, ni à personne au monde, ce que vous venez de voir. Je veux récompenser votre charité : demandez-moi un don. — Madame, lui dit l'Éveillé, j'aime beaucoup le prince mon maître, je souhaite de tout mon cœur lui être utile : ainsi je vous demande d'être invisible quand je voudrai, afin de pouvoir connaître quels sont les courtisans qui aiment véritablement mon prince. — Je vous accorde ce don, reprit la fée; mais il faut que je paye les dettes de Tity. N'a-t-il pas emprunté quatre guinées à votre père? — Il les a rendues, reprit l'Éveillé : il sait bien qu'il est honteux aux princes de ne pas payer leurs dettes; ainsi il m'a remis les quatre guinées que la reine lui a envoyées. — Je sais cela, dit la fée; mais je sais aussi que le prince a été au désespoir de ne pouvoir vous rendre davantage, car un prince doit récompenser noblement, et c'est cette dette que je veux payer. Prenez cette bourse, qui est pleine d'or, portez-la à votre père; il y trouvera toujours la même somme, pourvu qu'il n'y puise que pour faire de bonnes actions. » En même temps la fée disparut, et l'Éveillé alla porter cette bourse à son père, auquel il recommanda le secret.

Cependant les juges que la reine avait assemblés pour condamner la vieille étaient fort embarrassés; ils dirent à cette princesse : « Comment voulez-vous que nous condamnions cette femme? Elle n'a point trompé Votre Ma-

jesté; elle lui a dit. « Je ne suis qu'une pauvre femme, et je « n'ai point de diamants. » La reine se mit fort en colère et répondit : « Si vous ne condamnez pas cette malheureuse, qui s'est moquée de moi et qui m'a fait dépenser inutilement beaucoup d'argent pour louer des chevaux et payer des médecins, vous aurez sujet de vous en repentir. » Les juges pensèrent en eux-mêmes : « La reine est une très méchante femme; si nous lui désobéissons, elle trouvera le moyen de nous faire périr : il vaut mieux que la vieille périsse que nous. » Tous les juges condamnèrent donc la vieille à être brûlée vive, comme sorcière. Il n'y en eut qu'un seul qui dit qu'il aimait mieux être brûlé lui-même que de condamner une innocente. Quelques jours après, la reine trouva de faux témoins qui dirent que ce juge avait mal parlé d'elle. On lui ôta sa charge, et il allait être réduit à demander l'aumône avec sa femme et ses enfants; mais l'Éveillé prit une grosse somme dans la bourse de son père, et, la donnant à ce juge, il lui conseilla de passer dans un autre pays.

Cependant l'Éveillé se trouvait partout, depuis qu'il pouvait se rendre invisible : il apprit beaucoup de secrets; mais comme c'était un bonnête garçon, jamais il ne rapportait rien qui pût faire tort à personne, excepté ce qui pouvait servir son maître. Comme il allait souvent dans le cabinet du roi, il entendit la reine dire à son mari : « Ne sommes-nous pas bien malheureux que Tity soit l'aîné? Nous amassons beaucoup de trésors qu'il dissipera aussitôt qu'il sera roi; et Mirtil, qui est bon ménager, au lieu de toucher à ces richesses, les aurait augmentées : n'y aurait-il pas moyen de le déshériter? — Il faudra voir, lui répondit le roi, et si nous ne pouvons réussir, il faudra enterrer ces trésors, de

crainte qu'il ne les dissipe. » L'Éveillé entendait aussi tous les courtisans qui, pour plaire au roi et à la reine, leur disaient du mal de Tity et louaient Mirtil; puis, au sortir de chez le roi, ils venaient chez le prince, et lui disaient qu'ils avaient pris son parti devant le roi et la reine; mais le prince, qui savait la vérité par le moyen de l'Eveillé, se moquait d'eux dans son cœur et les méprisait. Il y avait à la cour quatre seigneurs fort honnêtes gens; ceux-là prenaient le parti de Tity, mais ils ne s'en vantaient pas; au contraire, ils l'exhortaient toujours à aimer le roi et la reine, et à leur être obéissant.

Un jour, un roi voisin envoya des ambassadeurs à Guinguet pour une affaire importante. La reine, selon sa coutume, ne voulut pas que Tity parût devant ces étrangers; elle lui dit d'aller dans une belle maison de campagne qui appartenait au roi : « Parce que, ajouta-t-elle, les ambassadeurs voudront sans doute voir cette maison, et il faudra que vous leur en fassiez les honneurs. » Quand Tity fut parti, la reine prépara tout pour recevoir l'ambassade sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Elle prit une jupe de velours et la donna aux tailleurs, avec ordre d'en faire les deux dos d'un habit à Guinguet et à Mirtil : on fit les devants de ces habits en velours neuf; car la reine pensait que, le roi et le prince étant assis, on ne verrait pas le derrière de leurs habits. Pour les rendre magnifiques, elle prit les diamants qu'on avait trouvés dans les nèfles, et les fit mettre en guise de boutons à l'habit du roi; elle attacha sur son chapeau le gros diamant qui avait été trouvé dans l'œuf, et les petits qui étaient sortis des noisettes furent employés à faire des boutons à l'habit de Mirtil, et une pièce, un collier et des nœuds de man-

ches à la reine. Véritablement ils éblouissaient avec tous ces diamants. Guinguet et sa femme se mirent sur leur trône, et Mirtil s'assit à leurs pieds; mais à peine les ambassadeurs furent-ils entrés dans la salle, que les diamants disparurent, et il n'y eut plus à la place que des nèfles, des noisettes et un œuf. Les ambassadeurs crurent que Guinguet s'était habillé d'une manière aussi ridicule pour faire affront à leur maître; ils sortirent tout en colère, et dirent que leur roi leur apprendrait qu'il n'était pas le roi des nèfles. On eut beau les rappeler, ils ne voulurent rien entendre, et s'en retournèrent dans leur pays. Guinguet et sa femme restèrent très honteux et fort irrités. « C'est Tity qui nous a joué ce tour-là, dit la reine au roi quand il fut seul avec elle : il faut le déshériter et laisser notre couronne à Mirtil. — J'y consens de tout mon cœur, » dit le roi. En même temps, ils entendirent une voix qui disait : « Si vous êtes assez méchants pour le faire, je vous casserai tous les os les uns après les autres. » Cette voix leur fit grand'peur, car ils ne savaient pas que l'Éveillé était dans leur cabinet, et qu'il avait entendu leur conversation. Ils n'osèrent donc faire aucun mal à Tity; mais ils faisaient chercher la vieille de tous côtés pour la faire mourir, et ils étaient au désespoir qu'on ne pût la trouver.

Cependant le roi Violent, qui était celui qui avait envoyé des ambassadeurs à Guinguet, crut que véritablement on avait voulu se moquer de lui, et résolut de se venger en déclarant la guerre à son voisin. Ce dernier en fut d'abord bien fâché, car il n'avait pas de courage et craignait la mort; mais la reine lui dit : « Ne vous affligez point; nous enverrons Tity commander l'armée, sous prétexte de lui faire

honneur : c'est un étourdi qui se fera tuer, et alors nous aurons le plaisir de laisser la couronne à Mirtil. » Le roi trouva cette invention admirable : il fit revenir Tity de la campagne, et le nomma généralissime de ses troupes ; et, pour qu'il eût plus d'occasions d'exposer sa vie, il lui donna aussi plein pouvoir de faire la guerre ou la paix.

Tity étant arrivé sur les frontières du royaume de son père, résolut d'attendre l'ennemi, et s'occupa à faire bâtir une forteresse dans un petit passage par lequel il fallait entrer. Un jour qu'il regardait travailler les soldats, il eut soif; et, voyant une maison sur une montagne voisine, il y monta pour demander à boire : le maître de la maison, qui se nommait Abor, lui donna de l'eau et du vin ; comme le prince allait se retirer, il vit entrer une fille si belle, qu'il en fut ébloui : c'était *Biby*, fille d'Abor; et le prince, charmé de cette belle fille, retourna souvent à cette maison sous divers prétextes. Il causait chaque fois avec Biby, et, trouvant qu'elle était fort sage et qu'elle avait beaucoup d'esprit, il disait en lui-même : « Si j'étais mon maître, j'épouserais Biby; elle n'est pas née princesse, mais elle a tant de vertus, qu'elle est digne de devenir reine. » Tous les jours il l'aimait davantage, et enfin il prit la résolution de lui écrire. Biby, qui savait bien qu'une honnête fille ne reçoit point de lettres des hommes, porta celle du prince à son père, sans l'avoir décachetée. Abor, voyant que le prince était amoureux de sa fille, demanda à Biby si elle aimait Tity. Biby, qui n'avait jamais menti de sa vie, dit à son père que le prince lui avait paru si honnête homme, qu'elle n'avait pu s'empêcher de l'aimer : « Mais, ajouta-t-elle, je sais bien qu'il ne peut m'épouser, parce que je ne suis qu'une bergère ;



ainsi je vous prie de m'envoyer chez ma tante, qui demeure loin d'ici. » Son père la fit partir le même jour, et le prince fut si chagrin de l'avoir perdue, qu'il en tomba malade. Abor lui dit : « Mon prince, je suis désolé de vous chagriner; mais puisque vous aimez ma fille, vous ne voudriez pas la rendre malheureuse : vous savez bien qu'on méprise, comme la boue des rues, une fille qui reçoit les visites d'un homme qui l'aime et qui ne peut pas l'épouser. — Écoutez, Abor, dit le prince : j'aimerais mieux mourir que de manquer de respect à mon père, en me mariant sans sa permission; mais promettez-moi de me garder votre fille, et je vous promets de l'épouser quand je serai roi. Je consens à ne point la voir jusqu'à ce temps-là. »

En même temps la fée parut dans la chambre, et surprit beaucoup le prince, car il ne l'avait jamais vue sous cette figure. « Je suis la vieille que vous avez secourue, dit-elle à Tity, et vous êtes si honnête homme, et Biby est si sage, que je vous prends tous deux sous ma protection. Vous l'épouserez dans deux ans, mais jusque-là vous aurez bien des traverses; au reste, je vous promets de vous rendre une visite tous les mois, et je mènerai Biby avec moi. » Le prince fut enchanté de cette promesse, et résolut d'acquérir beaucoup de gloire pour plaire à Biby. Le roi Violent vint lui offrir la bataille; Tity non seulement la gagna, mais encore Violent fut fait prisonnier. On conseilla à Tity de lui ôter son royaume; mais il dit : « Je n'en veux rien faire : les sujets, qui aiment toujours mieux leur roi qu'un étranger, se révolteraient et lui rendraient la couronne. Violent n'oublierait jamais sa prison, et ce serait une guerre continuelle qui rendrait deux peuples malheureux. Je veux, au contraire, ren-

dre la liberté à Violent, et ne lui rien demander en échange : je sais qu'il est généreux, il deviendra notre ami, et son amitié vaudra mieux pour nous que son royaume, qui ne nous appartient pas; j'éviterai par là une guerre qui coûterait la vie à plusieurs milliers d'hommes. » Ce que Tity avait prévu arriva. Violent fut si charmé de sa générosité, qu'il jura une alliance éternelle avec le roi Guinguet et avec son fils.

Cependant Guinguet fut fort en colère quand il apprit que Tity avait rendu la liberté à Violent sans lui faire payer beaucoup d'argent; et le prince avait beau lui représenter qu'il lui avait donné ordre d'agir comme il voudrait, il ne pouvait lui pardonner. Tity, qui aimait et respectait son père, tomba malade de chagrin de lui avoir déplu. Un jour qu'il était seul dans son lit, sans penser que c'était le premier jour du mois, il vit entrer deux jolis serins par la fenêtre, et fut fort surpris lorsque ces deux serins, reprenant leur forme naturelle, lui présentèrent la fée et sa chère Biby. Il allait remercier la bonne fée, quand la reine entra dans l'appartement, tenant dans ses bras un gros chat qu'elle aimait beaucoup, parce qu'il prenait les souris qui mangeaient ses provisions, et qu'il ne lui coûtait rien à nourrir. Dès que la reine vit les serins, elle se fâcha de ce qu'on les laissait courir, parce que cela gâtait les meubles. Le prince lui dit qu'il les ferait mettre en cage; mais elle répondit qu'elle voulait qu'on les prît sur-le-champ, qu'elle les aimait beaucoup, et qu'elle les mangerait à son dîner. Le prince, désespéré, eut beau prier, tous les courtisans et les domestiques couraient après les serins, et on ne l'écoutait pas : un valet saisit un balai et fit tomber à terre la pauvre Biby. Le prince se jeta

hors de son lit pour la secourir; mais il serait arrivé trop tard, car le chat de la reine, s'étant échappé des bras de sa maîtresse, allait croquer le pauvre oiseau, lorsque la fée, prenant tout d'un coup la figure d'un gros chien, sauta sur le chat et l'étrangla. Ensuite elle se métamorphosa, ainsi que Biby, en souris, et toutes deux s'enfuirent par un petit trou qui était dans un coin de la chambre.

Le prince s'était évanoui à la vue du danger qu'avait couru sa chère Biby, mais la reine n'y fit pas attention : elle n'était occupée que de la mort de son chat, pour lequel elle jetait des cris horribles. Elle dit au roi qu'elle se tuerait, s'il ne vengeait pas la mort de son cher favori; elle ajouta que Tity avait commerce avec des sorciers pour lui donner du chagrin, et qu'elle n'aurait pas un moment de repos qu'il ne l'eût déshérité et donné la couronne à Mirtil. Le roi y consentit, et lui dit que le lendemain il ferait arrêter le prince et lui ferait faire son procès. Le fidèle l'Éveillé ne s'était pas endormi dans cette occasion; il s'était glissé dans le cabinet du roi, et vint tout de suite avertir le prince. La peur qu'il avait eue pour Biby lui avait ôté la fièvre; il se disposait à monter à cheval et à s'enfuir, lorsqu'il vit entrer la fée, qui lui dit : « Je suis lasse des méchancetés de votre mère et de la faiblesse de votre père : je vais vous donner une bonne armée; allez les prendre dans leur palais; vous les mettrez en prison avec leur fils Mirtil; vous monterez sur le trône, et vous épouserez Biby tout de suite. — Madame, dit le prince à la fée, vous savez que j'aime Biby plus que ma vie; mais le désir de l'épouser ne me fera jamais oublier ce que je dois à mon père et à ma mère, et j'aimerais mieux périr tout à l'heure que de prendre les armes contre eux.

— Venez, que je vous embrasse, lui dit la fée; j'ai voulu éprouver votre vertu : si vous aviez accepté mes offres, je vous aurais abandonné; mais puisque vous avez eu le courage d'y résister, je serai toujours de vos amies; et je vais vous en donner une preuve. Prenez la forme d'un vieillard, et, sûr de ne point être reconnu sous cette figure, parcourez votre royaume, et instruisez-vous par vous-même de toutes les injustices qu'on commet contre vos pauvres sujets, afin de les réparer quand vous serez roi. L'Éveillé, qui restera à la cour, vous rendra compte de tout ce qui arrivera pendant votre absence. »

Le prince obéit à la fée, et vit des choses qui le firent frémir. On vendait la justice; les gouverneurs pillaient le peuple, les grands maltraitaient les petits, et tout cela se faisait au nom du roi. Au bout de deux ans, l'Éveillé lui écrivit que son père était mort, et que la reine avait voulu faire couronner son frère; mais que les quatre seigneurs qui étaient honnêtes gens s'y étaient opposés, parce qu'il les avait avertis que Tity était vivant; alors la reine s'était sauvée avec son fils dans une province qu'elle avait fait révolter. Tity, qui avait repris sa figure ordinaire, alla dans sa capitale, et fut reconnu roi. Après quoi il écrivit une lettre fort respectueuse à la reine pour la prier de ne point causer de trouble : il lui offrit aussi une bonne pension pour elle et pour son frère Mirtil. La reine, qui avait une grosse armée, lui écrivit qu'elle voulait la couronne, et qu'elle viendrait la lui arracher de dessus la tête. Cette lettre ne fut pas capable de porter Tity à manquer au respect qu'il devait à sa mère; mais cette méchante femme, ayant appris que le roi Violent venait au secours de son ami Tity avec un grand nombre de soldats,

fut forcée d'accepter les propositions de son fils. Ce prince se vit donc paisible possesseur de son royaume, et il épousa la belle Biby, au contentement de tous ses sujets, qui furent charmés d'avoir une si aimable reine.

Tity, étant monté sur le trône, commença par rétablir le bon ordre dans ses Etats; et, pour y parvenir, il publia que tous ceux qui voudraient se plaindre à lui des injustices qu'on leur aurait faites seraient les bienvenus; il défendit aux gardes de renvoyer une seule personne qui aurait à lui parler, quand même ce serait un homme qui demanderait l'aumône : « Car, disait ce bon prince, je suis le père de tous mes sujets, des pauvres comme des riches. » D'abord les courtisans ne s'effrayèrent point de ce discours; ils dirent : « Le roi est jeune, cela ne durera pas longtemps; il prendra goût aux plaisirs, et sera forcé d'abandonner à ses favoris le soin des affaires. » Ils se trompèrent : Tity ménagea si bien son temps, qu'il en eut pour tout; d'ailleurs, le soin qu'il eut de punir les premiers qui commirent des injustices fit que personne n'osa plus s'écarter de son devoir. Il avait envoyé des ambassadeurs au roi Violent pour le remercier du secours qu'il lui avait préparé. Ce prince lui fit dire qu'il serait charmé de le voir encore une fois, et que s'il voulait se rendre sur les frontières de son royaume, il y viendrait volontiers pour lui faire visite.

Comme tout était fort tranquille dans le royaume de Tity, il accepta cette partie, qui convenait au dessein qu'il avait formé d'embellir la petite maison où il avait vu sa chère Biby pour la première fois. Il commanda donc à deux de ses officiers d'acheter toutes les terres qui étaient alentour, mais il leur défendit de forcer personne : « Je ne suis pas roi,

disait-il, pour faire violence à mes sujets; et, après tout, chacun doit être maître de son petit héritage. » Cependant Violent étant arrivé sur la frontière, les deux cours se réunirent; elles étaient fort brillantes. Violent avait amené avec lui sa fille unique, qu'on nommait *Élise*, qui était la plus belle fille du monde depuis que Biby était mariée; elle était aussi d'un heureux caractère; Tity avait avec lui sa femme et une de ses cousines, qu'on nommait *Blanche*, et qui, outre qu'elle était belle et vertueuse, avait encore beaucoup d'esprit. Comme on était, pour ainsi dire, à la campagne, les deux rois décidèrent qu'on vivrait en liberté, et qu'on permettrait à plusieurs dames et seigneurs de souper avec les deux rois et les princesses. Afin de s'affranchir du cérémonial, on dit qu'on n'appellerait point les rois *Votre Majesté*, et que ceux qui le feraient payeraient une guinée d'amende.

Il y avait un quart d'heure qu'on était à table, lorsqu'on vit entrer une petite vieille assez mal habillée. Tity et l'Éveillé, qui la reconnurent, allèrent au-devant d'elle; mais, sur un coup d'œil qu'elle leur jeta, ils pensèrent qu'elle ne voulait pas être connue. Ils dirent donc au roi Violent et aux princesses qu'ils leur demandaient la permission de leur présenter une de leurs bonnes amies, qui venait demander à souper. La vieille se plaça sans façon dans un fauteuil qui était auprès de Violent, et que personne n'avait osé prendre par respect. Elle dit à ce prince : « Comme les amis de nos amis sont nos amis, vous trouverez bon que j'en use librement avec vous. » Violent, qui était un peu hautain de son naturel, fut déconcerté de la familiarité de cette vieille; mais il n'en fit pas semblant. On avait averti la bonne femme qu'on payerait une amende toutes les fois qu'on dirait *Votre*

Majesté; cependant à peine fut-elle à table, qu'elle dit à Violent : « *Votre Majesté* me paraît surprise de la liberté que je prends; mais c'est une vieille habitude, et je suis trop âgée pour me réformer; ainsi *Votre Majesté* voudra bien me pardonner. — A l'amende! s'écria Violent, vous devez deux guinées. — Que *Votre Majesté* ne se fâche point, dit la vieille. J'avais oublié qu'il ne fallait pas dire *Votre Majesté;* mais *Votre Majesté* ne pense pas qu'en défendant de dire *Votre Majesté*, vous faites souvenir tout le monde de se tenir dans ce respect gênant que vous voulez bannir. C'est comme ceux qui, pour se familiariser, disent aux gens d'un rang inférieur qu'ils reçoivent à leur table : « Ne vous « gênez pas... Vous pouvez boire a ma santé. » Il n'y a rien de si impertinent que cette bonté-là : c'est comme s'ils leur disaient : « Souvenez-vous que vous n'êtes pas faits pour « boire à ma santé, si je ne vous en donnais la permission. » Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour m'exempter de payer l'amende; je dois sept guinées, les voilà. » En même temps elle tira de sa poche une bourse aussi usée que si elle eût été faite depuis cent ans, et jeta les sept guinées sur la table.

Violent ne savait s'il devait rire ou se fâcher du discours de la vieille; il était sujet à se mettre en colère pour rien, et son sang commençait à s'échauffer. Toutefois il résolut de se faire violence par considération pour Tity; et, prenant la chose en badinant : « Eh bien! ma bonne mère, dit-il à la vieille, parlez à votre fantaisie; soit que vous disiez *Votre Majesté* ou non, je ne veux pas moins être de vos amis. — J'y compte bien, reprit la vieille; c'est pour cela que j'ai pris la liberté de dire mon sentiment, et je le ferai toutes les

fois que j'en trouverai l'occasion; car on ne peut rendre un plus grand service à ses amis que de les avertir dès qu'on croit qu'ils font mal. — Il ne faudrait pas vous y fier, répondit Violent, il y a des moments où je ne recevrais pas volontiers de tels avis. — Avouez, mon prince, lui dit la vieille, que vous n'êtes pas loin d'un de ces moments, et que vous donneriez quelque chose de bon pour avoir la liberté de m'envoyer promener tout à votre aise. Voilà nos héros! ils seraient au désespoir qu'on leur reprochât d'avoir fui devant un ennemi et de lui avoir cédé la victoire sans combat, et ils avouent de sang-froid qu'ils n'ont pas le courage de résister à leur colère, comme s'il n'était pas plus honteux de céder lâchement à une passion qu'à un ennemi qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de vaincre. Mais changeons de discours, car celui-ci ne vous est pas agréable. Permettez que je fasse entrer mes pages, qui ont quelques présents à faire à la compagnie. »

Dans le moment la vieille frappa sur la table, et l'on vit entrer par les quatre fenêtres de la salle quatre enfants ailés qui étaient les plus beaux du monde; ils portaient chacun une corbeille pleine de divers bijoux d'une richesse étonnante. Le roi Violent, ayant en même temps jeté les yeux sur la vieille, fut surpris de la voir changée en une dame si belle et si richement parée, qu'elle éblouissait les yeux. « Ah! Madame, dit-il à la fée, je vous reconnais pour la marchande de nèfles et de noisettes qui me mit si fort en colère. Pardonnez au peu d'égards que j'ai eus pour vous, je n'avais pas l'honneur de vous connaître. — Cela doit vous faire voir qu'il ne faut jamais manquer d'égards à personne, reprit la fée. Mais, mon prince, afin de vous montrer que je n'ai point

de rancune, je veux vous faire deux présents : le premier est ce gobelet; il est fait d'un seul diamant, mais ce n'est pas la ce qui le rend précieux. Toutes les fois que vous serez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau; buvez-le en trois fois, et vous sentirez la passion se calmer pour faire place à la raison. Si vous profitez de ce premier présent, vous vous rendrez digne du second. Je sais que vous aimez la princesse Blanche. Elle vous trouve fort aimable; mais elle craint vos emportements, et ne vous épousera qu'à la condition que vous ferez usage du gobelet »

Violent, fort surpris que la fée connût si bien ses défauts et ses inclinations, avoua qu'en effet il se croirait fort heureux d'épouser Blanche. « Mais, ajouta-t-il, il me reste un obstacle à vaincre : quand même je serais assez heureux pour obtenir le consentement de Blanche, je me ferais toujours une peine de me remarier, par la crainte de priver ma fille d'une couronne. — Ce sentiment est beau, dit la fée; et il se trouve peu de pères capables de sacrifier leurs inclinations au bonheur de leurs enfants; mais que cela ne vous arrête point. Le roi de Mogolan, qui était de mes amis, vient de mourir sans enfauts, et, par mon conseil, il a disposé de sa couronne en faveur de l'Éveillé. Il n'est pas né prince, mais il mérite de le devenir; il aime la princesse Élise; elle est digne d'être la récompense de la fidélité de l'Éveillé, et, si son père y consent, je suis sûre qu'elle lui obéira sans répugnance. » Elise rougit à ce discours; il est vrai qu'elle avait trouvé l'Éveillé fort aimable, et qu'elle avait écouté avec plaisir ce qu'on lui avait raconté de sa fidélité pour son maître. « Madame, dit Violent, nous avons pris l'habitude de nous parler à cœur ouvert. J'estime l'Éveillé, et, si l'usage

ne me liait pas les mains, je n'aurais pas besoin de lui voir une couronne pour lui donner ma fille; mais les hommes, et surtout les rois, doivent respecter les usages reçus, et ce serait blesser ces usages que de donner ma fille à un simple gentilhomme, elle qui sort d'une des plus anciennes familles du monde; car vous savez bien que depuis trois cents ans nous occupons le trône. — Mon prince, lui dit la fée, vous ignorez que la famille de l'Éveillé est tout aussi ancienne que la vôtre, puisque vous êtes parents, et que vous êtes fils de deux frères : encore l'Éveillé doit-il avoir le pas, car il est fils de l'aîné, et votre père n'était que le cadet. — Si vous pouvez me prouver cela, lui dit Violent, je jure de donner ma fille à l'Eveillé, quand même les sujets du feu roi de Mogolan refuseraient de le reconnaître pour souverain. — Rien de plus facile que de vous prouver l'ancienneté de la maison de l'Éveillé, dit la fée : il sort de Gomer, l'aîné des fils de Japhet, fils de Noé, qui s'établit dans le Péloponèse; et vous sortez du second fils de ce même Japhet. »

Il n'y eut personne qui n'eût beaucoup de peine à s'empêcher de rire, en voyant que la fée se moquait si sérieusement de Violent. Pour lui, la colère commençait à s'emparer de ses sens, lorsque la princesse Blanche, qui était à côté de lui, lui présenta le gobelet de diamant plein d'eau ; il le but en trois fois, comme la fée le lui avait commandé, et pendant cet intervalle, il pensa en lui-même qu'effectivement tous les hommes étaient égaux par leur naissance, puisqu'ils descendaient tous de Noé, et qu'il n'y avait de vraie différence entre eux que celle qu'ils y mettent par leurs vertus.

Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée : « En vérité, Madame, je vous ai beaucoup d'obligation; vous ve-

nez de me corriger de deux grands défauts : de mon entêtement sur ma noblesse, et de l'habitude de me mettre en colère. J'admire la vertu du gobelet dont vous m'avez fait présent; à mesure que je buvais, je sentais ma colère se calmer, et les réflexions que j'ai faites dans l'intervalle des trois coups que j'ai bus ont achevé de me rendre raisonnable. — Je ne veux pas vous tromper, lui dit la fée : il n'y a aucune vertu dans le gobelet dont je vous ai fait présent, et je veux apprendre à toute la compagnie en quoi consiste le sortilège de cette eau, bue en trois fois. Un homme raisonnable ne se mettrait jamais en colère, si cette passion ne le surprenait pas et lui laissait le temps de réfléchir : or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau, en le buvant en trois fois, on prend du temps, les sens se calment, les réflexions viennent; et, lorsque cette cérémonie est achevée, la raison a pris le dessus de la passion. — En vérité, lui dit Violent, j'en ai plus appris aujourd'hui que pendant le reste de ma vie. Heureux Tity! vous deviendrez le plus grand prince du monde avec une telle protectrice; mais je vous conjure d'employer le pouvoir que vous avez sur l'esprit de madame à la faire souvenir qu'elle m'a promis d'être de mes amies. — Je m'en souviens trop bien pour l'oublier, dit la fée, et je vous en ai déjà donné des preuves; je continuerai à le faire tant que vous serez docile, et j'espère que ce sera jusqu'à la fin de votre vie. Aujourd'hui, ne pensons plus qu'à nous divertir pour célébrer votre mariage et celui de la princesse Élise. »

En même temps, on avertit Tity que les officiers qu'il avait chargés d'acheter toutes les terres et les maisons qui environnaient celle de Biby demandaient à lui parler; il com-

manda qu'on les fît entrer, et ils lui montrèrent le plan de l'ouvrage qu'ils voulaient faire en cette petite maison; ils y avaient ajouté un grand jardin et un grand parc qui aurait été parfait, s'ils eussent pu abattre une petite chaumière qui se trouvait au beau milieu d'une des allées de ce parc, et qui en gâtait la symétrie. « Pourquoi n'avez-vous pas ôté cette bicoque? dit le roi Violent en parlant aux officiers et aux architectes. — Seigneur, lui répondirent-ils, notre roi nous avait défendu de faire violence à personne, et il s'est trouvé un homme qui n'a jamais voulu vendre sa maison, quoique nous ayons offert de la lui payer quatre fois plus qu'elle ne vaut. — Si ce coquin-là était mon sujet, je le ferais pendre, dit Violent. — Vous videriez votre gobelet auparavant, reprit la fée. — Je crois que le gobelet ne pourrait lui sauver la vie, répondit Violent; car, enfin, n'est-il pas horrible qu'un roi ne soit pas maître dans ses États, et qu'il soit contraint d'abandonner un ouvrage qu'il souhaite d'achever, par l'obstination d'un faquin qui devrait s'estimer trop heureux de faire sa fortune en obligeant son maître, sans le forcer à l'y contraindre ou à abandonner son dessein? — Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit Tity en riant, et je prétends que cette maison devienne le plus bel ornement de mon parc. — Oh! je vous en défie, dit Violent : elle est placée de telle façon qu'elle ne peut servir qu'à le gâter. — Voici ce que je ferai, dit Tity : je la ferai entourer d'une muraille assez haute pour empêcher cet homme d'entrer dans mon parc, mais pas assez pour lui en ôter la vue, car il ne serait pas juste de l'enfermer comme dans une prison. Sur cette muraille on lira ces paroles, écrites en lettres d'or :

« Le roi qui fit dessiner ce parc aima mieux lui laisser ce

« défaut que de devenir injuste à l'égard d'un de ses sujets, « en lui ravissant l'héritage de ses pères, sur lequel le roi « n'avait d'autre droit que celui de la force. »

— Tout ce que je vois me confond, dit Violent; j'avoue que je n'avais pas même l'idée des vertus héroïques qui font les grands hommes. Oui, Tity, cette muraille fera l'ornement de votre parc, et la belle action que vous ferez en l'élevant sera l'honneur de votre vie. Mais, Madame, d'où vient que Tity se porte si naturellement aux grandes vertus, dont je n'ai pas même l'idée? — Grand roi, lui répondit la fée, Tity, élevé par des parents qui ne pouvaient le souffrir, a toujours été contredit depuis qu'il est au monde; il s'est accoutumé à soumettre sa volonté à celle d'autrui, pour toutes les choses indifférentes. Comme il n'avait aucun pouvoir dans le royaume pendant la vie de son père, qu'il ne pouvait accorder aucune grâce, et qu'on savait que le roi avait envie de le déshériter, les flatteurs n'ont pas daigné le gâter, parce qu'ils croyaient n'avoir rien à craindre ni à espérer de lui : ils l'ont abandonné aux honnêtes gens que le seul devoir attachait à sa personne, et, en leur compagnie, il a appris qu'un roi, qui est maître absolu pour faire le bien, doit avoir les mains liées lorsqu'il est question de faire le mal; qu'il commande à des hommes libres et non à des esclaves; que les peuples ne se sont soumis à leurs égaux, en leur décernant la couronne, que pour se donner des pères, pour donner des protecteurs aux lois, un refuge aux pauvres et aux opprimés. Vous n'avez jamais entendu ces grandes vérités. Devenu roi dès l'âge de douze ans, les gouverneurs à qui l'on a confié votre éducation n'ont songé qu'à faire leur fortune en gagnant vos bonnes grâces; ils ont appelé votre

orgueil une *noble fierté;* vos emportements des *vivacités excusables;* en un mot, ils ont fait jusqu'à ce jour votre malheur et le malheur de vos pauvres sujets, que vous avez regardés et traités en esclaves, parce que vous pensiez qu'ils n'étaient au monde que pour servir à vos caprices, au lieu que, dans la vérité, vous n'êtes roi que pour les protéger et les défendre. »

Violent convint des dures vérités que lui disait la fée : mieux instruit de ses devoirs, il s'appliqua à se vaincre pour les remplir; et il fut encouragé dans ses bonnes résolutions par l'exemple de Tity et de l'Eveillé, qui conservèrent sur le trône les vertus qu'ils y avaient apportées.



TABLE DES MATIÈRES.







